

Bay 212

Reissue [1787]
See footnote on p iii
& also p. v of reissue of
vol. I

another work by
Ralz bound after
p. iv; evidently
issued with this vol.
(see preface)

NOUVELLES INSTRUCTIVES

Bibliographiques, Hiſtoriques & Critiques de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, pour l'année 1786;

OU

RECUEIL RAISONNÉ

De tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoiſſances & à l'abri des erreurs, relatives à l'Art de guérir.

DÉDIÉ à S. A. S. Monſeigneur le Duc d'ORLÉANS, premier Prince du Sang,

PAR M. RETZ.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez MÉQUIGNON, l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

AVEC PRIVILÉGE.

Non ullam aut vim aut insidias hominum judiciis facimus, aut paramus; verum eos ad res ipsas, & rerum fœdera adducimus, ut ipsi videant quid habeant, quid arguant, quid addant atque in commune conferant.

Baco.



TABLE GÉNÉRALE

Des Matières contenues dans ce second Volume. (*)

OBSERVATIONS sur les causes des maladies populaires, particulièrement de celles qui règnent à Paris, & sur les moyens de s'en préserver, 1-18
MALADIES populaires qui règnent à Paris, 19-34
PRÉSERVATIFS, 35-48
RAPPORT de 87 *OUVRAGES* nouveaux tant françois qu'étrangers, 54-394
= de 67 Observations & Réflexions sur

(*) L'Avertissement qui étoit l'année dernière à la tête de ce volume, a été réimprimé & transposé à la tête du premier, avec deux discours nouveaux sur les maladies populaires.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVERTISSEMENT.

M. Sue ne s'eſt pas flatté ſans doute de voir l'Auteur des Nouvelles Inſtructives de Médecine, répondre à ſon *Examen*, & deſcendre avec lui dans l'arène, pour repouſſer une attaque qui n'a aucun but utile, qui n'eſt que ridicule; M*** en a chargé ſon Elève, jeune homme qu'un caractère doux, un jugement ſage, & un ton honnête, rendent propre à une diſcuſſion de la nature de celle-ci. Le même Auteur dédaignera auſſi de faire mention de ces écrits polémiques dans le volume des Nouvelles pour

1787; mais il a désiré que la Réplique à M. Sue fût imprimée dans le même format que cet Ouvrage anniversaire, & délivrée *gratis* aux personnes qui le possèdent, afin qu'elles puissent l'y joindre, si elles le veulent.

Les Curieux de nouveautés intéressantes, les Amateurs de beau style, les Partisans du bon goût, trouveront la brochure de M. Sue à Paris chez *le Boucher, Quai de Gêvres* : On auroit dû se dispenser d'y répondre, si l'on avoit pu persuader à tout le monde de la lire.



NOUVELLES

LITTÉRAIRES ET CRITIQUES

DE MÉDECINE,

CHIRURGIE ET PHARMACIE,

SERVANT de Réplique à un petit Ecrit de M. PIERRE SUE, *qui a pour titre*; *Examen des Nouvelles de Médecine.*

L'AMOUR vraiment paternel de M. SUE pour les *Anecdotes historiques, littéraires & critiques sur la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie*, qui ont paru l'année dernière, & dont on a rendu un fidèle compte, dans les *Nouvelles instructives de Médecine*, a mis la plûme à la main de ce Chirurgien; il a de fortes raisons pour craindre de passer pour l'auteur de ce livre, mais rien n'a pu l'empêcher d'en prendre la défense avec chaleur;

a-t-il bien ſenti tout ce qu'il alloit ſacrifier pour ſatisfaire ſa petite vengeance à ce ſujet ?

C'eſt pour cela qu'il a fait gémir la preſſe, & qu'il a répandu dans le public un pamphlet intitulé *Examen des Nouvelles de Médecine*, à la tête duquel il falloit voir le nom de M. Sue, pour ſe rendre raiſon des traits d'ineptie & de ridicule, qui ſe trouvent dans le corps de l'Ecrit.

Le grand grief de l'auteur de l'examen, eſt que l'auteur des Nouvelles de Médecine a trouvé dans les anecdotes, des choſes *triviales*, *ordurières & poliſſonnes*; en conſéquence il appelle cet auteur, un *méchant*, un *ignorant*, un *critique dont la bile eſt allumée pour la ſoif dévorante de la ſatyre*; il nie que ſes anecdotes contiennent rien de trivial, d'ordurier, ni de poliſſon; il emprunte la langue de Térence pour dire poliment au Critique *qu'il a menti.* Au reſte, le volume des Nouvelles pour l'année 1785, n'eſt pas l'objet de l'examen de M. Sue; comme il n'y eſt pas queſtion de ſes écrits, il n'y a rien trouvé à redire.

Le fond de la cauſe ſera jugé dans un inſtant; il ſuffira de rapporter cinq ou ſix des Anecdotes protégées, défendues par M. Sue :

j'en ſuis fâché pour le défenſeur qui n'y trouve rien d'indécent, par l'idée qu'il va donner de ſa décence; j'en demande pardon au Public, ſous les yeux de qui je ſuis forcé de mettre les pièces obſcènes d'un tel procès, en ſupprimant toutefois ce qu'il y a de plus révoltant dans ces pièces.

Anecdote *Fesses*. Tom. 1, pag. 82.

» Athenée raconte qu'il y avoit deux belles filles
» à Syracuſe qui ne trouvoient point de parti,
» parce qu'elles étoient pauvres; mais il arriva que
» deux jeunes freres, de bonne maiſon, les ayant
» vues à la promenade, s'apperçurent, aux plis de
» leurs robes, qu'elles avoient de fort belles feſſes,
» ce qui leur donna le deſir de les épouſer, & de
» ſe contenter pour toute *dote* (otez l'*e*) de cette
» beauté ſecrette «.

On ne trouve pas un mot de cela dans les Ouvrages d'Athenée, qui nous ont été tranſmis par Oribase. Ce Médecin vivoit dans un temps, & dans un pays où l'on ne s'amuſoit pas aux ſornettes qui font les délices de M. Sue.

Anecdote *Vérole*. pag. 235.

» Un particulier dont le corps étoit abymé de » vérole, & prêt à ſe ſéparer de l'ame, répétoit » ſouvent, dans les dernières heures de ſa vie, ces » paroles, tirées du premier livre des Rois; *guſtans* » *guſtavi paululùm mellis in extremitate virgæ, &* » *ecce ego morior* «.

Anecdote *Virginité*. Tom. II, pag. 129.

» Un jeune Médecin de Montpellier diſoit à » une jeune fille de Paris, qui avoit une groſſe » fièvre; j'ai, ma mie, une poudre ſpécifique » contre votre mal; ſi vous êtes vierge, elle vous » guérira infailliblement; ſi, au contraire, vous ne » l'êtes pas, & que vous vouliez en faire uſage, » elle vous ſera très-nuiſible; voyez, conſultez-» vous, & ſur-tout ne me trompez pas; la malade, » après un peu de réflexion, lui dit: donnez-moi, » je vous prie, quelqu'autre remède, & ſi vous » y mettez de votre poudre, n'en mettez pas » beaucoup «.

Voilà pour la proſe; voici pour les

vers historiques, littéraires & critiques sur la Médecine; *&c.*

Anecdote *Grossesse*. Tom. I, pag. 10.

» Nicolas de trop près ayant vu Jacqueline,
» Il en parut soudain un tendre fruit d'amour;
» Leur Curé, soit par zèle, ou par humeur chagrine,
» Quelle honte, dit-il, enfans du noir séjour!
» C'est ainsi qu'on se livre à l'éternelle flamme:
» Quoi! repit Nicolas, j'en aurois du remords?
» Ma Jacqueline & moi n'avons fait que le corps;
» Et si ç'eût été mal, Dieu. . . . . «.

Anecdote *Vérole*. pag. 230.

» L'épigramme suivante ne sera pas dé- » placée ici «. (C'est l'auteur qui fait cette remarque.)

» Pendant le jubilé Lisandre fit dessein,
» De quitter le péché, d'en faire pénitence:
» Il avoit résolu de vivre comme un Saint,
» Et commençoit déjà d'entrer dans la souffrance;
» Pour gagner les pardons, il hantoit les saints lieux,
» Il visitoit déjà la quatrième Eglise,
» Il rencontre Phylis;... quelle fut sa surprise!
» Il ne peut résister au pouvoir de ses yeux,

» Il quitte ſon ſalut pour ſuivre ſon idole,
» Il perd ſon jubilé, & gagne la v..... «.

Comme cela eſt joli, comme cela eſt intéreſſant pour la Médecine!

Anecdote *Apothicaire*. p. 307.

» O merveilleux Apothicaire!
» De toi je veux prendre un clyſtère,
» M'en dût-il coûter un écu;
» Je n'en plaindrai point la dépenſe;
» Tu vas me montrer ta ſcience,
» Et je vais te montrer le C... «.

Quel goût!

Anecdote *Impuissant*. Tom. II, p. 39.

» Dans une officialité,
» Ces jours paſſés, une ſoubrette,
» Paſſablement belle & bienfaite,
» Et de robuſte ſanté,
» Avec la bienſéance ayant fait plein divorce,
» Dit qu'un vieux Médecin l'avoit priſe de force;
» Qu'il falloit le pendre, ou qu'il fût ſon mari.
» Et comment, dit le Juge, a-t-il pu vous prendre?

» Vous êtes vigoureuſe, il falloit vous défendre ;
» L'avoir égratigné, déviſagé, meurtri.
» J'ai, Monſieur, lui dit-elle,
» De la force quand je querelle,
» Mais je n'en ai point quand je ris «.

On voit que l'auteur de cette miſérable compilation n'a pas même le mérite de l'invention ; qu'il n'a été que le plagiaire de quelques *ſottiſiers* françois, tels que le mauvais livre du Chanoine de Tours, qui commence par *car* : on voit qu'il n'a peut-être jamais paru d'ouvrage dont le titre ait fait un contraſte plus extraordinaire avec les matières qu'il contient : on voit que ce livre, décoré d'un titre impoſant ; ce livre qui a mérité les ſuffrages & la protection de M. Sue ; ce livre qu'il dit, avec complaiſance, avoir été *goûté du Public, & avoir rempli ſon but* ; ce livre, enfin, auquel il promet que l'*auteur* (dont il fait bien les affaires) *va ajouter inceſſamment les troiſième & quatrième parties*, devroit être intitulé tout ſimplement *Anecdotes des Halles.* On aura d'ailleurs bien de la peine à ſe diſpenſer de voir, par toutes les démarches de M. Sue, en faveur de ce livre, par les ſacrifices qu'il fait pour le protéger, par la

force qui l'entraîne jusqu'à compromettre sa réputation, pour le défendre, qu'il en est au moins le pere adoptif, que c'est son enfant gâté.

Les nouvelles Littéraires & Critiques, par lesquelles M. Sue voudra bien me permettre de lui répliquer, se rapportent à la Médecine sous plusieurs points de vue qui ne sauroient être indifférens; il en résultera d'ailleurs deux vérités importantes; 1°. qu'il ne suffit pas des titres Littéraires entassés à la tête d'un Ecrit, pour faire preuve d'un bon jugement en littérature; 2°. qu'il suffit d'une personnalité dans cet Ecrit pour caractériser la passion qui l'a dicté, & par conséquent l'injustice de l'Ecrivain.

Cette dernière remarque avertit assez que je ne ferai point mention des grossièretés de M. Sue; je ne puis ni ne dois prendre le même ton que lui, sans le supposer à mes lecteurs, & par conséquent sans leur faire injure. Je releverai simplement les principales erreurs de son examen; je le ferai sans partialité, sans aigreur : les choses parleront d'elles-mêmes; quant à la personne de M. Sue, je m'en rapporterai à VOLTAIRE, qui a dit qu'*un Ecrivain est peint dans ses Ouvrages.*

Le plan de cette Réplique eſt dans ce vers hexamètre :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando?

Quis? quel eſt l'Auteur du pamphlet intitulé *Examen des Nouvelles de Médecine*?

I.

M. Pierre Sue, ancien Prevôt du Collége de Chirurgie, ancien Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole-pratique, Chirurgien de l'Hôtel-de-Ville, Membre des Académies de Montpellier, Rouen, Dijon, Lyon, Bordeaux & Orléans.

Or, quel eſt l'homme de bon ſens qui auroit oſé mettre ces titres à la tête d'un pareil *Examen*, ſans craindre de paſſer pour les avoir uſurpé? Que penſeront les Membres de ces Sociétés ſavantes qui ont honoré M. Sue de leur aſſociation, en voyant le nom de leurs compagnies figurer ſur le frontiſpice d'un écrit de cette nature, comme ſi ce pamphlet leur avoit été communiqué & qu'il eût mérité leurs approbations?

Quid? qu'a fait ce Chirurgien ?

2.

Ce que feroit un Maçon qui voudroit conſtruire un vaiſſeau, un Artiſte en inſtrumens de phyſique, qui entreprendroit d'expliquer les phénomènes de l'électricité, ce que feroit ſans doute tout Chirurgien qui s'aviſeroit de raiſonner ſur la Médecine, puiſque *M. Pierre Sue*, diſtingué par les chaires qu'il a occupées, & par ſix aſſociations académiques, fournit les exemples ſuivans de déraiſonnement.

3.

De 87 livres nouveaux de Médecine, dont les *Nouvelles inſtructives* ont produit l'analyſe, M. Sue en a examiné une vingtaine qui ſont à-peu-près les ſeuls dont le Public a eu lieu de ne pas être plus content que l'Auteur de cet Ouvrage anniverſaire ; les 67 autres productions, auxquelles cet Auteur a accordé le tribu d'éloges qu'elles méritoient, n'ont pas été des motifs ſuffiſans pour le préſerver

d'être accusé de partialité par M. Sue, d'être appellé un *pédant*, un *zoïle*, & sa plume une *hargneuse*.

4.

De 185 Auteurs modernes, vivans pour la plupart, dont il est question dans les Nouvelles instructives, environ douze Médecins de Paris, blessés par les jugemens de l'Auteur sur leurs productions, paroissent avoir chargé M. Sue de défendre ces Ouvrages ; ou bien ce Chirurgien les défend de son propre mouvement : dans le premier cas, les plaignans ont mis leurs intérêts dans de bien mauvaises mains ; dans le second, de quoi l'autre s'est-il mêlé ? L'Auteur des Nouvelles convient, avec M. Sue, que les Ouvrages de MM. *de Gardanne*, *Chambon*, *Goubelly*, *Andry*, *Sanchez*, *Vachier*, *Carrere*, &c. publiés en 1786, *ont pour but le soulagement de l'humanité souffrante, & la guérison des maux dont elle est sans cesse accablée.* Mais l'Ouvrage qui déplaît si fort à M. Sue, n'en a pas d'autre.

On ne refuse pas à ces Auteurs d'avoir eu ce but en écrivant ; mais on prouve, par l'analyse de leurs productions, qu'ils ne l'ont pas rempli. A la vérité la connoissance qu'on a des

talens de ces Médecins, donne lieu d'eſpérer qu'ils brilleront à leur tour dans d'autres Ouvrages, comme MM. *Lind*, *Cullen*, *Henderſon*, *Tiſſot*, *Swediar*, *Wurtz*, *d'Aignan*, *Raulin*, *Boſquillon*, *d'Azilles*, *Portal*, dont les productions ont été louées dans les Nouvelles. Ces cinq derniers Auteurs ſont Médecins à Paris, quoiqu'on prétende dans l'*Examen*, que l'Auteur des Nouvelles ait maltraité de préférence les Ecrits des Médecins de cette capitale.

5.

D'où vient donc tout ce bruit, ſollicité ou non par les intéreſſés, contre les innocentes Nouvelles de Médecine, à l'occaſion des Ouvrages que l'Auteur n'y a pas loués ? de ce que les Anecdotes *hiſtoriques*, *littéraires & critiques* ſont du nombre de ceux-ci, & ſurtout de ce qu'il y eſt queſtion de M. Sue, comme Auteur d'un Ouvrage intitulé Eſſais *hiſtoriques*, *littéraires & critiques*, &c. pour lequel le Public n'a pas témoigné le moindre goût.

6.

Il n'eſt pas vraiſemblable que la Société Royale de Médecine ait commis M. Sue pour la repréſenter; cependant il oſe le faire ſoupçonner en parlant en faveur de cette Compagnie; il tâche de communiquer à chacun de ſes Membres le dépit qui le travaille; il leur peint les Nouvelles de Médecine, dans leſquelles ils ont vu les éloges des Ecrits de MM. CAILLE, DURAND, GOGUELIN, ROUX, &c. leurs aſſociés, comme un Ouvrage *paſſionné contre tout ce qui eſt émané ſoit de la Société elle-même, ſoit de ſes Membres*. Pour que l'Auteur des Nouvelles eût loué toutes les productions des autres Sociétaires, il auroit fallu qu'au lieu de leurs Ouvrages de 1786, ils euſſent produits ceux de *Lind*, *Cullen*, *Portal*, &c.

7.

Ce Chirurgien ſoutient qu'il y a à Paris *des maladis populaires* (internes) *dont l'unique cauſe exiſte dans l'air*. Pour défendre cette abſurdité, il a recours à des autorités,

à celle *de plusieurs Médecins très-instruits :* qui ? *d'une Société savante :* M. Sue ne voudroit-il pas encore faire accroire que la Société Royale de Médecine l'auroit chargé de rendre si mal ses sentimens ?

8.

Pourquoi prétend-il qu'une *transpiration répercutée, quoique saine, occasionne toujours des maladies*? C'est qu'il ne peut savoir, par exemple, qu'un remède utile consiste à plonger certains malades dans le bain froid au moment où ils sont en sueur ; il dit à l'Auteur des Nouvelles, vous êtes Orphèvre, M. *Josse* ; sans doute ; & vous, M. Sue, on voit que vous ne l'êtes pas.

9.

L'étrange idée que ce M. Sue s'est faite du mot *Aphorisme !* Il faut, dit-il, pour faire des *Aphorismes*, être *Hyppocrate* ou *Boerhave* : *Aphorisme* est synonyme de discours succinct, ou définition ; il ne faut donc pas être grand Grec pour faire des *Aphorismes* ; mais il faut savoir ce que c'est

qu'une chose ou un mot avant d'en parler; autrement c'est laisser voir le bout de l'oreille.

10.

Citons au hasard un exemple ou deux de la justesse des idées de M. Sue, quand il défend les Ouvrages qui n'ont pas mérité d'être loués dans les Nouvelles de Médecine. Selon lui, M. de GARDANNE a eu raison de prétendre que la colique des Navigateurs étoit occasionnée par la peinture des vaisseaux; selon M. Sue, M. BRUSLÉ, & tous les Médecins & Chirurgiens de la Marine qui ont détruit la prétention de M. de Gardanne, n'ont pas eu raison; selon ce Chirurgien, *il n'est pas nécessaire d'avoir observé une maladie pour en deviner la cause.* Ce trait de jugement de la part de M. Sue, indique assez quel cas on doit faire de son avis, lorsqu'il veut deviner la cause des maladies populaires qui règnent à Paris, & combien on doit compter sur la justesse de son examen.

11.

M. de Gardanne voudroit faire croire, dans

un autre Ouvrage ſur les maladies des Créoles, que les maladies d'Amérique ont leur ſiége dans le tiſſu cellulaire, que la bile a ſon ſiége dans l'eſtomac, que la tranſpiration inſenſible ſe fait par le canal inteſtinal, & que les Créoles ont des parties étranglées; de ces quatre propoſitions abſurdes, M. Sue n'en rejette aucune, & il approuve hautement la dernière.

12.

Pour appliquer à l'Auteur des Nouvelles inſtructives, la deſcription qu'il a faite d'un critique injuſte & mal intentionné, qu'en coûte-t-il à M. Sue? Rien, ſinon, de retrancher la fin de ce portrait, dans lequel l'Auteur expoſe les moyens qu'il met en uſage pour ne pas tomber dans les défauts qu'il vient de décrire.

13.

Par un autre excès de bonne foi, M. Sue appelle *une énorme bévue* une faute d'impreſſion, où il s'eſt gliſſé *Traducteur* pour *Editeur*, en parlant de M. ANDRY, Editeur des

Observations de M. SANCHEZ *sur les maladies vénériennes*; tandis qu'on lit au titre de l'article, *Observations* &c. *publiées*, & non pas *traduites* par M. Andry.

14.

M. Sue insiste pour qu'on dise & qu'on écrive un *rhume catarrheux*; cette épithète, dit-il, *sert a faire distinguer un rhume de poitrine de celui qui est produit par le seul agacement des nerfs*. M. Sue voudroit-il bien nous démontrer l'être de raison qu'il appelle un agacement de nerfs ? Où en seroient, bon Dieu ! les malheureux Etudians, comme moi, s'ils n'étoient pas assez instruits pour apprécier les instructions qu'on veut leur donner ! Un rhume de cerveau pourroit s'appeller un rhume cérébral, & l'autre un rhume pectoral. Rhume & catarrhe sont comme pain & pain. Où trouve-t-on ces deux mots ensemble, si ce n'est dans quelques écrits modernes, comme ceux de M. Sue ? On n'exige point qu'un Chirurgien sache le latin, encore moins le grec; on veut bien qu'il se contente de lire *la traduction de* SAUVAGES par NICOLAS, au lieu du texte. Mais voilà un

exemple de l'inconvénient d'ignorer la première de ces langues; voilà le ridicule de montrer la prétention de la ſavoir, & la mal-adreſſe de prendre le Public pour confident de ſon ignorance.

15.

Il prétend que l'Auteur des Nouvelles inſtructives a cité PLINE au lieu de CELSE, & qu'il a mal rendu l'ancienne méthode de lithotomiſer par AMMONIUS; cependant cette citation, dans les Nouvelles, eſt enveloppée de guillemets, & faite mot à mot d'après la traduction latine de l'Ouvrage allemand de CAMPER : encore du latin que M. Sue n'entend évidemment pas, & qu'il veut paſſer pour entendre.

16.

M. Sue pointilleux à l'excès ſur l'article des Chirurgiens, auroit voulu qu'au lieu de parler des erreurs de MM. HÉVIN & FABRE ſur l'*irritabilité* & l'*acrimonie*, l'Auteur des Nouvelles eût dit que ces deux Chirurgiens ont *bien mérité de l'art*, par les *excellentes* productions dont ils l'ont enrichi, que leurs

Ecrits, leurs leçons ont formé nombre de Diſciples, qui tiennent à *grand honneur* d'avoir étudié ſous d'auſſi *habiles* Profeſſeurs. Pour le coup, vous êtes Orphèvre, M. *Joſſe*. Mais examinez donc qu'on n'a dû parler dans les Nouvelles de Médecine, que des Ouvrages de vos protégés; ce que vous déſirez, ne pourroit paſſer que dans des éloges académiques.

17.

Le trait le plus original de l'examen de M. Sue, eſt un eſcamotage littéraire aſſez gentil : il tonne contre l'*ignorance* & la *méchanceté* de l'Auteur des Nouvelles, il le dévoue *à l'animadverſion du Public*, pour avoir *médit* des Obſervations de M. ANSIAUX. Il avance que l'Auteur des Nouvelles a dit, en parlant de ces obſervations, que *la plupart ſont moins des Obſervations qu'un aſſemblage confus de matières informes & mal digérées*, *&c.* L'honnête M. Sue! Quelle bonne foi! Il a lû, dit-il, les Obſervations de *M. Anſiaux*, il les a trouvées *intéreſſantes & marquées au coin de la vérité* : mais il a oublié que ce paſſage cité dans les Nouvelles, eſt un paſſage des Obſervations même de M. An-

ſiaux, cité avec éloge, & non pas une critique de l'Ouvrage de ce ſage Médecin.

18.

C'eſt avec la même candeur que notre Chirurgien attribue à l'Auteur des Nouvelles, une excellente tirade contre les abus qui ſe commettent dans le ſervice des hopitaux; tandis que cet Auteur n'a fait que la citer après l'avoir extraite d'un Ouvrage du Docteur D'AIGNAN ſur ce ſujet.

Ubi, où M. Sue a-t-il écrit contre les nouvelles inſtructives de Médecine ?

19.

Au milieu des ſavans les plus diſtingués, ſous les yeux des Médecins les plus célèbres, de ceux même dont les opinions ſe trouvent contredites dans les Nouvelles inſtructives, & dont le ſilence a été un ſigne d'approbation, à la face du Public qui ne juge que les choſes, ſans faire aucune acception des perſonnes, & qui ne préfère les cultivateurs de l'Art de guérir, qu'à raiſon de leur ſuccès & non pas de leur diſcours & de leurs Ecrits.

20

20.

Où M. Sue a-t-il écrit ? Dans un pays deſtiné à l'inſtruction dans tous les genres de ſciences ; où la charlatanerie ſcientifique ſe préſente ſans ceſſe ſous la forme des véritables connoiſſances ; où celui qui veut s'inſtruire doit ſur-tout travailler à écarter de lui les erreurs dont les nouvelles découvertes ſont environnées ; où enfin M. Sue lui-même a prouvé qu'il avoit plus beſoin que perſonne des lumières répandues dans les nouvelles inſtructives, quoiqu'il ait l'ingratitude de chercher à déprimer cet ouvrage.

Quibus auxiliis ? quels ſecours M. Sue implore-t-il dans ſon pamphlet ?

21.

Comme le *Baſile* d'une pièce célèbre au Théâtre François, ſéme autour de lui la calomnie dans l'eſprit des perſonnes qu'il veut intéreſſer à ſa vengeance, ainſi, mais bien plus adroitement, M. Sue cherche à ameuter contre l'Auteur des Nouvelles inſtructives, des Médecins qui ne penſoient même pas qu'ils

puſſent avoir à ſe plaindre de lui ; ainſi il leur peint cet Auteur comme un *zoïle ignorant qui fait main-baſſe ſur tout ce qui tombe ſous ſa plume hargneuſe, ſans épargner les Auteurs mêmes* ; ainſi il repréſente cet Ouvrage comme une critique chaude & paſſionnée, de tout ce qui eſt émané de la Société Royale de Médecine ; & l'Auteur, comme un ennemi de cette Société, de la Faculté de Médecine, de l'Anatomie, de MM. le Dru, &c. &c. ; il fait du bruit comme ſi l'ordre de l'univers étoit troublé, parce qu'une plume, non ſervile, oſe réclamer pour l'humanité contre les erreurs, parce qu'elle a oſé donner le nom propre à des poliſſonneries intitulées *Anecdotes*.

Cur, dans quel deſſein M. *Sue* a-t-il écrit ?

22.

Suſciter, d'un côté, pluſieurs ennemis à l'Auteur des Nouvelles inſtructives, & des ennemis Médecins, ſous prétexte qu'il n'a pas été de leur avis ; de l'autre, porter ſous les yeux du Public des morceaux de leurs Ouvrages qui avoient beſoin d'être critiqués, ſous prétexte de prouver l'injuſtice du cri-

tique ; ce trait digne effectivement de l'aſtuce de Dom Baſile, M. *Sue* ne l'a pas trouvé au-deſſus de ſes forces. Par cette manœuvre il a ſatisfait à ſa double malice, dont l'effet eſt de conſigner dans ſon *Examen* les erreurs des Ecrivains qu'il feint de défendre, & d'indiſpoſer ceux-ci contre l'Auteur des Nouvelles, qui les a remarquées le premier.

23.

Dans ce plan, il ne craint pas de mettre la Société Royale de Médecine en ſcène, & de faire jouer à cette Compagnie, en pluſieurs endroits, un rôle indigne même de chacun des Membres qui la compoſent en particulier, en leur prêtant le caractère iraſcible dont il eſt tourmenté. *Elle a eu grand tort*, dit-il, *de ne pas décerner le Prix relatif aux maladies de la peau :* pas un mot de cela dans les Nouvelles inſtructives. *Le jugement de la Société Royale de Médecine qui approuve deux Ouvrages de M. Chambon*, (plus un de M. Sanchez, un de M. Carrere, un de M. Hallé, un de M. Andry, &c.) déplaît à notre *Ariſtarque* : pas un mot qui ait ce ſens-là dans les Nouvelles. On y relève, à la vérité, quelques erreurs échappées à la

ſagacité des Membres qui ont approuvé; on a concouru en cela à remplir les vues ſalutaires de la Compagnie, qui ne peut en ſavoir mauvais gré à l'Auteur, quoiqu'en diſe M. Sue.

24.

Il va juſqu'à ſuppoſer que quelqu'un peut avoir à ſe plaindre de la Société Royale de Médecine; comme ſi cette Compagnie reſpectable n'étoit pas connue pour un Corps ſans paſſion, un Corps qui a donné des preuves conſtantes de ſon déſintéreſſement & de ſon zèle pour le bien public, un Corps qui accueille les productions, eu égard à leur mérite intrinsèque excluſivement, & qui choiſit ſes Membres uniquement parmi les Médecins qui produiſent les meilleurs Ouvrages.

25.

On voit donc dans le ſyſtême d'examen de M. Sue, qu'il n'a pas ſeulement eu le deſſein de ſuſciter des ennemis à l'Auteur des Nouvelles; on eſt encore forcé de convenir qu'il a eu le projet de moleſter lui-même ceux dont il feint de prendre la défenſe. Peut-on une preuve plus convainquante de cette méchanceté, qu'à la page 34 de l'*Examen*? On y lit: *Quel eſt le Médecin de la*

Faculté qui auroit osé traiter de charlatan, comme le fait le critique, deux Médecins de la Faculté, MM. ANDRY & THOURET, &c. Or, comme l'Auteur des Nouvelles n'a point du tout eu le dessein de traiter ces Messieurs ni aucun autre Médecin de charlatans, que le mot *charlatan* n'est même pas dans tout l'article (*N°.* 30 *des Nouvelles*, *pag.* 486) où M. Sue dit l'avoir trouvé; il demeure constant que c'est ce Chirurgien qui est coupable & de l'insulte faite à MM. Andry & Thouret (qui sont trop au-dessus de cela pour y faire attention), & de l'imposture qui la lui fait attribuer à l'Auteur des Nouvelles.

Quomodo? de quelle manière M. Sue a-t-il écrit son examen?

26.

Avec une honnêteté, une douceur, un ton de bonne compagnie, une pureté d'intention & de style inimitables. Avec quelle élégance il appelle l'Auteur des Nouvelles instructives, *pédant, zoïle, ignorant, méchant, hargneux, aristarque, maussade, menteur, donneur de coup-de-patte, fièvreux, balourd, pesant, mé-*

diſant, digne de l'animadverſion publique; & les Nouvelles elles-mêmes, une *pure rapſodie, une diatribe virulente*! Avec quelle adreſſe il ménage les jolies phraſes où ces épithètes ſont prodiguées! avec quel modeſtie il menace celui qui a eu le malheur de ne pas trouver délicieuſes les Anecdotes dont j'ai rapporté quelques-unes, *de lui faire jouer, dans le ſupplément qu'il prépare, un rôle qui ne mettra pas les rieurs de ſon côté*!

Un *méchant*, un *homme digne de l'animadverſion publique*, ſeroit celui qui, au mépris de l'intérêt public, laiſſeroit introduire dans la Médecine les erreurs que M. Sue protége, qui négligeroit de s'oppoſer aux ſuites fâcheuſes des mauvais principes. Car des deux intérêts compromis dans cette cauſe, ou celui des Ouvrages cenſurés dans les Nouvelles, ou celui du Public menacé d'être victime des erreurs qu'ils contiennent, le plus précieux doit ſans contredit être le dernier, & quiconque oſera faire connoître qu'il penſe autrement, doit s'attendre à paſſer pour un méchant, un homme digne de l'animadverſion publique.

26.

C'étoit peu pour M. Sue que l'Auteur des Nouvelles inſtructives eſſuyât cette bordée de

ſa mauvaiſe humeur ; autant de perſonnes ont contribué à la publicité de cet Ouvrage, autant il en maltraite ; le cenſeur eſt auſſi attaqué : un Chirurgien qui a oſé ſoumettre les obſcénités précédentes à la cenſure, & qui eſt parvenu à les faire approuver, ſe plaint de l'approbation accordée à un bon Ouvrage de Médecine.

27.

Et le Libraire aura-t-il été épargné ? Point du tout ; il eſt coupable aux yeux de M. Sue, non-ſeulement de vendre les Nouvelles de Médecine, mais encore d'avoir l'Auteur de cet Ouvrage pour ami. Il prétend en effet être l'ami de tous ceux dont il fait les affaires, ſans en excepter M. Sue lui-même, l'ingrat M. Sue, dont ce Libraire garde une partie des œuvres en magaſin, après les avoir bien achetées, ſans en vendre un ſeul exemplaire, & ſans proférer un mot de plainte !

28.

C'eſt avec les plus profondes connoiſſances de ſa langue que M. Sue prétend qu'on doit dire des Sœurs de Charité qui ſont à la tête de quelques Hopitaux, que ce ſont des *en-*

trepreneuſes ; le mot *entrepreneur* comme *femme auteur*, lui paroît dans ce ſens, ironiquement élégant. C'eſt d'après ces connoiſſances qu'il croit ridiculiſer ces mots *interroger un Ouvrage*, *l'Ouvrage répond*, & qu'il trouve incorrecte & *pleine de mots diſparates* la phraſe ſuivante touchant l'ouvrage de M. GOUBELLY, comparé à celui de HAMILTON ſur les accouchemens. » Quelle ſimplicité, quelle ſagacité, quelle ſource de » confiance dans l'Ouvrage anglois, quelle » confuſion, quels motifs de terreur, au » vrai, quelles inepties dans l'autre « !

29.

Enfin c'eſt avec une pureté d'intention remarquable que M. Sue rapporte l'anecdote de M. VACHIER en la mettant ſur le compte de l'Auteur des Nouvelles, tandis qu'elle eſt connue depuis 20 ans dans le Public, & que celui-ci ne l'a rapportée, quoique *triviale*, que pour faire connoître l'inclination abuſive de ce Médecin pour les purgatifs, & par-conſéquent le danger de ſa *méthode pour traiter les maladies*.

Quando, quel temps M. Sue a-t-il choisi pour plaider la cause de ses Anecdotes ?

30.

Precisément un temps où l'on sent qu'il devient nécessaire de protéger la littérature médicale dévastée par la plupart des Ecrivains, & de réprimer la licence pernicieuse de quelques écrits de Médecine, publiés dans la vue de faire adopter des rêveries pour des connoissances; un temps où il importe de discuter toutes les nouveautés relatives à la santé, avec d'autant plus de sévérité, que le public a plus de penchant à les adopter sur la parole des Auteurs; un temps où les nouvelles s'acquittent de cette discussion, avec un succès qui leur mérite les suffrages de toutes les personnes qui n'ont pas un intérêt contraire à l'avis de l'Auteur de cette production; un temps où cet Ouvrage commence à prendre rang dans quelques bibliothèques, à côté des *Nouvelles de la République des Lettres* du célèbre BAYLE; un temps enfin où, pour toutes sortes de raisons que la suite de cet Ouvrage rendra palpables, le bien public exige qu'il soit continué sur le même plan, au mépris des discours, des

pamphlets & des menaces, dictés par l'envie, l'ineptie & la haine.

Or écoutez M. Pierte Sue, & profitez; recevez les conſeils d'un jeune homme, tels que vous auriez dû les donner à celui de vos élèves en chirurgie qui, pouſſé par l'envie de faire parler de lui, auroit eu la prétention d'imprimer une ſotte brochure dans la vue de déprimer un Ouvrage utile; vous l'auriez déterminé, M. Sue, à n'en rien faire; vous lui auriez repréſenté le danger qu'il y a d'abuſer des titres littéraires, pour autoriſer un pamphlet indécent, & d'aſſocier, pour ainſi dire, des Compagnies ſavantes à une démarche répréhenſible dans tous les points; vous lui auriez fait ſentir les conſéquences de paſſer pour un mauvais caractère en cherchant à ferrailler, ſous prétexte de défendre la cauſe de gens qui n'ont aucun ſujet de mécontentement perſonnel, qui ne ſe plaignent en aucune manière; vous lui auriez évité le déſagrément de compromettre une Compagnie reſpectable, en feignant que ſes Membres vous auroient chargé de parler pour eux, où en donnant lieu de ſuppoſer qu'ils pourroient décemment approuver une production malhonnête, publiée en leur faveur.

Si vous aviez été ſagement conduit vers les intérêts de votre Elève, M. Pierre Sue, vour l'auriez détourné de ſatisfaire à ſa méchanceté, en relevant les erreurs qu'il auroit eu l'air de défendre; jaloux de ſa réputation, vous lui auriez ôté la plume des mains, quand vous auriez vu, par la lecture de ſa brochure intitulée *examen*, qu'il ne ſavoit pas ſa langue, & que cet écrit n'étoit autre choſe qu'un échantillon d'un ſtyle bas, trivial, formé loin du goût, ſous les auſpices de la préſomption, & de la plus mauvaiſe humeur.

Et ſi ce jeune homme eût été aſſez peu circonſpect dans ſes mœurs, & aſſez obſcène pour avoir donné au Public un livre tel que les *Anecdotes hiſtoriques*, &c. *ſur la Médecine*, &c. vous auriez eu ſoin, M. Sue, de l'empêcher de ſe faire croire l'Auteur d'un ſi mauvais livre, & de le protéger contre les lecteurs honnêtes qui le mettent à l'index, & de ſe plaindre indécemment d'un critique qui l'auroit apprécié; vous lui auriez fait mettre, M. Sue, les *Anecdotes* & *l'examen* au feu; vous auriez enlevé par là deux témoins, qui auroient dépoſé à jamais contre le jugement, la décence & le goût de votre Elève,

& qui l'auroient fait reléguer pour toujours au rang des mauvais Ecrivains d'intention & de fait.

Voilà ſans doute la conduite qu'un homme de bon ſens auroit tenue avec ſon Elève inconſidéré ; voilà celle que j'aurois tenue avec M. Sue, s'il m'eût fait l'honneur de me conſulter avant de publier ſon examen ; mais cette démarche eſt faite ; l'*Examen* eſt public ; ſi c'étoit un jeune homme qui eût commis cette faute, un étudiant dont un meilleur maître pût changer les idées, diriger autrement les vues, réformer le goût & les mœurs, augmenter les connoiſſances ; on pourroit préſumer qu'il effaceroit dans la ſuite, par de bonnes productions, l'impreſſion défavorable qu'il auroit laiſſée de lui dans l'eſprit de ſes Lecteurs : quelle que ſoit la diſtance qui ſépare M. Sue d'un Elève auſſi avantageuſement ſervi par les circonſtances, eſpérons pourtant que le premier ne ſera pas incorrigible, & qu'il détruira dans la ſuite l'opinion que ſon *examen* a dû donner de ſes facultés & de ſon honnêteté.

F I N.



NOUVELLES DE MÉDECINE, 1786.

ARTICLE PREMIER.

Observations sur les causes des maladies qui règnent à Paris, & sur les moyens de s'en préserver.

AVANT-PROPOS.

Nous avons dit, au commencement de l'année 1785, quelles sont en général les maladies populaires qui procèdent des influences de l'atmosphère pendant chaque mois dans le climat de la France; nous abandonnerons ici une opinion que nous avions adoptée mal-à-propos sur la foi des Auteurs qui ont précédé; nous ferons voir que les constitutions des saisons, ne produisent point ces maladies; qu'elles contribuent tout au plus quelquefois à les déterminer dans les sujets qui en ont en eux les véritables causes, &

nous dirons quelles ſont ces cauſes. L'erreur de croire aux influences de l'air ſur la ſanté, eſt d'autant plus dangereuſe, que les moyens preſcrits pour ſe préſerver de ces influences, n'écartent pas ce qui y donne lieu.

Nous prendrons pour exemple l'hiſtoire de la conſtitution médicale de Paris, & nous fixerons l'attention ſur les cauſes des maladies règnantes, que les ſaiſons y déterminent: ſujet qui pourra être jugé intéreſſant par la manière neuve & fondée ſur l'obſervation dont il ſera traité, & par les conſeils ſalutaires que nous y ajouterons.

Des maladies populaires en général.

Depuis que la Philoſophie a éclairé le dix-huitième ſiècle, & diſſipé la ſuperſtition relative aux fauſſes influences des aſtres ſur les évènemens & ſur la ſanté, nous avons ſubſtitué des obſervations aux hypothèſes, des faits aux raiſonnemens, des rapprochemens de combinaiſons fondées, à des ſuppoſitions purement gratuites; mais, avouons-le, malgré tous ces travaux, beaucoup de nos réſultats ſont encore incertains: nous ſommes très-peu verſés dans la connoiſſance des cauſes:

nous en avons proposé de plus probables, mais rarement de prouvées ; celle à laquelle nous attribuons les maladies populaires, n'a point de fondement ; il ne faut que quelques réflexions dégagées de prévention, pour s'en convaincre.

Ces réflexions se présentent d'abord lorsqu'on jette un coup-d'œil philosophique sur nos Recueils nombreux d'observations relatives aux maladies règnantes, & précédées par les observations météorologiques contemporaines : qui ne seroit pas en effet persuadé que telle hauteur du baromètre, tel degré du thermomètre, tel vent, tel état du ciel combinés, auroient produit telle maladie qui a règné dans le même temps, s'il avoit négligé de voir que ces circonstances météorologiques se sont rencontrées cent fois dans les mêmes climats & dans beaucoup d'autres, sans que les mêmes maladies aient eu lieu, sans qu'aucune ait règné ?

L'atmosphère n'introduit donc pas les maladies dans les organes ; mais ses diverses modifications ont la propriété d'altérer, par leur influence, les organes qui y sont disposés, & de dépraver les sucs superflus qu'ils contiennent ; voilà comment surviennent les ma-

ladies populaires ; s'il en étoit autrement, ſi l'air étoit la cauſe des maladies qu'on lui attribue, toutes les perſonnes expoſées à la même conſtitution de l'air, ſeroient aſſaillies en même-temps par celles dont cet élément apporteroit le germe ; elles ſeroient auſſi les mêmes dans tous les ſujets à l'époque de chaque conſtitution ; mais outre que le plus grand nombre des perſonnes eſt exempt des maladies attribuées à l'air, des variétés remarquables dans leurs nuances, font voir quelles ſont moins l'effet des influences de l'atmoſphère que des diſpoſitions des ſujets & des circonſtances étrangères.

Il y a, ſans doute, des endroits, comme toutes les grandes villes, où il règne continuellement des maladies ; cette remarque eſt préciſément une des plus fortes preuves qu'elles ne ſont point produites par les conſtitutions de l'air. Si les conſtitutions les plus ſalutaires par-tout ailleurs qu'à Paris, par exemple, ſont cependant contemporaines des maladies, dans cette ville, il eſt certain que celles-ci ne peuvent être l'effet de l'air qui eſt le même, ou à-peu-près le même, dans les lieux voiſins où il n'y a point de malades. D'ailleurs les maladies de cette capitale, à quel-

qu'époque qu'on les confidère, ont un caractère qui découvre qu'elles procèdent conftamment des mêmes influences, & qui démontre qu'elles ne peuvent venir de l'air dont les variations font fréquentes & très-multipliées.

On peut bien chercher à s'en impofer à foi même là-deffus, & prétendre en impofer aux autres par des doutes; mais, avec des doutes, on ne perfuade que ceux qui jugent légèrement. Non-feulement on eft encore à prouver que l'air engendre les maladies populaires; mais il faudroit, avant de s'occuper de ces preuves, réfuter les obfervations fuivantes, qui démontrent le contraire. Ce préjugé dont on eft imbu dans les Ecoles, s'étoit fortifié en nous par la lecture; nous en avions même paru très-partifans dans un ouvrage connu. Il a fallu toute notre attention à obferver dans diverfes Provinces & à Paris, pour nous détromper; & il paroît certain que la même erreur ne fera bientôt adoptée que par ceux qui n'obfervent pas, ou qui le font fuperficiellement; ceux qui montreroient ici de l'obftination, pourront fe difpenfer de lire ce qui fuit.

Que de remarques à faire fur la manière

dont le préjugé s'avance, s'établit & prend racine, ſimplement parce qu'on ne lui oppoſe pas les moyens de le détruire, qu'on ne prend pas la peine de les rechercher, ou qu'on ne s'en aviſe pas! Nous jugeons tout d'emblée, ſans prêter un inſtant l'oreille aux objections; la vérité ne ſe préſente guères qu'en nous faiſant revenir ſur nos pas, pour ſortir du ſentier de l'erreur où nous étions déjà fort avancés.

C'eſt donc en vain que les préceptes d'*Hypocrate*, & ceux des Médecins qui ſe ſont diſtingués depuis la renaiſſance des Lettres, ont fait regarder l'air comme la principale cauſe des maladies populaires; du moins, c'eſt en vain qu'on prétend que les Auteurs ont voulu le faire regarder ainſi, ſoit qu'ils aient négligé de diſcuter leurs aſſertions, ſoit qu'on ait donné à leur idée une extenſion que la plupart n'avoient pas preſſentie. Pour découvrir la ſource de l'erreur où nous ſommes aujourd'hui, nous n'entrerons pas dans des détails d'érudition, de traductions, peut-être de grammaire, faſtidieux, & qui ſeroient inutiles à la ſolidité des raiſons que nous allons tirer des faits.

En vain l'hypothèſe précédente, adoptée

ſur la foi des premiers Ecrivains ou de leurs traducteurs, eſt-elle aujourd'hui en faveur; en vain une partie des occupations d'une *Société* ſavante tend-elle à maintenir cette hypothèſe; un *Journal* utile, deſtiné à l'inſtruction des jeunes Médecins d'armées, dirige-t-il vers elle la principale attention des Elèves, & le Public cherche-t-il à ſe garantir des impreſſions de l'air que tous ces travaux repréſentent comme un ennemi de la ſanté; nous tâcherons de diſſiper cette chimère, effet de la légèreté de nos jugemens, de notre peu d'application, & de notre confiance inconcevable aux apparences.

En vain quelques *Chymiſtes* ont-ils recherché par l'expérience, entre les propriétés de l'air, celles qui pourroient donner lieu aux maladies; ont-ils prétendu reconnoître, à l'air pris en divers endroits de Paris, & éprouvé dans un petit tube, des variétés d'étendue & de conformation, & ont-ils ſuppòſé à cet élément des propriétés malfaiſantes, relatives à ces infiniment petites variétés, qui ont dû dépendre de mille circonſtances étrangères; il nous ſemble qu'on n'a rien prouvé par-là, ſinon, tout au plus, que les portions d'air, ſoumiſes aux expé-

riences, étoient un peu différentes les unes des autres.

Nous n'avons donc rien trouvé en faiſant les plus ſoigneuſes recherches, qui autoriſât, d'aucune manière, l'opinion que les maladies populaires procédent de l'air; on ne trouve au contraire par-tout que de nouveaux motifs d'être convaincu que les cauſes de ces maladies exiſtent dans les perſonnes qui viennent à les eſſuyer, comme les cauſes de la ſanté ſont des propriétés de celles qui n'en ſont pas atteintes.

La conſtitution des ſaiſons peut, ſans doute, quelquefois déterminer ces maladies dans ceux dont les organes en renferment la cauſe; mais cette conſtitution ne fait que les développer plutôt; elles auroient eu lieu également ſous le règne de toute autre température que celle qu'on en accuſe; ſi la cauſe ſubſiſte dans un ſujet qu'une maladie populaire a épargné, il tombera infailliblement malade durant la conſtitution qui ſuivra celle où il aura été préſervé, quoiqu'elle ſoit très-différente; rien ne peut en garantir, pas même le changement d'air & les ſoins les plus aſſidus pour les éviter. Il y a plus: en évitant l'air, ſous prétexte de

prévenir des maladies, on ſe prive quelquefois du préſervatif momentané qu'on auroit trouvé dans la variation de la température.

Au contraire, les perſonnes dans leſquelles il n'exiſte aucune cauſe de maladie, ſe portent bien par-tout, & dans toutes les ſaiſons; aucune eſpèce d'air libre ne les rend malades, à moins qu'il ne fût contagieux; encore a-t-on des exemples que des hommes ont vécu ſains au milieu des peſtiférés ſans contracter la peſte, s'expoſant tous les jours & à l'air d'où ſeroit née cette maladie, dans l'hypothèſe reçue, & à l'air infect de la maladie elle-même, ſuivant une autre idée vulgaire, qui n'eſt auſſi, du moins juſqu'à préſent, qu'une hypothèſe.

Comment a-t-on pu attribuer les altérations de l'économie animale aux moindres de tous les changemens qu'elle éprouve, c'eſt-à-dire à ceux qui procèdent de l'air; tandis qu'il exiſte dans la manière de vivre, des variétés beaucoup plus remarquables, beaucoup plus propres à être regardées comme les cauſes des maladies populaires, en ce qu'elles tiennent aux agens de la conſtitution individuelle, & de la nutrition?

Vous allez, par exemple, au ſpectacle

ou au bal, au ſortir de table, dans un temps voué aux plaiſirs publics, qui eſt preſque toujours celui de la froidure; vous y avez très-chaud; le nord ſouffle fortement dehors; vous revenez à pied, ou vous êtes ſaiſi de froid ſous le portique, en attendant le tour de votre voiture; une pleuréſie vous prend; (cela eſt arrivé bien des fois après l'opéra de *Panurge*) & vous n'accuſez que l'air, de la maladie qui vous arrête. Guéri, vous regardez cet élément chaque fois qu'il eſt froid, comme un ennemi; chez vous, vous lui fermez toutes les entrées, toutes les iſſues; dehors, vous êtes chargé de vêtemens, au point que vos mouvemens en ſont gênés; vous ne vous expoſez plus au froid; vous ne changez cependant rien à votre manière de vivre; vos alimens, vos boiſſons ſont les mêmes; vous continuez d'être ſédentaire, vous le devenez d'avantage; les veilles, les jouiſſances, de toute eſpèce, recommencent; quelques précautions que vous preniez d'ailleurs, vous ſerez encore le premier pris par la première maladie populaire.

Vous croyez que c'eſt votre tranſpiration répercutée qui vous a enflammé la poitrine; mais n'eſt-il pas vrai plutôt que ſi votre hu-

meur de tranſpiration eût été pure, comme dans les perſonnes ſaines, elle eût été répercutée ſans danger ? N'eſt-il pas vrai que cette répercuſſion n'a été malheureuſe qu'autant que l'humeur ſupprimée étoit chargée de ſubſtances étrangères, viciées par une cauſe interne de maladie ?

Remarquez d'ailleurs que de mille perſonnes qui étoient avec vous au ſpectacle, l'air n'en a incommodé qu'un très-petit nombre ; que tous vos ſobres voiſins ont été épargnés ; que la plupart des ſpectateurs du parterre où ils étouffoient de chaleur, ont eu auſſi froid que vous dehors, qu'ils ont fait autant de chemin pour ſe rendre chez eux ; qu'on eſt ſorti en même-temps de cent endroits également échauffés, & qu'on a été enſuite plus long-temps que vous expoſé à l'intempérie, ſans qu'il s'en ſoit ſuivi de fluxion de poitrine. Ajoutez à cela que la même maladie eſt tombée ſur des perſonnes qui n'avoient eſſuyé ni chaleur, ni froid extraordinaire ; mais qui, comme vous, avoient commis des erreurs dans leur régime, le jour même, les jours précédens, & depuis long-temps.

Auſſi, c'eſt inutilement qu'on ſe tient en garde contre les impreſſions de l'air. Malgré

les précautions les plus exactes, celui que la manière de vivre dispose aux maladies populaires, en est atteint ; & lorsqu'elles sont arrivées, on se fatigue à imaginer quelle en a été la source : l'accusation tombe presque toujours sur un coup d'air, une porte entrouverte, une fenêtre mal calfeutrée, une femme de chambre qui aura oublié de tenir un rideau fermé, une visite prétendue contagieuse, venue d'une autre maison où la même maladie retient quelqu'un ; voilà les prétextes par lesquels on trompe les malades sur la cause de leurs maux, en déguisant la vraie, soit qu'on l'ignore, soit qu'on n'ait pas intention d'en convenir.

Cela est si certain, qu'un Médecin attentif prévoit communément dans ses sociétés, quelles personnes seront atteintes de la plus prochaine maladie populaire, parce qu'il y distingue celles dont les organes renferment une cause susceptible d'être développée par la plus légère impression extraordinaire : par l'air chaud ou froid, le serein ou le brouillard, le plus petit excès, une indigestion, une passion. Mais au point où en sont les choses, dans un temps où la Médecine a peu de crédit, & où l'on n'a

jamais plus parlé d'obſervation, & jamais en général moins obſervé, celui qui s'ouvriroit à quelqu'un ſur un pareil preſſentiment, s'attireroit des plaiſanteries, ſur-tout de la part des perſonnes qui n'auroient aucune idée de ſes motifs.

Pour achever de détruire le préjugé que la cauſe des maladies populaires ſeroit dans l'air, nous appellerons à notre ſecours les circonſtances mêmes ſur leſquelles on a cru pouvoir l'établir, & nous ferons voir en même-temps, combien les Partiſans de ce préjugé obſervent peu, bien que leurs diſcours, leurs écrits ne roulent que ſur l'obſervation. Car, de bonne foi, eſt-ce avoir obſervé que de perſiſter dans une erreur, l'orſque le tableau des obſervations la remet ſans ceſſe ſous les yeux.

Voici donc ce que les choſes obſervées auroient dû particulièrement apprendre aux Médecins. Si les fluxions de poitrine ou les eſquinancies, qui règnent communément au printemps, procédoient de l'air, ces maladies auroient-elles beſoin, pour ſe terminer heureuſement, d'une expectoration, de ſueurs, ou de la ſuppuration des amygdales? Que ſont ces criſes, ſi ce n'eſt la ſortie des liquides

viciés, accumulés depuis long-temps dans ces organes qu'ils gênoient, & chassés enfin par la maladie & par les secours de l'Art. Croit-on qu'avant les péripneumonies bilieuses & les fièvres putrides ou exanthématiques qui règnent dans d'autres saisons, un *vent coulis* aura introduit la quantité de bile & d'autres matières étrangères qui s'évacuent ensuite au moyen d'efforts de la nature aidée par le Médecin ? Enfin ce qu'on appelle *humeur morbifique*, dans presque tous les cas, passe-t-il pour un des principes constitutifs de l'air ? Non sans doute.

Disons donc que la cause des maladies qui règnent durant chaque saison, existe dans les sujets qui en sont attaqués; que l'air n'altère par lui-même la santé de personne, à moins qu'il ne soit infect, & par conséquent très-différent de l'air de Paris, où il règne cependant des maladies; que celles qui règnent dans cette ville sont déterminées, par rapport aux individus qu'elles attaquent, à des époques contemporaines, parce que ces époques sont le terme commun auquel chaque cause particulière & intérieure occasionne une révolution dans l'économie animale; que ces causes sont

en général peu différentes dans les mêmes pays où la manière de vivre diffère peu; & que, malgré les diſtinctions minutieuſes des Théoriciens ſur les tempéramens, les Praticiens éclairés trouvent ces mêmes tempéramens beaucoup plus rapprochés les uns des autres qu'on ne l'imagine, & en particulier preſque ſemblables entr'eux, relativement à l'invaſion des maladies épidémiques.

Lorſqu'on aura appliqué ces principes à un aſſez grand nombre de faits, on trouvera qu'il y a beaucoup moins de maladies vraiment contagieuſes qu'on ne penſe, & que la plûpart de celles qu'on croit être nées de la contagion, ſont produites dans une même conſtitution par la même cauſe intérieure.

Qu'a-t-on produit, que produira-t-on pour étayer l'opinion que les faits précédens combattent? Un cahos d'obſervations météorologiques, topographiques, noſologiques, & de diviſions de maladies populaires, en endémiques, pandémiques, ſporadiques, épidémiques, intercurrentes, &c.? Mais qu'eſt-il réſulté de ces obſervations multipliées, ſouvent haſardées, découſues & publiées avec appareil, ſinon qu'on s'amuſe, depuis une

trentaine d'années, à en tirer des réſultats ſi peu conſéquens, qu'on n'en a pas encore un ſeul qui ſoit déciſif & à l'abri du reproche de contradiction.

Nous ne prétendons pas improuver de telles occupations ; on en tirera peut-être un jour des conſéquences utiles, ſi l'on en reſtreint le but à la recherche des variations des conſtitutions de l'air qui paroiſſent déve-lopper les cauſes des maladies dans chaque ſujet ; mais c'eſt principalement à la découverte de ces cauſes intérieures que le Médecin doit s'appliquer, s'il veut éviter d'établir ſes connoiſſances ſur des hypothèſes.

De grands maux prennent leur ſource dans le préjugé qui fait paſſer l'air pour la cauſe des maladies populaires. 1°. Le tableau de leurs ravages n'offre que des traits affligeans, aux yeux de ceux qui ſont forcés d'eſſuyer les influences de cet élément : rien n'y conſole, rien ne fait naître l'eſpoir d'échapper aux coups menaçans de chaque conſtitution de l'atmoſphère ; au contraire, la crainte fortement ſentie, dans bien des cas, donne l'impulſion à des dérangemens de l'économie animale, d'où procèdent enſuite les maladies ; tout dans cette partie hiſtorique des malheurs

de l'humanité, perpétue, après l'avoir enfanté, le préjugé fâcheux qui repréſente l'air comme un ennemi de la ſanté.

2°. Qu'arrive-t-il aux perſonnes qui peuvent ſe garantir des influences de l'atmoſphère, qu'on croit les cauſes des maladies? Elles mettent toute leur attention à éviter ces influences, & en prenant pour cela toute ſorte de précautions, elles s'abandonnent, avec ſécurité, aux véritables cauſes des maladies qu'elles ne ſoupçonnent pas.

3°. En ſe privant de l'air libre, on s'expoſe à contracter pluſieurs autres maladies graves. Les alternatives des conſtitutions, & les viciſſitudes des ſaiſons, ne ſont pas moins avantageuſes à la vie qu'à la végétation; rien ne ſeroit plus dangereux, pour l'une & pour l'autre, qu'une continuité de la même température. Les tranſitions rapides d'une température chaude à une température froide, ſont, à la vérité, ſenſibles, mais elles ſont toujours ſalutaires aux ſujets ſains, ou du moins elles ne dérangent point leur ſanté.

Ce que nous venons d'expoſer pour démontrer l'erreur de ceux qui croient que les maladies populaires viennent de l'air, peut auſſi s'entendre, en bien des cas, de la to-

pographie des lieux où règnent ces maladies: autre cauſe, ſouvent gratuite, à laquelle on attribue des maladies règnantes. Pour s'éclairer là-deſſus, il ne faut pas ajouter foi aux écrits de la plupart des Médecins qui n'ont fait que ſe copier les uns les autres depuis plus de trente ans, & dont les copies ſont, communément, ſi ſerviles, que preſque toutes les conſéquences tirées des deſcriptions topographiques, ſont les mêmes. Nous recueillerons des obſervations choiſies là-deſſus, & nous en formerons un corps de preuves, au moyen deſquelles nous eſpérons de pouvoir détourner les Médecins cliniques de leurs vues, le plus ſouvent chimériques, ſur la topographie, dans les maladies populaires.

Nous en avons aſſez dit touchant la température, pour faire voir qu'elle n'eſt pas la cauſe de ces maladies, & nous oſons nous flatter que nos raiſons ſeront goûtées par les obſervateurs qui ne ſont pas prévenus; tout ce qu'on pourroit ajouter, ſeroit inutile auprès des autres. Aucune des conſtitutions de l'air de Paris n'eſt propre, par elle-même, à engendrer des maladies populaires, & comme celles qui y ſont contemporaines de chaque

conſtitution ſont toujours produites par des diſpoſitions particulières des ſujets, nous indiquerons ces diſpoſitions, & nous apprendrons à s'en défier; nous n'avons pas ſeulement pour but d'éveiller l'attention des Médecins; c'eſt le Public ſur-tout que nous voudrions préſerver.

Maladies populaires règnantes à Paris.

Les Obſervations ſur les maladies règnantes à Paris, dont nous nous occuperons cette année, ſeront donc bornées à faire connoître les moyens d'en écarter les cauſes. Nous ne nous ſommes pas diſſimulé les difficultés & l'ingratitude de cette entrepriſe; elle tend à combattre une opinion adoptée par des perſonnes qui ne ſont pas aſſez inſtruites pour l'apprécier, & ſoutenue par d'autres qui prétendent avoir approfondi la matière; cependant nous oſons la regarder comme une erreur, & comme une erreur dangereuſe; nous en appellons là-deſſus au jugement de la génération des Médecins, qui ſuccèdera à celle que la prévention préoccupe; les contradictions auxquelles nos recherches ſeront en attendant expoſées, ne peuvent re-

buter ceux qui en trouvent la récompenſe dans leur travail même, dès qu'il peut être utile un jour.

Quoique Paris ne ſoit pas au centre de la France, la conſtitution de l'air y eſt marquée par le terme moyen des variations qu'elle éprouve dans l'étendue du Royaume. Le thermomètre varie, année commune, du vingt-quatrième ou vingt-huitième degré de chaleur, au huitième ou dixième degré de froid; la peſanteur moyenne de l'atmoſphère ſoutient le mercure dans le baromètre à une hauteur qui varie dans l'eſpace de vingt-ſix pouces & demi à vingt-huit pouces & demi; les vents ſont moins violens qu'ailleurs, à cauſe de la hauteur des maiſons & des obſtacles extérieurs; les mêmes obſtacles empêchent la ſécherefſe d'être conſidérable & de longue durée, & entretiennent une humidité avantageuſe; les brouillards n'y ſont nullement malfaiſans. Les pierres qui couvrent la ſurface de cette grande ville, interceptent la tranſpiration des terres, qui a généralement une influence ſalutaire ſur la ſanté dans les lieux où elle eſt libre : peu de jardins & de promenades, n'offrent l'avantage de cette tranſpiration qu'aux perſonnes à qui

la fortune ou la liberté permettent d'en jouir: d'autre côté, ces mêmes pierres retiendroient pendant l'hiver, les eaux des pluies & des décharges des maiſons, dont la préſence pourroit nuire aux Citoyens; mais les précautions infiniment précieuſes de la Police, obvient aux inconvéniens qui pourroient réſulter de leur ſtagnation durant cette ſaiſon; & d'autres précautions, auſſi patriotiques, entretiennent durant l'été tout autour de la ville, l'humidité agréable & utile que cette ſaiſon refuſe.

L'air de Paris, tel qu'il eſt modifié, eſt donc, à tout enviſager, très-ſain, & les maladies règnantes dans cette ville, quoique nombreuſes & produites en apparence par l'influence des conſtitutions de l'atmoſphère, ne ſont abſolument & excluſivement l'effet que de la diſpoſition des ſujets.

Les principaux agens de ces diſpoſitions, & par conſéquent des dérangemens de l'économie animale dans les Habitans de Paris, ſont la bonne chère, la vie ſédentaire & les paſſions & les charlatans. Perſonne ne ſe refuſera à croire que cette ville eſt peut-être, de tous les lieux du monde, celui où ces trois ennemis de la ſanté lui font la guerre la plus

vive & la plus opiniâtre. Les effets de leur action, ne laissent rien à désirer sur les signes de leurs influences.

Ces effets sont sur-tout remarquables dans l'âge mûr, époque à laquelle beaucoup de personnes éprouvent des révolutions de tempérament & des maladies souvent fâcheuses; les sujets des autres âges participent de ces révolutions; les femmes ne sont pas exemptes de leur impression; cette impression occasionne, dans les maladies des femmes, & dans plusieurs maladies des hommes qui procèdent de causes étrangères à la cause commune des maladies, des variétés qu'il importe de connoître, pour éviter de mal traiter les malades.

Bonne chère.

Les mets recherchés & multipliés, dont les tables sont couvertes, remplissent bien au-delà de ce qui convient, le but de la nature: de réparer par les alimens les pertes que la machine éprouve chaque jour; l'usage des boissons n'est pas borné à liquéfier les alimens, elles nourrissent aussi; & de plus, elles échauffent & augmentent le ressort des

organes; de ſorte qu'il ſe fait chaque jour une ſomme conſidérable de ſucs nourriciers.

Cette abondance eſt ſupportable tant que les organes croiſſent, que les fibres ſe prêtent aux ſécrétions, que les liqueurs très-fluides y ſont diſpoſées, & que d'ailleurs l'exercice accomplit les excrétions; mais à l'âge mûr, les ſolides ont acquis une conſiſtence, & les liquides une tenacité qui favoriſent moins ces fonctions; les ſécrétions ſe font plus lentement, & les excrétions plus difficilement. On voit tous les jours la même table contribuer à embellir la ſanté des jeunes gens, & nuire à celle des gens faits, ſi ceux-ci n'ont pas l'attention d'y prendre moins d'alimens que dans leur jeuneſſe.

Comme à l'époque du moyen âge, on a, pour ainſi dire, ſon état fait, & qu'on eſt communément au-deſſus du beſoin; on a bien moins d'exercice à prendre, & bien plus de jouiſſances à ſatisfaire : celle de la table n'eſt pas négligée, les hommes les plus ſobres ſacrifient leurs principes au luxe qui domine là-deſſus; le plus grand nombre ſe laiſſe doucement entraîner par l'habitude. Il eſt impoſſible de ne pas ſatisfaire au goût qu'inſpire le luxe des tables au-delà du beſoin, à moins

d'une attention rare & continuelle dont les personnes occupées ne ſont pas capables, & qui ſeroit même impoſſible au plus grand nombre.

Auſſi l'âge mûr eſt-il l'âge le plus dangereux de la vie, celui où les maladies ſont très-ſouvent funeſtes.

Les repas n'attendent point, le beſoin de manger, ils le précèdent toujours; les gens du monde ont tout mis en méthode, juſqu'aux moyens de ſoutenir leur exiſtence; c'eſt le bruit d'un horloge, & la révolution diurne des opérations de la cuiſine, qui décident ſi on a beſoin d'alimens; tantôt l'appétit n'eſt pas encore décidé, tantôt on a ſouffert la faim pendant pluſieurs heures, & quelle que ſoit la diſpoſition de l'eſtomac, l'heure venue, chacun mange à-peu-près également, comme ſi le beſoin de chacun étoit le même.

Défaut d'exercice.

Quitte-t-on la table; c'eſt pour s'abbreuver, autour d'une autre, de diverſes liqueurs dont le but eſt de forcer l'eſtomac qui a déjà eſſuyé la violence des alimens, à les traduire très-promptement aux inteſtins. Il eſt admirable d'obſerver le deſpotiſme univerſel de l'homme,

l'homme ; il l'exerce jusques sur les fonctions naturelles auxquelles tient sa vie.

Où porte-t-on les sucs de ce repas copieux, augmentés par d'autres sucs pleins d'amers ou d'esprits ? Dans un cabinet, un bureau, un attelier, un comptoir, au spectacle, aux assemblées, rarement à la promenade ; & quand on marcheroit ; quelle promenade seroit-ce !

» La promenade par laquelle les gens oisifs croient s'acquitter envers la loi générale qui nous condamne à nous occuper & à agir, n'est point un travail, mais un délassement du travail ; elle n'en a point les effets, comme elle n'en remplit point les conditions. » Lecteur, achevez la lecture de ce passage de *M. Roussel*, (*Systême physique & moral*, *pag. 96.*) Nous ne rendrions pas la vérité mieux que lui.

Presque tout le monde à Paris, sans en excepter les Artisans, participe de cette manière de vivre ; c'est durant leur travail, assis ou debout, mais toujours dans la même attitude qu'ils digèrent ; s'ils profitent du dimanche, c'est pour marcher un peu. Les Valets roulent attachés aux chars de leurs maîtres, ou les suivent à pied, ou étalent leur inaction dans les antichambres & aux

portes des ſpectacles. Les femmes ne ſortent point, ſi ce n'eſt dans leurs cabinets roulans, dont le luxe a fait un des plus grands fléaux de la ſanté.

Les excès des tables pariſiennes, ſecondés par le défaut d'exercice, ſont d'autant plus dangereux qu'ils n'éprouvent aucune interruption depuis que les circonſtances permettent moins d'obſerver ces abſtinences ſalutaires preſcrites par d'anciens Sages, comme des actes religieux.

Lorſque les organes contiennent trop de ſucs nourriciers, accumulés lentement par une ſuite continuelle de repas exceſſifs & d'excrétions retenues faute d'exercice, on eſt ſuſceptible de toutes les incommodités auxquelles cette diſpoſition donne priſe dans chaque conſtitution de l'atmoſphère. La chaleur dilate ces ſucs ſurabondans, & les met en effervеſcence; le froid en ſuſpend les excrétions & les répercute vers les organes intérieurs; d'autres conſtitutions les altèrent, les corrompent; ils attaquent eux-mêmes les parties qu'ils ont long-temps fatiguées de leur mouvement extraordinaire. On ſent que ces changemens dans l'économie animale des Habitans de la capitale, doivent avoir des in-

fluences remarquables ſur les maladies auxquelles ils ſont ſujets.

Mais, diront beaucoup d'habitans de Paris, que l'habitude détourne des réflexions que nous leur mettons ſous les yeux : nous vivons très-ſobrement ; nos repas ne ſont compoſés que de nourritures ſaines ; nous n'en ſouffrons pas d'autres ſur nos tables, & nous ne faiſons jamais d'excès. Cette prévention eſt la principale cauſe de la plupart des dérangemens de la ſanté dans cette ville. Si vous faites votre repas de ſubſtances qui contiennent quatre fois, dix fois plus de ſucs alimentaires qu'il n'en faut pour réparer vos pertes, l'excédent eſt un ennemi pour vous, qui, tôt ou tard, continuellement ou à des époques diſtinctes, dérangera vos fonctions & votre ſanté. Si le malheureux qui ſe nourrit de pain, & qui travaille ſans ceſſe, eſt aſſez nourri, n'eſt-il pas évident que, vivant comme vous faites & ſans travailler, vous l'êtes trop ; & ſi la ſobriété le conſerve, n'eſt-il pas certain que l'intempérance vous détruit ?

Il réſulte de la manière de vivre à Paris, que les maladies y ſont plus graves qu'ailleurs ; que les maladies aigües opèrent plus difficilement la coction ; que les criſes ſont plus lentes,

plus ſouvent imparfaites, impoſſibles dans un plus grand nombre de cas; que les maladies chroniques ſont peu ſupceptibles de changemens heureux ſpontanés, & rébelles aux remèdes; que l'ordre des ſecrétions reſte longtemps interverti; que les excrétions une fois ſuſpendues, ont beaucoup de peine à ſe rétablir; & que les humeurs retenues deviennent infiniment dangereuſes.

Ces maladies exigent donc à Paris plus d'activité dans les commencemens, que partout ailleurs, mais une activité éclairée & guidée par de profondes méditations ſur les cauſes précédentes. On doit principalement ceſſer d'en accuſer les diverſes températures, & ne plus s'en occuper lorſqu'il s'agit de guérir. La lenteur des ſecours, leur application à contre temps, l'oppoſition qu'on rencontre de la part des malades ou des aſſiſtans, & la diverſité des opinions de pluſieurs Médecins conſultés, ſont d'autres cauſes remarquables de la gravité des maladies & de la perte d'un grand nombre de malades.

Paſſions.

Le tableau que nous avons montré juſqu'à

préſent des cauſes des maladies qui règnent à Paris, offrira bien d'autres nuances à ceux qui voudront le conſidérer du côté des paſſions qui agitent les Pariſiens. » Les paſſions, dit ingénieuſement *M. Rouſſel*, dans l'inſtitution de la nature, ne doivent être que des mouvemens bruſques & paſſagers. L'animal en danger, devoit pourvoir à ſa ſûreté par des efforts & des moyens indépendans de la réflexion; une impulſion involontaire & irréſiſtible le devoit porter à propager ſon eſpèce; mais ces momens, auſſi rares qu'orageux, étant paſſés, il devoit rentrer ſous la direction d'un inſtant paiſible. Ainſi les paſſions étoient néceſſaires. Les hommes ont rendu cette arme dangereuſe pour eux-mêmes à force de l'aiguiſer. Dans l'état actuel de certaines ſociétés, les paſſions ne ſont qu'un accès continuel qui en agite les membres: au lieu d'être comme un ſouffle léger propre à leur imprimer un mouvement modéré, elles ont acquis un tel degré d'activité en ſe choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuſe; ou plutôt elles ſont devenues un feu dévorant qui conſume l'eſpèce humaine «.

Ainſi l'influence des paſſions ſur les mala-

dies qui règnent à Paris, non-ſeulement aggrave de mille manières celles qui procèdent de l'abus des alimens & du défaut d'exercice, à l'âge où celles-ci ſont le plus menaçantes; elle crée encore elle-même d'autres maladies d'une eſpèce particulière, inconnues à la plus grande partie des hommes, & qui ſont le propre des perſonnes expoſées aux paſſions, dans l'âge où elles ſont le plus orageuſes.

On s'apperçoit que mon but eſt de parler des maladies auxquelles on a donné le nom de *vapeurs* ou maladies de nerfs, ſortes d'affections dans leſquelles, à l'exception de celles qui ont lieu ſans le concours de la réflexion, toutes les ſenſations ſont dénaturées, & différentes de celles que les paſſions n'ont point altérées dans les autres ſujets.

Il ne peut y avoir de définition exacte des vapeurs que celle-là. Elles attaquent le phyſique & le moral, & excitent l'un & l'autre à des actions réciproques, d'où réſultent divers phénomènes, quelquefois ſurprenans. Elles conſiſtent, au phyſique, en des affections variées dans chaque ſujet, dont le caractère univoque eſt préciſément cette variété. Au moral, elles altèrent ſi évidemment les ſenſations communes à toute

l'eſpèce humaine, qu'on voit des ſociétés entières de perſonnes vaporeuſes ſe perſuader qu'elles compoſent la partie ſaine de l'eſpèce, & que les ſenſations vulgaires caractériſent une altération.

Parmi les paſſions les plus préjudiciables aux Habitans de Paris, on en remarque deux plus générales que les autres, l'ambition & l'amour, ſi l'on peut appeller ainſi le libertinage qui règne à Paris ſous ce nom. L'une, accompagnée de deſirs inſatiables, donne lieu aux agitations violentes de l'eſprit, aux chagrins, à la mélancolie, au *tædium vitæ*. De l'autre, & des facilités qu'on trouve à la ſatisfaire, naiſſent non-ſeulement l'épuiſement dès la plus tendre adoleſcence, mais encore des maladies qui dépravent les ſources de la génération, & corrompent d'avance la progéniture.

Elles ſont auſſi bien que les vapeurs, très-communes à Paris, & pour ainſi dire incurables; comment les malades, ignorant ou méconnoiſſant les moyens faciles de s'en préſerver, en fermant l'entrée de leur âme aux paſſions, auroient-ils plus de diſcernement pour ſe procurer les ſecours propres à

les guérir ? Pourquoi les Médecins honnêtes traitent-ils peu les vapeurs ? Parce qu'ils veulent toujours commencer par fermer l'entrée à la passion qui les cause, & que le malade ne veut que des remèdes qui l'autorisent à en essuyer impunément les secousses.

Charlatans.

Voilà ce qui tient les portes des sociétés de la capitale continuellement ouvertes à la charlatannerie ; l'homme qui flatte le plus le parti qu'on a pris de vivre sous l'empire des passions, est, sera toujours le héros du plus grand nombre. L'événement prouve chaque jour, que plus il promet, moins il tient parole ; mais il ferme les yeux de l'imagination sur les dangers ; il contribue à l'agrément de la vie même en l'abrégeant. Les choses en sont au point que beaucoup de personnes, & surtout les personnes vaporeuses, préfèrent un abrégé de la vie voluptueuse qu'elles mènent, au plus petit changement qui auroit pour elles l'apparence d'une privation.

Il y a peut-être peu à gémir sur le sort des malades qui précipitent ainsi volontairement leur perte, sous le voile d'une sécu-

rité autoriſée par l'impoſture ; mais il n'en eſt pas de même du ſort déplorable de leurs enfans. Ils leurs tranſmettent le germe des affections qu'ils ont éprouvées ; delà les maladies nerveuſes ſe perpétuent & l'eſpèce humaine dégénère, *dans certaines ſociétés*, comme M. Rouſſel l'a encore remarqué.

Les charlatans proprement dits, ne ſont pas les ſeuls ennemis de ce genre, qui maltraitent les Pariſiens ..... Le plus grand, le plus noble, le plus utile de tous les Arts, la Médecine ne conſiſte pas, comme le penſe le vulgaire, dans la routine, dans une théorie auſſi brillante qu'inutile, dans une éloquence captieuſe, un air impoſant, un entêtement invincible. Cet Art ſalutaire eſt le fruit de beaucoup de connoiſſances lumineuſes acquiſes par l'expérience, d'un coup-d'œil juſte, d'un bon eſprit, & d'un cœur droit.

Il n'eſt pas impoſſible, dira-t-on, de ſe préſerver des chartalans ; mais comment diſtinguer dans la foule des Médecins le petit nombre de ceux qui poſſèdent l'Art que l'on vient de décrire ? Le moyen de faire cette diſtinction, ne ſauroit être aſtreint à des règles qui puiſſent être énoncées dans le diſcours ; nous tâcherions en vain de ſatisfaire

le Public à cet égard. Nous passerons à ce qu'il importe d'observer pour éviter les maladies qui règnent à Paris.

Après avoir mis les causes de ces maladies à portée d'être saisies par tous les Lecteurs, il seroit inutile de nous étendre sur des règles diététiques que tout le monde peut s'imposer dans le besoin; mais nous donnerons celles qui concernent les précautions qu'il est indispensable de prendre en mille occasions, pour maintenir l'équilibre dans l'économie animale, ou le rétablir dès les premières apparences de dérangement. Ces règles auxquelles nous donnerons la forme *d'aphorismes*, seront tirées de la plus saine pratique des meilleurs Médecins, & en partie de nos propres observations. Elles contiendront des préceptes propres à préserver ceux qui les suivront, des maladies dont ils seroient menacés, & à éclairer les Gens de l'Art dans le traitement de leur malades, & ceux-ci sur le mérite des moyens qu'on emploiera pour les guérir.

Préservatifs.

Aphorifme I.

On a peut-être en général moins befoin aujourd'hui à Paris, de faignées préfervatives qu'autrefois; mais bien des perfonnes font victimes d'un préjugé élevé depuis peu contre cette opération. Quoique l'obfervation des faignées naturelles & périodiques des femmes les plus délicates, eût dû interdire à ce préjugé tout accès dans l'efprit des hommes, ce font les hommes qui ont en général la plus grande antipathie pour la faignée, quelques-uns la confervent malheureufement dans les maladies.

I I.

Le figne le plus commun du befoin de la faignée préfervative, eft le mal de tête journalier, accompagné de défaut d'appétit, de laffitudes, d'étourdiffemens, d'infomnie: avant-coureurs des maladies qu'on attribue enfuite à la conftitution de l'air.

I I I.

On voit encore des perſonnes qui vous objectent, pour n'être pas ſaignées, que ne l'ayant jamais été, elles réſervent cette opération déciſive ſelon elles, pour la première maladie; & en effet ſi elles s'obſtinent, la maladie dont la ſaignée auroit préſervé, ne manque pas d'arriver.

I V.

Il ne faut pas croire que les ſujets les plus robuſtes ſoient ceux à qui la ſaignée eſt le plus communément néceſſaire; au contraire, toutes choſes égales d'ailleurs, les perſonnes fortes ſupportent plus facilement une quantité ſurabondante de ſang que celles dont les organes délicats réſiſtent difficilement à l'impulſion de ce fluide. Si ces dernières négligent long-temps cette évacuation, elles tombent malades.

V.

Rien n'eſt moins indifférent que de purger par le vomiſſement ou par les ſelles, quoique

quoique le vulgaire ſoit aſſez inſouciant ſur ce ſujet. Les douleurs au-deſſus du diaphragme qui indiquent la purgation, indiquent de purger par haut; & celles d'au-deſſous du diaphrame, par bas.

V I.

Il convient auſſi plus ſouvent en général de purger par haut durant les chaleurs, & par bas durant le froid.

V I I.

Les purgatifs n'évacuent pas auſſi bien la bile que les émétiques; parce que cette humeur n'eſt point à la portée des premiers. Il faut, pour l'évacuer, que l'eſtomac diſtendu comprime de proche en proche la véſicule du fiel, & force ce viſcère à ſe dégorger de bile, & la bile même à remonter; les purgatifs n'entraînent que la bile qui coule naturellement.

V I I I.

Il n'eſt pas toujours néceſſaire d'être purgé après la ſaignée; mais après l'émé-

tique, on ne peut le plus ſouvent ſe diſpenſer d'une purgation ſans danger.

I X.

Il ſeroit dangereux de ſe conduire ſuivant un axiome uſité parmi le vulgaire : *aux maux violens il faut l'émétique*; ce remède n'eſt guères ſalutaire qu'au commencement des maladies; lorſqu'elles ſont devenues violentes, le vomiſſement n'eſt plus de ſaiſon.

X.

Ceux qui, ſans avoir de fièvre, ſe plaignent de coliques, de peſanteurs dans les genoux, de douleurs dans la région des reins, ont beſoin d'être purgés.

X I.

Beaucoup de ſueurs la nuit, ſans cauſe, ſont un ſigne que l'on mange trop, ou ſi cela arrive ſans qu'on ait trop mangé, elles marquent le beſoin de la purgation.

X I I.

Il y a une eſpèce de ſurdité ſymptoma-

tique qui dépend uniquement de la ſaburre des premières voies, & que la ſeule purgation guérit.

X I I I.

On a tort de refuſer les émétiques aux femmes groſſes, quand ils ſont indiqués; ne font-elles pas les mêmes efforts pour vomir naturellement? Ces ſecouſſes ſont bien plus graves en ce qu'elles ſont plus continuées, ſi on néglige d'en enlever la cauſe.

X I V.

On purgera les femmes groſſes, s'il y a indication pour le faire, à quatre mois & juſqu'au ſeptième; mais celles-ci moins volontiers. On doit s'abſtenir de purger dans la groſſeſſe, lorſqu'elle eſt peu ou fort avancée.

X V.

Il faut purger les mélancoliques par bas aſſez vigoureuſement.

X V I.

Les purgatifs ſont nuiſibles, lorſque les

nous dirons quelles ſont ces cauſes. L'erreur de croire aux influences de l'air ſur la ſanté, eſt d'autant plus dangereuſe, que les moyens preſcrits pour ſe préſerver de ces influences, n'écartent pas ce qui y donne lieu.

Nous prendrons pour exemple l'hiſtoire de la conſtitution médicale de Paris, & nous fixerons l'attention ſur les cauſes des maladies règnantes, que les ſaiſons y déterminent: ſujet qui pourra être jugé intéreſſant par la manière neuve & fondée ſur l'obſervation dont il ſera traité, & par les conſeils ſalutaires que nous y ajouterons.

Des maladies populaires en général.

Depuis que la Philoſophie a éclairé le dix-huitième ſiècle, & diſſipé la ſuperſtition relative aux fauſſes influences des aſtres ſur les évènemens & ſur la ſanté, nous avons ſubſtitué des obſervations aux hypothèſes, des faits aux raiſonnemens, des rapprochemens de combinaiſons fondées, à des ſuppoſitions purement gratuites; mais, avouons-le, malgré tous ces travaux, beaucoup de nos réſultats ſont encore incertains: nous ſommes très-peu verſés dans la connoiſſance des cauſes:

nous en avons propoſé de plus probables, mais rarement de prouvées ; celle à laquelle nous attribuons les maladies populaires, n'a point de fondement ; il ne faut que quelques réflexions dégagées de prévention, pour s'en convaincre.

Ces réflexions ſe préſentent d'abord lorſqu'on jette un coup-d'œil philoſophique ſur nos Recueils nombreux d'obſervations relatives aux maladies règnantes, & précédées par les obſervations météorologiques contemporaines : qui ne ſeroit pas en effet perſuadé que telle hauteur du baromètre, tel degré du thermomètre, tel vent, tel état du ciel combinés, auroient produit telle maladie qui a règné dans le même temps, s'il avoit négligé de voir que ces circonſtances météorologiques ſe ſont rencontrées cent fois dans les mêmes climats & dans beaucoup d'autres, ſans que les mêmes maladies aient eu lieu, ſans qu'aucune ait règné ?

L'atmoſphère n'introduit donc pas les maladies dans les organes ; mais ſes diverſes modifications ont la propriété d'altérer, par leur influence, les organes qui y ſont diſpoſés, & de dépraver les ſucs ſuperflus qu'ils contiennent ; voilà comment ſurviennent les ma-

ladies populaires ; s'il en étoit autrement, ſi l'air étoit la cauſe des maladies qu'on lui attribue, toutes les perſonnes expoſées à la même conſtitution de l'air, ſeroient aſſaillies en même-temps par celles dont cet élément apporteroit le germe ; elles ſeroient auſſi les mêmes dans tous les ſujets à l'époque de chaque conſtitution ; mais outre que le plus grand nombre des perſonnes eſt exempt des maladies attribuées à l'air, des variétés remarquables dans leurs nuances, font voir quelles ſont moins l'effet des influences de l'atmoſphère que des diſpoſitions des ſujets & des circonſtances étrangères.

Il y a, ſans doute, des endroits, comme toutes les grandes villes, où il règne continuellement des maladies ; cette remarque eſt préciſément une des plus fortes preuves qu'elles ne ſont point produites par les conſtitutions de l'air. Si les conſtitutions les plus ſalutaires par-tout ailleurs qu'à Paris, par exemple, ſont cependant contemporaines des maladies, dans cette ville, il eſt certain que celles-ci ne peuvent être l'effet de l'air qui eſt le même, ou à-peu-près le même, dans les lieux voiſins où il n'y a point de malades. D'ailleurs les maladies de cette capitale, à quel-

qu'époque qu'on les confidère, ont un caractère qui découvre qu'elles procèdent constamment des mêmes influences, & qui démontre qu'elles ne peuvent venir de l'air dont les variations sont fréquentes & très-multipliées.

On peut bien chercher à s'en imposer à soi-même là-dessus, & prétendre en imposer aux autres par des doutes; mais, avec des doutes, on ne persuade que ceux qui jugent légèrement. Non-seulement on est encore à prouver que l'air engendre les maladies populaires; mais il faudroit, avant de s'occuper de ces preuves, réfuter les observations suivantes, qui démontrent le contraire. Ce préjugé dont on est imbu dans les Ecoles, s'étoit fortifié en nous par la lecture; nous en avions même paru très-partisans dans un ouvrage connu. Il a fallu toute notre attention à observer dans diverses Provinces & à Paris, pour nous détromper; & il paroît certain que la même erreur ne sera bientôt adoptée que par ceux qui n'observent pas, ou qui le font superficiellement; ceux qui montreroient ici de l'obstination, pourront se dispenser de lire ce qui suit.

Que de remarques à faire sur la manière

dont le préjugé s'avance, s'établit & prend racine, ſimplement parce qu'on ne lui oppoſe pas les moyens de le détruire, qu'on ne prend pas la peine de les rechercher, ou qu'on ne s'en aviſe pas! Nous jugeons tout d'emblée, ſans prêter un inſtant l'oreille aux objections; la vérité ne ſe préſente guères qu'en nous faiſant revenir ſur nos pas, pour ſortir du ſentier de l'erreur où nous étions déjà fort avancés.

C'eſt donc en vain que les préceptes d'*Hypocrate*, & ceux des Médecins qui ſe ſont diſtingués depuis la renaiſſance des Lettres, ont fait regarder l'air comme la principale cauſe des maladies populaires; du moins, c'eſt en vain qu'on prétend que les Auteurs ont voulu le faire regarder ainſi, ſoit qu'ils aient négligé de diſcuter leurs aſſertions, ſoit qu'on ait donné à leur idée une extenſion que la plupart n'avoient pas preſſentie. Pour découvrir la ſource de l'erreur où nous ſommes aujourd'hui, nous n'entrerons pas dans des détails d'érudition, de traductions, peut-être de grammaire, faſtidieux, & qui ſeroient inutiles à la ſolidité des raiſons que nous allons tirer des faits.

En vain l'hypothèſe précédente, adoptée

ſur la foi des premiers Ecrivains ou de leurs traducteurs, eſt-elle aujourd'hui en faveur; en vain une partie des occupations d'une *Société* ſavante tend-elle à maintenir cette hypothèſe; un *Journal* utile, deſtiné à l'inſtruction des jeunes Médecins d'armées, dirige-t-il vers elle la principale attention des Elèves, & le Public cherche-t-il à ſe garantir des impreſſions de l'air que tous ces travaux repréſentent comme un ennemi de la ſanté; nous tâcherons de diſſiper cette chimère, effet de la légèreté de nos jugemens, de notre peu d'application, & de notre confiance inconcevable aux apparences.

En vain quelques *Chymiſtes* ont-ils recherché par l'expérience, entre les propriétés de l'air, celles qui pourroient donner lieu aux maladies; ont-ils prétendu reconnoître, à l'air pris en divers endroits de Paris, & éprouvé dans un petit tube, des variétés d'étendue & de conformation, & ont-ils ſuppoſé à cet élément des propriétés malfaiſantes, relatives à ces infiniment petites variétés, qui ont dû dépendre de mille circonſtances étrangères; il nous ſemble qu'on n'a rien prouvé par-là, ſinon, tout au plus, que les portions d'air, ſoumiſes aux expé-

riences, étoient un peu différentes les unes des autres.

Nous n'avons donc rien trouvé en faiſant les plus ſoigneuſes recherches, qui autoriſât, d'aucune manière, l'opinion que les maladies populaires procédent de l'air; on ne trouve au contraire par-tout que de nouveaux motifs d'être convaincu que les cauſes de ces maladies exiſtent dans les perſonnes qui viennent à les eſſuyer, comme les cauſes de la ſanté ſont des propriétés de celles qui n'en ſont pas atteintes.

La conſtitution des ſaiſons peut, ſans doute, quelquefois déterminer ces maladies dans ceux dont les organes en renferment la cauſe; mais cette conſtitution ne fait que les développer plutôt; elles auroient eu lieu également ſous le règne de toute autre température que celle qu'on en accuſe; ſi la cauſe ſubſiſte dans un ſujet qu'une maladie populaire a épargné, il tombera infailliblement malade durant la conſtitution qui ſuivra celle où il aura été préſervé, quoiqu'elle ſoit très-différente; rien ne peut en garantir, pas même le changement d'air & les ſoins les plus aſſidus pour les éviter. Il y a plus: en évitant l'air, ſous prétexte de

prévenir des maladies, on ſe prive quelquefois du préſervatif momentané qu'on auroit trouvé dans la variation de la température.

Au contraire, les perſonnes dans leſquelles il n'exiſte aucune cauſe de maladie, ſe portent bien par-tout, & dans toutes les ſaiſons; aucune eſpèce d'air libre ne les rend malades, à moins qu'il ne fût contagieux; encore a-t-on des exemples que des hommes ont vécu ſains au milieu des peſtiférés ſans contracter la peſte, s'expoſant tous les jours & à l'air d'où ſeroit née cette maladie, dans l'hypothèſe reçue, & à l'air infect de la maladie elle-même, ſuivant une autre idée vulgaire, qui n'eſt auſſi, du moins juſqu'à préſent, qu'une hypothèſe.

Comment a-t-on pu attribuer les altérations de l'économie animale aux moindres de tous les changemens qu'elle éprouve, c'eſt-à-dire à ceux qui procèdent de l'air; tandis qu'il exiſte dans la manière de vivre, des variétés beaucoup plus remarquables, beaucoup plus propres à être regardées comme les cauſes des maladies populaires, en ce qu'elles tiennent aux agens de la conſtitution individuelle, & de la nutrition ?

Vous allez, par exemple, au ſpectacle

ou au bal, au ſortir de table, dans un temps voué aux plaiſirs publics, qui eſt preſque toujours celui de la froidure; vous y avez très-chaud; le nord ſouffle fortement dehors; vous revenez à pied, ou vous êtes ſaiſi de froid ſous le portique, en attendant le tour de votre voiture; une pleuréſie vous prend; (cela eſt arrivé bien des fois après l'opéra de *Panurge*) & vous n'accuſez que l'air, de la maladie qui vous arrête. Guéri, vous regardez cet élément chaque fois qu'il eſt froid, comme un ennemi; chez vous, vous lui fermez toutes les entrées, toutes les iſſues; dehors, vous êtes chargé de vêtemens, au point que vos mouvemens en ſont gênés; vous ne vous expoſez plus au froid; vous ne changez cependant rien à votre manière de vivre; vos alimens, vos boiſſons ſont les mêmes; vous continuez d'être ſédentaire, vous le devenez d'avantage; les veilles, les jouiſſances, de toute eſpèce, recommencent; quelques précautions que vous preniez d'ailleurs, vous ſerez encore le premier pris par la première maladie populaire.

Vous croyez que c'eſt votre tranſpiration répercutée qui vous a enflammé la poitrine; mais n'eſt-il pas vrai plutôt que ſi votre hu-

meur de tranſpiration eût été pure, comme dans les perſonnes ſaines, elle eût été répercutée ſans danger ? N'eſt-il pas vrai que cette répercuſſion n'a été malheureuſe qu'autant que l'humeur ſupprimée étoit chargée de ſubſtances étrangères, viciées par une cauſe interne de maladie ?

Remarquez d'ailleurs que de mille perſonnes qui étoient avec vous au ſpectacle, l'air n'en a incommodé qu'un très-petit nombre; que tous vos ſobres voiſins ont été épargnés; que la plupart des ſpectateurs du parterre où ils étouffoient de chaleur, ont eu auſſi froid que vous dehors, qu'ils ont fait autant de chemin pour ſe rendre chez eux; qu'on eſt ſorti en même-temps de cent endroits également échauffés, & qu'on a été enſuite plus long-temps que vous expoſé à l'intempérie, ſans qu'il s'en ſoit ſuivi de fluxion de poitrine. Ajoutez à cela que la même maladie eſt tombée ſur des perſonnes qui n'avoient eſſuyé ni chaleur, ni froid extraordinaire; mais qui, comme vous, avoient commis des erreurs dans leur régime, le jour même, les jours précédens, & depuis long-temps.

Auſſi, c'eſt inutilement qu'on ſe tient en garde contre les impreſſions de l'air. Malgré

les précautions les plus exactes, celui que la manière de vivre dispose aux maladies populaires, en est atteint; & lorsqu'elles sont arrivées, on se fatigue à imaginer quelle en a été la source : l'accusation tombe presque toujours sur un coup d'air, une porte entrouverte, une fenêtre mal calfeutrée, une femme de chambre qui aura oublié de tenir un rideau fermé, une visite prétendue contagieuse, venue d'une autre maison où la même maladie retient quelqu'un; voilà les prétextes par lesquels on trompe les malades sur la cause de leurs maux, en déguisant la vraie, soit qu'on l'ignore, soit qu'on n'ait pas intention d'en convenir.

Cela est si certain, qu'un Médecin attentif prévoit communément dans ses sociétés, quelles personnes seront atteintes de la plus prochaine maladie populaire, parce qu'il y distingue celles dont les organes renferment une cause susceptible d'être développée par la plus légère impression extraordinaire : par l'air chaud ou froid, le serein ou le brouillard, le plus petit excès, une indigestion, une passion. Mais au point où en sont les choses, dans un temps où la Médecine a peu de crédit, & où l'on n'a

jamais plus parlé d'obſervation, & jamais en général moins obſervé, celui qui s'ouvriroit à quelqu'un ſur un pareil preſſentiment, s'attireroit des plaiſanteries, ſur-tout de la part des perſonnes qui n'auroient aucune idée de ſes motifs.

Pour achever de détruire le préjugé que la cauſe des maladies populaires ſeroit dans l'air, nous appellerons à notre ſecours les circonſtances mêmes ſur leſquelles on a cru pouvoir l'établir, & nous ferons voir en même-temps, combien les Partiſans de ce préjugé obſervent peu, bien que leurs diſcours, leurs écrits ne roulent que ſur l'obſervation. Car, de bonne foi, eſt-ce avoir obſervé que de perſiſter dans une erreur, l'orſque le tableau des obſervations la remet ſans ceſſe ſous les yeux.

Voici donc ce que les choſes obſervées auroient dû particulièrement apprendre aux Médecins. Si les fluxions de poitrine ou les eſquinancies, qui règnent communément au printemps, procédoient de l'air, ces maladies auroient-elles beſoin, pour ſe terminer heureuſement, d'une expectoration, de ſueurs, ou de la ſuppuration des amygdales? Que ſont ces criſes, ſi ce n'eſt la ſortie des liquides

viciés, accumulés depuis long-temps dans ces organes qu'ils gênoient, & chaſſés enfin par la maladie & par les ſecours de l'Art. Croit-on qu'avant les péripneumonies bilieuſes & les fièvres putrides ou exanthématiques qui règnent dans d'autres ſaiſons, un *vent coulis* aura introduit la quantité de bile & d'autres matières étrangères qui s'évacuent enſuite au moyen d'efforts de la nature aidée par le Médecin ? Enfin ce qu'on appelle *humeur morbifique*, dans preſque tous les cas, paſſe-t-il pour un des principes conſtitutifs de l'air ? Non ſans doute.

Diſons donc que la cauſe des maladies qui règnent durant chaque ſaiſon, exiſte dans les ſujets qui en ſont attaqués; que l'air n'altère par lui-même la ſanté de perſonne, à moins qu'il ne ſoit infect, & par conſéquent très-différent de l'air de Paris, où il règne cependant des maladies; que celles qui règnent dans cette ville ſont déterminées, par rapport aux individus qu'elles attaquent, à des époques contemporaines, parce que ces époques ſont le terme commun auquel chaque cauſe particulière & intérieure occaſionne une révolution dans l'économie animale; que ces cauſes ſont

en général peu différentes dans les mêmes pays où la manière de vivre diffère peu; & que, malgré les distinctions minutieuses des Théoriciens sur les tempéramens, les Praticiens éclairés trouvent ces mêmes tempéramens beaucoup plus rapprochés les uns des autres qu'on ne l'imagine, & en particulier presque semblables entr'eux, relativement à l'invasion des maladies épidémiques.

Lorsqu'on aura appliqué ces principes à un assez grand nombre de faits, on trouvera qu'il y a beaucoup moins de maladies vraiment contagieuses qu'on ne pense, & que la plûpart de celles qu'on croit être nées de la contagion, sont produites dans une même constitution par la même cause intérieure.

Qu'a-t-on produit, que produira-t-on pour étayer l'opinion que les faits précédens combattent? Un cahos d'observations météorologiques, topographiques, nosologiques, & de divisions de maladies populaires, en endémiques, pandémiques, sporadiques, épidémiques, intercurrentes, &c.? Mais qu'est-il résulté de ces observations multipliées, souvent hasardées, décousues & publiées avec appareil, sinon qu'on s'amuse, depuis une

trentaine d'années, à en tirer des résultats si peu conséquens, qu'on n'en a pas encore un seul qui soit décisif & à l'abri du reproche de contradiction.

Nous ne prétendons pas improuver de telles occupations ; on en tirera peut-être un jour des conséquences utiles, si l'on en restreint le but à la recherche des variations des constitutions de l'air qui paroissent développer les causes des maladies dans chaque sujet ; mais c'est principalement à la découverte de ces causes intérieures que le Médecin doit s'appliquer, s'il veut éviter d'établir ses connoissances sur des hypothèses.

De grands maux prennent leur source dans le préjugé qui fait passer l'air pour la cause des maladies populaires. 1°. Le tableau de leurs ravages n'offre que des traits affligeans, aux yeux de ceux qui sont forcés d'essuyer les influences de cet élément : rien n'y console, rien ne fait naître l'espoir d'échapper aux coups menaçans de chaque constitution de l'atmosphère ; au contraire, la crainte fortement sentie, dans bien des cas, donne l'impulsion à des dérangemens de l'économie animale, d'où procèdent ensuite les maladies ; tout dans cette partie historique des malheurs

de l'humanité, perpétue, après l'avoir enfanté, le préjugé fâcheux qui repréſente l'air comme un ennemi de la ſanté.

2°. Qu'arrive-t-il aux perſonnes qui peuvent ſe garantir des influences de l'atmoſphère, qu'on croit les cauſes des maladies? Elles mettent toute leur attention à éviter ces influences, & en prenant pour cela toute ſorte de précautions, elles s'abandonnent, avec ſécurité, aux véritables cauſes des maladies qu'elles ne ſoupçonnent pas.

3°. En ſe privant de l'air libre, on s'expoſe à contracter pluſieurs autres maladies graves. Les alternatives des conſtitutions, & les viciſſitudes des ſaiſons, ne ſont pas moins avantageuſes à la vie qu'à la végétation; rien ne ſeroit plus dangereux, pour l'une & pour l'autre, qu'une continuité de la même température. Les tranſitions rapides d'une température chaude à une température froide, ſont, à la vérité, ſenſibles, mais elles ſont toujours ſalutaires aux ſujets ſains, ou du moins elles ne dérangent point leur ſanté.

Ce que nous venons d'expoſer pour démontrer l'erreur de ceux qui croient que les maladies populaires viennent de l'air, peut auſſi s'entendre, en bien des cas, de la to-

pographie des lieux où règnent ces maladies: autre cauſe, ſouvent gratuite, à laquelle on attribue des maladies règnantes. Pour s'éclairer là-deſſus, il ne faut pas ajouter foi aux écrits de la plupart des Médecins qui n'ont fait que ſe copier les uns les autres depuis plus de trente ans, & dont les copies ſont, communément, ſi ſerviles, que preſque toutes les conſéquences tirées des deſcriptions topographiques, ſont les mêmes. Nous recueillerons des obſervations choiſies là-deſſus, & nous en formerons un corps de preuves, au moyen deſquelles nous eſpérons de pouvoir détourner les Médecins cliniques de leurs vues, le plus ſouvent chimériques, ſur la topographie, dans les maladies populaires.

Nous en avons aſſez dit touchant la température, pour faire voir qu'elle n'eſt pas la cauſe de ces maladies, & nous oſons nous flatter que nos raiſons ſeront goûtées par les obſervateurs qui ne ſont pas prévenus; tout ce qu'on pourroit ajouter, ſeroit inutile auprès des autres. Aucune des conſtitutions de l'air de Paris n'eſt propre, par elle-même, à engendrer des maladies populaires, & comme celles qui y ſont contemporaines de chaque

conſtitution ſont toujours produites par des diſpoſitions particulières des ſujets, nous indiquerons ces diſpoſitions, & nous apprendrons à s'en défier; nous n'avons pas ſeulement pour but d'éveiller l'attention des Médecins; c'eſt le Public ſur-tout que nous voudrions préſerver.

Maladies populaires règnantes à Paris.

Les Obſervations ſur les maladies règnantes à Paris, dont nous nous occuperons cette année, ſeront donc bornées à faire connoître les moyens d'en écarter les cauſes. Nous ne nous ſommes pas diſſimulé les difficultés & l'ingratitude de cette entrepriſe; elle tend à combattre une opinion adoptée par des perſonnes qui ne ſont pas aſſez inſtruites pour l'apprécier, & ſoutenue par d'autres qui prétendent avoir approfondi la matière; cependant nous oſons la regarder comme une erreur, & comme une erreur dangereuſe; nous en appellons là-deſſus au jugement de la génération des Médecins, qui ſuccèdera à celle que la prévention préoccupe; les contradictions auxquelles nos recherches ſeront en attendant expoſées, ne peuvent re-

buter ceux qui en trouvent la récompenſe dans leur travail même, dès qu'il peut être utile un jour.

Quoique Paris ne ſoit pas au centre de la France, la conſtitution de l'air y eſt marquée par le terme moyen des variations qu'elle éprouve dans l'étendue du Royaume. Le thermomètre varie, année commune, du vingt-quatrième ou vingt-huitième degré de chaleur, au huitième ou dixième degré de froid; la peſanteur moyenne de l'atmoſphère ſoutient le mercure dans le baromètre à une hauteur qui varie dans l'eſpace de vingt-ſix pouces & demi à vingt-huit pouces & demi; les vents ſont moins violens qu'ailleurs, à cauſe de la hauteur des maiſons & des obſtacles extérieurs; les mêmes obſtacles empêchent la ſéchereſſe d'être conſidérable & de longue durée, & entretiennent une humidité avantageuſe; les brouillards n'y ſont nullement malfaiſans. Les pierres qui couvrent la ſurface de cette grande ville, interceptent la tranſpiration des terres, qui a généralement une influence ſalutaire ſur la ſanté dans les lieux où elle eſt libre : peu de jardins & de promenades, n'offrent l'avantage de cette tranſpiration qu'aux perſonnes à qui

la fortune ou la liberté permettent d'en jouir: d'autre côté, ces mêmes pierres retiendroient pendant l'hiver, les eaux des pluies & des décharges des maiſons, dont la préſence pourroit nuire aux Citoyens; mais les précautions infiniment précieuſes de la Police, obvient aux inconvéniens qui pourroient réſulter de leur ſtagnation durant cette ſaiſon; & d'autres précautions, auſſi patriotiques, entretiennent durant l'été tout autour de la ville, l'humidité agréable & utile que cette ſaiſon refuſe.

L'air de Paris, tel qu'il eſt modifié, eſt donc, à tout enviſager, très-ſain, & les maladies règnantes dans cette ville, quoique nombreuſes & produites en apparence par l'influence des conſtitutions de l'atmoſphère, ne ſont abſolument & excluſivement l'effet que de la diſpoſition des ſujets.

Les principaux agens de ces diſpoſitions, & par conſéquent des dérangemens de l'économie animale dans les Habitans de Paris, ſont la bonne chère, la vie ſédentaire & les paſſions & les charlatans. Perſonne ne ſe refuſera à croire que cette ville eſt peut-être, de tous les lieux du monde, celui où ces trois ennemis de la ſanté lui ſont la guerre la plus

vive & la plus opiniâtre. Les effets de leur action, ne laiſſent rien à déſirer ſur les ſignes de leurs influences.

Ces effets ſont ſur-tout remarquables dans l'âge mûr, époque à laquelle beaucoup de perſonnes éprouvent des révolutions de tempérament & des maladies ſouvent fâcheuſes; les ſujets des autres âges participent de ces révolutions ; les femmes ne ſont pas exemptes de leur impreſſion ; cette impreſſion occaſionne, dans les maladies des femmes, & dans pluſieurs maladies des hommes qui procèdent de cauſes étrangères à la cauſe commune des maladies, des variétés qu'il importe de connoître, pour éviter de mal traiter les malades.

Bonne chère.

Les mets recherchés & multipliés, dont les tables ſont couvertes, rempliſſent bien au-delà de ce qui convient, le but de la nature : de réparer par les alimens les pertes que la machine éprouve chaque jour ; l'uſage des boiſſons n'eſt pas borné à liquéfier les alimens, elles nourriſſent auſſi ; & de plus, elles échauffent & augmentent le reſſort des

organes ; de ſorte qu'il ſe fait chaque jour une ſomme conſidérable de ſucs nourriciers.

Cette abondance eſt ſupportable tant que les organes croiſſent, que les fibres ſe prêtent aux ſécrétions, que les liqueurs très-fluides y ſont diſpoſées, & que d'ailleurs l'exercice accomplit les excrétions ; mais à l'âge mûr, les ſolides ont acquis une conſiſtence, & les liquides une tenacité qui favoriſent moins ces fonctions ; les ſécrétions ſe font plus lentement, & les excrétions plus difficilement. On voit tous les jours la même table contribuer à embellir la ſanté des jeunes gens, & nuire à celle des gens faits, ſi ceux-ci n'ont pas l'attention d'y prendre moins d'alimens que dans leur jeuneſſe.

Comme à l'époque du moyen âge, on a, pour ainſi dire, ſon état fait, & qu'on eſt communément au-deſſus du beſoin ; on a bien moins d'exercice à prendre, & bien plus de jouiſſances à ſatisfaire : celle de la table n'eſt pas négligée, les hommes les plus ſobres ſacrifient leurs principes au luxe qui domine là-deſſus ; le plus grand nombre ſe laiſſe doucement entraîner par l'habitude. Il eſt impoſſible de ne pas ſatisfaire au goût qu'inſpire le luxe des tables au-delà du beſoin, à moins

d'une attention rare & continuelle dont les perſonnes occupées ne ſont pas capables, & qui ſeroit même impoſſible au plus grand nombre.

Auſſi l'âge mûr eſt-il l'âge le plus dangereux de la vie, celui où les maladies ſont très-ſouvent funeſtes.

Les repas n'attendent point, le beſoin de manger, ils le précèdent toujours; les gens du monde ont tout mis en méthode, juſqu'aux moyens de ſoutenir leur exiſtence; c'eſt le bruit d'un horloge, & la révolution diurne des opérations de la cuiſine, qui décident ſi on a beſoin d'alimens; tantôt l'appétit n'eſt pas encore décidé, tantôt on a ſouffert la faim pendant pluſieurs heures, & quelle que ſoit la diſpoſition de l'eſtomac, l'heure venue, chacun mange à-peu-près également, comme ſi le beſoin de chacun étoit le même.

Défaut d'exercice.

Quitte-t-on la table; c'eſt pour s'abbreuver, autour d'une autre, de diverſes liqueurs dont le but eſt de forcer l'eſtomac qui a déjà eſſuyé la violence des alimens, à les traduire très-promptement aux inteſtins. Il eſt admirable d'obſerver le deſpotiſme univerſel de

l'homme; il l'exerce juſques ſur les fonctions naturelles auxquelles tient ſa vie.

Où porte-t-on les ſucs de ce repas copieux, augmentés par d'autres ſucs pleins d'amers ou d'eſprits? Dans un cabinet, un bureau, un attelier, un comptoir, au ſpectacle, aux aſſemblées, rarement à la promenade; & quand on marcheroit; quelle promenade ſeroit-ce!

» La promenade par laquelle les gens oiſifs croient s'acquitter envers la loi générale qui nous condamne à nous occuper & à agir, n'eſt point un travail, mais un délaſſement du travail; elle n'en a point les effets, comme elle n'en remplit point les conditions. » Lecteur, achevez la lecture de ce paſſage de M. Roussel, (*Syſtême phyſique & moral*, *pag.* 96.) Nous ne rendrions pas la vérité mieux que lui.

Preſque tout le monde à Paris, ſans en excepter les Artiſans, participe de cette manière de vivre; c'eſt durant leur travail, aſſis ou debout, mais toujours dans la même attitude qu'ils digèrent; s'ils profitent du dimanche, c'eſt pour marcher un peu. Les Valets roulent attachés aux chars de leurs maîtres, ou les ſuivent à pied, ou étalent leur inaction dans les antichambres & aux

portes des ſpectacles. Les femmes ne ſortent point, ſi ce n'eſt dans leurs cabinets roulans, dont le luxe a fait un des plus grands fléaux de la ſanté.

Les excès des tables pariſiennes, ſecondés par le défaut d'exercice, ſont d'autant plus dangereux qu'ils n'éprouvent aucune interruption depuis que les circonſtances permettent moins d'obſerver ces abſtinences ſalutaires preſcrites par d'anciens Sages, comme des actes religieux.

Lorſque les organes contiennent trop de ſucs nourriciers, accumulés lentement par une ſuite continuelle de repas exceſſifs & d'excrétions retenues faute d'exercice, on eſt ſuſceptible de toutes les incommodités auxquelles cette diſpoſition donne priſe dans chaque conſtitution de l'atmoſphère. La chaleur dilate ces ſucs ſurabondans, & les met en effervеſcence; le froid en ſuſpend les excrétions & les répercute vers les organes intérieurs; d'autres conſtitutions les altèrent, les corrompent; ils attaquent eux-mêmes les parties qu'ils ont long-temps fatiguées de leur mouvement extraordinaire. On ſent que ces changemens dans l'économie animale des Habitans de la capitale, doivent avoir des in-

fluences remarquables ſur les maladies auxquelles ils ſont ſujets.

Mais, diront beaucoup d'habitans de Paris, que l'habitude détourne des réflexions que nous leur mettons ſous les yeux : nous vivons très-ſobrement ; nos repas ne ſont composés que de nourritures ſaines ; nous n'en ſouffrons pas d'autres ſur nos tables, & nous ne faiſons jamais d'excès. Cette prévention eſt la principale cauſe de la plupart des dérangemens de la ſanté dans cette ville. Si vous faites votre repas de ſubſtances qui contiennent quatre fois, dix fois plus de ſucs alimentaires qu'il n'en faut pour réparer vos pertes, l'excédent eſt un ennemi pour vous, qui, tôt ou tard, continuellement ou à des époques diſtinctes, dérangera vos fonctions & votre ſanté. Si le malheureux qui ſe nourrit de pain, & qui travaille ſans ceſſe, eſt aſſez nourri, n'eſt-il pas évident que, vivant comme vous faites & ſans travailler, vous l'êtes trop ; & ſi la ſobriété le conſerve, n'eſt-il pas certain que l'intempérance vous détruit ?

Il réſulte de la manière de vivre à Paris, que les maladies y ſont plus graves qu'ailleurs ; que les maladies aigües opèrent plus difficilement la coction ; que les criſes ſont plus lentes,

plus ſouvent imparfaites, impoſſibles dans un plus grand nombre de cas; que les maladies chroniques ſont peu ſupceptibles de changemens heureux ſpontanés, & rébelles aux remèdes; que l'ordre des ſecrétions reſte longtemps interverti; que les excrétions une fois ſuſpendues, ont beaucoup de peine à ſe rétablir; & que les humeurs retenues deviennent infiniment dangereuſes.

Ces maladies exigent donc à Paris plus d'activité dans les commencemens, que partout ailleurs, mais une activité éclairée & guidée par de profondes méditations ſur les cauſes précédentes. On doit principalement ceſſer d'en accuſer les diverſes températures, & ne plus s'en occuper lorſqu'il s'agit de guérir. La lenteur des ſecours, leur application à contre temps, l'oppoſition qu'on rencontre de la part des malades ou des aſſiſtans, & la diverſité des opinions de pluſieurs Médecins conſultés, ſont d'autres cauſes remarquables de la gravité des maladies & de la perte d'un grand nombre de malades.

Paſſions.

Le tableau que nous avons montré juſqu'à

préſent des cauſes des maladies qui règnent à Paris, offrira bien d'autres nuances à ceux qui voudront le conſidérer du côté des paſſions qui agitent les Pariſiens. » Les paſſions, dit ingénieuſement *M. Rouſſel*, dans l'inſtitution de la nature, ne doivent être que des mouvemens bruſques & paſſagers. L'animal en danger, devoit pourvoir à ſa ſûreté par des efforts & des moyens indépendans de la réflexion; une impulſion involontaire & irréſiſtible le devoit porter à propager ſon eſpèce; mais ces momens, auſſi rares qu'orageux, étant paſſés, il devoit rentrer ſous la direction d'un inſtant paiſible. Ainſi les paſſions étoient néceſſaires. Les hommes ont rendu cette arme dangereuſe pour eux-mêmes à force de l'aiguiſer. Dans l'état actuel de certaines ſociétés, les paſſions ne ſont qu'un accès continuel qui en agite les membres : au lieu d'être comme un ſouffle léger propre à leur imprimer un mouvement modéré, elles ont acquis un tel degré d'activité en ſe choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuſe; ou plutôt elles ſont devenues un feu dévorant qui conſume l'eſpèce humaine «.

Ainſi l'influence des paſſions ſur les mala-

dies qui règnent à Paris, non-ſeulement aggrave de mille manières celles qui procèdent de l'abus des alimens & du défaut d'exercice, à l'âge où celles-ci ſont le plus menaçantes; elle crée encore elle-même d'autres maladies d'une eſpèce particulière, inconnues à la plus grande partie des hommes, & qui ſont le propre des perſonnes expoſées aux paſſions, dans l'âge où elles ſont le plus orageuſes.

On s'apperçoit que mon but eſt de parler des maladies auxquelles on a donné le nom de *vapeurs* ou maladies de nerfs, ſortes d'affections dans leſquelles, à l'exception de celles qui ont lieu ſans le concours de la réflexion, toutes les ſenſations ſont dénaturées, & différentes de celles que les paſſions n'ont point altérées dans les autres ſujets.

Il ne peut y avoir de définition exacte des vapeurs que celle-là. Elles attaquent le phyſique & le moral, & excitent l'un & l'autre à des actions réciproques, d'où réſultent divers phénomènes, quelquefois ſurprenans. Elles conſiſtent, au phyſique, en des affections variées dans chaque ſujet, dont le caractère univoque eſt préciſément cette variété. Au moral, elles altèrent ſi évidemment les ſenſations communes à toute

l'eſpèce humaine, qu'on voit des ſociétés entières de perſonnes vaporeuſes ſe perſuader qu'elles compoſent la partie ſaine de l'eſpèce, & que les ſenſations vulgaires caractériſent une altération.

Parmi les paſſions les plus préjudiciables aux Habitans de Paris, on en remarque deux plus générales que les autres, l'ambition & l'amour, ſi l'on peut appeller ainſi le libertinage qui règne à Paris ſous ce nom. L'une, accompagnée de deſirs inſatiables, donne lieu aux agitations violentes de l'eſprit, aux chagrins, à la mélancolie, au *tædium vitæ*. De l'autre, & des facilités qu'on trouve à la ſatisfaire, naiſſent non-ſeulement l'épuiſement dès la plus tendre adoleſcence, mais encore des maladies qui dépravent les ſources de la génération, & corrompent d'avance la progéniture.

Elles ſont auſſi bien que les vapeurs, très-communes à Paris, & pour ainſi dire incurables; comment les malades, ignorant ou méconnoiſſant les moyens faciles de s'en préſerver, en fermant l'entrée de leur âme aux paſſions, auroient-ils plus de diſcernement pour ſe procurer les ſecours propres à

les guérir ? Pourquoi les Médecins honnêtes traitent-ils peu les vapeurs ? Parce qu'ils veulent toujours commencer par fermer l'entrée à la passion qui les cause, & que le malade ne veut que des remèdes qui l'autorisent à en essuyer impunément les secousses.

Charlatans.

Voilà ce qui tient les portes des sociétés de la capitale continuellement ouvertes à la charlatannerie ; l'homme qui flatte le plus le parti qu'on a pris de vivre sous l'empire des passions, est, sera toujours le héros du plus grand nombre. L'événement prouve chaque jour, que plus il promet, moins il tient parole ; mais il ferme les yeux de l'imagination sur les dangers ; il contribue à l'agrément de la vie même en l'abrégeant. Les choses en sont au point que beaucoup de personnes, & surtout les personnes vaporeuses, préfèrent un abrégé de la vie voluptueuse qu'elles mènent, au plus petit changement qui auroit pour elles l'apparence d'une privation.

Il y a peut-être peu à gémir sur le sort des malades qui précipitent ainsi volontairement leur perte, sous le voile d'une sécu-

rité autorifée par l'impofture ; mais il n'en eft pas de même du fort déplorable de leurs enfans. Ils leurs tranfmettent le germe des affections qu'ils ont éprouvées ; delà les maladies nerveufes fe perpétuent & l'efpèce humaine dégénère , *dans certaines fociétés*, comme M. Rouffel l'a encore remarqué.

Les charlatans proprement dits, ne font pas les feuls ennemis de ce genre, qui maltraitent les Parifiens ..... Le plus grand, le plus noble, le plus utile de tous les Arts, la Médecine ne confifte pas, comme le penfe le vulgaire, dans la routine, dans une théorie auffi brillante qu'inutile, dans une éloquence captieufe, un air impofant, un entêtement invincible. Cet Art falutaire eft le fruit de beaucoup de connoiffances lumineufes acquifes par l'expérience , d'un coup-d'œil jufte , d'un bon efprit, & d'un cœur droit.

Il n'eft pas impoffible, dira-t-on, de fe préferver des chartalans; mais comment diftinguer dans la foule des Médecins le petit nombre de ceux qui poffèdent l'Art que l'on vient de décrire ? Le moyen de faire cette diftinction, ne fauroit être aftreint à des règles qui puiffent être énoncées dans le difcours ; nous tâcherions en vain de fatisfaire

le Public à cet égard. Nous passerons à ce qu'il importe d'observer pour éviter les maladies qui règnent à Paris.

Après avoir mis les causes de ces maladies à portée d'être saisies par tous les Lecteurs, il seroit inutile de nous étendre sur des règles diététiques que tout le monde peut s'imposer dans le besoin ; mais nous donnerons celles qui concernent les précautions qu'il est indispensable de prendre en mille occasions, pour maintenir l'équilibre dans l'économie animale, ou le rétablir dès les premières apparences de dérangement. Ces règles auxquelles nous donnerons la forme *d'aphorismes*, seront tirées de la plus saine pratique des meilleurs Médecins, & en partie de nos propres observations. Elles contiendront des préceptes propres à préserver ceux qui les suivront, des maladies dont ils seroient menacés, & à éclairer les Gens de l'Art dans le traitement de leur malades, & ceux-ci sur le mérite des moyens qu'on emploiera pour les guérir.

Préservatifs.

Aphorisme I.

On a peut-être en général moins besoin aujourd'hui à Paris, de saignées préservatives qu'autrefois; mais bien des personnes sont victimes d'un préjugé élevé depuis peu contre cette opération. Quoique l'observation des saignées naturelles & périodiques des femmes les plus délicates, eût dû interdire à ce préjugé tout accès dans l'esprit des hommes, ce sont les hommes qui ont en général la plus grande antipathie pour la saignée, quelques-uns la conservent malheureusement dans les maladies.

I I.

Le signe le plus commun du besoin de la saignée préservative, est le mal de tête journalier, accompagné de défaut d'appétit, de lassitudes, d'étourdissemens, d'insomnie: avant-coureurs des maladies qu'on attribue ensuite à la constitution de l'air.

I I I.

On voit encore des perſonnes qui vous objectent, pour n'être pas ſaignées, que ne l'ayant jamais été, elles réſervent cette opération déciſive ſelon elles, pour la première maladie; & en effet ſi elles s'obſtinent, la maladie dont la ſaignée auroit préſervé, ne manque pas d'arriver.

I V.

Il ne faut pas croire que les ſujets les plus robuſtes ſoient ceux à qui la ſaignée eſt le plus communément néceſſaire; au contraire, toutes choſes égales d'ailleurs, les perſonnes fortes ſupportent plus facilement une quantité ſurabondante de ſang que celles dont les organes délicats réſiſtent difficilement à l'impulſion de ce fluide. Si ces dernières négligent long-temps cette évacuation, elles tombent malades.

V.

Rien n'eſt moins indifférent que de purger par le vomiſſement ou par les ſelles,

quoique le vulgaire ſoit aſſez inſouciant ſur ce ſujet. Les douleurs au-deſſus du diaphragme qui indiquent la purgation, indiquent de purger par haut ; & celles d'au-deſſous du diaphrame, par bas.

V I.

Il convient auſſi plus ſouvent en général de purger par haut durant les chaleurs, & par bas durant le froid.

V I I.

Les purgatifs n'évacuent pas auſſi bien la bile que les émétiques ; parce que cette humeur n'eſt point à la portée des premiers. Il faut, pour l'évacuer, que l'eſtomac diſtendu comprime de proche en proche la véſicule du fiel, & force ce viſcère à ſe dégorger de bile, & la bile même à remonter ; les purgatifs n'entraînent que la bile qui coule naturellement.

V I I I.

Il n'eſt pas toujours néceſſaire d'être purgé après la ſaignée ; mais après l'émé-

tique, on ne peut le plus ſouvent ſe diſpenſer d'une purgation ſans danger.

I X.

Il ſeroit dangereux de ſe conduire ſuivant un axiome uſité parmi le vulgaire : *aux maux violens il faut l'émétique* ; ce remède n'eſt guères ſalutaire qu'au commencement des maladies ; lorſqu'elles ſont devenues violentes, le vomiſſement n'eſt plus de ſaiſon.

X.

Ceux qui, ſans avoir de fièvre, ſe plaignent de coliques, de peſanteurs dans les genoux, de douleurs dans la région des reins, ont beſoin d'être purgés.

X I.

Beaucoup de ſueurs la nuit, ſans cauſe, ſont un ſigne que l'on mange trop, ou ſi cela arrive ſans qu'on ait trop mangé, elles marquent le beſoin de la purgation.

X I I.

Il y a une eſpèce de ſurdité ſymptoma-

tique qui dépend uniquement de la ſaburre des premières voies, & que la ſeule purgation guérit.

X I I I.

On a tort de refuſer les émétiques aux femmes groſſes, quand ils ſont indiqués; ne font-elles pas les mêmes efforts pour vomir naturellement? Ces ſecouſſes ſont bien plus graves en ce qu'elles ſont plus continuées, ſi on néglige d'en enlever la cauſe.

X I V.

On purgera les femmes groſſes, s'il y a indication pour le faire, à quatre mois & jusqu'au ſeptième; mais celles-ci moins volontiers. On doit s'abſtenir de purger dans la groſſeſſe, lorſqu'elle eſt peu ou fort avancée.

X V.

Il faut purger les mélancoliques par bas aſſez vigoureuſement.

X V I.

Les purgatifs ſont nuiſibles, lorſque les

humeurs ſont crues, les urines rouges & ardentes, toutes les fibres dans l'érétiſme, les viſceres dans une diſpoſition inflammatoire.

XVII.

Bien des perſonnes ſont mal-à-propos déterminées à prendre médecine, par la craſſe de la langue, ou *la langue chargée.* On ſe trompe ſi l'on croit que cette craſſe eſt un limon des alimens mal digérés; c'eſt l'humeur altérée & épaiſſie de la tranſpiration de la membrane pituitaire qui recouvre la langue. Auſſi les purgatifs ne l'enlèvent-ils pas, & l'obſtination de répéter les purgatifs pour l'enlever, amene-t-elle pluſieurs maladies graves.

XVIII.

Les matières que les purgatifs font rendre, trompent ſouvent par leur nature apparente; ils fondent & corrompent les bonnes humeurs, & l'on s'applaudit aſſez mal-à-propos de la quantité d'humeurs qu'ils ont fait évacuer.

XIX.

Quand dans les excrémens repoſés, on

voit des eſpèces de raclures, il faut purger par bas; ſi au lieu de purger vous donnez quelque boiſſon, plus vous en donnerez, plus vous ferez de mal.

X X.

Ceux qui ſe trouvent bien de la ſaignée ou de la purgation, doivent ſe faire ſaigner ou purger au printemps; on ne doit pas craindre de contracter l'habitude de ces ſecours, mais plutôt éviter les erreurs habituelles qui les rendent néceſſaires.

X X I.

Un préjugé fort répandu à Paris, perſuade qu'il faut prendre une ſeconde médecine quelques jours après la première, parce que, dit-on, la première a ſeulement ébranlé *l'humeur*, & que l'autre l'évacue. C'eſt une erreur qui peut être venue de ce qu'on a ſubſtitué un purgatif à l'émétique dans bien des cas où celui-ci ſeroit plus ſalutaire, & après lequel un purgatif convient en effet.

X X I I.

L'erreur la plus dangereuſe & la plus

commune des perſonnes diſpoſées aux maladies, eſt celle de manger comme en bonne ſanté ; on ne manque pas alors de prétexter le beſoin de ſe nourrir, & d'abuſer de cette loi commune.

XXIII.

Il n'eſt pas moins dangereux de commencer une nouvelle digeſtion, avant que la digeſtion précédente ſoit achevée; il y a à cet égard des circonſtances de temps, de lieu, de ſaiſons, de diſpoſitions particulières, qui exigent qu'on mette plus ou moins d'intervalle entre les repas. Le retour de l'appétit eſt le terme de ces intervalles fixé par la nature.

XXIV.

Une choſe fort utile à la ſanté, qu'on néglige encore, ſeroit de ſe paſſer de temps en temps du principal repas qui eſt, à Paris, le dîner. L'appétit languiſſant, des laſſitudes indiquent l'efficacité de cette privation ; mais il ne faudroit pas prendre le deſir de ſatisfaire une habitude, pour un beſoin vrai.

XXV.

Il eſt auſſi très-bon, & en même-temps très-agréable, dè dormir après le dîner; il ne faut pas avoir trop mangé, ni trop bu pour que cela réuſſiſſe. On objecte ſouvent que cet uſage eſt contraire à la ſanté; non: c'eſt la diſpoſition du corps qui rend cet uſage néceſſaire, qui n'eſt pas tout à fait naturelle.

XXVI.

L'uſage de s'abſtenir de ſubſtances animales pendant deux jours de chaque ſemaine, & pendant ſix ſemaines de chaque année, eſt d'autant plus ſalutaire, que tout changement quelconque ſuffit quelquefois pour opérer une criſe heureuſe.

XXVII.

Les boiſſons aqueuſes habituelles, ſurtout chaudes, ſi elles ſont abondanres, énervent, accélèrent les maladies, prorogent les convaleſcences, jettent dans la langueur.

XXVIII.

La ſoupe eſt, par cette raiſon, un mau-

vais aliment; l'abus qu'on en fait, vient de ce qu'on la preſcrit de préférence aux malades qui digéreroient difficilement d'autres nourritures. Elle ne convient point à ceux qui digèrent bien; on ne ſe porte pas très-mal d'en faire uſage; mais ſans elle, on ſe porteroit ſûrement mieux.

XXIX.

On commet beaucoup d'autres erreurs relatives aux boiſſons & aux alimens aqueux, qui ont obtenu de nos jours la préférence ſur le vin & les alimens ſolides. Il eſt fâcheux, par exemple, que les cafés ſoient auſſi multipliés & auſſi fréquentés par les amateurs de cent drogues ſucrées & relâchantes. Les cabarets où l'on alloit ſe déſaltérer avant ce goût moderne, étoient peut-être moins pernicieux.

XXX.

Faut-il boire habituellement de l'eau ou du vin? C'eſt ſelon la manière de vivre; on croit mal-à-propos que c'eſt ſelon le tempérament; l'un ou l'autre uſage excluſif peut être également pernicieux;

les ſubſtances animales, ſi on en fait la plus grande partie de ſa nourriture, ſe diſſolvent mal ſans le ſecours de quelque ſpiritueux. L'eau pure favoriſe des ſtaſes dangereux à la longue : Elle ſeroit plus ſalutaire aux perſonnes qui ne vivroient que de végétaux : mêlée au vin, elle convient mieux dans toute ſorte de tempérament, à la nourriture végéto-animale ordinaire.

XXXI.

Dans les indiſpoſitions qui précèdent les maladies, les boiſſons les plus convenables & les plus délayantes ſont toujours les plus limpides ; celles qui ſont ſurchargées des ſucs de plantes, ou de racines, &c. manquent totalement le but qui les a fait preſcrire.

XXXII.

N'eſt-il pas ſingulier d'entendre encore aujourd'hui propoſer l'uſage du tabac & celui de percer les oreilles, pour les maux de tête, d'yeux, de dents, d'oreille ? Pourquoi ne pas convenir que le luxe des bijoux, des boëtes, & l'agrément du geſte dans la con-

verſation, ſont les cauſes de cet abus; que les incommodités n'en ſont que le prétexte?

X X X I I I.

Par quelle inconſéquence attribue-t-on la plupart des maladies aux tranſpirations ſupprimées, & s'occupe-t-on ſi rarement des moyens de rétablir cette évacuation? On purge dans la plupart de ces cas; l'action de labourer une demi-toiſe, ou celle d'aller à pied & de courir, ne ſeroient-elles pas de meilleurs ſudorifiques?

X X X I V.

Par une autre inattention, pour remédier aux vices de la tranſpiration, on ſe couvre le corps immédiatement d'une étoffe de laine propre à retenir l'humeur de cette excrétion; cependant l'air libre eſt l'agent par lequel on tranſpire le mieux. Mais, dira-t-on, la répercuſſion? Terreur panique. Les femmes plus délicates que nous, ſont auſſi beaucoup plus légèrement vêtues dans toutes les ſaiſons; cette différence déterminée par l'amour de l'élégance, tourne à l'avantage de leur ſanté, & les précautions des hommes, ſouvent au détriment de la leur.

XXXV.

Les bains ſont, avec raiſon, partie du régime de la ſanté; mais on abuſe de ce préſervatif dans la capitale d'une manière ſenſible. Les perſonnes les plus délicates ſont celles qui en prennent le plus, & celles qu'il faudroit le plutôt en détourner.

XXXVI.

Ceux qui ont le ventre libre, ſont moins expoſés aux maladies aigües, que ceux qui ſont habituellement conſtipés.

XXXVII.

Les Pariſiens, & ſur-tout les femmes, font un abus dangereux des lavemens. Les excrémens ſont deſtinés à ſéjourner quelque temps dans les inteſtins; ces viſcères ſont enduits d'une humeur muqueuſe qui y facilite le paſſage des matières; les lavemens réitérés enlevent cet enduit, deſsèchent le canal, l'énervent, & rendent conſtipé.

XXXVIII.

Les vapeurs de l'eau chaude injectée dans

les inteſtins, forcent auſſi les excrémens, auxquels l'eau n'a pu atteindre, à un mouvement rétrograde, dont il réſulte des tiraillemens d'entrailles, & des dérangemens de digeſtion.

X X X I X.

Les diſpoſitions aux maladies procèdent ſouvent de l'idée qui les fait craindre & qui porte à ſe les attirer réellement, en tourmentant la nature par divers médicamens de précaution adminiſtrés au haſard.

X L.

Il y a des remèdes à la mode qu'on peut laiſſer prendre lorſqu'ils ſont ſans conſéquence pour la ſanté, & qu'ils peuvent donner du repos à l'imagination; mais malheur aux malades imaginaires qui veulent être guéris par des remèdes!





NOUVELLES DE MÉDECINE, 1786.

ARTICLE II.

RAPPORT des Ouvrages publiés en 1785, & supplément à ceux qui ont paru tard en 1784.

AVERTISSEMENT.

NOUS gémissons les premiers de ne pouvoir donner des éloges à toutes les productions suivantes. Nous remplirions avec bien plus de satisfaction la tâche que nous nous sommes imposée, si nous n'avions qu'à rendre compte de choses propres à assurer le triomphe de la Médecine, & la gloire des Médecins; si ceux-ci travailloient

unanimement à concilier leurs principes ; si leurs efforts se réunissoient pour que la santé fût toujours confiée à des mains sûres, & les moyens de la rétablir, dirigés selon le vœu de la Nature & les lumières de l'expérience.

Mais il en est autrement : plusieurs des Ouvrages dont nous ferons mention, sont, ou totalement, ou en grande partie, peu utiles à l'Art de guérir, & quelques-uns même contraires aux vues des bons Auteurs ; il s'agit de les apprécier, de faire distinguer ce que leur lecture peut offrir de bon & de mauvais, & de donner une idée satisfaisante de ce qu'ils contiennent, aux personnes qui ne pourroient s'en occuper particulièrement. Nous mettrons donc toutes les con-

noiſſances tirées des livres nouveaux de *Médecine*, *Chirurgie* & *Pharmacie*, ſous les yeux des Praticiens pour qu'ils en profitent, & des Inſtituteurs pour qu'ils ne les omettent point dans leurs leçons aux Etudians. Nous déterminerons peut-être les ſociétés ſavantes à y faire attention, & à renoncer à l'uſage où elles ſont, pour la plupart, de n'accueillir les productions qu'eu égard à leur aſſociation aux Auteurs, & non pas au mérite des connoiſſances qu'elles procurent; enfin nous ferons enſorte de ſuppléer au ſilence des Journaliſtes ſur pluſieurs ſujets, & nous ne négligerons rien pour ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à l'impartialité de quelques-uns de leurs jugemens.

Les reproches que l'on fait journellement à ces jugemens, viennent ou de légèré, ou d'eſprit de contradiction. Un Auteur qui a paſſé très-longtemps à compoſer un traité, dont les idées ſe ſont épurées par un travail continu, ſur un ſujet, en ſait néceſſairement plus ſur ce ſujet, qu'un critique préoccupé par d'autres objets, quelquefois de mauvaiſe humeur, qu'on peut ſuppoſer tranchant, injuſte, mal intentionné, jaloux, &c. & qui n'a ſouvent que des connoiſſances ſuperficielles ſur la même matière. Il faut ſur-tout ſe tenir en garde contre un certain penchant qui paroît naturel à preſque tous les hommes, & par lequel ils ſont généralement portés à contredire,

même dans les chofes qu'ils entendent peu. Nous avons évité avec foin ces défauts; nous n'avons porté nos jugemens qu'après avoir acquis une fuffifante connoiffance de caufe; nous ne fommes d'avis contraire à ceux des Auteurs, que quand des autorités plus fortes que la leur, des faits plus certains que ceux qu'ils ont produit, l'ont exigé; enfin nous nous fommes mis d'avance à l'abri du reproche de légèreté ou d'efprit de contradiction ou de mauvaife intention, en rapportant les unes & les autres.



MÉDECINE.

N°. 1.

Réflexion sur la nature & le traitement des épidémies qui ont regné en diverses Provinces de la France, pendant le Printemps de cette année, extraites des registres de la Société Royale de Médecine.

» Il est en général assez difficile de déterminer la manière dont les constitutions de l'air & les températures se lient avec les maladies & les constitutions épidémiques, autrement que par des explications vagues & qu'on pourroit aisément voir contredites par l'expérience, si l'on se donnoit la peine de rechercher l'histoire physique & médicale des différentes années «.

C'est ainsi qu'un des Membres de la Société Royale de Médecine, ose attaquer hautement l'opinion, pour ainsi dire adoptée par cette Compagnie elle-même, que les maladies épidémiques sont causées par l'air. Cette Compagnie vaincue par la force de l'observation, autoriseroit-elle les moyens de détruire son propre ouvrage, quoique d'autre

côté une partie des travaux auxquels elle invite ſes Aſſociés & Correſpondant, ait pour but de les continuer ?

Cet Ecrit tend auſſi à confirmer l'idée de quelques Médecins, trop peu reconnue encore, *que les maladies épidémiques ne ſont eſſentiellement que d'une eſpèce.* (*Voyez* 1785 *p.* 124.) La nature de celles dont il eſt ici queſtion, eſt en effet la même que celle de toutes les épidémies décrites par de bons Obſervateurs. Les nuances qui y font remarquer quelque différence, viennent ou des temps de l'épidémie, ou de quelque circonſtance particulière, ou plutôt encore des diverſes idées de ceux qui les ont décrites. A quelques légères nuances près, l'épidémie d'aujourd'hui a été obſervée par SYDENHAM, & ultérieúrement par GRANT, à Londres; par PRINGLE, à l'armée Angloiſe; par MESEREY, dans les armées Françoiſes en Italie & en Allemagne; par DAIGNAN, BANAU, dans les armées en France; par CHIRAC & RETZ, à Rochefort; par LIND, ELLIOT, D'AZILLES, dans les autres Ports, en mer & dans les Colonies; par ZIMMERMAM & TISSOT, en Allemagne; par DE MAN, à Nymégue; par KLÆKHOF, à Culembourg; par VAN-ELSAC-

KER, à Anvers, & dans les Pays-Bas; par LORENTZ au-delà du Rhin; par WIND, à Middelbourg; par THION DE LA CHAUME, en Corſe, &c. &c. & elles reparoiſſent chaque année dans quelques Provinces, Ports, Colonies, ou Villes de garniſon.

Dira-t-on qu'elles ont été dans tous ces endroits, & en différens temps, produites par une même conſtitution de l'air? *Voyez ci-devant Article I.*

» Le fond de la conſtitution par-tout le même, a été *Catarrhal*, *bilieux*, affectant principalement *la poitrine.* = Les *fluxion de poitrine* ont été les maladies les plus répandues; = elles ont été précédées par des *maux de gorge*, ſouvent gangréneux: = les unes ont pris un caractère plus *inflammatoire*; = les autres, & c'eſt le plus grand nombre, ont préſenté tous les ſignes d'une dégénéreſcence *putride*, = ſouvent accompagnée des ſymptômes qui caractériſent la *malignité*; = d'autres enfin ont été décidément *gangréneuſes*, & quelques-unes *éruptives* «.

L'ouverture des cadavres dans la conſtitution bilieuſe, a fait voir les lobes du poumon » de couleur ſaffranée à leur ſurface, & pleins d'un ſuc purement bilieux; = le cœur

jaune, depuis ſes ventricules juſqu'à ſa pointe; = le foie très-volumineux, = la véſicule pleine, l'eſtomac, les inteſtins & le méſentère jaune, même à l'extérieur. = Il découla d'une ouverture au duodenum, faite avec le biſtouri, de la bile ſemblable à celle de la véſicule. L'Anatomiſte après avoir ouvert les deux ventricules du cœur, n'eut pas les mains teintes de ſang, mais jaunes comme s'il les eût trempées dans une teinture de ſaffran «.

A ces traits tous les Médecins reconnoîtront, à préſent, ceux des maladies qu'ils ont traitées; mais celles dont les ſymptômes bilieux étoient déguiſés, tandis que les Médecins n'étoient pas prévenus, ont été communément mortelles.

On a réuſſi dans les traitemens, par les *émétiques* dès l'invaſion, = précédés quelquefois de *ſaignées*, mais elles ont exigé de la circonſpection; par les *veſſicatoires*, les antiſeptiques, le *Quinquina*, le *camphre* & les *acides*, = les *délayans*, les *évacuans doux*, les *huileux*. Voici de nouvelles lumières ſur les cauſes immédiates de ces maladies, qui ſont très-générales, & cependant peu développées juſqu'à préſent par les Auteurs.

2.

Traité de la Polycholie, par M. REIL, Médecin & Chirurgien Allemand, en latin.

PLUS il eſt rare de voir deux Ecrivains éloignés, inconnus l'un à l'autre, s'exercer ſéparément ſur un ſujet important, & tomber d'accord dans tous les points, ſans s'être rien communiqué; plus les recherches publiées dans cet ouvrage & dans le ſuivant, pourront-elles attirer la confiance des Gens de l'Art.

Il s'agit dans ces deux productions de la découverte d'une nouvelle cauſe de maladie; la ſimplicité, la juſteſſe des raiſonnemens, & l'autorité des faits, la démonttent. Une nouvelle carrière eſt ouverte aux recherches des Obſervateurs.

M. *Reil* entend par le mot *polycholie*, les maladies cauſées par la ſurabondance des ſubſtances contenues dans le ſang & deſtinées à former la bile. Il appelle ces ſubſtances les principes ou les élémens de la bile. » On ne pourroit pas comprendre comment ces grandes quantités de bile, que les ma-

lades vomiſſent ſouvent, ſe ſeroient amaſſées dans les premières voies, dans la véſicule du fiel, ou dans le foie, s'il ne ſe formoit pas une affluence abondante de cette matière bilieuſe fournie par le ſang. = L'état de la langue, & la couleur de l'enduit de cet organe, ne paroiſſent dépendre que de la qualité de l'humeur ſecernée par la tranſpiration interne. = On rencontre ſouvent une langue nette, quoique l'eſtomac ſoit chargé de glaires bilieuſes ; comme, d'un autre côté, la langue eſt quelquefois ſaine, lors même que l'eſtomac ne contient aucune humeur viciée «. On lit la même choſe en d'autres termes dans l'Ouvrage ſuivant.

» Diverſes affections attribuées à l'état du ſyſtême nerveux, ont leur ſource dans la conſtitution bilieuſe du ſang ; elle eſt la cauſe ou l'avant-coureur de pluſieurs maladies bilieuſes chroniques, & principalement de de la cachexie bilieuſe maſquée ou compliquée «. Ce qui confirme les idées de Riviere, Pecklin, Morgagni, dans les obſervations deſquels on trouve que la jauniſſe a lieu ſans aucun vice du foie, de la véſicule, ni du canal choledoque.

Il eſt aiſé de prévoir à quel degré de per-

fection cette matière est susceptible d'être portée par les observations ultérieures des Médecins, par les analyses du sang & de la bile, & sur-tout par les ouvertures des cadavres. L'Ouvrage précédent contient plusieurs remarques qui ont trait à la polycholie, quoique les Auteurs n'en parlent pas, & qu'ils hésitent d'attribuer les symptômes de cette affection, qui ont dominé dans la constitution du Printemps dernier, aux causes hypothétiques, tirées de la combinaison des propriétés de l'atmosphère. M. Reil fait voir positivement que la bile de la nature de celle qu'on a trouvée dans les cadavres durant cette constitution (*ci-devant pag.* 57), peut n'avoir pas été séparée du sang dans le foie; ce qui seroit une grande découverte.

» De la polycholie, à un degré avancé, ou de la cachexie bilieuse, procèdent le cathare atrabilaire, *l'influenza*, la fausse péripneumonie, la fièvre automnale irrégulière, la fièvre intermittente atrabilaire, la phtisie tuberculeuse, le squirre, le cancer, l'hypochondriacie, la mélancolie humorale, la maladie noire, les obstructions «.

» Les substances bilieuses surabondantes dans le sang se jettent sur les parties foibles du

du corps, ou ſe mêlent avec l'humeur rhumatiſmale pour ſe dépoſer ſur les muſcles, ou avec le vice gouteux qui l'entraîne ſur les articulations. = Lorſqu'elles ſont portées ſur les nerfs, elles cauſent des apoplexies, des paralyſies, l'épilepſie (nous avons vu la manie). = Tranſportées dans les rameaux artériels, les vaiſſeaux lymphatiques, le tiſſu cellulaire, les glandes, il ſurvient des éſquinancies bilieuſes, des pleuréſies bilieuſes, &c. = Au bas ventre, elles donnent lieu à des trouſſe-galant, des diarrhées, des dyſſenteries bilieuſes. = A la peau, des roſes, des éruptions miliaires, des aphtes. = La cachexie atrabiliaire ſe complique également avec les fièvres, la petite vérole, la rougeole, &c.

» La principale indication dans ces maladies demande que la bile déjà ſécernée, amaſſée & ſtagnante dans la véſicule du fiel, les conduits hépatique & cholédoque, ſoit évacuée dans le duodenum à l'aide des vomitifs, afin que le ſang puiſſe ſe décharger dans le foie d'une nouvelle quantité de ce récrément. = La ſeconde eſt de porter les vaiſſeaux hépatiques à une action plus énergique. = On obtient cet effet, en excitant des nauſées, & en montant à cheval. = La troiſième indi-

cation a pour objet de tarir la ſource de cet excès de bile : pour y parvenir, il faut s'abſtenir des viandes, & avoir recours aux fortifians, à l'exercice, &c. Ces moyens qui ne ſont qu'indiqués par M. Reil, ſont motivés dans l'Ouvrage ſuivant.

3.

Des maladies de la peau, de leur cauſe, de leurs ſymptômes, des traitemens qu'elles exigent, & de ceux qui leur ſont contraires, avec figures; par M. RETZ, Médecin à Paris.

Partie phyſiologique. » Le foie dépouille le ſang des parties réſineuſes & ſulphureuſes qu'il a reçues des alimens, & les conduit à l'eſtomac pour la digeſtion. = La tranſpiration dépouille le ſang de la ſéroſité qui ſervoit de véhicule aux matières de bile = Celle-ci eſt deſtinée à entretenir la ſenſibilité, la ſoupleſſe, le reſſort de la peau. = Une humeur purement aqueuſe ne rempliroit pas le même but «.

» Dans l'état de ſanté, la ſécrétion de la bile & la tranſpiration ſe font conformément

aux beſoins de la digeſtion & de l'organe du toucher ; = mais les erreurs communes dans la manière de vivre, l'abus des alimens gras, viſqueux, abondans en matière de bile, multiplient tellement les ſubſtances bilieuſes dans le ſang, que le foie ne peut les filtrer toutes, & que la peau reçoit une humeur de tranſpiration plus imprégnée de bile qu'il ne faudroit, = vicieuſe par conſéquent, & propre à altérer cette membrane ». = *Preuves* de cette théorie.

Partie pathologique. Cet état des malades que M. Retz appelle *pléthore bilieuſe*, eſt ſenſible par des ſymptômes, par l'état du ſang, par l'ouverture des cadavres, & par des faits très-concluans, tirés de diverſes diſpoſitions des ſujets, qui caractériſent la ſurabondance de la bile dans le ſang, dans les perſonnes qui ont vécu de beaucoup de ſubſtances animales, de chair corrompue, de foie de poiſſon gâté &c. elle eſt ſenſible dans l'urine, la ſalive, la craſſe de la langue, la chaſſie, l'humeur des bronches, dans celle des parties de la génération des femmes, l'humeur gaſtrique, inteſtinale, la ſemence des hommes, &c. Le ſang de la veine-porte dans les cadavres, eſt noir & épais, rempli

de caillots & de concrétions charnues; le foie lui-même eſt d'une couleur foncée, tacheté de marques violettes, & ſa ſubſtance eſt parſemée de noyaux charnus, durs, & de globules ſemblables à de la craie, ou à de petites oſſifications.

Les maladies de la peau proprement dites, ſont les taches de lait des enfans nouveaux-nés, l'inflammation éréſipélateuſe, la teigne de lait, les engelures, les démangeaiſons, les dartres, les ophtalmies, les douleurs hémorrhoïdales, les fleurs blanches, les ulcères ſpontanés, les taches hépatiques du viſage, les taches ſcorbutiques, l'éréſipèle, des flegmons, la gangrene, le ſcrophule; toutes ces maladies reconnoiſſent uniquement pour cauſe, la ſurabondance des matières bilieuſes dans le ſang, & l'altération qu'elles font à la peau, lorſqu'elles y ſont portées par l'humeur de la tranſpiration.

Partie médicale. Les moyens de remédier à ces maladies, doivent avoir pour but, » 1°. de détruire la pléthore bilieuſe; 2°. de rétablir la ſécrétion de la bile interceptée par l'engorgement du foie; 3°. de favoriſer la tranſpiration. = On apprécie d'avance les prétendus *ſpécifiques* recommandés. = Ces

moyens ſont conſacrés par l'expérience des anciens Médecins. = La monotonie apparente des remèdes généraux, eſt mille fois plus ſavante que toutes les découvertes des nouveaux médicamens, par les ſeuls motifs qui déterminent le choix des premiers «.

» On détruit la pléthore bilieuſe par le régime ou l'attention de ne vivre que de ſubſtances peu propres à engendrer la bile. = Les remèdes ne ſont qu'acceſſoires; = mais il faut totalement changer de manière de vivre, = proſcrire les alimens qui ont introduit la pléthore bilieuſe, les viandes, le poiſſon, = y ſubſtituer les herbages, les légumes à l'eau, les coquillages, la ſalade & les fruits que chaque ſaiſon procure. = On ajoute à cela des boiſſons: l'eau, l'infuſion de chiendent ou de ſaponaire, ou d'herbes potagères. = La ſaignée, l'émétique ſont quelquefois néceſſaires. = Les préparations mercurielles peuvent avoir quelque ſuccès. = L'exercice, le grand air, les bains, des topiques, &c. achèvent la guériſon «.

» C'eſt une erreur, dans les maladies de peau, que d'écarter les bons fruits du régime des malades, ſous prétexte de leur

crudité, ou d'autres mauvaiſes qualités; elles ſont chimériques. = C'en eſt une autre de laiſſer les malades à l'uſage des mêmes alimens, & d'attendre la guériſon excluſivement des boiſſons & des médicamens. = Les malades ont à cet égard des préjugés nuiſibles, & les Médecins ſont d'une timidité ou d'une inſouciance auſſi eſſentielles à combattre «.

» Les boiſſons chaudes énervent l'eſtomac, & produiſent d'autres maladies plus dangereuſes que les maladies de peau, comme la cachexie par relâchement: chargées par l'ébullition, & priſes en abondance, elles ne ſont pas moins nuiſibles par d'autres raiſons. = Le crédit momentané des jus d'herbes n'eſt point fondé. Ils ſont d'ailleurs eux-mêmes, pour leur partie qui paſſe dans le ſang, des ſources de matières bilieuſes qui aggravent les maladies de la peau. = Les échauffans, les toniques, les amers, les ſpiritueux, les antiſcorbutiques chauds, & ſurtout les narcotiques, ſont les plus grands ennemis dans ces maladies. = Les poudres minérales, accréditées par le préjugé, ne pénètrent pas les *villi* des inteſtins, & n'agiſſent tout au plus que comme abſorbans. = Le lait ne convient point dans la phtiſie pulmo-

naire, qui procède peut-être le plus ſouvent de pléthore bilieuſe. = Les cautères à des endroits ſains doivent être proſcrits; ils ſont une nouvelle maladie de peau, ajoutée à celle qu'on vouloit détruire & qui ſubſiſte tant que la pléthore bilieuſe a lieu «. L'obſervation de l'Auteur lui a démontré l'abus de ce ſecours; mais il n'eſpère pas de le voir corriger par la même génération de Médecins.

Selon le réſulrat des recherches de M. Retz, » il ne faut pas s'étonner ſi tant de maladies de peau réſiſtent aux remèdes, ſi les dartres & d'autres affections de cette membrane s'invétèrent & deviennent incurables; ſi la plupart des perſonnes, qui en ſont atteintes, eſſuient des traitemens longs & infructueux, & ſi la durée de ces traitemens les expoſent au danger de contracter d'autres maladies qui dérangent totalement l'économie animale; on ne peut combattre une maladie avec ſuccès, ſans en attaquer la cauſe; delà l'inutilité & les ſuites fâcheuſes des remèdes adminiſtrés contre les maladies de la peau, dont le foyer eſt dans le foie, lorſqu'on ne l'y ſoupçonne pas, & qu'on ne s'occupe pas des moyens de l'enlever «.

L'Auteur a placé à la ſuite de cet Ouvrage une planche, dans laquelle on voit repréſentées cinq concrétions charnues qu'il a trouvées dans la veine-porte de cinq ſujets morts avec des maladies de peau.

La matière traitée par M. Retz eſt le ſujet d'un concours ouvert par la ſociété Royale de Médecine, & l'Ouvrage dont nous venons de faire le rapport a concouru. Cette compagnie a jugé que » les Auteurs n'avoient pas bien ſaiſi la queſtion propoſée, en étendant leurs recherches à des maladies aigües de la peau, & que la plupart n'ont point appuyé leur théorie ſur un aſſez grand nombre de faits «. On lit dans l'*Avant-propos* de M. Retz : » Cet Ouvrage a été compoſé au milieu des malades ; on n'y trouvera *que des faits*, tant iſolés que compris dans les réſultats. ═ Quand on a prétendu *ſéparer les maladies aigües d'avec les maladies chroniques de la peau, & reſtreindre les recherches ſur ces dernières*, on n'avoit pas une idée claire de leur cauſe commune «.



4.

Rapport des Commiſſaires de la Société Royale de Médecine ſur le mal rouge de Cayenne, ou élephantiaſis.

En recherchant les rapports du mal rouge, ou de la lèpre, avec les maladies de la peau en général, dont il a été queſtion dans l'Ouvrage précédent, en comparant les ſymptômes & les phénomènes de cette maladie avec ceux des autres, on voit qu'elles procèdent toutes de la même cauſe : *la pléthore bilieuſe*; que dans l'éléphantiaſis, l'humeur de la tranſpiration eſt impregnée de matières de bile altérées, & que le foie eſt le principal ſiége du mal. L'ouverture des cadavres montre en effet le foie des perſonnes mortes du mal rouge, » entrelardé de tubercules durs & pierreux, &c. = La nourriture groſſière & très-indigeſte (abondante en matière de bile), dont uſent la plupart des Nègres, & la grande humidité du climat, peuvent être regardées comme les cauſes de cette maladie. = Ils font un grand uſage de chair corrompue & de poiſſon à demi-pourri, = de la chair

des animaux morts de maladie. = Cette maladie affecte particulièrement les Pêcheurs dont la nourriture ne consiste le plus souvent qu'en poisson gâté & corrompu, en foie & œufs de poissons, en graisses & huiles, &c. = Elle a disparu des Iles de Ferrée lorsque les Colons se sont adonnés à l'agriculture & procuré de meilleurs alimens. = On ne la voit point en Amérique Septentrionale où les Esclaves sont bien nourris = Elle s'adoucit dans les sujets qui en sont attaqués, par le changement de régime. = Elle étoit ordinaire en Egypte, par la disette fréquente des alimens végétaux. = Des lépreux relégués dans des lieux déserts, sont revenus bien guéris pour avoir été réduits à brouter l'herbe, & à ne trouver qu'une nourriture végétale «.

Ainsi les alimens de même nature fournissent les maladies de la peau en Europe, & le mal rouge au-delà des mers; les symptômes plus graves de celle-ci tiennent à la plus grande intensité de cette cause, & à des circonstances locales.

Les Commissaires de la Société Royale de Médecine dans ce rapport, & M. Retz dans l'Ouvrage qui précède, ne sont pas moins

d'accord ſur les principaux points du traitement convenable aux maladies de la peau & au mal rouge, & ces Auteurs diffèrent peu ſur les autres. » Il faut, dit le rapport, ſubſtituer aux chairs d'animaux & de poiſſons, qui ont pu diſpoſer à la maladie, l'uſage du pain, des légumes & des bouillons faits avec les viandes les plus ſaines : les écreviſſes, la vipère; la couleuvre ou les ſerpens analogues, & la tortue. = La privation du lait doit être abſolue au commencement; = les liqueurs ſpiritueuſes dans tous les temps; = les fruits fondans doivent être diſpenſés avec ſobriété. = Il y a du danger à permettre ceux qui ont le plus d'acidité ». Les fruits acides d'Europe, dont l'acidité eſt modérée, ont réuſſi à M. Retz. L'exercice, la ſaignée, les bains conviennent au mal rouge comme aux maladies de peau d'Europe.

Le rapport défend l'émétique; M. Retz le preſcrit d'abord, » parce qu'en évacuant une partie de la bile contenue dans le ſac & les canaux biliaires, on y fait un vuide deſtiné à être rempli par de nouvelles matières bilieuſes qui débarraſſent le ſang. = On répète ce remède avec ménagement ». Mais quand la pléthore bilieuſe eſt conſidérable & an-

cienne, l'émétique n'évacue point de bile & ne produit (comme dans le mal rouge) que des ſecouſſes inutiles & même nuiſibles. mêmes avis ſur les purgatifs qui doivent toujours nuire. L'opium, les ſucs épurés des plantes, les ſudorifiques, les bains médicamenteux, &c. recommandés contre le mal rouge, paroiſſent contre indiqués dans les maladies de la peau en Europe.

N'y auroit-il pas lieu de préſumer que la Société Royale de Médecine pourra confirmer, dans ſon prochain jugement des pièces au concours, les principes ſur la *polycholie*, établis dans les quatre numéros précédens ?

5.

Mémoire ſur les indigeſtions qui commencent à être plus fréquentes pour la plupart des hommes à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans, par M. DAUBENTON, Médecin.

DANS cet âge que l'Auteur appelle l'âge de retour, » l'eſtomac demande des ſoins & des précautions. = La plupart des gens qui mènent une vie ſédentaire, ſans être obligés de s'exercer à un travail pénible, y ſentent

ſentent le poids des alimens après le repas ; cette ſituation eſt accompagnée d'une ſorte de torpeur qui appéſantit le corps, & qui obſcurcit l'ame. = On rend des vents par la bouche. = Si l'air eſt retenu, il cauſe de la peſanteur ou des vertiges dans la tête, de l'opreſſion, de la chaleur dans la poitrine, des palpitations de cœur, des tremblemens dans les genoux, du froid dans les jambes, une ſueur dans tout le corps ; l'inſomnie ou des ſonges pénibles qui repréſentent des images effrayantes, des circonſtances périlleuſes, &c. «.

Ce qui ſuit fixera l'attention d'une manière ſatisfaiſante. » Les gens qui ſe nourriſſent de viande & des ſucs que l'on en tire, & qui vivent dans l'abondance, ont plus d'embonpoint, le viſage plus frais ; ils ſont plus nourris, mais il le ſont trop. = Les humeurs abondent, énervent par leur quantité, & abattent les forces au lieu de les maintenir. Dans cet état languiſſant, on ſe refuſe à prendre l'exercice qui ſeroit néceſſaire pour conſumer les humeurs ſurabondantes, ou au moins pour entretenir leurs cours ; elles s'arrêtent au moindre obſtacle ; elles ſe corrompent par leur ſtagnation, &

bientôt le produit de la bonne nourriture eſt une diſpoſition à pluſieurs maladies.

L'indigeſtion dans l'âge de retour, vient donc, ſelon M. Daubenton, de l'excès des alimens, ou de l'excès des ſucs fournis par les alimens, & ſur-tout par la chair des animaux ; il attribue les dérangemens de la ſanté qui en réſultent, & que nous venons de rapporter, au poids de ces alimens après le repas, & au long ſéjour qu'ils font dans l'eſtomac avant d'être digérés ; il conſeille en conſéquence l'*ipecacuanha* à petites doſes, pour remédier à cet inconvénient, & précipiter plutôt les alimens, » ſans cauſer aucun ſymptôme pénible de nauſée, mais ſeulement une légère ſenſation du mouvement vermiculaire de l'eſtomac, qui ſuffit pour en détacher les glaires «.

Le Public a reconnu dans ce Mémoite les idées lumineuſes d'un bon obſervateur, & les vues utiles d'un Médecin attentif aux opérations de la nature les plus éloignées de la portée des ſens. Les Médecins ont ſaiſi cette idée comme elle méritoit de l'être, & l'ipecacuanha, dèja célèbre par la découverte de HELVETIUS, reçoit tous les jours de nou-

veaux éloges à la ſuite des nouveaux ſuccès que M. Daubenton en a ſu tirer.

Mais il y a, ſelon l'extrait ſuivant d'une lettre qui nous a été communiquée, d'autres cas où la maladie décrite ci-deſſus, eſt différente, & où la racine du bréſil ne réuſſit pas. C'eſt lorſque l'eſtomac n'eſt pas le ſiége du mal, quoique M. Daubenton paroiſſe perſuadé qu'il l'eſt toujours.

» J'ai été, comme vous, dans l'erreur ſur pluſieurs dérangemens de la ſanté, qu'on nomme indigeſtion, parce que la douleur qui en réſulte, ſe fait ſentir vers la région de l'eſtomac; mais j'ai eu les occaſions de me détromper. = La plupart des accidens décrits par M. Daubenton, ſous le nom d'indigeſtions, m'ont paru provenir d'une autre cauſe que du ſéjour des alimens dans l'eſtomac & de leur poids. = Ce qui me l'a fait ſoupçonner, c'eſt que j'ai vu des perſonnes dans un état ſemblable à l'indigeſtion, après avoir très peu mangé, lorqu'elles avoient le ventre très-libre, que les urines couloient abondamment, & que le pouls étoit plein, grand, & la peau moite; tandis qu'on ſait que quand les alimens ſont interceptés dans l'eſtomac, le ventre eſt conſtipé, les

urines rares, le pouls petit, ſerré, & la peau sèche. = J'ai encore réfléchi ſur les douleurs de tête, de poitrine, des reins, &c. & j'ai conclu que tels n'étoient pas les ſymptômes de la préſence des corps étrangers dans l'eſtomac; que les corps même qu'il eſt impoſſible de digérer, ne cauſoient durant leur ſéjour qu'une affection locale, qui ne participoit pas des ſymptômes de l'indigeſtion. = Enfin j'ai ouvert pluſieurs cadavres de ſujets gourmands pendant leurs convaleſcences, qui étoient morts dans l'état décrit par M. Daubenton, & qui paroiſſoient avoir été ſuffoqués par les alimens; j'ai trouvé, à mon grand étonnement, l'eſtomac vuide & très-peu de choſes dans les gros inteſtins «.

» Je pourrois donc me perſuader qu'ils n'avoient pas péri d'indigeſtion, puiſque l'eſtomac, au moment de la mort, auroit eu moins qu'en tout autre temps la force de pouſſer les alimens; mais je ne ſavois à quelle autre cauſe attribuer non-ſeulement les accidens que j'avois eu ſous les yeux, mais encore les dérangemens habituels de la ſanté de pluſieurs perſonnes pendant la digeſtion, & ſur-tout à quarante ou quarante-cinq ans «.

» Je crus cependant un jour avoir trouvé ce que je cherchois depuis long-temps dans le cadavre d'un convaleſcent. Il étoit mort tout au plus trois heures après avoir mangé environ deux livres de pain, qu'il avoit achetées d'un autre malade. = Il n'y avoit dans l'eſtomac que quelques glaires; les inteſtins ne contenoient qu'un peu d'air & quelques matières fécales molles près du *rectum*. = En continant mes recherches je fis diſſéquer toutes les parties qui ont rapport à la digeſtion, ſans y voir aucune altération. = A la fin, je mis moi-même à découvert le canal thorachique; ce vaiſſeau qu'on a le plus ſouvent peine à diſtinguer dans les cadavres, parce qu'il y eſt toujours vuide, étoit ſaillant, plein & gonflé. = Je n'héſitai point de croire que le chyle qu'il contenoit en très-grande abondance avoit intercepté la circulation par ſon affluence ſubite dans la ſouſclavière gauche «.

» Ayant eu occaſion de répéter deux ou trois autres fois la même expérience, & de la voir ſuivie du même phénomène, j'ai depuis comparé les ſymptômes de la maladie que M. Daubenton appelle indigeſtion, & je les ai rapportés aux effets de la plé-

nitude du canal thorachique ; ils m'ont ſemblé très-analogues à cette dernière influence. == La quantité & la qualité des alimens, qui produiſent habituellement cette maladie, m'ont paru de nature à occaſionner une telle plénitude, & l'âge, avec le défaut d'exercice, propres à la favoriſer «.

» D'après cette découverte, je n'ai pas été ſurpris de ce que l'ipecacuanha ne m'a pas réuſſi dans pluſieurs cas pareils à ceux dans leſquels M. Daubenton recommande ce remède; en conſéquence j'ai eu recours avec ſuccès au changement d'alimens, & à des boiſſons diſſolvantes, tant afin de diminuer la quantité & la viſcoſité du chyle, que pour lui procurer la facilité de traverſer librement le canal thorachique, & de ſe convertir promptement en ſang «.

J'ai ſoupçonné d'ailleurs que dans bien des maladies aigües, le chyle étoit abondant & engorgé dans ce canal; qu'il y acquéroit, par ſon ſéjour, diverſes qualités nuiſibles; qu'il s'y corrompoit peut-être, ou qu'il détruiſoit la membrane de ce vaiſſeau. Aucun Auteur que je connoiſſe n'a fait mention de cette remarque; il ſeroit important de la vérifier. Combien d'autres cauſes de maladies

ont échappé jusqu'ici aux recherches ! Si, tandis qu'on porte ses vues vers les moyens de remédier aux effets des digestions vicieuses, & qu'on les borne à évacuer continuellement, & inutilement, l'estomac ou les intestins, ou tous les deux successivement ; si, dis-je, ce n'est point dans ces viscères, qu'est le désordre, & qu'un mauvais chyle engorgé dans le canal thorachique, dépose peu-à-peu dans le sang les différens levains de fièvre & de corruption ; il est bien temps sans doute de songer à y remédier «. *Signé* RETZ.

6.

Recueil de Mémoires sur l'analogie de l'électricité & du magnétisme, couronnés & publiés par l'Académie de Bavière, traduits en françois par M. Vanswinden, Professeur de Philosophie à Franeker.

Dans le premier Mémoire, dont le Traducteur est aussi l'Auteur, on prouve *qu'il n'y a point d'analogie entre ces deux agens*, & on se dispense de répondre à la seconde partie de la question : *quelle est la manière*

dont les forces électrique & magnétique agiſſent ſur les animaux? » Je crois, dit l'Auteur, que la ſolution de cette ſeconde queſtion ne me regarde pas ; car l'Académie ne la demande qu'au cas qu'on eût prouvé qu'il y a de l'analogie entr'elles «.

Le ſecond Mémoire par M. STEIGLEHNER, Profeſſeur de Mathématiques à Ratisbonne, a pour but de démontrer au contraire l'*analogie* en queſtion, & d'apprécier l'influence des deux forces ſur les animaux.

M. HUBNER, Profeſſeur de Phyſique, débute fort ſagement dans un troiſième Mémoire. » Je ſuis reſté, dit-il, longtemps en ſuſpens ſi je prendrois la plume pour répondre à une queſtion dont l'indétermination ne ſauroit être décidée, ni par des expériences exactes, ni même encore moins, vu l'état actuel de la Phyſique, par des concluſions théoriques ſatisfaiſantes. Chaque ſyſtême ſur l'électricité & ſur le magnétiſme, que nous le cherchions dans l'antiquité, ou que nous le prenions dans des temps plus récens, trouve aujourd'hui des expériences qui lui ſont contraires, & reſte inſuffiſant, s'il n'eſt pas entièrement détruit, puiſque des expériences nombreuſes, faites tout ré-

cemment, contredisent évidemment les explications qu'on avoit données jusqu'ici «.

Cet Auteur *est pour l'analogie* des deux forces, & pour leur influence sur le corps animal. Il en est aussi convaincu que » de l'impossibilité de parvenir, peut-être encore au bout d'un demi-siècle, à un systême qui puisse parfaitement subsister; sur-tout aussi longtemps qu'il règnera dans la Physique d'anciens préjugés, & des attachemens à certaines opinions, qui ne peuvent être dissipés qu'après un longtemps, & qui le doivent être à la fin «.

Une diversité aussi marquée dans les opinions, sur l'objet d'une question intéressante; fait voir qu'il n'y a rien de solide dans les Sciences, que ce qui est susceptible d'être prouvé par les faits. On ne sauroit en effet trop se tenir en garde contre la plupart des assertions qui ont été données gratuitement touchant l'électricité & le magnétisme; nous n'en exceptons pas celles qui ont été adoptées par quelques compagnies savantes, entraînées par l'enthousiasme de quelques-uns de leur Membres.

7. 8.

Fragmens ſur l'électricité humaine, par M. Retz, Médecin à Paris.

Premier Mémoire *contenant les motifs & les moyens d'augmenter & diminuer le fluide électrique du corps humain dans les maladies qui l'exigent.*

Second Mémoire *contenant des recherches ſur la cauſe de la mort des perſonnes foudroyées, & ſur les moyens de ſe préſerver de la foudre.*

Nous paſſerons rapidement ſur ces deux Ouvrages qui étoient déja connus pour avoir été imprimés dans l'*Eſprit des Journaux* (1782), & dans le *Tableau raiſonné des Sciences & Arts* (1783). L'Auteur les a retouchés.

Le premier, dont l'Académie de Lyon a fait une *mention honorable* au concours de 1780, a pour but, de raſſembler dans la première partie, ſous un même point de vue, toutes les *données* adoptées par les Phyſiciens, touchant les cauſes de la plus ou

moins grande quantité du fluide électrique du corps humain.

Le but de la seconde partie est d'exposer quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité de ce fluide. Les premières sont, » les maladies inflammatoires & ardentes, dans lesquelles il y a chaleur, fièvre, sueur, éruptions, diarrhée, hémorragie, &c. symptômes qu'on crée également, dit-on, par l'électrisation dans l'état de santé. = Les fièvres putrides, bilieuses putrides, intermittentes, les bouffissures, l'hydropisie, la leucophlegmatie, la cachexie, les rhumes, les fluxions de poitrine des temps froids & humides, les asphixies, les morts subites durant les fortes gelées, sont les maladies qui procèdent de la moindre quantité du fluide électrique du corps humain ».

» Ces données, dit M. Retz (Avant-propos), que la plupart des Physiciens regardent comme des principes, ne sont ici exposées que comme des *demandes*, en attendant que les preuves par les faits, qu'il s'agit de s'en procurer, aient dissipé le doute de ceux qui ne se laissent pas persuader par les seuls raisonnemens.

L'auteur indique dans la troiſième partie, les moyens d'augmenter ou de diminuer l'électricité du corps humain dans les maladies qui l'exigent, par les remèdes connus, & ſans le ſecours de l'électriſation.

Ces recherches ſeront utiles, en ce qu'elles procureront des moyens de guériſon aux malades qui auroient beſoin d'augmenter ou de diminuer l'intenſité de leur conſtitution électrique, & qui n'auroient pas la machine convenable. Il recommande, pour augmenter l'électricité, l'électriſation lorſqu'on aura découvert le moyen de l'appliquer utilement, l'exercice, la chaleur du feu, les frictions sèches, les bains aromatiques, le quinquina, les martiaux, le chocolat, le vin, le lait au ſortir de l'animal, les veſſicatoires; = La ſaignée, l'air froid & humide, les bains froids & les boiſſons rafraîchiſſantes, ſont indiqués dans le cas contraire.

Le ſecond *Mémoire* contient ce qui ſuit:

1°. Expoſé ſuccinct d'une nouvelle explication des *phénomènes électriques*, propoſée comme plus vraiſemblable. = » Le fluide électrique eſt attiré dans le conducteur; il vient de l'atmoſphère ou des perſonnes iſolées. = Une perſonne électriſée eſt dépouillée

d'une partie de ſon fluide électrique, qui a paſſé dans le conducteur. = La bouteille de Leyde ou le tableau magique ſont dépouillés de la même manière. = Le coup froudroyant eſt l'action par laquelle la bouteille attire ſubitement le fluide électrique qui lui manque, de la perſonne qui la touche d'une manière convenable. = Les nuées orageuſes dépouillent de même les perſonnes iſolées de leur fluide électrique, & les foudroyent «.

2°. Dix *demandes*, ſuites de celles qu'on a vues dans le Mémoire précédent, & dix *expériences* tant anciennes que nouvelles, autoriſent à croire que le fluide électrique eſt attiré de la terre par une nuée orageuſe, comme par le mouvement de la machine électrique. = Une nuée a beſoin de ce fluide pour tenir ſuſpendues les vapeurs qui la compoſent. = Elle exerce cette attraction ſur l'atmoſphère qui l'environne, ſur la terre, ſur les édifices, les arbres, ſur tous les corps pourvus d'électricité, placés à ſa portée, ſans en excepter le hommes.

3°. Vingt-quatre *obſervations* choiſies tendent à prouver que ſi un homme eſt iſolé, qu'il n'ait aucune communication avec la terre ou avec d'autres corps électriques, &

que la force attractive de la nuée ſoit conſidérable ; elle lui enlève tout le fluide électrique qu'il contient ; & il meurt foudroyé. Telle eſt *la foudre.* = Quand le fluide électrique, enlevé de la terre, des métaux, des édifices, des arbres, &c. en part dans le voiſinage des hommes qui ne ſont pas iſolés, & qu'il les touche ; il brûle les parties touchées, ſur-tout ſi, en ſuivant le conducteur de la peau, il y eſt retenu en paſſant ſous le vêtemens. Voilà ce que c'eſt que le *tonnerre.*

Ces obſervations ont été faites ſur des perſonnes foudroyées, = ſur des perſonnes touchées par la foudre partie de la terre, = ſur des animaux, = des végétaux, = des liqueurs en fermentation, = des cadavres. Il en réſulte, 1°. que l'action d'*électriſer* un corps par art au moyen de la machine électrique, le dépouille de ſon fluide électrique, ou le *déſélectriſe* ; 2°. que les vapeurs, qui forment les orages, ont la propriété de déſélectriſer les corps ; 3°, que les corps pour être déſélectriſés, ont beſoin d'être iſolés ; 4°. que la foudre eſt l'enlèvement ſubit du fluide électrique des corps placés à la portée des nuées ; 5°. que cet enlèvement eſt *la*

cause de la mort des personnes qui sont tuées par la foudre; 6°. que la foudre est différente du tonnerre par rapport à l'action de l'une & de l'autre sur les hommes, en ce que celui-ci n'est qu'un enlèvement du fluide électrique de la terre & des corps placés sous la nuée, & l'autre est l'enlèvement de ce même fluide contenu dans les hommes; 7°. que les brûlures survenues aux personnes placées dans le voisinage d'une nuée, sont l'effet du *tonnerre*, & la mort celui de *la foudre*. Les premières sont brûlées sans avoir perdu la vie, & les autres tuées sans être brûlées; mais dans certaines circonstances, on peut être en même-temps brûlé par le tonnerre & foudroyé.

On évitera la foudre si on a la précaution » de ne point être isolé, = de ne point courrir, sauter au-dessous d'une nuée, = & de placer un isoloir entre soi & la nuée. = Pour se préserver du tonnerre, on se tiendra dans un appartement; on en fermera les fenêtres; on évitera le voisinage des édifices, des arbres; on se mettra à l'abri sous un conducteur de FRANCKLIN.

La théorie de la mort des personnes foudroyées, une fois reconnue & mise parfai-

tement d'accord avec les faits, non-ſeulement guidera les Médecins vers la découverte des ſecours propres à prévenir la mort ſubite cauſée par la foudre, & les accidens produits par le tonnerre; elle éclairera encore la carrière entière des connoiſſances relatives à l'électricité appliquée à la Médecine.

9.

* *Obſervation ſur l'économie animale, ſur les cauſes & la guériſon des maladies*, par M. JEAN GARDINER, Médecin à Edimbourg, en Anglois.

NOUS ne ſuivrons pas l'Auteur dans ſes raiſonnemens purement théoriques, nous nous arrêterons à ce qu'il dit des fièvres en général & de quelques fièvres particulières, maladies ſur leſquelles on ne ſauroit trop recueillir d'avis, ni trop raſſembler d'obſervations. Il confirme l'idée que les fièvres épidémiques ne ſont que d'une eſpèce eſſentielle, en rapportant que les fièvres obſervées à *Smirne*, par le Docteur TURNBULL, étoient les mêmes que celles dont l'obſervation faite dans les camps, eſt due au Doc-

teur PRINGLE. La deſcription que *M. Gardiner* fait de ces fièvres, ne permet d'y trouver que de très-petites différences avec celles de la conſtitution épidémique du printemps dernier (*ci-devant pag.* 54). Lorſque cette eſpèce de fièvre s'étoit convertie en intermittente, *M. Turnbull* employoit le quinquina, mais uni à une huitième partie de camphre, & il le donnoit à une doſe modérée dans les intervalles des accès; il doubloit la quantité du camphre, quand il y avoit diſpoſition à la putridité.

Selon M. Gardiner, le Docteur SAUNDERS a obſervé une relation entre les fièvres bilieuſes jaunes, intermittentes, & le flux de ſang; il a vu ces maladies règner en même-temps, & dégénérer ſouvent l'une en l'autre.

Enfin l'Auteur penſe que les fièvres épidémiques ne ſont pas les effets d'une cauſe extérieure; que la matière morbifique n'eſt pas originairement reçue du dehors; mais formée dans le corps; que les fièvres des priſons ſont les ſeules dont le principe morbifique ſoit incorporé à l'air, & qui s'engendrent par contagion. Il confirme par conéquent ce que nous avons avancé dans le

premier article de ce tome, au ſujet des maladies qui règnent à Paris. Il regarde auſſi le froid comme un des agens qui déterminent les fièvres dont la cauſe eſt dans les corps; mais quand il prétend » qu'elles ne ſont point produites par la ſuppreſſion de la tranſpiration, mais par le *ſtimulus* que le froid imprime ſur les nerfs, d'où cette impreſſion ſe communique par ſympathie, &c. Nous ne pouvons plus être de ſon avis, ni le réfuter, vu l'inutilité dont ſeroient toutes ſortes de recherches ſur ce qui ſe paſſe dans l'économie animale, lorſqu'il n'eſt pas poſſible de le démontrer.

10.

* *Lettre du ſieur* W*ATIN* *ſur l'aſſertion de M. de* G*ARDANNE*, *qui prétend que la colique qu'éprouvent les Marins, eſt occaſionnée par la peinture dont on décore quelques chambres de navire.*

CETTE production contient des objections au Mémoire de *M. de Gardanne* ſur la colique des Navigateurs, faites par un Médecin & un Chirurgien de marine, & publiées

par le Fournisseur du vernis dont on couvre la peinture des vaisseaux. Il est question de discuter un point de Médecine important pour les Gens de l'Art qui auroient pu embrasser le parti du Médecin de Paris, & de fixer les opinions.

La colique des Navigateurs, décrite par M. de Gardanne, n'existe point selon MM. DAZILLE, Médecin des Hôpitaux du Roi dans les Colonies, & SERUZIER, ancien Chirurgien-Major de la Marine. = » Depuis 1754 que mes voyages de mer m'ont conduit dans les quatre parties du monde, je me suis souvent embarqué sur des vaisseaux neufs, peints nouvellement; & jamais je n'ai eu occasion de traiter une seule colique saturnine. *Signé* DAZILLE. = » Cette espèce de colique a échappé absolument à mes recherches sur les maladies à bord de nos vaisseaux. = Je ne me pardonnerois pas mon inexactitude si je n'étois rassuré par le témoignage de tous mes Confrères, qui n'ont jamais rien remarqué qui puisse se rapprocher de l'opinion de M. de Gardanne «. *Signé* SERUZIER.

Voici d'autres objections à la prétendue découverte de M. de Gardanne, par M. Seru-

zier. = » J'ai monté, dans la dernière guerre, ſur quatre vaiſſeaux du Roi, notamment ſur l'*Union*, vieux vaiſſeau qu'on avoit peint preſque par-tout pour maſquer ſa vétuſté; à peine les Peintres étoient-ils ſortis, que j'habitai & couchai dans une chambre peinte, pendant l'eſpace de ſix mois, ſans y éprouver, ni aucun de MM. les Officiers de l'état-major, la moindre atteinte de colique. = M. de G. dit que l'on peint ſeulement la ſeconde batterie des vaiſſeaux, ſans aller juſqu'à la première, où couche l'équipage; voilà pourquoi, ajoute-t-il; MM. les Officiers ſont attaqués de la colique ſaturnine, & jamais les Matelots; = mais c'eſt une erreur, l'équipage des vaiſſeaux en armement, habite & couche indiſtinctement dans la ſeconde batterie comme dans la première, & les Matelots ſéjournent dans les endroits peints auſſi bien que les Officiers. = On obſerve communément, à bord des vaiſſeaux, une colique appellée nerveuſe, qui attaque au contraire plus particulièrement les Matelots que l'Etat-Major, & qui, au lieu d'être cauſée par la peinture, vient de tranſpiration répercutée. = Les ſymptômes de cette maladie ont quelque rapport avec ceux de la colique ſa-

turnine ; = elle attaque plutôt les Matelots parce qu'ils ſont plus expoſés aux intempéries, qu'ils ont moins de hardes pour ſe couvrir, moins de linge pour ſe changer. = Cette colique devroit être plus commune au commencement des campagnes, ſelon M. de G. qu'à la fin, puiſque les peintures plus fraîches en ſeroient des cauſes plus actives ; = Mais elle eſt plus fréquente à la fin des campagnes qu'au commencement : les campagnes s'ouvrent au printemps, dans la belle ſaiſon ; le paſſage du chaud au froid n'eſt pas ſi ſenſible ; les Matelots ſont mieux vêtus ; leur conſtitution eſt en meilleur état ; au lieu que vers le moins d'octobre, où l'on quitte la mer, le temps commence à être froid, pluvieux. Les vêtemens des Matelots ſont uſés ; leurs humeurs ſe dépravent ; delà une infinité de maux, & notamment la colique dont nous parlons «.

M. Watin conclud des obſervations précédentes, 1°. que la colique ſaturnine n'exiſte point ſur les vaiſſeaux ; 2°. que quand même les couleurs ne ſeroient point préparées de manière à prévenir cette maladie, la ſurface de vernis qui recouvre la peinture, empêcheroit qu'elle fût malfaiſante ; 3°. que

M. de Gardanne n'ayant point fait de campagnes ſur mer ; n'ayant point monté de navires, n'a point obſervé la maladie qu'il a décrite.

Nous croyons en effet que cet Auteur a pu être trompé par de faux renſeignemens, & nous regardons les remarques de M. Seruzier comme un très-grand ſervice rendu à la claſſe précieuſe des hommes deſtinés pour le ſervice de la mer. Leur vie, ſur-tout en temps de guerre, eſt confiée à de jeunes Chirurgiens peu expérimentés, qui, s'ils avoient été ſéduits par l'aſſertion de M. de Gardanne, traiteroient les coliques nerveuſes pour des coliques de peintre, & ſacrifieroient bien des malades.

» Voici un autre témoignage contraire au ſentiment de l'exiſtence de la *colique des Navigateurs* à bord des vaiſſeaux nouvellement peints ». Pendant la dernière guerre, où j'ai ſervi dans les Hôpitaux de la Marine de Rochefort, on a quelquefois tellement preſſé les armemens, qu'il eſt ſorti de ce Port pluſieurs vaiſſeaux nouvellement peints, ſur leſquels on faiſoit monter immédiatement après les équipages. Quelques-uns de ces vaiſſeaux ont été retenus en rade pendant

plusieurs mois, & les Matelots qui tomboient malades, en attendant qu'on mît à la voile, étoient versés dans nos Hôpitaux. D'autres vaisseaux nouvellement peints sont arrivés des autres Ports dans celui de Rochefort avec beaucoup de malades, & j'ai visité plusieurs Officiers des Etats-Majors, débarqués pour cause de maladie; mais je n'ai jamais vu la colique saturnine à aucun homme de mer; des peintres même de vaisseau ont été confiés à mes soins pour diverses maladies, & aucun pour la colique «.

» J'ai toujours attribué l'absence de cette maladie, parmi ces derniers, à la bonne préparation qu'ils donnent aux couleurs qu'ils employent, & au vernis dont ils se hâtent de recouvrir les endroits peints. Si cette partie des opérations de l'arcenal de marine eût nui à quelques sujets, MM. les Officiers de santé des Ports, se seroient apperçu de cet accident, & n'auroient pas négligé de faire leurs représentations, pour qu'on y obviât. *Signé* RETZ.

II.

* *Des maladies des Créoles en Europe, avec la manière de les traiter, & des observations ſur celles des Gens de mer & ſur quelques autres, obſervées dans les climats chauds*, par M. de GARDANNE, Médecin à Paris.

QUEL cas ferions-nous d'un livre dans lequel un habitant de l'Inde, à qui l'Europe ne ſeroit connue que par tradition, prétendroit non-ſeulemenr inſtruire les malades des moyens de ſe garantir des influences de la température de la France, mais encore éclairer les perſonnes de l'Art, & leur apprendre à ſoigner les François dans leurs maladies avec plus d'avantage ? Comment recevrions-nous » les conſeils particuliers ſur la manière de nous conduire « dans nos villes, qui nous ſeroient donnés par quelqu'un qui n'auroit jamais quitté la mer ?

Penſera-t-on qu'il ſuffiſe, pour donner des conſeils auſſi importans, » d'avoir *conſulté* les Auteurs qui ont écrit ſur les maladies des habitans des deux Indes, — de *ſuppoſer*

ſuppoſer avec vraiſemblance que ceux qui paſſent du midi au nord, *doivent* éprouver des révolutions ſenſibles ; = de *citer* des Médecins qui ſe ſont occupés (dans le cabinet) du même genre de médecine ; = *d'être né* dans un Port de mer, & d'avoir *eu des conférences* aſſidues avec des perſonnes éclairées ſur l'Art du Navigateur ? Prendra-t on le réſultat de tout cela » pour un vérité portée juſqu'à l'évidence « ?

L'introduction de cet Ouvrage finit par inviter » les Créoles à ſuivre les conſeils de l'Auteur, & ſur-tout à ne pas ſe laiſſer ſéduire par des *promeſſes faſtueuſes* qui n'ont que l'intérêt pour guide. = Il en eſt dans ce cas, prétend *M. de Gardanne*, d'une réputation uſurpée & paſſagère, comme de modes, & un Etranger, toujours avide de nouveautés, ne ſe méfie point aſſez de tout ce qu'on lui raconte de merveilleux «. Or voici des narrations qui ne ſont ni intéreſſées ni merveilleuſes.

» Sans doute c'eſt principalement par cet organe (le tiſſu cellulaire) que les différens Peuples reçoivent l'impreſſion du climat ſous lequel ils ont pris naiſſance ; & comme on a vu des Naturaliſtes chercher dans le corps

muqueux la cauſe de la diverſité de la couleur de la peau, de même il devient le *véritable ſiége* des maladies «. Syſtême neuf.

» Une nonchalance faſtueuſe, qui a beaucoup de rapport avec l'indolence & le luxe des Peuples aſiatiques, = fait préſumer que les Créoles *doivent avoir* le genre nerveux extrêmement irritable. = L'enfant vient toujours au monde (dans les pays chauds) avec un foie énorme; = & ce foie volumineux ne ſe dégorge avec ſuccès que lorſque le Créole paſſe comme le nouveau-né, d'un climat de feu dans une température plus douce. = De ce que le ſang des Créoles, devenu plus riche en partie colorante, fournit davantage à la ſécrétion de la bile, il ne paroîtra plus extraordinaire que l'eſtomac ſoit plus ſouvent ſurchargé de bile «. La bile dans l'eſtomac!

Il réſulte de l'impreſſion de cette bile » âcre & mordante, ſur ce viſcère les effets d'un véritable empoiſonnement, des irritations, des ſpaſmes, des courants d'humeurs, des dépôts dans les parties du corps les plus étranglées, & la fièvre inflammatoire «. Par qu'elle route là bile, dans l'eſtomac, ira t-elle

former des dépôts dans d'autres parties que les inteſtins? Qu'eſt-ce que des parties étranglées?

» Le corps a deux ſurfaces; l'une extérieure & l'autre intérieure; cette dernière, compriſe depuis la bouche juſqu'au fondement, eſt connue ſous le nom de premières voies. L'une & l'autre ſéparent une même humeur, appellée *tranſpiration inſenſible* «. Depuis quand cette fonction ſe fait-elle par les inteſtins?

Ainſi les Chirurgiens de vaiſſeau qui auroient à » conduire des Navigateurs pendant des voyages de mer, & mêmes dans les pays ſitués entre les deux tropiques «, apprendront de M. de Gardanne, que le tiſſu cellulaire eſt le *véritable ſiége* des maladies des Créoles, que leur eſtomac eſt le *ſiége* de la bile; que des dépôts & la fièvre ſont l'effet de la bile qui auroit ſon *ſiége* dans l'eſtomac, enfin que le canal inteſtinal, *depuis la bouche juſqu'au fondement*, eſt l'*organe* de l'inſenſible tranſpiration. Cette théorie qui n'eſt point celle que les Médecins de la Marine leur enſeignent dans les Ports de mer, aura de quoi les ſurprendre.

La pratique de M. de Gardanne ne les

étonnera pas moins : dans l'alternative de ſaigner les Créoles du bras ou du pied, » pour remédier à l'engorgement de la veine porte «, cet Auteur ſe décide pour l'application des ſangſues à l'anus. Le ſang fluide que ces inſectes attireront au travers du tiſſu des membranes, lui paroît ſuffiſant, » pour remédier à une très-grande pléthore «. = Il proſcrit » le camphre de la médecine des Créoles, comme une ſubſtance *échauffante* «. = Il recommande les purgatifs tous les deux jours dans leurs maladies aigües de la claſſe des putrides; mais » pour éviter le dégoût de prendre, de deux jours l'un, une *médecine noire*, l'impoſſibilité de la faire avaler au malade, qui eſt quelquefois dans l'aſſoupiſſement ou dans le délire, & les borborigmes & les autres troubles d'inteſtins qui en réſultent, & qui ſouvent accompagnent ou accélèrent l'affection de la tête «, il preſcrit le » tartre ſtibié en lavage, par petites cuillerées, dans chaque verre de boiſſon, qui ne fait éprouver aucun dégoût, & qui, agiſſant à toute heure du jour & de la nuit, entretient la liberté du ventre & *ſupplée aux veſſicatoires* «. Il ne craint pas que l'*aſſoupiſſement*, le *délire*, les *borborigmes*, & autres

troubles des inteſtins, ſoient l'effet d'un purgatif continel qui dérangera la coction & interceptera la criſe; il ne fait pas mention de l'émétique comme vomitif dans les maladies des Créoles, cauſées cependant, ſelon lui, par une bile *mordant l'eſtomac*; mais, au vrai, ſurabondante dans la véſicule du fiel, le canal cholédoque, & le duodenum.

12.

De la ſanté des Marins, par *Antoine Guillaume.* HENDERSON, en latin.

Voici un Ouvrage dont l'Auteur a recueilli les matériaux dans ſes propres voyages, & dont toutes les réflexions ſont marquées au coin de la plus ſaine obſervation; l'expérience en a confirmé un grand nombre dans la dernière guerre.

» Le retour dans les Ports n'eſt pas toujours favorable aux équipages. = Après des voyages de deux mois ou environ, le nombre des malades, qui étoit de douze ou quatorze, ſe porte ſouvent après le débarquement à celui de trente ou quarante, par le changement dans la manière de vivre, par

l'oisiveté, les dissolutions de toute espèce «. Cette remarque rappelle nécessairement le retour en France de la flotte la plus formidable qui ait jamais paru sur l'Océan, & les suites funestes du débarquement.

Mais il faut excepter de la règle générale, les Ports où l'air pur & les alimens sains contribuent au contraire à rendre la santé à ceux que la mer avoit incommodés, & qui ne présentent aucune ressource pour la débauche & pour l'intempérance. » Il paroît devoir résulter de cette observation qu'il seroit de la plus grande importance de consulter les climats & la constitution des Ports, pour choisir une relâche favorable après quelques mois de navigation ; & que dans le cas où l'on seroit forcé de relâcher dans un Port défectueux, comme la plupart des Ports d'Europe, il faudroit mettre en usage la plus sévère tenue, pour empêcher les Marins de se livrer à leurs passions, & les préserver par-là des maladies «.

» Les maladies les plus ordinaires parmi les équipages, sont des catarrhes, des fièvres, des affections de l'estomac ; & depuis six semaines de navigation, jusqu'à trois ou quatre mois, le scorbut commence à se déclarer

avec des variétés, ſuivant le climat, la nature des alimens, ou une attention plus ou moins ſtricte à obſerver, les moyens généraux de ſe conſerver en ſanté ; après le débarquement, les maux vénériens deviennent très-fréquens «.

Les obſervation de *Henderſon*, ſont préciſément contraires aux hypothèſes contenues dans l'ouvrage précédent ; au lieu que M. de Gardanne prétend que les climats chauds produiſent les plus terribles maladies, l'obſervateur a ſouvent vu l'effet ſalutaire des climats chauds ſur les équipages indiſpoſés. Il eſt d'accord là-deſſus avec ROUPPE, auſſi Médecin de marine, & avec les réſultats des obſervations du célèbre COOCK, pendant ſes fameux voyages.

Henderſon rapporte un exemple pour preuve de la ſalubrité des climats chauds : Il étoit (en 1776) à bord d'un vaiſſeau » qui tranſportoit à la Jamaïque ou à Antigoa, 130 Soldats de la Heſſe. Ils étoient languiſſans, inactifs ; ils ſe trouvoient reſſerrés dans la partie inférieure du vaiſſeau, éprouvant des fièvres & des maladies de toute eſpèce ; l'Auteur lui-même étoit effrayé de la peinture qu'on lui avoit faite, & qu'on trouve

dans les Auteurs (comme *M. de Gardanne*), des fièvres bilieuſes & rémittentes, qui ſont propres aux climats chauds; mais des idées auſſi lugubres ſe diſſipèrent bientôt; car à peine furent-ils entre les tropiques une ſemaine entière, que toutes les maladies ceſsèrent en grande partie, & qu'elles diſparurent entièrement à l'iſle d'Antigoa «.

» Dans toutes les régions où l'on s'arrête, on devroit faire prendre le matin une certaine quantité de thé ou une autre infuſion d'herbes aromatiques deſſéchées, la ſauge, la menthe, la méliſſe, en édulcorant ces boiſſons avec du ſucre ou un peu de thériaque, & joindre à cela l'uſage du pain & du beurre, comme dans les déjeûners ordinaires. = La viande qu'on accorde, devroit être cuite avec les pois, qui ſont un légume très-ſain, ou avec un peu de ſouckrout; = on pourroit auſſi varier la nourriture, & ſubſtituer le riz ou la bouillie d'orge & de froment «.

» Lorſqu'on peut ſe procurer de la petite bière, ou des liqueurs fermentées douces, ce qu'on ne doit jamais négliger, on peut en accorder quatre livres par jour, ce qui en empêche l'abus; = lorſque ces liqueurs manqueront, on pourra donner l'après-midi une

portion de liqueurs fortes, avec une livre des infuſions dont j'ai parlé ci-deſſus, ou bien on accordera l'uſage du punch acidulé avec la crême de tartre. = Dans toutes les ſtations, le vaiſſeau doit ſe pourvoir de vin pour le ſubſtituer dans l'occaſion aux autres liqueurs, & pour en garder ſur-tout pour les malades. = On doit avoir les mêmes ſoins de ſe procurer des fruits, des végétaux de toute eſpèce, & de la viande «.

» Au lieu de prendre dans les voyages de long cours, du biſcuit qui ſe gâte, & qu'il faut enſuite rejetter, on doit plutôt ſe pourvoir de farine pour en faire du pain récent. = Une certaine quantité de crême de tartre mêlée avec la thériaque, le ſucre & l'eau, eſt très-utile pour remédier à la conſtipation, & on doit la préférer aux autres remèdes. = En général une certaine variété dans les heures du repas, dans la quantité & dans la qualité des alimens, eſt ſalutaire, en évitant les excès «.

Tel eſt le régime le plus propre, ſelon *Henderſon*, à prévenir le ſcorbut; » mais quand cette maladie eſt portée à un certain degré, rien de plus inutile que de chercher d'autres remèdes dans le vaiſſeau : le ſeul

parti eſt de débarquer & d'oppoſer aux progrès du mal, le bon air & les alimens ſains «.

13.

Eſſai ſur les maladies des Européens dans les pays chauds, & les moyens d'en prévenir les ſuites, ſuivi d'un appendice ſur les fièvres intermittentes, &c. par JACQUES-LIND, Médecin Anglois, traduit de l'anglois par M. THION DE LA CHAUME, Médecin.

Tous les Ouvrages dont le but eſt d'améliorer le ſort des ſujets forcés à des émigrations fréquemment funeſtes, ſont de la plus grande utilité. Cet eſſai eſt ſur-tout précieux par les connoiſſances pures & directes que l'Auteur y a raſſemblées. Il ſuffit de nommer M. Lind & d'avoir lu ſes traités *du ſcorbut*, = *de la ſanté des Gens de mer*, = *& ſur les fièvres & la contagion*, pour ſentir le prix de ſes recherches; mais celui-ci paroît encore l'emporter ſur les autres, tant parce que les connoiſſances y ſont miſes à la portée de tout le monde, qu'à cauſe des notes importantes du Traducteur. Ce livre n'eſt pas

ſuſceptible d'un extrait détaillé, nous ne ferons qu'en rapporter quelques paſſages d'entre les plus inſtructifs, & les déſigner comme autant de traits de lumière.

» J'oſerai le dire, les qualités guerrières ne ſont pas les ſeules qui doivent briller dans les chefs; ils doivent encore y joindre des connoiſſances approfondies ſur les effets de la température. — Tout commandant qui, dans ces contrées, ignoreroit les influences meurtrières de certaines ſaiſons, des brouillards, du voiſinage des marais ou des forêts épaiſſes, & qui, ſans réflexion, occuperoit les ſoldats aux travaux des plaines, des fortifications, les employeroit de nuit, &c. ſeroit pour eux le fléau le plus deſtructeur. Il ne traîneroit bientôt à ſa ſuite que des hôpitaux comblés de mourans, & ne compteroit ſous ſes drapeaux, que des hommes affoiblis, devant leſquels l'ennemi n'auroit pas même beſoin de ſe préſenter pour être aſſuré de la victoire «.

» Si des maladies meurtières enlèvent annuellement des milliers d'Européens dans nos poſſeſſions lointaines, d'après les calculs les plus modérés; ſi la France voit à peine rentrer dans ſon ſein le tiers des individus

appellés dans ſes poſſeſſions d'outre-mer. = Si nous conſidérons que les maladies des pays chauds ſe montrent quelquefois en Europe, = & que pluſieurs époques, telles que l'année 1783, ont vu ſe répandre des épidémies ſemblables à celles qui moiſſonnent tant d'hommes entre les tropiques; nous verrons à combien d'égards cet ouvrage nous devient précieux & néceſſaire «.

» La maladie épidémique la plus fatale aux Européens dans tous les pays chauds, eſt la fièvre maligne du genre des rémittentes ou intermittentes, plus ſouvent de celui des doubles tierces. = Nous appréhendons que le manque d'expérience ſur les pays étrangers & l'ignorance des vraies cauſes des maladies qui y règnent, ne ſoient auſſi funeſtes aux Européens, que la maligne influence des climats «.

» Les maladies auxquelles les éttangers ſont expoſés dans différens climats, ont une très-grande analogie les unes avec les autres. = La mortalité doit moins s'attribuer à la malignité du climat qu'à l'ignorance & à l'inattention. Un Etranger qui fixe ſa réſidence en Angleterre, ſur un endroit malſain, tel, par exemple, que le cantonnement

ment d'Hilſé dans l'Iſle de Portſey, n'eſt pas fondé à regarder comme inſalubre le territoire de la Grande-Bretagne, ſur ce qu'il ſouffre d'üne poſition auſſi mauvaiſe que celle qu'il a choiſie«.

Lind propoſe, pour prévenir les maladies des pays chauds qui y détruiſent une multitude d'étrangers, d'établir des *comptoirs flottans*, ancrés à une certaine diſtance de la terre & d'y entretenir les ſujets avec toutes les commodités de la vie pendant les ſaiſons mal-ſaines. L'expérience lui a appris que l'air de la mer eſt ſain, & les exemples qu'il cite ſont bien plus perſuaſifs que tous les raiſonnemens fondés ſur la routine des Médecins qui n'ont point obſervé, & ſur les hypothèſes qu'ils enfantent dans le ſilence du cabinet.

» Pluſieurs prétendent que les affections ſcorbutiques & autres maladies violentes auxquelles les Gens de mer ſont expoſés dans les navigations de long cours, ſont dues à l'air de mer : cette opinion, admiſe par le vulgaire, mais dénuée de tout fondement, eſt réfutée dans mon Traité du ſcorbut, & ma Diſſertation ſur les fièvres & la contagion «. Une conſéquence bien plus favo-

rable à ces aſſertions de Lind, que tout ce qu'il dit lui-même, dans ſes ouvrages, eſt celle qui réſulte du voyage de Coock, qui a tenu ſon équipage à la mer pendant trois années conſécutives ſans y avoir un ſeul homme ſur le cadre.

L'air de la mer eſt auſſi utile dans les fièvres; Lind prouve cette propoſition par pluſieurs obſervations authentiques. Nous pourrions y en ajouter d'autres. Les ſuites funeſtes de la rentrée des flottes Françoiſe & Eſpagnole après la journée *d'Oueſſant*, ſeroient une induction favorable à la ſalubrité de l'air de la mer, & une nouvelle preuve de la néceſſité des vaiſſeaux d'hôpitaux à la ſuite des armées navales.

» Quand une perſonne nouvellement arrivée entre les tropiques, eſt atteinte de la fièvre, = il faut recourir aux moyens les plus efficaces pour procurer la rémiſſion très-promptement; = il faut examiner juſqu'à quel point la violence de la fièvre permet de verſer du ſang dans le principe; = les matières contenues dans l'eſtomac & les inteſtins, doivent ſur-tout fixer l'attention. = Lorſqu'il n'y a encore qu'un peu de froid ou des alternatives de froid & de chaud,

il eſt bon d'évacuer l'eſtomac & les inteſtins par un vomitif. = Un purgatif doit nettoyer le tube alimentaire ; = il convient enſuite de preſcrire un remède antimonial ; la baſe de ce remede eſt l'émétique à la doſe d'un quart de grain » ; M. Lind le mêloit avec différentes ſubſtances qui rendoient la potion très-compliquée ; = il y ajoutoit même quelques gouttes de teinture thébaïque, quand il y avoit diſpoſition aux nauſées ou au vomiſſement ; il paſſoit delà au quinquina.

Les maladies de Rochefort (*Voyez* 1785, *pag.* 5) ſont les mêmes que celles des pays chauds, la même cauſe les produit : la chaleur du climat, la diſette des bons alimens ; elles n'attaquent que les étrangers, les indigènes n'y ſont point ſujets ; le même traitement les guérit, à cette différence près, que Lind veut qu'on donne le quinquina plutôt ; & qu'à Rochefort, au lieu de mêler les préparations d'opium aux émétiques & de les adminiſtrer enſemble, on preſcrit l'un & l'autre remède ſéparément & à des époques différentes.

Le *tetanos* & le *mal de mâchoire*, maladies des pays chauds, ſur leſquelles on n'avoit publié juſqu'ici que des conjectures,

ſont très-bien décrites par Lind. » C'eſt une convulſion univerſelle, & uniforme des muſcles : on reſſent des douleurs très-aigües, le viſage devient rouge & contourné, les joues ſe retirent, les yeux ſont immobiles, la reſpiration eſt preſque interceptée ; tout eſt dans un état de rigidité; à peine eſt-il poſſible d'ouvrir la bouche ; le ventre eſt conſtipé & d'une dureté exceſſive. = L'opium paroît être le meilleur remède, on peut le donner à très-grande doſe. = Ne rendroit-on pas l'action de ce remède plus déciſive en faiſant appliquer ſur la partie bleſſée, & même ſur le ſiége du ſpaſme, une forte ſolution d'opium, ſuffiſante pour déterminer la ſtupeur & la paralyſie ? = J'ai appris que les frictions mercurielles avoient eu depuis peu le plus grand ſuccès dans le tetanos & le mal de mâchoire. La cure eſt regardée comme complette dès que la ſalivation eſt établie. On plonge le malade dans un bain chaud afin de l'accélérer; en même-temps on donne de l'opium pour faire dormir«.

» Le *barbiers* eſt une eſpèce de paralyſie très-commune dans l'Inde. Les Européens de la dernière claſſe qui, dans leur ivreſſe, s'endorment ſouvent en plein air ſur des lieux

exposés aux vents de terre, y sont particulièrement sujets. L'invasion de cette maladie est ordinairement brusque; elle prive totalement les membres de leurs mouvemens. Quelquefois toutes les extrémités sont prises; quelquefois il n'y en a qu'une seule «. Les Habitans du pays employent contre cette maladie les bains de sable (*Voyez* 1785, *p.* 127.).

De nouvelles vues sur la *consomption*, caractérisent la sagacité de Lind & celle de M. Thion de la Chaume dans les notes qu'il a ajoutées à sa traduction. » Il paroît, dit le Traducteur, que M. Lind a confondu la consomption avec la phtisie proprement dite. = Les cautères appliqués sur le côté malade ont eu d'heureux effets. = D'autres malades ont été guéris en abandonnant l'usage des narcotiques, des astringens, & de tous les remèdes auxquels on donne le nom de fortifians, pour les mettre à celui du lait & des fruits, leur donnant en même-temps le sel policreste seul comme altérant, ou l'associant avec la gomme arabique, s'il produisoit trop d'irritation sur l'estomac & les intestins. = Dans tous les cas de consomption où la fièvre est considérable, l'équi-

tation, comme toute autre eſpèce d'exercice, devient nuiſible «.

La phtiſie ſcrophuleuſe, dont un autre Auteur a traité ci-après, n'a pas été méconnue par Lind; il en parle à l'occaſion du quinquina M. de la Chaume appuye ce qu'il dit pour détourner d'employer cette écorce dans la phtiſie ou dans la conſomption, toutes les fois qu'il y a inflammation; ce remède ne convient, ſelon ces Auteurs & d'autres qu'ils citent, » que dans le premier degré de la maladie, ſur-tout lorſqu'elle eſt catarrheuſe, dans la dégénération purulente des humeurs, & lorſque la phtiſie eſt la ſuite d'une fièvre intermittente invétérée «.

Voici les préceptes de M. Lind ſur les *fièvres intermittentes.* Pour s'en préſerver, » il faut s'éloigner des lieux bas & humides pendant la ſaiſon où elles ont coutume de régner; = ſi l'on eſt obligé de reſter dans les endroits malſains, il faut coucher dans les appartemens les plus élevés des maiſons, & ceux qui ſont expoſés au levant & au midi; condamner les portes & les fenêtres percées du côté des lieux bas & marécageux; ſe couvrir chaudement, manger plus de viande qu'à l'ordinaire, & uſer de vin & d'épices;

= déjeûner avant de ſortir le matin ou d'aller travailler, boire un peu d'eau de vie, mâcher du tabac, s'abſtenir d'avaler de la ſalive en travaillant aux terres marécageuſes; = ſe purger légèrement, prendre du quinquina «. Au contraire l'uſage des épices, du vin, de la viande, l'eau de vie, le quinquina, tout ce qui augmente la chaleur, donne lieu aux maladies des pays chauds, à celles de Rochefort, de l'Ile de Corſe, &c. Les premières règnent en Automne, dans les lieux bas, humides & marécageux; tandis que celles-ci prennent naiſſance en été, durant les températures les plus chaudes & les plus sèches; & leur type diffère auſſi bien que les préſervatifs & les traitemens qui conviennent à chaque eſpèce.

» Dès qu'une perſonne éprouve le froid d'une fièvre intermittente, elle doit ſe mettre au lit & prendre une potion compoſée de deux onces de vinaigre & de deux gros de craie ou d'yeux d'écreviſſes en poudre, & avaler ce mêlange tandis qu'il eſt en effer-veſcence. = Quand l'accès eſt extraordinairement prolongé, ou accompagné des ſymptômes allarmans, on doit faire appliquer un veſſicatoire entre les deux épaules, donner

le tartre émétique à petite dose & un narcotique après son opération. = Dans les paroxismes suivans, on peut abréger le temps de la chaleur, en donnant une suffisante quantité d'opium demi-heure après qu'elle aura commencé, = sans que ce remède dispense des précédens ; = la saignée est peut-être le seul préalable qu'il faille employer «.

L'opium proposé depuis peu comme un nouveau secours pour guérir les fièvres intermittentes, a donc été employé par M. Lind; *Galien*, *Trallian*, *Avicenne*, *Etmuller*, *Blancard*, *Wedel*, *Freind*, *Berryat* & *M. Thion de la Chaume* lui-même en avoient fait usage avant que M. DUCHANOY, Médecin à Paris, eût publié sa brochure, dans laquelle il annonce l'usage de ce remède comme une découverte : je le regarde, dit le Traducteur de Lind, donné pendant la chaleur, comme l'un des meilleurs remèdes des fièvres intermittentes «.

» Quand la fièvre a une intermission complette, soit qu'elle ait été procurée par le moyen des remèdes, ou qu'elle ait lieu par le cours naturel des choses, le quinquina doit être administré, = associé à un désobstructif, tel que le sel amoniac, ou le sel

de tartre, ou le tartre vitriolé dans les poudres, les bols; &, dans les potions, la terre foliée, ou l'esprit de Mindererus.

» On pense assez généralement qu'il faut un certain temps avant qu'une fièvre intermittente soit tout-à-fait formée, & que jusques-là il est extrêmement dangereux d'employer aucun remède. L'expérience journalière prouve néanmoins la fausseté de cette idée. On ne peut arrêter trop vîte une fièvre intermittente «. M. Thion de la Chaume ajoute ici une note importante qui modifie utilement cette assertion, un peu trop décisive. Si les fièvres longues entraînent quelquefois des symptômes funestes; il peut aussi quelquefois être dangereux de les emporter avant le temps convenable. M. Lind veut qu'on les prévienne en administrant très-promptement le quinquina. Il attribue les suites fâcheuses des fièvres intermittentes à la négligence & aux mauvais traitemens.



14.

Obſervations générales ſur les maladies des climats chauds, leurs cauſes, leur traitement & les moyens de les prévenir; par M. DAZILLE, Médecin à Saint-Domingue.

Cet Ouvrage eſt le troiſième qu'on ait publié cet année ſur le ſujet traité l'an paſſé par *M. de Gardanne*, & aucune des aſſertions du Médecin de Paris, ne ſe trouve autoriſée par les obſervations des Médecins des Colonies. Celui-ci s'étonne, avec raiſon, de ce que M. de Gardanne a pu aſſez » préſumer de la pénétration de ſon génie, de la profondeur de ſa théorie, même de ſon expérience dans nos climats, pour ſe permettre d'écrire ſur un tel ſujet. = On ne doit pas, dit-il, être ſurpris de le trouver fréquemment éloigné de l'exactitude & de la vérité, même dans les endroits les plus importans de ſon ouvrage «.

» En voyant le tableau de tant de maladies produites par l'influence du climat des Colonies, le Lecteur pourra croire d'abord que c'eſt un ſéjour infect, & bénira la deſ-

tinée qui l'a fait naître en Europe ; mais je prie de confidérer que nous avons dans l'ancien monde, une infinité de maladies dont le tableau rapproché feroit frémir un Américain qui croiroit que l'Europe doit être dépeuplée par l'effet de tant de calamités.

» Si le Docteur *Lind* & fon Traducteur avoient été aux Iles de France & de Bourbon, le premier n'eût point écrit, & celui-ci n'eût pas tranfmis dans notre langue, que ces Colonies font des lieux malfains, tandis que de toute la terre habitable, c'eft un des pays les plus falubres, où l'on n'éprouve d'autres maladies que celles qui y font apportées du dehors «.

» Par-tout les hommes qui vivent près des eaux ftagnantes, font très-expofés aux maladies ; la mortalité des foldats & des matelots qui habitent dans leur voifinage en eft une preuve frappante : mais cette mortalité a d'autres caufes, dont les principales font la mauvaife fituation des hôpitaux, les vices de leur adminiftration (ces fujets feront développés dans l'article fuivant) le mauvais choix des alimens, = la diftribution mal entendue des jours dans les falles, = le défaut d'hôpitaux pour les convalefcens, &c.

Il arrive de ce dernier vice qu'en ſortant d'un lieu infect, le ſoldat reprend tout de ſuite, avec ſon ſervice, la vie des caſernes, & le matelot celle de ſon vaiſſeau, ce qui eſt une des cauſes principales de leurs rechûtes très-ſouvent mortelles. = A meſure que l'on s'éloigne du bord de la mer, les habitations deviennent plus ſalubres : = le ſéjour à la mer eſt plus ſalubre que celui des côtes «.

Le ſoin le plus important des hommes prépoſés pour veiller à la ſanté des Habitans des pays chauds, conſiſte à écarter les cauſes des maladies & des rechûtes que M. Dazille viént d'indiquer. Il propoſe pour cela de former dans chaque Colonie l'établiſſement d'une maiſon de ſanté, aſſez avant dans les terres, aſſez élevée, & aſſez bien approviſionnée pour écarter tous les dangers. Il voudroit auſſi qu'à l'exemple de quelques Colons voiſins, nous tinſſions les ſujets du Roi dans les hauts de nos Colonies, pendant tout le temps que leur préſence n'eſt pas ſtrictement néceſſaire ſur le bord de la mer. Quand elle feroit néceſſaire, on feroit mieux de les tenir conſtamment à la mer, conformément aux moyens propoſés par M. Lind (*pag.* 109).

» Il eſt ſur-tout indiſpenſable que tout hôpital, tant du Roi, que des particuliers, ſoit placé ſous le vent des villes, & à une certaine diſtance. Il en eſt ainſi des cimetières, des boucheries, des tanneries, dont le voiſinage expoſe les Habitans aux plus grands dangers. = La Police doit veiller à ce qu'il ne ſoit point employé dans les boulangeries publiques, de farines altérées ou corrompues. = Les épidémies occaſionnées pour avoir mangé des bœufs attaqués du charbon, nous avertiſſent combien il eſt à ſouhaiter que le Médecin du Roi, dans chaque ville, puiſſe viſiter tous les animaux qui ſont tués dans les boucheries publiques, & qu'il tienne la main à ce qu'il ne ſe vende dans les magaſins aucun médicament corrompu «.

Autre inconvénient. » La difficulté d'avoir en même-temps des Médecins & Chirurgiens, oblige ces derniers d'exercer toutes les parties de l'Art de guérir, ſur-tout dans les campagnes. = Dans toute la zône torride, les opérations de chirurgie étant ſouvent ſuivies du tétanos, on ne doit ſe ſervir du biſtouri qu'avec la plus grande circonſpection. = il faut en même-temps ordonner que le Médecin du Roi ſoit chargé de traiter,

dans ces hoſpices, les maladies internes, & le Chirurgien-Major, les maladies chirurgicales. Cet article eſt digne de l'attention des Adminiſtrateurs & de tout homme ſenſible «.

15.

Ordre du ſervice des hôpitaux militaires, ou détail des précautions que les Officiers de ſanté doivent prendre pour aſſurer le ſuccès du traitement des malades ; par M. DAIGNAN, Médecin à Paris.

On ſentira le prix du travail de M. Daignan, par l'importance des abus qu'il a remarqué dans le ſervice des hôpitaux militaires, dont il s'acquitte depuis vingt-neuf ans avec diſtinction ; l'approbation de l'Académie des Sciences, & celle de MM. de LASSONE, & BRUNYER, entraîneront les ſuffrages de tous les Médecins qui obſervent, & caractériſeront leur patriotiſme ; on aimera ſur-tout à voir les Médecins occupés du ſoin de conſerver les têtes les plus chères à la Nation, veiller auſſi avec zèle à la conſervation de la totalité des individus qui la compoſent, & en-

courager, par leurs éloges publics, ceux qui y travaillent immédiatement.

Il seroit dangereux de ne pas répandre aussi-tôt qu'il est possible, les connoissances de la nature de celle-ci; puisqu'elles ont pour but de conserver les hommes qui sont l'appui de l'état, en écartant d'eux plusieurs fléaux que diverses circonstances fâcheuses ajoutent à celui des maladies. Nous entrerons à cet égard dans les vues des Médecins qui ont approuvé l'ouvrage de M. Daignan, en ajoutant au rapport intéressant qu'il exige, un extrait de l'ouvrage précédent, sur ce que l'Auteur a observé dans les Colonies, & l'abrégé d'un autre Mémoire sur la tenue des malades dans les hôpitaux de la marine, qui nous a été communiqué par un Médecin qui y a servi «.

» Si le service des hôpitaux militaires étoit ramené au point de régulatité & d'exactitude que les règlemens supposent, 1°. on perdroit moins de monde; 2°. les malades resteroient moins long-temps dans les hôpitaux; 3°. ils seroient moins exposés aux rechûtes; 4°. on verroit moins de sujets débiles dans les régimens; 5°. ils seroient moins sujets aux maladies; 6°. ils deviendroient des hommes plus

robuſtes, & par conſéquent plus propres à ſoutenir les intempéries du temps & les fatigues de leur métier; 7°. enfin, la dépenſe des hôpitaux ſeroit moins conſidérable.

Le principal déſordre dans les hôpitaux militaires, & celui qui incommode le plus les malades, eſt le défaut » d'exactitude du Médecin dans le premier examen qu'il fait des maladies, & dans le choix des premiers remèdes qu'il preſcrit en conſéquence; = s'ils ne ſont pas convenables ou s'ils ſont employés mal-à-propos, la maladie dégénère & devient plus dangereuſe; ils y font naître des accidens, ils les multiplient, ils les accélèrent & les rendent plus graves. = Les ſuites d'une maladie, ſoit favorables, ſoit défavorables, ſont preſque toujours relatives au début de la cure «. Il y a mille choſes particulières à conſidérer dans un ſoldat malade que la plupart des Médecins négligent, & vers leſquelles M. Daignan tourne leur attention avec une ſagacité digne des plus grands éloges.

La conduite recommandée par cet Auteur ſera d'autant plus avantageuſe, » qu'il n'en eſt pas d'un ſoldat comme d'un particulier: celui-ci s'explique à loiſir avec ſon Médecin;

il entre dans un détail circonſtancié de ſes ſouffrances, des inquiétudes qu'elles lui ſuggèrent; & s'il en oublie quelque choſe, ou s'il eſt hors d'état de peindre lui-même ſa ſituation, il a toujours auprès de lui quelqu'un, ſoit parent, ami ou domeſtique qui ſupplée à ſon défaut; au lieu que le miſérable ſoldat, ſouvent trop borné, trop timide ou trop ſouffrant, pour s'expliquer ſur ſon mal, reſte abandonné à lui-même juſqu'à ce qu'il entre à l'hôpital où il eſt livré à des Gens trop ſurchargés pour lui donner un ſoin particulier, trop négligens, trop indifférens, ou, enfin, trop peu intelligens pour qu'un Médecin puiſſe ſe fier ſur leurs rapports «.

Les règles que M. Daignan preſcrit à cet égard pour les hôpitaux militaires, feront encore bien plus importantes à ſuivre dans les hôpitaux de la marine où les Médecins ont à traiter de jeunes ſoldats, & des novices matelots, ſortis récemment des campagnes, & plus ignorans qu'on ne ſauroit ſe l'imaginer, des créoles & des étrangers de toutes les nations, qui n'entendent pas notre langue, & qui ne peuvent quelquefois pas faire entendre un mot de la leur.

Il eſt auſſi bien plus difficile dans les hôpitaux de la marine, que M. Daignan ne l'a trouvé dans les hôpitaux militaires, » de ne pas ſe laiſſer tromper par les ſuperche-ries & par les ruſes que les malades mettent en œuvre dans le temps qu'ils ſont à l'hôpital, ſoit pour y reſter, ſoit pour y déguiſer leurs maladies & tromper le Médecin dans la vue d'avoir plus d'alimens que leur état ne l'exige, ſoit pour feindre des incommodités qui mettent hors d'état de continuer le ſervice. Il y a ſur-tout dans les ports, une claſſe d'hommes ſi pleins d'aſtuces, que le Médecin le plus attentif & le plus aſſidu ne ſauroit manquer d'en être la duppe : ce ſont les forçats ; leurs eſpiégleries ſont innombrables, & ſe renouvellent tous les jours ſous de nouvelles formes ; ils ont des moyens infaillibles pour ſe faire croire malades, quand ils préfèrent le ſéjour des hôpitaux aux travaux de la chiourme.

L'ordre du ſervice des hôpitaux propoſé par M. Daignan, en embraſſe toutes les parties ; non-ſeulement le Médecin y trouve la règle de ſa conduite la plus ſage & la mieux combinée dans une infinité de circonſtances, qu'il ne pourroit ſaiſir de lui-

même qu'après un grand nombre d'années d'exercice ; non-ſeulement les Chirurgiens, les Apothicaires, les Infirmiers y ſont aſſujettis à des fonctions préciſes ; l'Auteur donne encore aux premiers Officiers & aux principaux Employés, pluſieurs avis importans relatifs à la tenue des hôpitaux en général, & ſur-tout aux précautions qu'il faut prendre dans la grande affluence des malades & tandis qu'il règne des maladies contagieuſes ou de mauvais caractère «.

Ce zèle pur intéreſſera & perſuadera tous les Médecins ; nous ne voyons qu'un obſtacle au deſir qu'ils auront d'imiter M. Daignan & de ſuivre ſes avis : c'eſt la difficulté qu'ils trouvent le plus ſouvent à faire exécuter ce qu'ils déſirent pour le bien, tant a cauſe des bornes dans leſquelles on reſtreint leurs pouvoirs, que des contrariétés, des vexations, quelquefois des humiliations qu'ils eſſuyent de la part des Officiers d'adminiſtration, » gens preſque toujours étrangers à ce genre de ſervice, & ſouvent gouvernés par des paſſions qui ſont contraires à ſon utilité ; = un intérêt ſordide déguiſé ſous les beaux ſentimens d'humanité, d'amour du bien, de zèle pour la Patrie, cache ſous ces belles

apparences, mille ſubtilités, mille ſtratagêmes, mille ruſes de la part des Entrepreneurs, Régiſſeurs, Directeurs, &c. pour gagner les Officiers de ſanté s'ils en ſont ſuſceptibles; pour les tromper, s'ils ſont inſoucians; pour les brouiller enſemble, s'ils ſont droits, inſtruits & zélés; pour rendre ſuſpects les moins traitables; pour les repréſenter comme des gens inquiets, turbulens, orgueilleux, ennemis du bon ordre, & les perdre enfin«, comme on en a des exemples.

Non content de découvrir les abus qui infeſtent les hôpitaux militaires, M. Daignan apprend encore aux Médecins la manière d'y obſerver & d'y recueillir des obſervations dans la vue d'acquérir de l'expérience. Il invite à ce travail; il en donne le modèle; les tables clinico-noſologiques qu'il a jointes à ſon ouvrage, ſont plus parfaites que toutes celles qui avoient paru auparavant; la forme en ſera plus utile & plus commode aux jeunes Médecins. » Le parti qu'ont pris les modernes de conſigner leurs obſervations dans des journaux, ſeroit d'un grand avantage, ſi les Rédacteurs en faiſoient connoître la juſte valeur & le degré de confiance

qu'elles méritent; au lieu de nous donner des collections fastidieuses, qui ne servent qu'à faire perdre du temps & à rebuter ceux qui s'y connoissent «.

» Elles se sentent (les observations d'aujourd'hui) de cette démangeaison de tout expliquer qui a produit tant d'erreurs, des opinions & des systêmes qui ont fait tant de mal à la Médecine; semblables aux rayons de la lumière trop rapprochés, à force de recherches, elles éblouissent sans éclairer; elles sont en général peu exactes, mal vues, mal présentées, mal rédigées, obscures, confuses, prolixes & si compliquées, qu'on auroit souvent bien de la peine à démêler quel en est le but, s'il n'étoit annoncé par le titre emphatique dont on les décore, moins pour en garantir la solidité, que pour faire honneur à leurs Auteurs; car, qu'on ne s'y trompe pas, la plupart des observations dont on nous accable, sont une espèce d'affiches honnêtes pour beaucoup de gens qui n'osent pas en donner d'autres «.

» C'est-là le principal motif de cette grande attention à cacher ou à pallier les évènemens fâcheux, pour exagèrer les succès; de ces

fades éloges qui tendent à prévenir favorablement les Lecteurs; de ces recherches laborieuſes qui font perdre de vue l'objet principal; de ce ſtile empoulé qui n'eſt qu'une ſorte de fard pour déguiſer la vérité; de cet embarras, de cette gêne, de ces tours forcés dans la narration, qui percent à travers des détails minutieux & accablans qui enveloppent ou qui altèrent les faits; enfin de cette préférence marquée pour le choix des ſujets rares & extraordinaires. On ſeroit tenté de croire que tout le mérite des obſervations tient au merveilleux, tant on ſe pique de raconter des choſes extraordinaires, ſoit par le choix des ſujets qu'on traite, ſoit par les moyens qu'on emploie; comme s'il n'étoit pas poſſible de faire des obſervations intéreſſantes ſur les maladies ordinaires, & comme ſi on ne pouvoit pas opérer des cures brillantes par des moyens ſimples «.

Plus les hôpitaux ſont éloignés de la Cour, plus le ſervice eſt en déſordre, & plus les vices de l'adminiſtration ſont funeſtes : les malverſations dans les hôpitaux militaires ſont très-graves au rapport de M. DAIGNAN, & la plupart des autres Médecins en con-

viendront ; elles ſont encore plus pernicieuſes dans les Ports & dans les Colonies, ſi nous en croyons M. DAZILE dans ſon ouvrage *ſur les maladies des pays chauds* (*ci-devant pag.* 118), approuvé par la Société Royale de Médecine, & publié ſous le privilége de cette Compagnie, duquel nous allons rapporter quelques paſſages relatifs à notre ſujet.

» Le Médecin ne peut voir de ſang-froid l'ordre du ſervice interverti ; l'amour de ſon état lui impoſe la néceſſité de faire des repréſentations ; il a recours à l'autorité ſupérieure ; on l'écoute une première fois, & on avertit les Entrepreneurs qui n'exécutent rien. Il réitère ſes repréſentations ; MM. les Adminiſtrateurs généraux, que la multiplicités des affaires empêche de voir par eux-mêmes, écoutent les Entrepreneurs ; = on excite adroitement, par des murmures, des ſoupçons ſur les talens du Médecin. = Alors celui-ci n'eſt plus écouté que foiblement ; ſon zèle eſt ridiculiſé ; les malades continuent d'être privés de légumes, de fruits, de bonne eau. Le relâchement va plus loin encore ; la cupidité devenue plus avide, économiſe ſur le nombre des Infirmiers, des Apothicaires, des Aides-Chirurgiens, &c. = Enfin

le Médecin veut parler plus haut ; mais il n'eſt pas même reçu à l'audience, il donne des Mémoires qui ne ſont pas lûs ; tout va de pis en pis ; la mortalité devient exceſſive ; le Médecin perd ſon état, les malades leur appui ; mais l'Entrepreneur fait une fortune énorme....... Avec le temps on s'accoutume à voir avec indifférence les abus les plus pernicieux, & à regarder comme difficultueux & tracaſſiers les hommes qui, par leur état & par leurs lumières, ſont obligés d'en exiger la réforme «.

M. Dazille a obſervé, en 1767 & 1768, » que dans une de nos Colonies, on ne perdit pas plus de monde qu'il n'en périt ordinairement en France dans les meilleures garniſons, parce que le principal Adminiſtrateur étoit en même-temps Phyſicien inſtruit & vraiment ami de l'humanité ; == depuis le retour de cet Adminiſtrateur en Europe, les troupes ont éprouvé de très-grandes mortalités. == On voit par cet différence d'adminiſtration quel bien peuvent faire les lumières & les connoiſſances, lorſqu'elles ſe trouvent réunies à la bienfaiſance & à l'humanité »,

Ces déſordres bien reconnus dans les hôpitaux

pitaux militaires, & dans ceux des Colonies, ne ſont pas moindres dans ceux de la marine, ſelon M. Retz, Auteur des obſervations qui nous ont été communiquées, & que nous avons promiſes : ils ſont même en général plus pernicieux dans ceux-ci à raiſon de quelques circonſtances particulières relatives aux Adminiſtrateurs, de leurs occupations plus multipliées, &c. &c. Tantôt ils veulent tout régler, juſqu'au régime & aux traitemens ; tantôt ils rejettent toutes ſortes de repréſentations au ſujet des déſordres à réparer, & des changemens que les maladies, les ſaiſons, les circonſtances exigent. Un Chef d'adminiſtration répondit un jour à l'Auteur qui lui faiſoit, pour la troiſième fois, une demande importante, » qu'il étoit ennuyé d'entendre parler de l'hôpital ; qu'il n'avoit pas cette ſeule occupation ; qu'il falloit que les choſes allâſſent comme elles avoient toujours été«. Que faire en pareil cas contre l'autorité ? Gémir ſur le ſort des malheureux, & ſe taire.

On voit que le défaut de ſuccès dans les hôpitaux où il y a beaucoup de malades, dépend ſouvent des qualités perſonnelles des Adminiſtrateurs, quoique les Médecins en

ſoient ſeuls comptables aux yeux du Public ; on voit auſſi que l'humanité de ceux-ci eſt quelquefois cruellement contrariée.

Dans les hôpitaux du Port où ces obſervations ont été faites, les Elèves en chirurgie, en corps, autoriſés ouvertement par le Chirurgien-Major, inſultèrent leur Profeſſeur de phyſiologie dans ſes fonctions. == Ces jeunes gens négligeoient impunément leur ſervice auprès des fébricitans. == A propos de rien on força un jour tous les malades à changer de Médecin, en aſſignant à chacun, de trois qu'ils étoient, les malades qui avoient été ſoignés par un autre juſqu'au milieu de leurs maladies ; & les repréſentations ſur les inconvéniens de ce mouvement, furent inutiles.

M. Daignan a conſacré un article de ſon ouvrage à preſcrire l'ordre du ſervice relatif à l'examen du ſang des malades tiré de la veine ; il penſe, avec raiſon, que cet examen eſt important ; il en a reconnu l'utilité par l'uſage dans les hôpitaux militaires ; il a confirmé ce que les grands maîtres de l'art nous ont appris à ce ſujet. Voici ce qui eſt arrivé à l'Auteur des obſervations communiquées : » Chargé d'environ 400 ma-

lades attaqués pour la plupart de fluxions de poitrine, durant la conſtitution inflammatoire du printemps de l'année 1782, il faiſoit garder le ſang tiré de la veine de chacun, tant pour juger de l'état de l'inflammation, que pour apprendre aux Elèves en Chirurgie à le connoître; cette précaution fut tournée en ridicule par ceux qui n'en ſentoient pas l'utilité; elle excita les murmures des Sœurs de Charité qui ſont auſſi entrepreneurs, parce qu'il falloit acheter une trentaine d'écuelles de bois pour garder le ſang, & cette dépenſe répugnoit à leur charité. L'Adminiſtrateur prétendit que le ſang ſe corrompoit dans peu d'heures & infectoit les ſalles; &, au lieu de faire garder ce ſang ailleurs, dans cette fauſſe ſuppoſition, il le fit enlever; manda le Médecin pour lui adreſſer une vive réprimande, & lui défendit de faire garder à l'avenir le ſang de plus de deux ou trois ſujets «.

La forme de ce procédé ne paroîtra pas moins extraordinaire que le procédé lui-même. Elle nous rappelle ce qui arriva au célèbre CHIRAC. Il étoit Médecin des hôpitaux de la marine de Rochefort, à la fin du dernier ſiècle; & c'eſt là qu'il jetta les fondemens

de ſon excellent ouvrage *ſur les fièvres malignes, peſtilentielles, & autres*; un Intendant le fit venir un jour militairement, comme il auroit fait à un matelot; Chirac ſe rendit : après avoir conféré ſur l'objet du meſſage, il témoigna combien il avoit trouvé celu-ci dur; l'homme du Roi lui dit arrogamment : n'êtes-vous pas ſous mes ordres? Je n'y ſuis plus, Monſieur, répondit modeſtement le Médecin, en remettant ſa démiſſion qu'il avoit faite d'avance. C'eſt ainſi que la marine perdit un des hommes les plus précieux qui ayent été à ſon ſervice. Arrivé à la Cour, il y fut bien dédommagé de l'injuſtice qu'il avoit eſſuyée; il mérita ſucceſſivement la confiance du Régent & celle du feu Roi, en qualité de premier Médecin de l'un & de l'autre.

Mais lorſque les Médecins, dont le zèle importune les Adminiſtrateurs, ne ſont pas auſſi ſenſibles aux affronts que l'étoit Chirac, & que, malgré les vexations, ils reſtent au ſervice par amour de l'humanité, par deſir de continuer leur inſtruction, ou par tout autre motif; on s'en défait par d'autres moyens; un Médecin auxiliaire avoit été envoyé de Breſt à Rochefort pour donner

du ſecours dans l'épidémie de 1780 ; il aimoit les malades ; il favoriſoit quelques convaleſcens, en leur preſcrivant de temps en temps un œuf ou un peu de poiſſon ; les Entrepreneurs charitables cabalèrent contre lui ; il ne ſe doutoit pas qu'on pût lui faire aucun reproche, quand il fut remercié. Le prétexte qu'on employa pour le faire renvoyer, fut auſſi étonnant que le renvoi : l'Intendant prétendit qu'une formule qu'il avoit dictée, n'étoit pas le remède qui convenoit au malade.

Combien l'intrigue n'a-t-elle pas éloigné d'autres Médecins des hôpitaux! Ce n'eſt pas leur faute ſi les malades ſont fruſtrés des fruits de l'expérience ; ſi les moyens de continuer leurs recherches relatives au bien être des ſujets du Roi, ſont bruſquement enlevés aux Médecins par les manœuvres de ceux qui ont leurs raiſons pour préférer le déſordre ; ce n'eſt pas eux ſans doute qui y perdent ; ce ſont les malheureux malades qu'on maltraite, & qu'on ſacrifie à diverſes paſſions.

M. Retz rapporte ſept principaux abus qui ſe commettent journellement dans les hôpitaux de Rochefort, & il forme des

vœux pour qu'on y remédie. 1°. L'emplacement des magaſins dans leſquels on tient les malades & la conſtruction vicieuſe d'un hôpital neuf, qui n'offre aucun des avantages qu'on auroit pu s'y procurer, ſi les Médecins du Port euſſent été conſultés comme il paroiſſoit indiſpenſable de le faire. 2°. L'avarice des Sœurs de Charité qui ſont Entrepreneurs, qui diminuent le nombre des ſujets à leur ſolde, néceſſaires au ſervice des malades, & qui les payent trop mal pour les avoir inſtruits; 3°. l'ignorance de ces Religieuſes en pharmacie où elles font tout, & où elles commettent ſouvent des *quiproquo* terribles; 4°. l'inſouciance de quelques Médecins intimidés par l'autorité des Officiers d'adminiſtration qui favoriſent les Entrepreneurs; leur négligence dans la confuſion qu'ils laiſſent régner entre les malades de quelque nature qu'ils ſoient, & les convaleſcens; 5°. La témérité des Chirurgiens qui ont acquis la propriété de ſuivre excluſivement le traitement des bleſſés, même lorſqu'ils ont des maladies internes; 6°. l'impéritie & l'inſubordination des Garçons-Chirurgiens & Garçons-Apothicaires ſervans les malades; 7°. enfin la nature monſtrueuſe

des infirmiers, qui ſont tous des forçats, gens de ſac & de corde, inhabiles aux fonctions qu'on exige d'eux, ſans humanité, gourmands, pillards, trafiquans en alimens de toute eſpèce avec les malades qui ont beſoin de diette, en faiſant mourir beaucoup par ce vice dont ils ſont incorrigibles; & d'ailleurs endurcis dans le crime & capables d'attenter à la vie des ſujets atteints de maladies graves & privés de connoiſſance, pour s'approprier les premiers le peu d'argent qu'ils ont.

16.

Copie de la Lettre écrite par M. le Maréchal de SEGUR, *à MM. les Intendans, le 30 Juillet 1785.*

Cet imprimé, de ſept pages, dicté par le patriotiſme, a pour but d'éveiller l'attention de MM. les Intendans ſur une partie des abus indiqués dans l'article précédent. Les recommandations du Miniſtre portent ſur la conduite des Commiſſaires des guerres, ou Subdélégués qui ont la police des hôpitaux; = ſur celle des Contrôleurs, = des Officiers de ſanté en chef, = des Employés tant en Chirurgie

qu'en Pharmacie, = des Infirmiers, &c. Le motif de cette Lettre eſt que » des Officiers généraux, qui ont vacqué à l'inſpection des troupes, ont annoncé qu'en examinant l'état des hôpitaux, ils avoient été frappés de la négligence qui y règnoit, ſur pluſieurs parties eſſentielles du ſervice «.

17.

Des maladies des filles, par M. CHAMBON DE MONTAUX, Médecin à Paris.

NOUS devions nous attendre à recevoir un Traité des maladies des filles de la même main qui donna l'an paſſé celui des maladies des mères; (*Voyez* 1785, *page* 16.). Nous en aurons, dit-on, d'autre chaque année ſur les maladies des veuves, des garçons, des vieillards, &c. la matière ne manque pas, & la manière dont elle ſera traitée applanira les difficultés du travail.

Cet ouvrage, dit le rapport de MM. les Commiſſaires de la Société Royale de Médeine, qui précède l'approbation de cette Compagnie, » eſt diviſé en deux tomes, & contient *un très-grand nombre de Chapitres.*

— Il eſt ſupérieur à celui qui l'a précédé ;
— il ne reſſemble en aucun point aux autres traités des *maladies des femmes* ; dans leſquels on voit que les Auteurs, d'ailleurs eſtimables, n'ont pris d'autres guides que leurs idées & les ſyſtêmes qu'ils s'étoient formés, & dont le travail avoit été & devoit être en effet très-peu accueilli «.

Qu'il nous ſoit permis de ne pas adopter entièrement le ſentiment de MM. les Commiſſaires. Nous n'avons trouvé au contraise dans le livre de *M. Chambon*, Médecin d'ailleurs eſtimable, que les *idées* des Auteurs qui l'ont précédé, repréſentées ſous de nouvelles faces, & encadrées dans les *ſyſtêmes* qu'il s'eſt formé.

Si on retranche de ce livre 1°. les développemens de ces *idées*, 2°. les *traits hiſtoriques* étrangers aux maladies ; 3°. les articles dans leſquels l'Auteur fait ſa cour au beau ſexe, 4°. ſes déclamations importunes & ſouvent triviales, 5°. les *hiſtoriettes* gaillardes & les faits apocryphes qu'il a imaginés dans la vue d'amuſer ſes Lecteurs, on verra qu'il ne reſtera pas propriétaire de la plus grande partie de ſon ouvrage, & qu'il a dû trouver beaucoup de facilité dans la compoſition.

Paſſant delà à l'examen de la *partie médicale*, on reconnoîtra qu'elle n'offre rien de neuf; qu'elle expoſe fort mal les connoiſſances acquiſes déjà; qu'elle y répand la confuſion, faute de parler au Gens de l'Art leur langage, & qu'elle induit en des erreurs dangereuſes, ceux qui croiroient, ſur l'autorité du rapport, que l'ouvrage vaut mieux que ceux de CASTRO, BAILLOU, RANCHIN, HOFFMAN, BOERHAVE, ASTRUC, RAULIN, SAUVAGES, & ſur-tout que le quinzième livre de RIVIÈRE.

Eſt-on curieux des *idées* de M. Chambon? Qu'on lui demande pourquoi » les femmes ont des cheveux plus fournis & plus longs que ceux des hommes, & pourquoi ils ſe conſetvent plus long-temps? C'eſt que leur nourriture eſt compoſée de fluides *moins élaborés* «. = Et pourquoi » elles n'ont ordinairement de poil qu'aux aiſſelles, & aux parties de la génération? C'eſt que la nourrirure du poil conſiſte dans un liquide plus *animaliſé, plus élaboré*. = Pourquoi la ſenſibilité eſt plus grande chez les femmes que chez les hommes? A cauſe de la *foibleſſe* & de la mobilité du ſyſtême nerveux «. = Pourquoi » on trouve ſi peu de filles

vierges ? C'eſt qu'à l'énumération des cauſes qui détruiſent la membrane *hymen*, ſe joint la ſuppuration de cette membrane, cauſée par le ſéjour de l'urine à l'âge où les petites filles ne manifeſtent par aucun ſigne, le beſoin des évacuations«. = Pourquoi » une fille qui n'a point ſouffert les careſſes d'un homme peut recevoir ſon mari ſans verſer du ſang ? Parce que prétendre reſtreindre la nature à donner des dimenſions toujours égales, eſt une erreur dont une *puérile créance* ne peut ſe rencontrer que dans les eſprits jaloux & préſomptueux.....«.

Il eſt queſtion dans un des chapitres, des ſecours dont le but ſeroit » de ſimuler une fermeté étrangère, = de maſquer les marques de ſes ereurs paſſées«. Mais ce fut ſans ces ſecours qu'un mari » qui avoit cru la première fois, que ſa nouvelle épouſe avoit été déflorée, la retrouva pucelle la ſeconde fois, quoiqu'il l'eût déflorée lui-même«. Cela n'eſt-il pas bien inſtructif ?

Parmi des *faits* tirés de l'hiſtoire d'Egypte, de la Chine, du Malabar, & après cent contes ſur les hermaphrodites, voici ce que M. Chambon raconte ſérieuſement : » une bande de ſcélérats réfugiés dans une terre

étrangère, où ils étoient *ſeuls*, réſolurent à table de ſe marier; = ils trouvèrent des femmes abandonnées comme eux, dans les déſerts qu'ils habitoient; = ils les épousèrent *avec délicateſſe*; puis, chacun prit ſon fuſil, (car ils en avoient auſſi bien que *Robinſon Cruſoé*), & s'appuyant ſur cette arme *meurtrière*; = *ſi vous me manquez* (avec ma femme), ſe dirent-ils mutuellement; *il* (le fuſil) *ne vous manquera pas* «.

Voulez-vous de la morale, & voir comment l'Auteur s'explique ſur les jouiſſances *menſongères* de la maſturbation, & ſur *l'attrait menſonger* du libertinage qui y porte? Liſez : » ſi les deſirs empreſſés d'un amant *trop chéri*, la préſence d'un jeune homme préféré, ne portent pas le trouble & l'égarement dans l'eſprit d'une jeune fille; c'eſt, il faut vous l'avouer, dans la foibleſſe de l'organiſation que conſiſte cette vertu. = Les filles éprouvent, en conſervant leur innocence, des maux innombrables; = delà naît cette multitude de maladies terribles, dont je ferai l'énumération. = Les fluides que la nature avoit deſtiné à s'évacuer dans l'uſage du mariage, retenus dans le ſang, cauſent encore bien d'autres maux, la folie & la mort.

mort. = On observera que la *déraison* a toujours quelque rapport à l'amour «

» Jeunes filles, en considérant ce plaisir en lui-même (celui de la masturbation), il ne sera pas difficile de vous démontrer que vous n'avez éprouvé qu'une fausse jouissance. = En offrant (ainsi) vos premiers sacrifices à l'amour, vos sens calmés vous feront à peine distinguer, parmi les hommes, celui qui méritoit des préférences : l'amour n'est qu'une passion qui naît du besoin, & dès qu'il est satisfait, l'amour n'existe plus «. Et plus bas » que vous restera-t-il ? fille inconsidérée ! Une égale ardeur qui portera votre imagination sans choix vers tous les hommes «. Non-seulement donc la masturbation, selon l'Auteur, éloigne des hommes vraiment aimables ; mais elle conduit aussi à la prostitution.

» Les Egyptiennes sont toutes adonnées aux plaisirs ; par cette raison, elles y sont entraînées par une pente si invincible, que quand elles n'ont pas des hommes pour la satisfaire, elles instruisent des animaux d'une autre espèce à contenter leurs desirs. C'est donc un penchant que la raison ne réprime pas dans certaines constitutions. = La

débauche se trouve quelquefois placée à côté des autels ; = dans ces retraites sacrées, la mauvaise conduite enseigne ses préceptes scandaleux. = Le climat & le tempérament ne permettent pas de garder la chasteté ; = une inquiétude douloureuse qui fatigue les organes de la génération, y fait porter la main ; = l'impression qui naît de ce contact, devient un sentiment de plaisir, & la jouissance se consomme avant qu'on ait eu le temps de la réflexion. On juge bien que le souvenir d'un moment de délices, que *l'excès de santé* rappelle souvent à l'esprit, ne peut être oublié ; les jouissances se multiplient, l'habitude se contracte, & les oreilles se ferment aux conseils de la sagesse ».

Ceux qui liront avec attention l'ouvrage de M. C., & qui réfléchiront sur les *historiettes* très-peu décentes, & étrangères à la Médecine, dont il est parsemé, auront de la peine à se persuader qu'il n'ait d'autre but que de préserver les filles des vices dont il traite ; n'y auroit-il pas lieu de craindre qu'on prêtât, mal-à-propos, une autre intention à celui qui présente des images si libidineuses, & suggère à de jeunes personnes des excuses si séduisantes ? Les parens ne de-

vront-ils pas plutôt être attentifs à écarter le livre des endroits où la curiosité porte les yeux de la jeunesse. Si » elle n'est pas, comme le dit M. Chambon lui-même, encore capable d'en apprécier l'importance « : Pour qui donc a-t-il écrit tout ce qui précède ? Ce n'est sûrement pas non plus pour les Médecins.

Nous aurions voulu pouvoir nous dispenser de parler de *la partie médicale*. Voici à quoi se réduisent les conseils donnés dans le Traité des maladies des filles ; voici les découvertes que l'Auteur annonce & qu'il substitue aux connoissances des Ecrivains *dont le travail n'auroit pas mérité d'être accueilli.* » L'extirpation du clitoris prolongé, = celle des tumeurs des aines & des grandes lèvres, = la perforation du vagin dans les règles supprimées par cette cause, = la ponction à l'orifice de la matrice dans l'imperforation de ce viscère, = l'ouverture de *l'urethre* pour en retirer les corps étrangers introduits par libertinage «.

Lorsque nous avons vu la division des menstrues, ou règles des filles, en bilieuses, pituiteuses, séreuses ; nous avons cherché à deviner ce que l'Auteur a voulu dire : ses menstrues *bilieuses* nous ont paru se rapporter

un peu à la conſtitution décrite par BOERHAVE & VANS-WIETEN, ſous le titre de *morbi à glutinoſo ſpontaneo*, ou à la *pléthore bilieuſe* décrite par REIL & RETZ (*ci-devant pag.* 63), & parmi les ſecours efficaces indiqués par ces Ecrivains, M. Chambon s'eſt contenté de choiſir » les plantes ſavoneuſes & amères, & les fruits acides & ſucrés «. Saura-t-on mieux que nous ce qu'on entend par règles *pituiteuſes* ? SAUVAGES, qui a fait une claſſe nombreuſe des maladies pituiteuſes, ou qui attaquent la membrane pituitaire & les autres membranes qui s'y rapportent, n'en décrit aucune qui ſoit relative aux règles, & *Boerhave* n'a point fait mention des maladies *à pituitoſo ſpontaneo*. Quoiqu'il en ſoit le traitement de ces règles preſcrit par M. C., conſiſte » dans l'exercice & les frictions sèches «. En traitant des règles *ſéreuſes* mieux connues ſous d'autres noms conſacrés, il conſeille » les amers, le mars, les purgatifs, les peſſaires « ; == dans la chloroſe, *febris alba*, *febris amatoria*, pâles couleurs, &c. ſes remèdes ſont » la ſaignée du pied, le tourniquet appliqué à l'artère crurale, les bains de fauteuil & de vapeurs, la chaleur des pieds,

le mars, les amers, le quinquina, des lavemens, des injections, quelques purgatifs, l'exercice du cheval (à cause du *plaisir* que les malades trouvent dans le frottement), la danse, les frictions, l'électricité, la gaieté, le mariage «, moyens pratiqués universellement, & tirés mot à mot des Ecrits qui ont précédé, & par conséquent *mérité d'être accueillis*.

» Dans la *suppression des règles*, qui reconnoîtra pour cause un spasme ou une irritation nerveuse, on distinguera soigneusement si cette irritation affecte les nerfs primordialement ou secondairement; dans le premier cas, la cause est (principe étonnant) morale ou physique «. Il n'est point du tout question de l'irritation secondaire, dont la cause, suivant cette division ingénieuse, n'auroit peut-être été ni physique ni morale.

» Je comprends sous la première dénomination (cause morale), tous les mouvemens de l'ame dont la surprise, l'inquiétude ou le désespoir sont l'effet immédiat. = Peut-on se permettre d'agiter les sens par des médicamens actifs, pour tirer les facultés intellectuelles de l'engourdissement dans lequel elles sont tombées, quand le sang est dessé-

ché par un long chagrin, par des ennuis ‹‹. Malgré cette réflexion assez sage, la saignée du bras (qui n'est pas un médicament actif aux yeux de M. C.) »» est la méthode la plus assurée de rappeller les règles supprimées par cette cause. = La saignée du pied est, selon lui, une pratique dangereuse ‹‹. Or nous conseillons fort aux Médecins que l'intérêt de l'humanité & non l'amour des systêmes conduit, de rejetter un tel avis, & de s'en tenir aux secours utiles & éprouvés par *Astruc*, *Raulin*, *Sauvages*, &c. touchant les suppressions des règles par les passions de l'ame : *chlorosis à menorrhagiâ*, *melancholia amatoria*, &c. Ces Auteurs se sont bien donnés de garde d'y comprendre ni médicament actif, ni aucune saignée.

La matière médicale du Traité des maladies des filles, n'est pas moins admirable & conséquente : on y voit entre autres choses singulières la rhue, la sabine & le sel ammoniac, s'unir à la mauve & à la violette pour former des antispasmodiques.

Nous ne parlerons pas de la division singulière de l'hystérie, en trois espèces d'hystéricismes, eu égard à *trois sortes de foyers*, savoir la matrice, les hypochondres & le

principe des nerfs, foyers purement chimériques, & indifférens à la pratique.

Quant au ſtyle il n'eſt pas ſans agrément, en certains endroits; les articles qui ont rapport à l'amour ſont les plus ſoignés : pluſieurs pages détachées paroîtroient moins avoir appartenu à un livre de Médecine, qu'à quelque roman d'un jeune Auteur. L'amour eſt dans un autre paſſage, bien différent de ce qu'on l'a vu plus haut, » délicat dans ſon choix, & ſa durée ſe fonde ſur l'eſpérance du retour; comme la perſévérance fait ſon bonheur, l'inconſtance devient la cauſe de ſon tourment. Il ne ſe manifeſte point comme celui qui naît de la force du tempérament, par des deſirs empreſſés & des entrepriſes *actives*; ſa flamme ſe nourrit dans le ſilence de la retraite, & le feu dont il brûle, toujours caché *aux yeux de la curioſité*, ne ſe laiſſe appercevoir qu'à celui qui l'alluma. Si ſes jouiſſances ſont modérées, elles ſont auſſi ſans regrets. Il voit avec indifférence des feux plus *deſtructeurs*, brûler des *cœurs vulgaires*. = C'eſt une paſſion de l'eſprit qui devient plus forte par les vertus de la perſonne aimée, & de celle qui aime «.

18.

Des maladies de la groſſeſſe pour completter l'Hiſtoire des maladies des femmes & des filles ; par le même.

Déjà ſix gros volumes in-12 de ce Médecin, ſur les maladies des femmes, en moins de deux ans. Quelle fécondité ! Mais que de temps perdu ! Que de pages de diſcours encore ici pour dire ſi peu ! Combien de *j'ai parlé, je parle, je parlerai, je prouve, je prouverai, je diſtingue*, pour ne pas rapporter un mot de neuf, & embrouiller malheureuſement une matière.

N'eſt-ce pas une *médicomanie* bien extraordinaire que de ranger (*tome premier*), ſous le titre qu'on vient de voir, trente-ſix changemens néceſſaires & inévitables à l'état d'une femme groſſe ; d'y diſſerter ſur la *perte d'appétit*, le *goût dépravé*, les *douleurs de dents*, celles *des mamelles*, le *lait* qui s'en écoule, la *difficulté d'uriner*, la *diſpoſition aux chûtes*, &c. & de preſcrire des remèdes applicables à ces divers changemens qu'on trouvera ſingulier de voir nommer

au-dessus de chaque page, *les maladies de la grossesse?*

N'en étoit-ce pas assez d'avoir fait transpercer avec le bistouri, & perforer avec le trois-cart (*ci-devant pag.* 147) les filles chez qui la nature avoit opposé des digues monstrueuses à l'écoulement des règles? Falloit-il encore assujettir les mères aux mêmes cruautés, quoique la conception eût prouvé qu'elles n'en avoient pas besoin; que d'ailleurs ces prétendus obstacles n'en avoient pas été pour les fonctions du mariage, & qu'ils n'en sont jamais à l'accouchement?

Ne paroîtroit-il donc pas préférable d'user de précautions propres à assortir les époux suivant leurs conformations réciproques, à tous les moyens que M. Chambon propose au sujet de la stérilité? Soumettra-t-on les filles nubiles à des visites profondes, à des introductions, à des tortures pour s'assurer de leur habilité à concevoir, & aura-t-on recours à des opérations cruelles pour y remédier, & épargner la douleur des premières approches? » comme si l'honneur, dit-il, consistoit à briser sans pitié tout ce qui s'oppose aux efforts de la volupté, & que, pour donner des preuves d'un amour

paſſionné, il fallût exercer les fureurs des bêtes féroces, qui ne s'approchent qu'en ſe déchirant «; ou comme ſi, diſons-nous, cruauté pour cruauté, il y avoit à héſiter entre les careſſes d'un mari, quelque féroce qu'il fût, & les approches d'un inſtrument tranchant.

Après ces découvertes, » compte-t-on pour rien, s'écrie l'Auteur, en parlant de ſoi-même, la peine de celui qui diſſipe des erreurs préjudiciables? Celui qui arrache le voile qui couvroit un myſtère, n'a-t il pas fait un grand pas à la ſcience «?

Les perſonnes qui aiment la bibliothèque bleue, auront de quoi s'amuſer dans le tome ſecond au chapitre des monſtres, autre *maladie de la groſſeſſe.* L'Auteur ne *diſtingue* ces êtres qu'en deux claſſes, ceux qui ſont avec excès ou avec défaut de parties ſuffiſantes; il ne veut pas qu'il y ait de monſtres ſans excès ni défaut de parties, mais avec des parties extraordinaires. Il en cite cependant de fort gentils qui ne ſont pas compris dans ſa diviſion, & qui ont rendu les mères ſinon malades, du moins triſtes : » une petite fille grande comme la main, qui reſſembloit à un crapaud; un

enfant à bec, griffes & queue qui, ſorti de la matrice, ſe mit à courir en rempliſſant la chambre de ſifflemens; = un ſerpent portant des aîles; = des grenouilles. » Je paſſerai ſous ſilence, ajoute l'Auteur, ce qu'on raconte de l'accouplement de l'homme avec les quadrupèdes. = Si les naiſſances extraordinaires qui en ont réſulté étoient véritables, il faudroit en dérober la connoiſſance à la poſtérité «.

Mais voici comment il dérobe à la poſtérité cette connoiſſance : » les monſtres qui ſont nés de l'union des hommes avec les brutes, paſſent pour conſtans. = Ce mélange étoit très-commun parmi les Juifs, = & dans les cantons brûlans de l'Afrique. Un Pâtre avoit un fœtus de jument moitié homme & moitié cheval. = On trouva des monſtres moitié hommes dans les forêts de la Saxe. = Une femme de Rome eut, d'un chien, des monſtres extraordinairees. = Une autre femme reléguée dans une iſle déſerte, n'y trouva pas des bandits avec des fuſils, comme dans l'ouvrage précédent, mais des ſinges pour ſerviteurs, & un plus grand que les autres pour amant, qui lui *donna la main* pour paſſer dans un antre ſpacieux où il lui

offrit des rafraîchissemens, & où il *obtint* ses faveurs avec tout le rafinement d'un petit maître. = Un autre singe se rendit coupable, en Suisse, d'un *rapt* de séduction envers une fille dont il eut un enfant couvert de poils, qui se maria & fut l'aïeul d'un roi de Danemarck. = Les habitans de Pégu & de Siam, tirent leur origine de l'union d'un chien avec une femme. = Un roi des Huns étoit né d'un accouplement semblable : = mais un fait qui paroît mieux constaté ; c'est qu'un brigand, d'une contrée d'Allemagne, vécut avec une vache, dont il eut un fils qui fut baptisé, instruit de la religion chrétienne, qui se donna tout entier à la piété pour réparer le crime de son père, & qui avoit toujours l'inclination de vivre dans les prés, & de brouter l'herbe «.

L'admirable réticence ! Avec quel art M. Chambon nous apprend, des faits, dit-il, constatés, qu'il falloit, selon lui, cacher à la postérité ! Comme il nous mène adroitement jusqu'aux trois quarts de son ouvrage, guidés par l'espoir trompeur d'y trouver au moins quelque chose sur les maladies de la grossesse !

Parle-t-il ensuite des effets de l'imagina-

tion des mères communiqués aux fœtus? Il ne résulte, de ce qu'il dit, ni que cette faculté influe, ni qu'elle n'influe pas sur leur conformation. Traite-t-il d'une autre chimère: de l'art d'avoir des enfans d'un sexe déterminé, de la superfœtation, des naissances tardives? Toujours flottant entre les opinions des anciens & un fatras de raisonnemens à lui, il craint également d'infirmer formellement les premières, d'admettre positivement les autres; de sorte qu'il paroît avoir écrit pour dissimuler le *pas* qu'il prétend avoir fait *à la science* de ces matières. Nous ne suivrons pas M. Chambon dans les *chapitres* qui concernent les vraies maladies de la grossesse; on doit préférer d'entendre sur le même sujet l'Auteur du livre suivant.

19.

* *Traité des maladies des femmes enceintes, en travail, & en couches*; par M. Chrétien-Louis Mursinna, Chirurgien Allemand, en allemand.

Ici la plupart des dérangemens de la santé dans la grossesse, ne sont considérés que

comme des incommodités. » Les maux de cœur & les vomiſſemens cèdent pour la plupart à une ſolution de ſel de glauber, à laquelle on ajoute le ſyrop diacode ; = ſi les matières bilieuſes abondent, il faut avoir recours au tartre émétique ; = quelquefois de petites doſes de crême de tartre fondue dans beaucoup d'eau, réuſſiſſent. = La magnéſie, l'anti-émétique de Rivière, le muſc, le camphre, méritent la préférence, quand le vomiſſement au lieu d'être humoral, eſt cauſé par l'irritation «.

Dans les pertes utérines, l'Auteur a beaucoup de confiance à l'opium ; mais il ne l'emploie que » quand les hémorragies ont fort affoibli le corps, & dans les affections du cerveau & des nerfs accompagnées de convulſions, défaillances, &c. «. Il veut qu'on remédie aux hémorragies cauſées par le relâchement, en irritant » légèrement avec le bout du doigt, la paroi interne de la matrice ; qu'on la touche avec des tampons trempés de vinaigre ; qu'on y faſſe des injections toniques, aſtringentes ; qu'on y applique des topiques froids « ; mais il faut ſe précautionner, en employant ce dernier ſecours, contre l'apoplexie des femmes en couche.

M. *Murſinna* nie les *groſſeſſes tardives* ; il recommande la plus grande circonſpection dans les groſſeſſes à terme, au ſujet des accouchemens forcés ; il indique quelques circonſtances qui ne permettent pas à l'homme de l'art d'être ſpectateur oiſif. = » Les fleurs blanches de mauvaiſe eſpèce, les virus vénérien & cancéreux, toute ſorte de violence externe & l'excès du coït, ſont des obſtacles à l'accouchement «. De ces cauſes proviennent auſſi la plupart des accouchemens prématurés ; la dernière dont on ſe défie le moins, eſt la plus générale.

Ce que l'Auteur rapporte des hernies, des excroiſſances, &c. des fièvres inflammatoires, putrides, intermittentes, &c. & des vices de conformation de l'enfant qui s'oppoſent à un accouchement prompt & heureux, mérite d'être lû par ceux qui ſont aſſez inſtruits pour apprécier ſes inſtructions & en rejetter une grande partie.



20.

Connoiſſances néceſſaires ſur la groſſeſſe, ſur les maladies laiteuſes, & ſur la ceſſation du flux menſtruel, vulgairement appellé temps critique; par M. GOUBELLY, Médecin à Paris.

Comme dans l'accouchement, c'eſt d'ordinaire la nature qui opère & rarement le Chirurgien, on ſaura d'abord gré à l'Auteur d'avoir détaché ce ſujet de ceux dont il réſulte ſouvent de la confuſion dans les maladies des femmes en couche & de celles qui ont eu des enfans; mais la manière dont cette dernière partie eſt traitée, laiſſe bien des choſes à déſirer.

» Les femmes groſſes ſont ſujettes à la *pléthore*, plus en hiver qu'en été, = plus dans les trois premiers mois de la groſſeſſe que dans les autres, = & à l'ophtalmie, à l'apoplexie, à l'hémophtiſie, à l'inflammation du bas-ventre & de la matrice, aux varices, qui ſont les ſuites d'une pléthore de trop longue durée. La ſaignée diſſipe ces accidens, en détruiſant leur cauſe «. Gardons-

nous d'abuſer de ce ſecours; les ſuites fâcheuſes d'un tel abus, influent ſur l'accouchement, ſur l'état des femmes en couche, & quelquefois ſur toute la vie.

Huit eſpèces de *catarrhes*, ſont des maladies particulières des femmes en couches, dit M. Goubelly : » le catarrhe nazal, nazo-palatin, tracheal, bronchique, ſternal, vertébral, & celui des gencives. (La membrane pituitaire qui revêt toutes ces parties, éprouve dans toutes la même affection). = C'eſt un abus que de faire boire beaucoup de tiſanne aux malades; ils doivent, ſur-tout, éviter le lait chaud & le bouillon. Le vin trempé eſt préférable, le régime ſec convient; le café ne ſauroit nuire «. Ainſi après une diviſion minutieuſe, on lit des préceptes ſolides.

» Le *vomiſſement* ſéreux, la diarrhée, l'infiltration ne méritent pas en général l'attention des femmes groſſes qui y ſont ſujettes «. Cependant les conſeils de l'Auteur ne ſont point déplacés, à celui-ci près : » ſi la femme s'apperçoit dans la groſſeſſe que la quantité d'urine qu'elle rend commence à diminuer, elle ſe préſervera de l'œdeme, en prenant de temps en temps une légère infuſion de cerfeuil, & en ſe privant *de boire de l'eau* «.

Il y a peut-être là une faute d'impreſſion, oubliée dans l'*errata* Quel doit être le véhicule du cerfeuil, ſi la malade doit s'abſtenir de boire de l'eau ?

Quant aux moyens d'arrêter le *vomiſſement bilieux* des femmes groſſes, preſcrits par M. Goubelly, les approuvera-t-on ? Ne nuiront-ils pas au contraire le plus ſouvent, ſur-tout la liqueur d'Hoffman, le laudanum & les purgatifs ? Ne trouvera-t-on pas préférable de ſuivre l'indication, & de faire vomir par l'ipécacuanha ? La puſillanimité qui empêche d'avoir recours à ce remède, peut devenir très-préjudiciable. » Les craintes à cet égard paroîtront, à coup sûr, mal fondées à quiconque réfléchira combien certaines femmes ſouffrent des efforts ſans comparaiſon plus violens pour vomir, que n'en excite l'ipécacuanha adminiſtré dans les circonſtances où il eſt indiqué «. Cette remarque des Auteurs de la *gazette ſalutaire*, a été faite ſur un *traité d'accouchemens* de M. Spence, Médecin Anglois, qui ne contient rien de particulier à inſérer ici : elle convient au paſſage précédent de celui de M. Goubelly, & nous déſirons qu'on en profite.

Au moyen du vomitif appliqué à propos,

les femmes groſſes ſont préſervées des *diarrhées* bilieuſes, du *cholera morbus*, de la *jauniſſe* & de la plupart des *maladies laiteuſes*, dont l'Auteur s'occupe enſuite, car le lait n'icommode peut-être que quand il eſt altéré par la bile.

Nous ne ſuivrons pas M. Goubelly dans ſes recherches & dans ſes obſervations ſur ces dernières maladies. Ce ſont encore des *catarrhes*, des *fluxions*, des *engorgemens*, des *fièvres*, des *évacuations*, des *éruptions*. Une fois le principe d'une maladie manqué, on raiſonne inutilement ſur ce qui les concerne; on les décrit d'après ſes erreurs; les remèdes qu'on propoſe ſont tout au plus des palliatifs. Les purgatifs auxquels l'Auteur accorde le plus de confiance, & que le vulgaire chérit, ſont bien trompeurs, & ſurtout la *médecine-générique-lactifuge* vantée par M. Goubelly, dans laquelle les poudres *extracto-réſineuſes* occupent le premier rang. Si les maladies laiteuſes procédoient, comme il y a lieu de le conjecturer, de *pléthore bilieuſe*, (*Voyez ci-devant pag. 63.*) les réſines paſſées dans le ſang en augmenteroient la cauſe; elles l'augmentent auſſi; elles ne procurent un ſoulagement momen-

tané que pour être ſuivi de mille maux dont l'Auteur n'a peut-être eu occaſion d'obſerver la ſérie, que parce qu'il avoit omis les moyens de les prévenir.

Ce que M. G. dit des *ſpaſmes*, du ſpaſme *ſenſitif*, du ſpaſme *moteur*, &c. n'eſt point du reſſort de la ſaine pratique; nous n'en parlerons pas. Mais il veut qu'une étiquette ſévère & un peu minutieuſe, préſide au traitement des femmes en couche en ſanté; on dit qu'elle eſt du goût des dames; les autres feront ſagement de s'y ſouſtraire. Cet article contient une pharmacopée entière malheureuſement fort accréditée. Les purgatifs en boiſſons & en lavemens, réitérés à diverſes époques, doivent ſur-tout exciter la défiance.

La partie intéreſſante de l'ouvrage qui a pour objet les maladies graves des femmes, paroît traitée, nous le remarquons avec douleur, moins par un Médecin, que par un homme curieux de faire un livre Non-ſeulement elle n'ajoute rien à nos *connoiſſances*; elle écarte encore de celles qu'on a, en faiſant croire que ce livre les contient toutes, & elle en donne de fauſſes & de dangereuſes.

L'autorité de *Rivière*, *Aſtruc*, *Sauvages*, *Boerhave*, *Vanſwieten*, *White*, *Mauriceau*,

Raulin, *Levret*, &c. n'a été d'aucun poids ſur l'eſprit de l'Auteur ; il ne s'eſt occupé ni de confirmer ce que les obſervations de ces ſavans ont de juſte, ni de redreſſer ce que leurs préceptes pourroient avoir de défectueux ; en s'agitant dans ſon *cercle*, des *catharres*, *engorgemens*, *fluxions*, *évacuations*, *éruptions*, *ſpaſmes*, ce ſont toujours ſes propres obſervations qu'il produit, des préceptes à lui qu'il prétend faire adopter : le pas eſt gliſſant pour un Ecrivain, & la méthode ſéduiſante pour les lecteurs ſuperficiels ; pour que le public ne ſouffre ni de la témérité de l'un, ni de la légèreté des autres, rapportons un exemple ou deux qui prémuniſſent contre l'erreur.

» Les efforts que la femme en travail d'enfant, eſt obligée de faire pour favoriſer l'accouchement, en ſuſpendant la reſpiration, *empêche au ſang* de retourner au cœur «. Voilà, ſelon, M. Goubelly, la *théorie* des maladies inflammatoires des femmes en couche ; leur *cauſe* eſt la petiteſſe du baſſin ; = le *traitement* eſt reſtreint aux potions, aux boiſſons, aux topiques & à quelques ſecours relatifs à l'inflammation des parties, qui, comme l'Auteur le prédit fort bien, doivent néceſſairement tomber en mortification, pour

peu qu'elles ſoient enflammées, ſi on n'employe d'autres moyens d'y remédier que ceux qu'il propoſe.

A la place de ce que dit M. Goubelly de *la diarrhée bilieuſe*, » qui a lieu pendant les couches, & qui mérite, ſelon lui, les mêmes égards que la diarrhée ſaburrale «, nous conſeillons de lire la Section VI, Article II, de *l'art des accouchemens* de LEVRET, confirmée par VANSWIETEN (*aph.* 1331), & dont il réſulte des *connoiſſances* toutes contraires à celles qu'on nous donne aujourd'hui pour *néceſſaires*. Le Reſte de cet Ouvrage eſt un cahos de phyſiologie, de pathologie & de thérapeutique; propre à nous faire chérir de plus en plus les connoiſſances ſolides qui nous ſont venues de Levret.

Que diront, de ce qu'on lit ſur le *temps critique des femmes* qui termine l'Ouvrage de M. Goubelly, ceux qui connoiſſent le *Traité de l'Art des accouchemens* du Docteur HAMILTON, Profeſſeur à Edimbourg, & le réſultat de ſes obſervations? Quelle ſimplicité, quelle ſagacité, quelle ſource de confiance dans l'ouvrage anglois; quelle confuſion, quels motifs de terreur, au vrai, qu'elles inepties dans l'autre!

Par un petit hors d'œuvre de quatre pages, M. Goubelly voudroit faire croire qu'il a découvert le moment de la conception dans 36 femmes qu'il a accouchées à des termes différens, depuis 15 jours jusqu'à 11 mois. Il adopte par conséquent l'avis des *naissances tardives.* Les dimensions de ces 36 fœtus tombés dans les mains de l'Auteur, & l'assurance avec laquelle il détermine leur âge, font du *tableau* qu'il en présente & des résultats qu'il en tire, une pièce tout-à-fait singulière & curieuse.

21.

Lettre d'un Elève en Chirurgie à M.... Accoucheur à Paris.

Cette lettre est une critique de l'Ouvrage de M. *Goubelly*, dont nous venons de rendre compte ; l'Auteur anonyme y relève les fautes suivantes, de peu d'importance à la vérité, qui nous avoient échappé. Il demande » pourquoi un fœtus d'*un mois & quinze jours* (mesuré par M. Goubelly) avoit *un pouce* de long, tandis qu'un autre, d'*un mois & huit jours*, n'avoit que *six lignes* ; & pourquoi l'œuf d'*un mois & quinze jours*, du premier

fœtus, n'avoit que *huit lignes*, tandis que l'œuf d'*un mois & huit jours*, du ſecond fœtus, avoit *quinze lignes*.

Il reproche, avec raiſon, à M. Goubelly d'avoir donné comme une preuve certaine qu'une fille ou une femme auroit fait des enfans, » la forme du cou de la matrice en muſeau de tanche « ; d'avoir dit » que la matrice d'une femme, dont le mari eſt puiſſant, eſt très-volumineuſe & ſanguinolente pendant l'acte, & que la matrice de celle dont le mari eſt mince, eſt tout le contraire ; == que la femme ne deſire dans la groſſeſſe, que des harengs, des cervelats, le vin & l'eau-de-vie ? Que la groſſeſſe produit l'indifférence, la haine, l'horreur pour le mari ? Que les enfans ne ſont plus chers ? Que la femme groſſe n'aime plus la muſique ni les odeurs ? Qu'elle a une ſi grande horreur pour l'eau, qu'elle en a peur ? == & que les femmes accouchent ſouvent à onze mois révolus «.

Au reſte cette critique n'a aucun autre ſel que celui d'être attribuée à un élève en Chirurgie ; elle eſt ſans méthode & ſans goût.

22.

* *Mémoire ſur l'établiſſement des Ecoles de Médecine-pratique à former dans les hôpitaux civils de la France, pour perfectionner l'Art de la Médecine pratique & la faciliter aux jeunes Médecins;* par M. WURTZ, Médecin à Strasbourg.

» En ſoignant les malades dans les hôpitaux, comme on a fait juſqu'à préſent, les plus heureuſes cures ne produiſent qu'un bien borné aux ſeuls individus ſur leſquels elles ſont faites, au lieu qu'on pourroit en multiplier à l'infini les fruits, ſi on les démontroit en même-temps aux jeunes Médecins, qui auroient un jour les mêmes maladies à traiter. = Qu'y a-t-il effectivement de plus triſte pour le genre humain, que de voir ſon intérêt le plus cher entre les mains de tant de Médecins, qui, au ſortir de leurs Ecoles, ont été obligés d'entrer tout de ſuite dans la carrière épineuſe de la pratique «?

» On leur a enſeigné dans les Colléges tant de moyens de guérir, ſans leur avoir jamais déterminé lequel d'entre eux il faudra préférer dans les maladies particulières; = plus ils

lisent, plus ils s'accablent la mémoire, & s'embrouillent le jugement : désespérés enfin, ils ne voyent plus d'autre ressource que de s'en tenir aux essais; de travailler, pour ainsi dire, à l'aveugle. En commençant à traiter les malades sans avoir jamais appris à les examiner; on leur suppose telle ou telle infirmité, sans savoir par quels caractères on peut s'assurer de son espèce & de son siége; on voit quelques symptômes, & on en tire tout de suite des conséquences téméraires, &c «.

» Pourquoi, & par quelle bizarrerie extrême, a-t-on eu moins de soins d'établir de bonnes Ecoles cliniques, qu'on n'en a eu pour celles de peinture, de sculpture, de dessin, &c « ? Parce que le bien que desire M. Wurtz renvoie les sept huitième des Médecins aux nouvelles Ecoles qu'il propose. Voilà le parti de l'opposition.

Le journal de Goettingen n'approuve pas le souhait formé par cet Auteur, qui consiste à ce qu'on mette ensemble dans des salles particulières, les malades affectés de la même maladie. En supposant ce partage possible, il ne paroît pas devoir être salutaire. Dans les salles où l'on traite ensemble par le mercure nombre de maladies vénériennes, la saliva-

tion ſurvient bien plus vîte que ſi les malades étoient iſolés ; il y a lieu de croire que le mêlauge des diverſes exalaiſons des perſonnes atteintes de la même maladie, augmenteroit la force ſpécifique des contagions particulières dans les hôpitaux. Au ſurplus, on ne peut que faire des vœux pour que la France adopte l'exemple de Vienne & d'autres inſtituts cliniques d'Allemagne.

23.

Mémoire ſur la néceſſité de transférer & de reconſtruire l'Hôtel-Dieu de Paris, ſuivi d'un projet de tranſlation de cet Hôpital; par M. Poyet, Architecte.

Tandis qu'on érige à grand frais dans la capitale, divers monumens à la gloire des François, à leurs commodités, à leurs amuſemens ; il doit être doux d'entendre ſolliciter les gens aiſés en faveur d'un monument de première néceſſité pour les malheureuſes victimes de la misère, dont les cris ne percent pas juſqu'aux perſonnes emportées par le tourbillon des affaires ou des plaiſirs,

dont l'état cruel ne ſauroit être apperçu d'eux, & dont il ſeroit très-aiſé de rendre la condition meilleure, en exécutant le projet de M. *Poyet*.

» L'hôtel-Dieu de Paris n'eſt ni ſuffiſant, ni commode, ni ſalubre. = Si quelque choſe a droit de ſurprendre, c'eſt que l'un des hôpitaux de l'Europe qui a le plus coûté d'efforts & de dépenſes, ſoit peut-être celui de tous qui eſt le plus éloigné de ce qu'il devroit être. = Le nombre moyen des malades qui ont recours à cet hoſpice eſt de 3 à 4000; = il eſt composé d'une vingtaine de ſalles, & ces ſalles ne contiennent pas 1200 lits. = Les malades y ſont communément 3 & 4 dans un même lit; = dans des temps d'épidémie où il y a 6 à 7000 malades à l'Hôtel-Dieu, M. Poyet a compté 5 & 6 malades dans pluſieurs lits. = L'inſuffiſance du local a forcé à mettre juſqu'à quatre files de lits dans une même ſalle, à les joindre immédiatement bout à bout, & côte à côte, à les preſſer comme dans un garde-meuble, à les entaſſer en un mot comme les malades eux-mêmes. = Les ſalles placées ſur les deux bords de la rivière dans un terrein étroit, allongé, & borné de toutes

parts par des rues étroites & par des murs mitoyens, ſont preſſées de toutes parts, de manière à former des corps de logis doubles, triples, quadruples même; = ſans cours ni eſpaces vuides propres à renouveller l'air & à en faciliter la circulation, ces ſalles forment une eſpèce de labyrinthe où tous les départemens s'accumulent & ſe confondent, & où le ſervice ſe complique néceſſairement au point d'être ſans ceſſe ſujet à s'égarer «.

Si ces vices de l'Hôtel-Dieu ne ſont point exagérés, y a-t-il chez les ſauvages, chez les peuples les plus barbares, d'aſyle auſſi funeſte que cet hoſpice? Voudrions-nous y voir nos ennemis? N'avons-nous pas mille fois plus de ſoins de nos animaux domeſtiques, que de nos pauvres ſemblables?

» Tandis que les autres hôpitaux ne perdent qu'un huitième de leurs malades, l'Hôtel-Dieu de Paris perd le quart des ſiens. Il en reçoit 20 à 30 mille par an. = Si le défaut d'air & de place dans les priſons, ſuffit pour y produire des épidémies; de combien de maux plus grands encore cet inconvénient ne ſera-t-il pas la ſource dans un lieu où il ſe trouve combiné avec toutes les cauſes propres à en aggraver, à en com-

pliquer, à en multiplier les effets, avec le contact immédiat & contagieux des maux divers rassemblés dans le même lit, avec l'odeur des plaies & des remèdes, avec les exhalaisons des maladies putrides, avec l'infection que la malpropreté inséparable de la plupart des infirmités ne peut manquer de répandre, & que la sensibilité d'organes, exaltée dans l'état de souffrance, doit rendre bien plus funeste ? = L'affluence continuelle & toujours imprévue des nouveaux hôtes qui arrivent de momens en momens à cet Hôpital, y dérange à chaque instant les précautions prises pour la répartition des diverses espèces de maux. Veut-on les rétablir dans un moment de relâche apparent ou passager ? Des déplacemens multipliés désolent les malades, tourmentent leur imagination déjà trop allarmée, & les exposent à changer cinq à six fois de lit avant d'arriver dans celui où on les laissera. Quand ces déplacemens n'occasionneroient que des méprises dans le service & dans l'administration des remèdes, les suites en seroient assez sérieuses ; & ces méprises sont inévitables, elles arrivent tous les jours, & s'il étoit nécessaire, les exemples s'en offriroient de toutes parts «.

La propoſition de M. Poyet eſt de conſtruire un autre Hôtel-Dieu hors de Paris, dans le terrein connu ſous le nom de *l'Iſle-des-Cygnes.* La forme qu'il donneroit à ſon édifice, ſeroit celle » d'un cercle composé de grandes ſalles tendantes au centre, & ſéparées par de vaſtes cours. = Ce monument repréſentant l'un des plus beaux monumens de Rome, le *coliſée*, ſeroit composé de 48 grandes ſalles de 84 lits chacune, & de 96 petites ſalles de 12 lits. = On y auroit une quantité de bains indéterminée, = avantage qui ne pourra jamais avoir lieu dans le terrein actuel, où tous les efforts imaginables n'ont pu parvenir à procurer plus de douze bains, nombre cent fois au-deſſous du beſoin «.

Les avantages innombrables & inappréciables du nouvel établiſſement proposé par M. Poyet, ſeroient au comble, s'il étoit poſſible, après l'exécution, d'y établir des Ecoles de *Médecine pratique*; ſi les jeunes Médecins y venoient recueillir les lumières de l'expérience, apprendre à rejetter les connoiſſances étrangères à leur Art, & former leur judiciaire ſous des Profeſſeurs choiſis; ſi ces Profeſſeurs étoient les Médecins les

plus recommandables par leurs ſervices dans les Hôpitaux, ceux que le mérite le mieux reconnu auroit fait appeller à ces fonctions importantes, & non pas ceux que l'intrigue pourroit faire préférer, ſans égard pour les malheurs qui réſulteroient d'un mauvais choix.

24.

Eſſai ſur les moyens de perfectionner les études de Médecine; par M. TISSOT, Médecin à Lauſanne.

Il ſuffit de nommer l'Auteur pour faire l'éloge du livre. Il diviſe l'inſtruction d'un Médecin en deux parties : la partie *théorique* qu'il faut acquérir dans des Univerſités conformes au plan particulier qu'il en donne, & la partie *clinique* qui conſiſte à acquérir dans les Hôpitaux les connoiſſances des maladies auprès des malades. L'Auteur voudroit qu'il y eût des Profeſſeurs de clinique, & qu'on ſuivît à cet égard les ſages inſtructions qu'il propoſe.

L'Ouvrage eſt terminé par un eſſai ſur *l'inſtruction des Chirurgiens pour les campagnes* : objet important & négligé. = » Un

établiſſement particulier, = lui donner toute la ſimplicité poſſible, = y enſeigner la partie des connoiſſances du Médecin, du Chirurgien & de l'Apothicaire, néceſſaires pour rendre les Etudians très-utiles à la campagne où les cas fâcheux ſont rares. = Cette partie eſt aſſez bornée pour pouvoir aiſément être compriſe par toute perſonne intelligente qui en fera ſon unique vocation. = Qu'ils n'euſſent aucune des connoiſſances dont l'utilité n'eſt pas immédiate, il leur faut une ſcience uſuelle, & il ne leur en faut pas d'autre. = Qu'ils ſachent moins tout ce qu'il faut faire (la tâche eſt trop pénible), que ce qu'il faut éviter «.

» Il reſtera toujours quelques cas de maladies aigües très-graves, qui ſeront au-deſſus de leur portée ; mais outre que ces cas ſont rares, s'ils ne font pas tout le bien qu'on pourroit faire, au moins ils ne feront point de mal, & dans de bons tempéramens, la nature n'étant point contrequarrée, opérera plus qu'on n'en attend ordinairement. = Ils ne ſeront, il eſt vrai, preſque que ſpectateurs dans les maladies chroniques ; mais ces maladies deviendront très-rares dans les campagnes, quand on y traitera mieux les maladies aigües, dont elles ſont ſi ſouvent les ſuites. = Ils

connoîtroient très-exactement les effets & les doses des remèdes *dont on leur permettra l'usage*, car je voudrois une règle à cet égard «. Vues sublimes !

25.

* *Plan de Médecine rurale*; par M. METZGER, en allemand.

LE BUT de cet Ouvrage est de guider les Chirurgiens, les Seigneurs de village, les Curés & les personnes assez instruites pour comprendre l'Auteur, dans les soins qu'ils veulent donner aux Gens de la campagne lorsqu'ils sont malades, & aux animaux qui sont d'une ressource si utile aux paysans. » La présomption, la cupidité, un desir inconsidéré d'être bienfaiteur, multiplient dans les campagnes des médicastres d'autant plus dangereux que ceux qu'ils séduisent sont plus simples, de meilleure foi, & les séducteurs plus respectés, les charlatans plus audacieux. = Les Médecins ne sont point mandés auprès des malades de la campagne crainte de la dépense. = Si on tire d'eux quelques avis, c'est sur l'exposé défectueux d'un commissionnaire envoyé lorsque la maladie est

avancée. = Les Payſans les plus ſoigneux ſe procurent une ſeule fois la viſite d'un Médecin, lorſque la maladie a tellement empiré qu'en rendant cette démarche néceſſaire de la part des aſſiſtans, celle du Médecin eſt devenue inutile. = Les moyens de guériſon qu'ils indiquent quelquefois, ne ſont entendus qu'à moitié, mal exécutés, &c. = La plupart des habitans de campagne périſſent faute de ſecours, & ils ſont ruinés par la perte de leurs animaux privés de ſoins convenables «.

L'ouvrage de M. Metzger eſt un cours de Médecine par lequel il prétend obvier à ces inconvéniens, s'il réuſſit comme il en a le deſſein, à ſe faire entendre des perſonnes les plus éclairées de chaque village. = Il eſpère que par ſes inſtructions, ils ſeront aſſez initiés pour porter au moins les premiers ſecours bien choiſis, d'où dépend ordinairement l'iſſue heureuſe ou malheureuſe des maladies.

Ces vues excellentes dans la ſpéculation & dirigées par la plus généreuſe humanité, nous paroiſſent bien redoutables dans l'exécution. Les mêmes dangers environnent les payſans François auſſi bien que les Allemands;

mais nous croirions plus avantageux de les laiſſer à la nature, que de les livrer aux jugemens néceſſairement faux des perſonnes ſans expérience qui auroient la prétention d'être inſtruites. Il y auroit des moyens sûrs de ſecourir utilement les malheureux habitans de la campagne ; nous formons des vœux pour que les Gouvernemens s'en occupent conformément à l'importance du ſujet. Nous voyons des établiſſemens publics pour la confection des chemins, des ponts, pour la tenue des bois pour la sûreté des voyageurs, & beaucoup d'Officiers employés à ces objets intéreſſans pour la fortune des particuliers ; nous nous croyons fondés à attendre celui qu'exigeroit la conſervation de leur vie, des vues élevées & de l'attention paternelle du Monarque dont le règne eſt marqué chaque jour par des bienfaits.



26.

* *La Mère de famille auprès du lit des malades, Ouvrage utile à tous les états;* par le Docteur JEAN-ERMANN KECK, Médecin Prussien, en allemand.

Le principal motif de l'Auteur est de montrer aux femmes les inconvéniens de plusieurs préjugés, & de la démangeaison d'ordonner des remèdes; il leur offre des conseils utiles sur la conduite des malades relativement à tout ce qui peut influer sur leur guérison, comme »la chambre où ils sont, le lit où ils couchent, l'air qu'ils respirent, la propreté, les alimens, le régime dans les maladies aigües, chroniques, l'état particulier des femmes, &c. &c.«. Il y a mille soins importans pour les malades, dont nos meilleures gardes-malades n'ont pas d'idée, dont la plupart des Sœurs de charité même ne se doutent pas, & qui à plus forte raison sont ignorés par les mères de famille & sur-tout par les femmes d'un certain rang; il n'est cependant pas possible d'espérer des étrangers plus de soin que ne peut en donner une mère elle-même; c'est donc dans la négligence

de celles-ci qu'il faut chercher la ſource de beaucoup de maux qui empirent l'état des enfans, des domeſtiques, des parens malades, d'elles-mêmes.

Il ſeroit bien à ſouhaiter que le deſir de *M. Keck* s'accompliſſe; » que les femmes priſſent ſur l'amuſement qu'elles trouvent à lire des romans, le temps néceſſaire pour ſe familiariſer avec les préceptes qu'il expoſe dans ſon ouvrage, & qui peuvent leur devenir très-utiles dans l'état où elles ſe trouvent ou qui peut-être les attend «. Nous eſpérons que ſi cet ouvrage vient à être traduit en françois, il ſera goûté par les Françoiſes; & peut-être opérera-t-il, dans leur eſprit, une révolution favorable aux malades. Nous verrions auſſi avec autant de plaiſir, que l'Auteur, ériger des Ecoles de *Gardes-Malades* à l'inſtar de celles des Sages-Femmes.

27.

* *Symptomatologie*; par le Docteur JEAN BERKENHOUT, en anglois.

On trouve ici un réſumé ſuccinct de ce que les plus célèbres Médecins ont écrit ſur

les ſymptômes des maladies, rédigés par ordre alphabétique. La partie de la Médecine, qui concerne les ſymptômes, eſt non-ſeulement la plus difficile, mais encore la plus propre de toutes à induire le Médecin en erreur, s'il n'a pas l'exemple placé à côté du précepte, & s'il ſe haſarde à combattre un ſymptôme, ſans s'être aſſuré par l'expérience que c'eſt en effet celui du mal auquel il l'attribue. L'Auteur eſt ſi perſuadé de la fréquence des erreurs occaſionnées par les ſymptômes, qu'il prétend qu'en Angleterre les malades ſe trouveroient infiniment mieux, ſi, au lieu d'accorder leur confiance aux *Apothicaires*, ils la donnoient aux bonnes-femmes. » Plus on a de prétention à un Art qu'on ne poſsède pas, plus on fait de mal en l'exerçant «.

28.

Eſſai de réflexions ſur le tort que fait à la ſanté l'abus des remèdes les plus uſités en Médecine; par le Docteur G. M. DE RAVENNE, en italien.

On ſe dira aiſément la plus grande partie de ce qui eſt contenu dans cet Eſſai; le

passage suivant, qui termine l'ouvrage, en donnera encore une idée plus exacte. » La philosophie Pythagoricienne enseignoit pendant plusieurs années à se taire, & ce silence étoit réputé une fièvre ; plût au ciel qu'il y eût une Médecine qui enseignât pendant quelque temps à ne rien faire « : *l'expectation* !

29.

Dissertation sur le lait ; par le Docteur SAMUEL FERRIS, en anglois.

Ceux qui se disposent à concourir au Prix proposé par la Société Royale de Médecine sur le lait, ne doivent pas négliger de consulter cet ouvrage couronné en 1782 par la Société Harveienne d'Edimbourg, & qui paroît, au jugement du Public, avoir mérité le Prix qui a été décerné à l'Auteur. Ils y trouveront entre autres choses fort utiles & contraires aux opinions reçues, » que l'air ne s'engendre point dans le lait quand on le bat pour en tirer le beurre ; mais que la chaleur raréfie seulement celui qui existoit déjà ; = que le chyle & le sang ont entr'eux d'autres différences que le défaut de la partie

colorante du ſecond, & que c'étoit une erreur très-préjudiciable aux malades que de ſurcharger leur eſtomac d'alimens, dans pluſieurs maladies telle que la phtiſie, avec l'idée d'introduire dans leurs vaiſſeaux de ce prétendu ſang décoloré; = que le lait eſt ſecerné du ſang, & que par conſéquent le chyle a dû être converti en ſang avant de gonfler les mamelles ſous la forme de lait «.

La promptitude avec laquelle le lait ſe rend dans les mamelles vuides, immédiatement après un repas, & le goût que cette liqueur conſerve des alimens pris depuis très-peu de temps, ne ſont pas en effet plus ſurprenans que la promptitude avec laquelle l'urine, ſéparée certainement du ſang, s'écoule & porte avec elle l'odeur des alimens & des boiſſons qu'on a priſes peu de minutes auparavant. On lira auſſi dans cette diſſertation, des obſervations dont il réſulte que le lait convient en lavement dans les fièvres putrides.



30.

* *Des fausses apparences des maladies bilieuses* ; par M. Franck, Médecin Allemand, en latin.

On abuse souvent des vomitifs : ils ne sont pas indiqués » toutes les fois qu'il y a, dans les maladies, mouvement extraordinaire de la bile & même envie de vomir & vomissement. = Donnera-t-on l'émétique aux personnes qui vomissent de la bile en allant sur mer, en voyageant en voiture assises le dos tourné vers les chevaux, à celles qui vomissent de la bile après un accès de colère, une peur, une chûte, une blessure, après les douleurs de l'enfantement, la migraine, l'inflammation de l'estomac, des intestins, les spasmes hystériques, hypochondriaques, le tournoiement au pilori, &c. « ? S'il existe de fausses apparences de maladies bilieuses dans les personnes en santé, à combien plus forte raison ne doit-on pas se défier des signes qui pourroient être pris pour des symptômes de ces maladies dans les malades? Les fautes que l'on commettroit à cet

égard, ne pourroient être que d'une très-grande conſéquence.

» D'un autre côté, il y a des maladies d'une nature bilieuſe dans leſquelles la bile exige que les vomitifs ſoient preſcrits dans les commencemens, & les ſignes qui indiquent ce remède, ſont quelquefois équivoques au commencement des épidémies «.

M. *Franck* s'accorde avec M. STOLL pour établir que » les joues colorées comme avec du minium, & dont la rougeur fait place à un verd jaunâtre, ſont un des plus sûrs indices que les viſcères regorgent de bile, & que les vomitifs conviennent «.

Nous accorderons à M. Franck que le danger des vomitifs eſt déjà très-grand par la difficulté qu'il y a de diſtinguer dans les maladies, les vraies affections bilieuſes qui indiquent ces remèdes; nous irons plus loin : la diſtinction faite, ils ſont encore pour le moins auſſi dangereux à pluſieurs autres égards. C'eſt du *tartre émétique* dont on fait le plus ſouvent uſage; or il n'y a d'abord point de règle sûre pour le préparer également par-tout; de ſorte que les Médecins les plus circonſpects ne peuvent jamais être certains de l'effet de la doſe qu'ils preſcrivent.

M. DURANDE, Médecin à Dijon, a le premier réclamé contre cet abus, en comparant la négligence avec laquelle on prépare ce remède d'usage presqu'universel, avec l'exactitude puérile qui préside à la confection de la *thériaque*, d'un usage peu fréquent en Médecine, & exempt de tout inconvénient. = La manière de faire prendre ce remède n'est pas moins dangereuse. Des Chirurgiens de campagne le donnent en poudre sur la pointe d'un couteau; de malheureux Paysans le prennent ainsi, le délayent avec la salive & l'avalent; le Chirurgien leur recommande de boire, & part.

On a ailleurs, & même à Paris, une autre manière de donner l'émétique, répréhensible aussi à quelques égards; c'est d'en faire une forte dissolution dont on met ensuite une cuillerée ou deux dans chaque verre de tisane, de bouillon; nous ne croyons pas possible que le mêlange de cette dissolution se fasse parfaitement par une simple infusion confiée à la main d'une garde malade ou de tout autre assistant; la boisson, le bouillon glissent, l'émétique s'accumule, les accidens s'aggravent, & l'inflammation survient.

31.

Obſervations pratiques ſur les maladies vénériennes, traduites de l'Anglois du Docteur Svédia'r, par M. Gibelin, Médecin à Aix en Provence.

Quoiqu'*Aſtruc* ſemble avoir épuiſé tout ce qu'il y avoit à dire ſur les maladies vénériennes; que la ſagacité de cet habile Médecin, aidée de ſa longue expérience, ait embraſſé tout les cas, & qu'il paroiſſe n'avoir laiſſé à ſes ſucceſſeurs que très-peu de choſes à découvrir ſur le ſujet qu'il a traité; *M. Svédia'r*, également éclairé par une pratique ſage & raiſonnée, ſuit avec ſuccès la même carrière, & va quelquefois plus loin que ſon guide.

Au milieu des erreurs & des paradoxes meurtriers que l'ignorance & la cupidité ont amoncelés depuis Aſtruc, touchant la cruelle maladie qui empoiſonne le germe de la vie, les préjugés établis, l'entêtement ſoutenu, l'intérêt perſonnel, permettent-ils d'entendre, de goûter des préceptes fondés ſur l'expérience & l'obſervation, d'où réſultent

des vérités consolantes pour le Public, & de grandes lumières pour les Médecins ?

Tout est *vérole* aux yeux de beaucoup de personnes : des particuliers que les suites du libertinage effraye, des charlatans qui font un commerce barbare de certaines drogues, des Gens de l'Art qui veulent cacher leur impéritie, & en déguiser les suites fâcheuses. Si l'impartialité tenoit la balance, on trouveroit qu'une grande partie de ceux à qui on administre les remèdes antivénériens, ont d'autres maladies que celle qui les exige ; mais il est plus commode d'appeller cent maladies d'un seul nom, que d'apprendre à distinguer cent causes diverses ; le pronostic est plus consolant, les promesses plus séduisantes, & le traitement plus lucratif.

Pour autoriser cette manœuvre, on a prétendu, contre toute vraisemblance, » que le virus vénérien peut être absorbé dans les vaisseaux, sans que cette absorbtion soit précédée d'aucune affection des parties génitales ou de quelqu'autre partie extérieure du corps. = Des écrivains modernes assurent même qu'on peut prendre cette maladie en couchant dans le même lit & avec ou après une personne qui en est infectée «.

M. Svédia'r s'élève contre ces deux erreurs; le doute modeste qu'un aussi bon observateur oppose à la première, est un motif de persuasion pour nous; nous ne regardons l'autre que comme la mauvaise excuse des personnes qui craignent de convenir de la vérité. Cet Auteur détruit le préjugé qu'une personne qui a été une fois infectée, ne peut, pour ainsi dire, jamais se regarder comme radicalement guérie; source d'inquiétudes & de tourmens infinis; il examine » si le virus vénérien dans une femme, infecte jamais son lait, & par conséquent si l'infection peut se communiquer à l'enfant par le lait seul sans qu'il y ait aucun ulcère aux mamelons ou dans leur voisinage, & il n'est pas de cet avis «. Nous avions en effet regardé cette nouvelle source de la vérole, comme un troisième piége tendu à la crédulité par ceux qui y sont intéressés.

» C'est également une chose incertaine pour moi : savoir si la maladie vénérienne passe jamais d'un père ou d'une mère infectés, au fœtus dans l'acte de sa génération, en supposant que leurs parties génitales soient saines; ou si un enfant est toujours infecté dans le ventre d'une mère vérolée. Les enfans infectés

qui se sont présentés, tant à mon observation qu'à celle de quelques-uns de mes amis, à qui la pratique fournit fréquemment l'occasion de voir des enfans nouveaux nés, sembleroient fournir des preuves pour la négative «.

N'est-il pas affligeant de voir qu'une multitude d'hypothèses, adoptées comme des faits, n'ont d'autre fondement que des probabilités qui échappent aux yeux des connoisseurs, & qu'il faille ensuite tant de peine pour les réfuter ?

Les maladies vénériennes des enfans » proviennent de l'infection que leur ont communiqué dans leur passage, par le vagin de la mère, les ulcères qu'elle avoit en cette partie ; car la peau des enfans est alors à-peu-près aussi tendre que les parties qui, dans les adultes, ne sont pas couvertes de l'épiderme ; & c'est peut-être le seul cas où l'absorbtion du virus vénérien puisse avoir lieu, sans qu'il y ait d'ulcère ou d'excoriation à la peau «.

» Parmi les maladies auxquelles les hommes sont sujets, il n'en est aucune dont la guérison soit aussi facile & aussi certaine que l'est maintenant celle de la maladie vénérienne entre les mains d'un praticien judicieux & exercé ; = mais le mauvais traitement de cette maladie

fait ſouffrir & détraque bien plus que n'auroit fait la maladie elle-même, ſi on n'y eût fait aucun remède «.

» La *gonorrhée* eſt une inflammation locale & ſuperficielle de la membrane interne de l'urèthre, pareille à celle de la membrane muqueuſe du nez ou du poumon dans les rhumes. = La matière de l'écoulement n'eſt pas du *pus*, beaucoup moins du *ſperme*; c'eſt ſimplement le *mucus* de l'urèthre ou du vagin, *ſéparé* en plus grande quantité que de coutume, & *altéré* dans ſa couleur & dans ſa conſiſtance. = Il en eſt de cette excrétion, comme des écoulemens muqueux du nez ou du poumon, dans les rhumes de cerveau ou de la poitrine, dans leſquels le mucus prend à-peu-près la même conſiſtance «.

Rien ne paroît plus ſatisfaiſant que cette théorie; rien de plus analogue à la pratique; rien de plus propre à préſerver des attentats de la charlatannerie.

Tout autre ſtimulus que le vénérien peut occaſionner la gonorrhée; M. Svédia'r ſe l'eſt donnée avec une injection d'eau rendue très-âcre par l'alkali-volatil-fluor. On peut préſumer de là que l'humeur ſtagnante des parties de la femme & du gland de l'homme, eſt

ſuſceptible, dans certaines circonſtances, de ſe rancir & de contracter une acrimonie propre à créer le ſtimulus qui cauſe la gonorrhée ; ce moyen de contagion eſt plus vraiſemblable que de ſuppoſer toutes les perſonnes qui donnent la gonorrhée, infectées par une communication antérieure ; car enfin peut-on croire que toutes ces maladies deſcendent d'une ſeule ? Et cette premierè elle-même, d'où ſeroit-elle venue ?

L'Auteur ajoute aux ſecours connus & généralement employés par les gens de l'art dans les gonorrhées, » les injections huileuſes ou mucilagineuſes combinées avec l'opium, ou avec les préparations mercurielles les plus douces «. Il en fait, d'après ſon ſyſtême, la baſe du traitement ; il prévient » que la maladie peut être également bien guérie ſans aucune application extérieure, mais qu'elle durera plus long-temps «.

Nous n'avons trouvé nulle part des connoiſſances auſſi préciſes, des détails auſſi utiles, des règles auſſi ſûres pour le traitement des maladies vénériennes terribles qui ſuſpendent l'écoulement de l'urine, que dans le ſavant Ouvrage de M. Svédia'r ; cet article eſt un chef-d'œuvre de lumières qui man-

quoient à l'art de guérir ; on auroit peut-être des objections à faire à l'avis qu'il ouvre d'*inoculer le virus vénérien* par le moyen d'une bougie pour rétablir la gonorrhée, si les guérisons qu'il a obtenues d'une pratique aussi extraordinaire, ne paroissoient pas autoriser en quelque sorte cette ouverture.

On n'admirera, on n'adoptera pas moins les préceptes de l'Auteur sur le traitement des *ulcères* vénériens, ses précautions pour empêcher l'absorbtion du virus qu'ils contiennent, ses recherches sur les moyens d'appliquer les topiques convenables aux parties affectées exclusivement, soit dans le canal de l'urèthre ou dans le vagin, & même dans la matrice; enfin ce qu'il dit du mercure, la manière dont il pronostique les effets de ce minéral, suivant les observations anatomiques les plus ingénieuses & les plus solides, les raisons qui ont déterminé son choix pour l'administrer sous la forme de frictions, & les règles particulières par lesquelles il les dirige, inspirent l'admiration & la reconnoissance.

Nous apprenons encore ici que le *sublimé corrosif* ne doit sa grande vogue qu'à la facilité avec laquelle il soulage d'abord les symptômes fâcheux ; que la terre feuilletée

mercurielle de M. PRESSAVIN, eſt le mercure combiné avec la crême de tartre, & que les pilules de KEYSER ſont composées du même métal réuni à l'acide nitreux.

32.

Lettre de M. MITTIÉ, Médecin à Paris, &c. *avec un précis des traitemens faits avec les végétaux, par ordre du gouvernement, ſur 20 ſujets attaqués de la maladie vénérienne.*

Il eſt rare de voir un zèle plus ardent que celui de l'Auteur. Les traits répandus dans le Public ſur ſon compte & les jugemens portés dans quelques écrits périodiques ſur ſes moyens, ne ſemblent point en donner une idée aſſez juſte; il prétend » qu'il eſt abſurde & auſſi contraire au bon ſens qu'à la ſaine Médecine, de croire que le *mercure* puiſſe convenir à tous les ſujets attaqués de la maladie vénérienne, & que ce remède eſt *toujours nuiſible* «. Le mercure peut, à la vérité, n'être pas le remède excluſif de la vérole; mais ce remède n'eſt pas toujours nuiſible; il guérit ſouvent au

contraire ; &, ſelon nous, toujours, lorſqu'il eſt bien adminiſtré.

Cette condition qu'exige le mercure d'être bien adminiſtré, eſt ſi difficile à remplir par la foule de ceux qui oſent appliquer ce remède, que M. *Mittié* n'auroit pas tort de prétendre qu'il eſt ſouvent nuiſible ; ainſi cet Auteur tire une fauſſe conſéquence d'un fait très-vrai quand il dit » que la vérole eſt moins dangereuſe aujourd'hui, que les mauvais traitemens employés à ſa guériſon «.

Si donc le mercure eſt toujours à craindre dans les mains ineptes qui ſont très-nombreuſes ; ſi les partiſans de ce remède en conviennent ; n'eſt-ce pas là une très-puiſſante raiſon de rechercher parmi les ſubſtances dont on peut uſer en Médecine, celles qui pourroient guérir auſſi ſûrement en n'expoſant à aucun inconvénient ?

Et pourquoi M. Mittié ſeroit-il exclu d'une carrière ouverte à tout le monde & dans laquelle l'humanité ſouffrante invite tous les Gens de l'Art ? Pourquoi ſeroit il expoſé à la critique parce qu'il y ſeroit entré ? Quel ſeroit le motif fondé de ceux qui refuſeroient d'avance leur confiance à la découverte qu'il propoſe d'un antivénérien ſûr & innocent

même dans les mains des ignorans ? Attaqueroit-on ſa perſonne ? Il eſt Docteur-Régent de la Faculté de Paris, & pourroit-on juſtement lui refuſer à ce titre, l'attention qu'on a accordée à mille gens qui ont propoſé le mercure ſous mille formes diverſes, ſans connoiſſance de cauſe, & ſans autre appui que l'audace de leurs promeſſes ? Lui reprocheroit on ſes procédés ? Ils n'ont rien que de louable : bien loin de faire un ſecret de ſon remède, ni de diſſimuler ſa méthode, il la rend publique ; il travaille ouvertement à la perfectionner ; il la recommande à ſes confrères ; il demande au Gouvernement qu'elle ſoit jugée par une comparaiſon de faits.

Seroit-on enfin prévenu contre la nature du remède ? On n'y trouvera rien qui ne ſoit très-propre à donner au contraire de la confiance : aſſurer » que preſque *tous les végétaux* ſeront entre les mains de tous les Médecins, autant d'antivénériens plus efficaces que le mercure «, ce n'eſt contredire à aucun principe ; mais annoncer une découverte précieuſe, très-compatible avec les connoiſſances botaniques que la Médecine s'eſt appropriées ; il faut ſeulement la vérifier.

L'opinion de M. Mittié, n'eſt d'ailleurs pas tout-à-fait dépourvue de partiſans; ſans rappeller ici que beaucoup de Médecins ont foi à ſa découverte, un autre Médecin de Paris n'a-t-il pas trouvé un antivénérien dans une plante, la ſaponaire (*Voyez* 1785 *page* 145)? Le *rob antiſyphilitique* du ſieur *Laffecteur*, approuvé par la Société Royale de Médecine, n'eſt, dit-on, compoſé que de végétaux. On raconte qu'autrefois la vérole & la lèpre étoient une ſeule & même maladie; elles doivent donc participer de la nature l'une de l'autre; or, un ouvrage récent de la même Compagnie ſur la lèpre (*ci-devant pag.* 71), apprend qu'il n'eſt poſſible de guérir la lèpre que par des végétaux.

On doit donc conſidérer les aſſertions de M. Mittié en faveur des propriétés antivénériennes de certaines plantes, comme des propoſitions qui n'ont rien de contraire aux principes de la Médecine; il a pour défendre ſes motifs, ſon expérience, comme ceux qui ſoutiennent la cauſe du mercure. Chaque parti déprime également l'objet des éloges de l'adverſaire, pour faire accorder la préférence à ſon protégé; c'eſt aux faits ſeuls à décider les ſuffrages.

Nous ſouhaiterions que le réſultat des expériences confirmât le ſuccès des recherches ſur le nouvel antivénérien ; le Public y gagneroit un remède propre du moins à être ſubſtitué au mercure dans bien des cas particuliers où aucun traitement mercuriel n'eſt praticable. Nous voudrions auſſi que les opérations relatives à des épreuves d'où dépend le ſalut d'une multitude de ſujets, fuſſent toujours faites avec équité, déſintéreſſement, honnêteté, humanité ; & ſur-tout, que les relations de ces épreuves, ne puſſent pas être enviſagées comme des pièces où perceroient la méſintelligence des Médecins entr'eux, le peu de décence des procédés réciproques de quelques-uns, & les paſſions qui les porteroient à ſe nuire les uns aux autres, ſans égard pour eux-mêmes, ni pour le Public.



33.

Obſervations ſur les maladies vénériennes; par feu *M. Antoine-Nunés-Ribeiro* SANCHÈS, publiées par M. ANDRY, Médecin à Paris.

Si ce n'eſt la cupidité, c'eſt la prévention qui obſcurcit les connoiſſances relatives à la maladie vénérienne. Malgré l'autorité du Docteur *Sanchès* & le poids des approbations dont ſon ouvrage eſt muni, on aura peine à ne pas attribuer à la prévention les aſſertions ſuivantes.

» J'ai abandonné le ſentiment des Auteurs qui ont écrit depuis l'année 1530, ſavoir, que la maladie vénérienne avoit diminué de férocité trois fois depuis ſon apparition, & qu'elle ceſſera à la fin comme la lèpre «. L'Auteur croit au contraire qu'elle eſt plus dangereuſe que jamais, parce qu'elle attaque l'intérieur des viſcères ſans ſe manifeſter au dehors, & qu'elle influe ſur toutes les générations. C'eſt à elle qu'il attribue dans les enfans, » les vices de conformation, tels que l'ouverture de l'urèthre mal placée, l'imperforation de l'anus, = le retard de la denti-

tion, = la noirceur, la carie des dents, les tranchées avec excrémens verdâtres « : ſignes de maladies bien différentes ſuivant tous les autres Auteurs. = » Les vers, le vomiſſement, la demangeaiſon du nez, la petiteſſe du pouls, les défaillances, l'épilepſie, = les maux d'yeux, les glandes engorgées, le ramolliſſement & la courbure des os, les puſtules au viſage, = enfin l'activité & la vivacité de l'eſprit, ſont, ſelon M. Sanchès, d'autres ſignes *certains* de vérole «.

N'ayant eu aucune de ces maladies pendant l'enfance, vous vous croirez ſains, & vous ſerez dans l'erreur : » ſi vous n'avez pas le tempérament décidé, c'eſt-à-dire ſanguin, cholérique, phlegmatique ou mélancholique, & qu'il ſoit de la claſſe de ces tempéramens aujourd'hui ſi communs ; que vous ſoyez délicat, vif, ſpirituel, ſenſible ; que vous ayez la poitrine & les épaules ou mal conformées ou avec des os minces & grêles, une petite taille, les traits déliés & ſans caractère « ; ſuivant M. Sanchès vous avez la vérole. Si l'idée de cette maladie entraînoit réellement une eſpèce de déshonneur, combien d'enfans déshonoreroient leurs parens ſans s'en douter !

Et vous filles? reſſentez-vous des » coliques d'eſtomac, du bas-ventre, vos règles ſe dérangent-elles, avez-vous des fleurs blanches, des glandes au cou, au ſein, des affections hiſtériques, convulſions, défaillances, palpitations de cœur effrayantes? == Femmes; êtes-vous ſtériles? == groſſes; faites-vous une fauſſe-couche ou une couche malheureuſe; == s'enſuit-il des maladies du ſein, un lait répandu, la phtiſie, des fièvres pourprées? == devenez-vous, au temps critique, hydropiques ou maniaques «? Meſdemoiſelles, Meſdames, mille pardons pour le très-peu galant M. Sanchès; ſi vous interrogez ſon ouvrage, il vous répondra que vous avez la vérole, & ſon Traducteur ne le contredira point.

A ce compte-là ne demandons plus quelles femmes ont cette maladie; mais plutôt quelles ſont celles qui ne l'ont pas?

Enfin tout le monde l'a, ſuivant l'hypothèſe de l'Auteur; » elle ſe montre par la multitude infinie de maladies chroniques, par la diminution de la taille (pour la ſeconde fois) & de la vigueur des individus, == par les maux d'yeux, les écrouelles, les épaules de travers, l'épine du dos courbée, les jambes crochues, une petite taille, (encore

une fois) mince, ſans muſcles prononcés & ſans conſiſtance des os. == Elle ſe manifeſte dans les fièvres quartes rébelles, la goutte, les rhumatiſmes, l'hémiplégie, la manie, la ſurdité, les ophtalmies, la jauniſſe, les palpitations, la fièvre hectique, le ſcorbut, l'hydropiſie, la phtiſie, l'apoplexie, les affections hypochondriaques, la paralyſie, l'épilepſie, les fièvres malignes, &c. &c.

C'eſt, ou peu s'en faut, dans cet ouvrage comme dans celui de MESMER : il n'y a qu'une *maladie*, la vérole ; qu'une *vie*, celle des vérolés ; qu'une *ſanté*, celle des perſonnes qui ſeroient ſans vérole ; qu'un *remède*, le voici.

Le bain de vapeur à la ruſſe, dans un endroit très-chaud, propre à exciter de très-grandes ſueurs, aidé par les frictions mercurielles ou par des pillules particulières très-compliquées, ou par le ſublimé corroſif à la doſe d'un quart de grain dans 24 heures, diſſout dans l'eſprit de grain. M. Sanchès ignoroit-il que cette ſubſtance eſt plus diſſoluble dans l'eau que dans les liqueurs ſpiritueuſes ?

Nous avons paſſé près de la moitié de l'ouvrage

l'ouvrage ſur les ſpaſmes, des épiſodes ſur les maladies des femmes en couches, & d'autres choſes étrangères au ſujet & de pur rempliſſage, pour arriver à ce que l'Auteur ajoute de la maladie vénérienne chronique, » on n'en a point parlé depuis cent ans, quoiqu'on ait traité de l'inflammatoire & des accidens qui s'en ſuivent. = Lorſqu'elle eſt une fois contractée, elle eſt preſqu'indomptable. = Une fille dans cet état ne guérit jamais parfaitement; qu'elle ſoit traitée ou laiſſée à l'abandon, tout cela revient au même «. Qu'on ne le croie pas!

» Il faut remarquer en paſſant, que jamais les eaux minérales n'ont eu autant de vogue que depuis que la maladie vénérienne eſt devenue chronique. On doit cette invention conſolante à l'ignorance des Médecins. = Quand ils étoient au bout de leur ſavoir, ils n'avoient d'autres reſſources que de conſeiller le ſoulagement paſſager des eaux minérales «.

» Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir mauvaiſe opinion des Médecins & des Chirurgiens; je parle en général; & lorſqu'on examine la manière dont ils ſont élevés dans les Univerſités, dans les Ecoles & dans les Hôpitaux, on conviendra = que l'état civil n'a

pas pris en conſidération cette claſſe d'hommes deſtinés à la conſervation de la vie & de la ſanté des ſujets & des citoyens ‹‹.

Nous joignons nos vœux à ceux de l'Auteur, pour l'inſtitution d'un *Tribunal de Médecine*, deſtiné à réformer les abus que les Médecins introduiſent dans cette ſcience.

34.

Obſervations de Médecine-pratique, quelle eſt l'influence des ſix choſes dites en Médecine : non naturelles ? par M. DESHAYES, Médecin.

›› J'ai étudié la Nature, je l'ai interrogée, & j'ai creuſé. J'ai vu des rapports réels entre les êtres ; rapports ſi eſſentiels, qu'aucune eſpèce ne peut être ſéparée du tout ou de l'enſemble ſans nuire a l'ordre ou à la perfection. J'en ai cherché la chaîne, & j'en ai trouvé une. Elle ne m'a point manqué juſqu'ici ; elle ne m'a point encore égaré. En la ſuivant exactement, j'ai remarqué que tout part d'un ſeul principe, & que tout y eſt ramené ; que les révolutions générales & particulières ne reconnoiſſent qu'un ſeul agent ‹‹.

N'allons cependant pas croire qu'il s'agit ici du *magnétiſme animal*, chimère déchue pour toujours de la vogue : c'eſt d'une autre chimère qu'il eſt queſtion ; c'eſt dans la *lymphe* que M. Deshayes trouve le ſiége de toutes les maladies. » Un individu animal dans toutes ſes parties, ſans exception, ne peut avoir que deux maladies (M. *Meſmer* prétendoit qu'on ne pouvoit en avoir qu'une) ; maladie de ſolution ou maladie de contraction. = Ce qu'on appelle maladies d'eſpèces différentes, priſes ſéparément, diſtinguées les unes des autres, = quelque partie, quelque fonction qu'elles attaquent, = ne diffère que par le plus ou le moins d'intenſité de la ſolution ou de la contraction ; bien plus, dans le milieu de ces deux contraires réſide la ſanté, & elle ne peut s'altérer qu'en déclinant d'un côté ou de l'autre «. = Ainſi » tous les médicamens poſſibles ne peuvent agir ſur nous que de deux façons, c'eſt-à-dire, en ſéparant, diviſant, diſſoudant ou en contractant, ſéchant, fortifiant, épaiſſiſſant ; alors l'on reconnoîtra que leurs vertus, en général & en particulier, relativement à la ſanté & aux maladies, ne diffèrent également que par l'intenſité des efforts de chacun d'eux «.

THÉMISON, qui vivoit dans le XLe. siècle du monde, avoit imaginé le ſyſtême que M. Deshayes prétend rajeunir aujourd'hui; la ſecte proſcrite des *méthodiſtes*, qui eſt connue, n'avoit même pas d'autre principe que ce ſyſtême. L'idée que nous en avons donnée ſuffit donc pour le faire rejetter de nouveau, & pour faire apprécier des *obſervations* adaptées à une erreur auſſi groſſière & auſſi dangereuſe.

Un ouvrage ſur la phyſique de l'homme, auquel M. Deshayes travaille, » éclairera par la ſuite ſes obſervations, les rendra plus intéreſſantes; il y en ajoutera d'autres qu'il ne doit pas placer ici : ce ſera une autre manière de voir les maladies & d'en rendre compte «. Cette manière mérite en effet que nous en rapportions quelques exemples.

» L'air trop chaud eſt fort pénétrant; il s'inſinue dans les plus petites capacités, il gonfle les humeurs, & élargit les vaiſſeaux; il déloge de la ſubſtance même de la *lymphe*, les fluides les plus tenus, les plus ſubtils, & les pourſuit en quelque ſorte par-tout, juſqu'à ce qu'il les ait chaſſés hors du corps par tous les émonctoires, particulièrement par les pores de la peau. Alors la *lymphe*,

privée de l'humide fin qui la pénétroit, qui l'assouplissoit, qui lui procuroit de l'extension, qui la rendoit capable de toutes les formes, & perméable dans tous les plus petits vaisseaux, avec les principes de chaque espèce d'humeurs à qui elle sert d'enveloppe, de matrice, de véhicule; alors, dis-je, elle s'épaissit ou se contracte, & avec elle tout ce qu'elle contient. Ainsi épaissie, elle engorge les plus petites capacités, & toutes les sécrétions en souffrent plus ou moins, suivant le degré de son épaississement, ou de celui de la chaleur qui l'opère : arrivée dans le cerveau, à l'origine, au principe, au point de la sécrétion du suc nerveux, elle l'embarrasse dans les organes sécrétoires. Si ces embarras sont plus ou moins nombreux, ils causent les affections comateuses, l'apoplexie, la paralysie, des morts subites. Delà les épanchemens, les extravasions de sang ou de tous autres fluides, apperçus à l'ouverture des cadavres dans les capacités du cerveau, occasionnés par la force de la circulation ou principe de vie, qui, trouvant trop de résistance dans les organes sécrétoires, dilate, crève les tuyaux sur leur longueur, &c. Delà encore, par une grande compression

des humeurs entre le centre de la circulation & les organes ſécrétoires, ſont formés & trouvés dans le cœur, dans les grands vaiſſeaux, dans les viſcères, des concrétions de toute eſpèce, des caillots de ſang, leur adhérence par la viſcoſité de la *lymphe*, par le *deſſéchement* des parois intérieures des capacités, qui ne ſont plus lubréfiées ſuffiſamment pour faciliter une circulation libre, & ſans retard «.

» Le vent de nord ou le très-grand froid, a donc ſes accidens particuliers. Mais les plus rigoureux ſont de roidir, de glacer des membres, quelquefois le tout; d'occaſionner des ſaignemens de nez, des crachemens de ſang, des pleuréſies, des fluxions de poitrine, &c. Alors, les maladies inflammatoires qui en proviennent, dégénèrent, & ſe terminent ſouvent en putridité, en gangrène, en ſphacèles. On le concevra, ſi l'on conſidère que les fluides de toute eſpèce, renfermés dans le ſang, ou plutôt dans la *lymphe*, agités par une circulation accélérée, preſſés dans leurs tuyaux par le froid, épuiſés d'une grande partie de leur humidité, dégénère néceſſairement, ſe déſorganiſent, fomentent des diſſolutions, des putréfactions, & occaſionnent le *deſſéchement*, par évaporation «.

On voit par ces deux paragraphes, de quelle commodité ſont les ſyſtêmes : le chaud, le froid, les vents, les alimens, les boiſſons, les excès, l'abſtinence, les fatigues, les veilles, le repos, les paſſions, tout agit, ſelon l'Auteur, ſur la lymphe ; le chaud & le froid la deſſéchent également. Il ſemble d'abord que le ſyſtême de M. Deshayes a été imaginé pour ſes obſervations ; mais on remarque bientôt en les liſant, que la plupart de celles-ci ſont faites pour le ſyſtême, & pour donner occaſion au développement des talens cliniques de l'Auteur.

35.

Manuel des Goutteux & des Rhumatiſtes ou l'art de ſe traiter ſoi-même de la goutte, du rhumatiſme & de leur complication, avec la manière de s'en préſerver, de s'en guérir, & d'en éviter la récidive ; par M. GACHET, Chirurgien.

Voici un autre ſyſtême général de maladies : aux yeux de l'Auteur tout eſt *goutte*, rhumatiſme goutteux ou goutte rhumatiſante ; parmi les cauſes de cette maladie, on lit

dans cet ouvrage : » défaut d'émanation, de transſpiration inſenſible, ſenſible, de tranſpiration-perſpiration, de moiteur, ſueur. ═ Sybarites modernes; Milon de Crotone, ſtagnations des humeurs, nature marâtre. ═ Viandes mortifiées, corrompues, habitude atroce (de manger les animaux), chairs pantelantes, cœur ſoulevé, horrible repas, barbarie, meurtre contre nature, Chaircuitiers, Cuiſiniers, Rotiſſeurs: Gens pour ôter à l'homme l'horreur du meurtre, & habiller des corps morts, afin que le ſens du goût, trompé par ces déguiſemens, ne rejette point ce qui lui eſt étrange. ═ Vénus, Comus, Bacchus, &c. hérédité, température «. ═ » Un gourmand eſt frappé d'apoplexie dans un repas; c'eſt la goutte. ═ Une femme ſuffoque de rage & de jalouſie; ce ne peut être que la goutte. ═ Nodoſités, concrétions, tranſmutations, pierres trouvées dans toutes les parties «; tout eſt goutte: & le ſeul M. Gachet poſſède le ſpécifique de cette maladie, il le nomme *élixir anti-goutteux*.

» Ce remède eſt un pont jetté ſur l'océan des maux qu'entraîne après lui le plus terrible fléau ſorti de la fatale boîte de Pandore «; & ce pont eſt mis en vente, avec approba-

tion, permiſſion & atteſtations, pour le bonheur de l'humanité, & au profit du marchand.

Récapitulons les cauſes générales des maladies chimériques, pour la plupart, qui dirigent la Médecine dans l'eſprit d'un grand nombre de Médecins. Chez les anciens, le reſſerrement & le relâchement des ſolides, la pituite, l'atrabile; l'archée recteur, la pléthore & la cacochymie; les modernes ont imaginé dans mille circonſtances, l'influx du fluide nerveux, la tenſion, le racorniſſement des nerfs, les obſtructions, l'acrimonie, les ſpaſmes, la lymphe épaiſſie, altérée, la tranſpiration répercutée, ce qu'on appelle *des humeurs*, les acides, alkalis, ſels du ſang, les virus, &c. Nous allons avoir occaſion de parler, dans les ouvrages ſuivans, de deux nouvelles inventions du même genre: les *puiſſances motrices* d'où réſultent les mouvemens des ſolides & les *mauvais ſucs* de la digeſtion.

Pourquoi toutes ces hypothèſes? Parce que peu de Médecins ſont inſtruits par les faits, & qu'il faut bien créer des ſyſtêmes dans le cabinet, lorſque ni malades, ni cadavres ne montrent la nature.

36.

* *Essai de Médecine théorique ;* par le Docteur J. U. GOTTLIEB SCHÆFER, en allemand.

Celui-ci prétend que le principe des maladies est dans les solides, & qu'il ne faut s'occuper d'autre chose dans les traitemens; la coction & l'évacuation des matières morbifiques, sont à ses yeux des êtres de raison. Ce système a quelque rapport avec celui dont il est question dans l'article suivant ; & nous allons discuter ce qu'il offre de contraire aux autorités les plus respectables, à la saine observation, à l'expérience. Nous nous garderons bien de juger nous-mêmes ; on jugera par le parallèle des faits.



37.

Elémens de Médecine-pratique de M. Cullen, traduit de l'anglois ſur la quatrième & dernière édition, avec des Notes dans leſquelles on a refondu la noſologie *du même Auteur, décrit les différentes eſpèces de maladies, & ajouté un grand nombre d'obſervations qui peuvent donner une idée des progrès que la Médecine a faits de nos jours;* par M. Bosquillon, Médecin à Paris. Tome premier.

L'enthouſiaſme des partiſans de *Cullen* étant diſſipé, le bruit d'une diſcuſſion élevée entre deux Traducteurs jaloux de mériter la préférence, étant appaiſé, & le choix du Public décidé en faveur de la traduction que nous annonçons, la circonſtance nous paroît favorable pour apprécier les connoiſſances que ce ſavant Médecin a conſignées dans ſon ouvrage : elles ſont immenſes ; les Notes du Traducteur ne paroîtront pas moins importantes ; mais on pourra reprocher à quelques-unes, de manquer d'ordre, de clarté, & ſouvent de préciſion dans l'application ; quoiqu'il en ſoit, ce ſont deux ouvrages en

un : également intéressans, également propres à persuader que si la Médecine peut être regardée comme un art conjectural, ce n'est que dans les mains des ignorans.

On ne peut pas dire, à la vérité, que cette production brille des feux du génie, qui caractérisent les écrits de nos grands maîtres ; ni qu'elle prenne place dans notre esprit, à côté des chef-d'œuvres d'*Hypocrate*, de *Sydenham*, de *Boerhave*, de *Vanswieten*, de *Morgagni*, de *Baglivi*, d'*Alpin*, d'*Haller*, de *Pringle*, de *Lind*, & de quelques autres; mais personne ne refusera à MM. Cullen & Bosquillon, le mérite de la précision dans les idées, de la richesse dans les développemens, de la vérité dans les images, & de cette touche particulière qui tient vraiment au génie & qui forme la judiciaire des Médecins. Si ce n'est pas une Médecine nouvelle que ces Auteurs nous présentent, c'est du moins ce qu'ils nomment, en parlant d'un ouvrage de M. Lieutaud, une *Médecine collective*, dans laquelle on trouve beaucoup de connoissances précieuses à acquérir, à côté de quelques autres qu'il importe de faire rejetter tout-à-fait.

La

La principale chose à rejetter à notre avis, de l'ouvrage de M. Cullen, est sa théorie; il est vrai » qu'il seroit difficile d'exécuter un plan de Médecine, sans tenter de former un corps de principes, en tirant de justes conséquences des faits, & en les généralisant convenablement«. Mais l'Auteur n'a pas borné sa théorie à cette marche sûre & même nécessaire; s'il traite par exemple des causes prochaines & éloignées des fièvres; il parle fort au long » de spasme, de constriction, de sympathie, de force motrice, de systême nerveux, de stimulans, de miasmes, de contagion, de vapeurs, des puissances absolues, relatives, sédatives, astringentes, & de plusieurs autres productions de l'imagination, ingénieuses, mais qui ne sont pas propres, comme le seroient des *faits*, à fournir de *justes conséquences*.

Pour faire valoir ses idées systématiques, M. Cullen commence par combattre celles de *Galien*, de *Paracelse*, de *Sthal*, &c. Ses réflexions sur ces sujets sont très-judicieuses, & conformes aux opinions reçues depuis les progrès de l'anatomie & la découverte de la circulation; mais ses discussions sur la doctrine de *Boerhave*, paroîtront-elles aussi exactes? il improuve totalement les vues de

ce ſavant Profeſſeur ſur les maladies *à glutinoſo ſpontaneo.* » Les cauſes que ce dernier en aſſigne ne ſont, ſelon la critique qu'il en fait, nullement vraiſemblables, & il eſt rare qu'on en puiſſe réellement prouver l'exiſtence «. Nous le demandons ; les cauſes précédentes, aſſignées par Cullen, ont-elles plus de vraiſemblance, & leur exiſtence eſt-elle plus aiſée à prouver ?

Croira-t-on, d'autre côté, avec l'Auteur, » qu'il n'y ait preſque pas de pages dans les aphoriſmes, où il ne ſe trouve quelqu'erreur, ou quelque choſe à déſirer ; c'eſt le propre des aphoriſmes de laiſſer beaucoup à déſirer ; ce ſont des traits de lumière deſtinés à ſervir de guides ; *Vanſwieten* les a rendu plus ſaillans par ſon ſavant commentaire : Cullen a préféré le travail d'une nouvelle doctrine, à la fonction de ſimple Commentateur ; aura-t-il réuſſi ?

Quelle eſt cette doctrine ? que les maladies procèdent » des différens changemens qu'éprouvent les puiſſances motrices & les mouvemens de l'économie animale. — Voilà quelle doit être la baſe de nos recherches dans l'étude des maladies qui affectent le corps humain «. Si vous êtes curieux de ſavoir

quelles ſont les cauſes de ces forces & de ces mouvemens ? M. Cullen vous répondra : qu'à la vérité » les fluides du corps humain éprouvent différens changemens morbifiques, d'où peuvent primitivement dépendre les maladies ; mais que l'on connoît rarement la nature de ces changemens, & que l'on ſait encore moins quand ils ont lieu ; = que les raiſonnemens purement hypothétiques n'ont nullement contribué à perfectionner la pratique de la Médecine, & qu'ils y ont ſouvent introduit des erreurs ; = que leurs funeſtes effets ont été particulièrement de détourner l'attention des mouvemens du ſyſtême animal, & de nous empêcher de les étudier «.

Ainſi, quoique M. Cullen reconnoiſſe que les fluides du corps humain éprouvent des *changemens morbifiques*, d'où peuvent *primitivement dépendre* les maladies, & qu'il convienne de l'inutilité & des funeſtes effets des *raiſonnemens hypothétiques* ; il eſt le premier à employer des raiſonnemens de cette nature pour contredire à une opinion bien établie par *Boerhave*, confirmée par *Vanſwieten* & adoptée par lui-même, puiſqu'il a

recours à *l'action des solides* qui ne sauroit être spontanée, à des *mouvemens* qui ne sont que des effets secondaires, & à des *forces motrices*, dont tout le jeu dépend de la quantité des humeurs & de leurs altérations.

C'en seroit assez des observations que nous avons faites jusqu'ici pour prouver l'inutilité, que disons-nous ? le danger des systêmes, & pour préserver les Lecteurs de Cullen de la séduction ; mais ces observations ne donneroient pas seules une idée suffisante de la critique à laquelle il a soumis le *Précis de Médecine* de LIEUTAUD, par la seule raison que ce cet Auteur avoit eu pour but de rassembler des faits, sans se permettre aucun raisonnement sur leurs causes, & sans suivre aucun plan de *nosologie méthodique*.

Lieutaud n'a pas écrit pour des Elèves ; il a supposé ses Lecteurs instruits des principes élémentaires, & même de la nosologie ; il a pensé, avec raison, que les causes immédiates des maladies se déroboient toujours à nos recherches ; que la méthode de former un Praticien déjà instruit théoriquement, consiste à lui présenter des faits sensibles, des symptômes évidens, des succès de remèdes constatés, des ouvertures de ca-

davres exactes. C'étoit auſſi l'avis de CHIRAC, premier Médecin du Roi, & en général des Médecins qui méritent le plus de confiance. Cullen en mérite ſans doute, d'autre part, une très-grande ; mais on eſt étonné de l'entendre dire » qu'un bon ouvrage de pathologie, appliqué à la pratique, ſans admettre aucun ſyſtême, doit avoir des effets pernicieux « : & reprocher à M. Lieutaud de » tenir encore à l'ancienne doctrine de la *coction* & de l'*évacuation critique* de la matière morbifique ; doctrine, ſuivant lui, fondée ſur une théorie ſubtile, & qui ne peut nullement être regardée comme un fait généralement reconnu «.

Quoique M. Cullen ait annoncé une nouvelle doctrine qui dût faire rejetter la pathologie humorale de Boerhave, & attribuer tous les phénomènes des maladies aux mouvemens des ſolides, & qu'il n'admettre pas la coction & les criſes ; on auroit eu tort de ſe prévenir par cette raiſon contre la thérapeutique de cet Auteur ; elle eſt par-tout ſage & éclairée par l'expérience, comme s'il n'eût point adopté de ſyſtême, & c'eſt à quoi l'on reconnoît les vraies connoiſſances indépendantes des écarts de l'imagination.

Il convient » que dans toute fièvre dont le cours est complet, il y a un effort de la nature qui tend à opérer la guérison « ; mais il ne croit pas » que le but de la Médecine dût être uniquement d'entretenir, de régler ces efforts, & de former les indications en conséquence, parce que les opérations de la nature sont très-précaires (un autre mot auroit peut-être mieux rendu celui de l'original), & que la confiance que l'on a eue dans les effets de la nature, a fréquemment donné lieu à une pratique négligente & sans action «. Or, une pratique bornée à laisser agir la nature, ne seroit pour ainsi dire point une pratique; cette méthode de guérir les fièvres, passeroit, avec raison, pour négligente, & manqueroit souvent son effet, parce que les causes multipliées de nos maladies, en rendent quelques unes si graves qu'elles sont au-dessus de la portée des secours naturels; c'est ce qui nous fait distinguer & employer la Médecine *expectante* dans les cas où nous croyons que la nature se suffira à elle-même, & dans les autres, la Médecine *agissante*, dont M. Cullen se déclare très-sagement partisan.

On a dans le livre de Cullen, bien d'autres

motifs de juger que son erreur n'a lieu que dans sa théorie, & que sa pratique est aussi recommandable que celles de Sydenham, de Boerhave, de Lieutaud; bien qu'il réfute ces derniers.

Les indications à remplir dans les fièvres selon Cullen, sont 1°. » de modérer la violence de la réaction; 2°. de dissiper les causes ou prévenir les effets de la foiblesse; 3°. d'arrêter ou corriger la disposition des fluides à la putréfaction «. *Sydenham* dit que » le sang des fièvreux exécute un mouvement qui tend à en séparer une humeur hétérogène ou à lui donner une nouvelle constitution, & que l'indication est d'aider à l'évacuation que la nature prépare. » L'avis de *Boerhave* est peu différent : » l'effet de la fièvre est la coction de l'humeur, sa séparation lorsqu'elle est cuite, & son évacuation ou la crise. == L'indication est de corriger l'âcreté qui irrite, d'évacuer les humeurs âcres qui gênent «. Quoique ces deux dernières doctrines, autorisées par *Hypocrate*, diffèrent de celle de Cullen; la méthode de guérir de celui-ci n'en est pourtant pas fort éloignée : comme eux il prescrit les remèdes convenables; comme eux il recommande la

ſaignée pour » diminuer la quantité des fluides d'où dépend l'activité du ſyſtême ſanguin, principe des *forces motrices* ; comme eux il emploie les émétiques antimoniaux ; comme eux il trouve le vomiſſement utile, moins, à la vérité, parce qu'il évacue les matières contenues dans l'eſtomac, exprime la liqueur des conduits biliaires & pancréatiques, &c. que par la raiſon qu'il détermine la circulation vers la ſurface du corps, & qu'il diſſipe le ſpaſme des petits vaiſſeaux «. Comme M. Cullen, M. *Boſquillon* penſe auſſi que la ſaignée & l'émétique ne ſont utiles, l'une que pour remédier à la tenſion des artères, & l'autre que pour arrêter le ſpaſme qui augmente ou détermine la fièvre, & non pas en chaſſant la matière morbifique «. Qu'importe donc qu'ils raiſonnent diverſement, puiſqu'ils agiſſent de même & qu'ils guériſſent non-ſeulement auſſi bien, mais encore par les mêmes moyens.

Nous ne ferons pas le rapport de chaque article de la *Médecine-pratique* ; nous citerons ſeulement les principales idées neuves que nous avons ſaiſies, & dans la partie de l'Auteur, & dans celle du Traducteur de l'ouvrage ; afin de donner, ſuivant leur but,

une idée des progrès que la Médecine a faits de nos jours. Cullen a ajouté plusieurs traits à nos connoissances, M. Bosquillon a rassemblé ceux qui étoient connus ailleurs dans des notes auxquelles on ne peut refuser le mérite de l'érudition. C'est ce qui a déterminé le choix du Public entre les deux traductions. Voici un apperçu des choses utiles & neuves que ce livre contient.

M. *Cullen.* » Dans les fièvres, il faut éviter autant qu'il est possible, toutes les impressions qui agissent sur les sens externes, parce qu'elles stimulent. = La chaleur externe, le mouvement, l'exercice de l'esprit, les alimens, le sentiment de la soif, les crudités contenues dans l'estomac, les matières fécales retenues dans les intestins, l'acrimonie de toutes les humeurs «, sont autant de stimulus à écarter par des moyens que tous le monde connoît. = » Le froid, les rafraîchissans, les sels neutres, la saignée, les évacuans émétiques, purgatifs, les antispasmodiques, les délayans, les sudorifiques, l'eau froide en très-grande quantité, les vessicatoires, les sinapismes, le quinquina, le vin, l'opium «; sont les remèdes généraux que l'Auteur conseille d'administrer

dans les fièvres, ſuivant diverſes circonſtances qu'il déſigne. » On ne peut eſpérer de grands avantages, ni craindre beaucoup de la puiſſance ſtimulante des *veſſicatoires.* = L'évacuation qu'ils produiſent n'eſt jamais aſſez conſidérable pour affecter tout le ſyſtême ; = elle n'affecte que les vaiſſeaux voiſins «.

M. *Boſquillon.* » Les fièvres intermittentes tendent à ſe diſſiper après le quatrième paroxiſme, comme Sydenham l'a le premier obſervé. L'uſage du quinquina en arrêtant le cours de la nature, empêche de faire attention à la durée des fièvres. = Toutes les ſubſtances *animales* ſont nuiſibles dans les fièvres à raiſon de leur tendance à la putréfaction. = Il faut prendre garde de donner les *boiſſons* en trop grande quantité à la fois. = Les *acides* diminuent le ton du ſyſtême artériel. = Il ne faut pas *ſaigner* dans les fièvres où il y a un certain degré de foibleſſe accompagné d'un ſentiment de froid. = La croûte inflammatoire exige que l'on réitère la ſaignée ; = elle eſt auſſi indiquée quand après cette évacuation, le pouls eſt devenu plus plein au lieu d'être reſté foible. = Il vaut mieux ſaigner les malades cou-

chés, parce qu'il y a moins de muſcles en action, & par conſéquent moins d'obſtacle à la ſortie du ſang. = Il faut toujours faire une grande ouverture par la même raiſon; = la réitérer à chaque ſaignée plutôt que de faire ſortir le ſang par la même ouverture. = On ne doit pas ſaigner pendant l'action des veſſicatoires. = Souvent les *purgatifs* nuiſent plus par la foibleſſe qu'ils occaſionnent, qu'ils ne ſont avantageux par le relâchement qu'ils procurent. = Si on les réitère ſouvent, la convaleſcence eſt longue & difficile. = Les évacuations qui ne ſont pas critiques prolongent la maladie (*Hypocrate*). = L'on preſcrit communément le *nitre* à trop petite doſe; donné à 10 ou 12 gros par jour, il pourroit être un remède puiſſant; on y joint avec ſuccès le vinaigre, pour pouſſer à la peau. = Souvent il n'y a point de moyen plus efficace de terminer les ſueurs qu'un grand verre d'*eau froide*; = elle arrête le vomiſſement; = elle eſt funeſte dans les fièvres inflammatoires avec inflammation locale, & aux nouvelles accouchées. = Les ſueurs critiques ſont toujours modérées; celles qui ſont abondantes, aggravent la fièvre ou la rendent plus rébelle. = Il eſt

préférable de donner l'*émétique* le ſoir, parce qu'il favoriſe alors le ſommeil & la ſueur. = Quand on craint que les *veſſicatoires* n'irritent dans les fièvres, il ne faut pas enlever l'épiderme. = Le *quinquina* eſt nuiſible quand la diſpoſition inflammatoire domine; = il eſt avantageux toutes les fois qu'il y a atonie, = particulièrement dans tous les cas où il y a ſymptôme de putridité, = & à ceux qui relèvent de maladies inflammatoires dans leſquelles il y a atonie ou foibleſſe. = Dans la fièvre lente nerveuſe accompagnée de ces ſymptômes, on peut hardiment en donner 2 onces en vingt-quatre heures ſans attendre le temps de la rémiſſion. = Il en faut 6 onces pour arrêter le retour d'une fièvre intermittente. = Pour la fièvre quarte, il en faut autant que l'eſtomac peut en ſupporter. = S'il ne réuſſit pas dans ces cas, c'eſt qu'on en donne trop peu. = Il eſt plus efficace de le donner en ſubſtance que ſous toute autre préparation, = on le donne en lavement mêlé avec la gomme arabique, pour qu'il reſte mieux ſuſpendu dans l'eau. = Il manque en général ſon effet quand il produit la diarrhée. = Si on l'unit aux purgatifs, il arrête

quelques paroxiſmes, mais ſi l'on inſiſte quelque temps, la maladie revient enſuite avec plus de violence. = Quand les congeſtions ſont diminuées, toute *évacuation* affoiblit & favoriſe le retour de la fièvre, les rafraîchiſſans même produiſent cet effet. = Lorſqu'aux ſignes de foibleſſe & de putridité, il y en a d'autres qui indiquent une irritation au cerveau, comme délire, aſſoupiſſement, &c. on a recours aux ſaignées de l'artère temporale & aux *ſang-ſues*. = Le *camphre* & le *muſc* ſont également indiqués; il faut les donner à grandes doſes. = Dans le délire purement maniaque, avec pâleur, flaccidité du viſage, langueur des yeux, ſans rougeur, ni inflammation, l'*opium* donné à grande doſe, eſt le remède le plus efficace «.

Le Traducteur ſupplée avec le même fruit à ce que *Cullen* a omis touchant les fièvres qui ſurviennent aux nouvelles accouchées. » En comparant ce qu'on a écrit ſur la fièvre *puerpérale*, avec ce que vingt années de pratique m'ont appris, je ne puis croire qu'il exiſte aucun genre de fièvre qui mérite ſtrictement ce nom, à moins qu'on n'appelle ainſi l'inflammation de la matrice, qui eſt quelquefois la ſuite de l'accouchement. = La

fièvre qui, dans certaines ſaiſons, a enlevé un grand nombre de femmes dans l'Hôtel-Dieu de Paris peu de temps après l'accouchement, n'eſt autre choſe que la fièvre *putride des Hôpitaux* ou la fièvre lente nerveuſe, portée à ſon plus haut degré à raiſon des circonſtances particulières où ſe trouvent les malades. = Lorſque les ſignes inflammatoires ſont évidens, il faut avoir recours aux ſaignées réitérées promptement, parce qu'il n'y a pas de maladie où il faille perdre moins de temps. = Le dévoiement ne doit pas nous arrêter ſur l'uſage des ſaignées. = Lorſqu'il y a putridité, le vomitif doit être préféré d'abord; = enſuite il faut recourir au quinquina donné à très-grande doſe «.

Le chapitre de la *goutte*, qui eſt fort étendu, eſt ſupérieurement fait, tant dans le texte que dans les notes, qui ſont conſidérables. » Il n'eſt pas poſſible de la guérir radicalement; = elle eſt une maladie du tempérament, qui dépend de la conſtitution de chaque individu, = ſi les médicamens ſont ſans effet, le régime peut au moins rendre la maladie plus ſupportable. = Il ſeroit fort avantageux pour les goutteux d'adopter im-

plicitement cette opinion ; ils ne ſeroient pas ſi ſouvent duppes de perſonnes intéreſſées, qui, ſous prétexte de les guérir, les amuſent par des remèdes ſans action, ou emploient ſans jugement ceux qui peuvent avoir les ſuites les plus fâcheuſes «.

Ce que les Auteurs rapportent de la *peſte*, n'eſt pas moins lumineux & fondé en fait & en autorités ; mais ils n'ajoutent rien d'eux-mêmes à ce que d'autres Auteurs nous ont appris.

38.

Phyſiologie de M. CULLEN, M. D. *traduite de l'anglois ſur la troiſième & dernière édition*, par M. BOSQUILLON, Médecin à Paris.

En ſe hâtant de publier cette traduction, M. Boſquillon nous a fourni à temps l'occaſion d'examiner mieux la théorie dont M. Cullen a fait la baſe de ſa pratique dans l'ouvrage précédent. La Phyſiologie eſt une ſcience ſuſceptible de ſe prêter à tous les caprices de ceux qui la cultivent ; elle en a eſſuyé d'innombrables; elle eſt amuſante, mais elle ſéduit malheureuſement trop de

jeunes Médecins ; elle les accoutume à rapporter tout ce qu'ils observent à de vaines *suppositions* ; elle dirige mal par conséquent leurs vues curatives, & la Médecine y perd plus qu'on ne peut se l'imaginer. On est tous les jours étonné de voir que des règles de pratique dictées avec l'appareil de la plus grande conviction de la part de celui qui les propose, n'ont pas d'autre fondement qu'une hypothèse, & l'habitude de voir dans le sens de cette hypothèse.

C'est pourquoi PRINGLE, un des Médecins instruits par les faits, prétendoit que l'empirisme étoit le moyen le plus efficace pour l'avancement de cette science : *Qu'il soit au moins raisonné*, *cet empirisme*, lui disoit un de ses confrères; *le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle, *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté.*

Quelles sont en effet les connoissances utiles à la pratique de la Médecine qui peuvent résulter des différens systêmes connus, par exemple, sur l'organisation des nerfs? Quel fruit a-t-on retiré des recherches, d'après lesquelles on s'est accoutumé à regarder un prétendu *fluide* qui circule dans les nerfs comme un des principaux agens des maladies?

Qu'a-t-on gagné pour l'Art de guérir, à une autre explication de l'influence des nerfs dans le trouble des fonctions animales par le jeu de leur partie *ſolide* ?

Ces deux ſyſtêmes qui ont diviſé les opinions des Phyſiologiſtes, ſont réunis en un ſeul par M. Cullen ; il admet, d'un côté, l'action d'un prétendu fluide nerveux, & il attribue, de l'autre, pluſieurs fonctions importantes, à celle des extrémités ſolides des nerfs, qui ſont auſſi inviſibles que le fluide.

» Le ſyſtême nerveux peut ſe diviſer en quatre parties ; (il falloit en cinq, ſuivant l'hypothèſe de l'Auteur ;) la ſubſtance médullaire, les nerfs proprement dits, leurs extrémités *ſentantes*, & leurs extrémités *motrices* ou fibres motrices ou muſculaires. = *Nous ſuppoſons*, ajoute-t-il dans un autre endroit, que la condition qui rend la ſubſtance médullaire propre à la propagation du mouvement, eſt la préſence d'un certain fluide que nous nommons en conſéquence *fluide nerveux* «. Ce fluide ſeroit donc la cinquième partie du ſyſtême.

» Les Anatomiſtes n'ont pas prouvé que les fibres muſculaires ſoient une continua-

tion de la ſubſtance médullaire du cerveau & des nerfs : cette opinion n'eſt pas même univerſellement admiſe par les Phyſiologiſtes; mais *je la ſuppoſe* ici, & j'eſpere la rendre par la ſuite ſuffiſamment *probable.*

De Haller convient » qu'il eſt très-difficile de prononcer ſur l'exiſtence de ces fibres, en ce qu'elles échappent aux yeux par leur petiteſſe, & qu'aucun moyen artificiel ne réuſſit à les rendre plus ſenſibles (*phyſiologia tom.* 8, *pag.* 319) «. Ce célèbre Phyſiologiſte n'eſt pas plus perſuadé de l'exiſtence du fluide nerveux (*ibid. p.* 313); il a eu recours à l'un & à l'autre de ces agens, pour expliquer quelques phénomènes de l'économie animale, tels que les ſenſations; mais il n'autoriſe point a en déduire les cauſes des maladies comme a fait Cullen dans ſa Médecine pratique : imaginer ainſi des cauſes inviſibles & contredites le plus ſouvent par les faits, c'eſt non-ſeulement détourner les Médecins de la recherche des véritables cauſes que la ſaine obſervation rend palpables ; mais encore leur indiquer quelquefois des traitemens que l'expérience réprouve.

Nous avons fait remarquer que quoique Cullen ne ſe ſoit pas garanti de l'erreur des

théories, il a ſu cependant éviter d'en commettre dans la pratique; nous répétons avec plaiſir que cette particularité le diſtingue & l'élève au-deſſus de la plupart des Ecrivains qui ont eu quelqu'indulgence pour les ſyſtêmes, & nous ſerons toujours d'autant plus diſpoſés à propoſer un tel modèle, qu'il eſt très rare de le voir imité.

S'il s'agiſſoit de ſavoir ce que c'eſt que l'ame, la *volition*, les ſentations d'impreſſion, de conſcience, de relation, l'attention, les idées *complexes*, la mémoire, l'imagination, le plaiſir, la douleur, l'irritabilité, la force vitale, les puiſſances inhérente, nerveuſe, animale, ſtimulante, tonique, le ſpaſme, les convulſions, &c. nous ne conſeillerions pas de lire les diſcuſſions métaphyſiques de Cullen ſur ces ſujets, nous préviendrions au contraire qu'il ne reſtera rien dans l'eſprit d'une lecture auſſi abſtraite & auſſi étrangère à la Médecine; & le prix du temps autoriſe le conſeil que nous donnons à ceux qui ſeroient curieux de ces matières, de lire plutôt LOCKE, *de l'entendement humain*; HELVETIUS, *de l'eſprit*; *la phyſiologie de* HALLER, & la partie de l'hiſtoire naturelle du célèbre BUFFON, qui traite de l'homme.

» La différence de l'état du *fluide nerveux*, dans les extrémités *ſentantes* des nerfs, eſt occaſionnée par les différentes cauſes qui produiſent un degré différent de *ſenſibilité*; & il eſt *probable* que ces différens états des extrémités ſentantes, ſont analogues aux différens degrés d'*excitement* du cerveau, — les *extrémités motrices* ou les fibres muſculaires peuvent auſſi être dans un état différent par rapport à l'excitement. Il eſt *probable* que c'eſt delà que dépend leur *contractilité* «. Etoit-il néceſſaire de créer tant de mots qui ne ſeront vraiſemblablement jamais françois, pour rendre des idées que la langue angloiſe a exprimés naturellement & ſans efforts ?

C'eſt par le moyen de ces deux propriétés des organes, ſavoir la ſenſibilité des nerfs produite par le fluide nerveux & la contractilité des fibres motrices que M. Cullen explique le méchaniſme de toutes les fonctions, celui de la circulation, de la reſpiration, de la digeſtion, des ſecrétions, & de la nutrition; la vie & la mort ſont expliquées par le même moyen. » Tandis que les réſiſtances augmentent conſtamment dans les vaiſſeaux, l'irritabilité des fibres motrices &

l'énergie du cerveau diminuent. = Il eſt *probable* que le même effet (dans les vieillards) eſt particulièrement dû à l'affoibliſſement & à l'extinction totale de l'excitement ou de la puiſſance vitale du ſyſtême nerveux, & à des cauſes fort indépendantes de la circulation du ſang....«. Tout cela paroît fort peu d'accord avec les connoiſſances de l'économie animale établies ſur l'obſervation ſans le concours des ſyſtêmes.

On ſera dédommagé en partie du temps qu'on aura employé à entendre M. Cullen ſur les choſes précédentes, ſi l'on fait attention au réſultat de ſes recherches *ſur le ſang des animaux*; cet article eſt très-intéreſſant; il ſera peut-être, aux yeux de quelques lecteurs, le ſeul de tout l'ouvrage qui contienne des remarques aſſez utiles pour avoir place dans un traité de phyſiologie dont l'Auteur eſt juſtement célèbre par d'autres Ecrits.



39.

Méthode pour traiter toutes les maladies; très-utile aux jeunes Médecins, aux Chirurgiens, & aux Gens charitables qui exercent la Médecine dans les campagnes; par M. VACHIER, Médecin à Paris.

Rien de plus *ſéduiſant* que l'Epître de l'Auteur aux jeunes Médecins. » Ce n'eſt pas un ſyſtême produit de mon opinion que je vous donne; c'eſt, Meſſieurs, le réſultat de ce que j'*ai vu* dans les malades; c'eſt le récit des traitemens que *j'ai* adminiſtrés. = Ce ſont les fruits de mon obſervation & de mon expérience; = des connoiſſances que *j'ai* acquiſes par l'étude & la pratique de la Médecine pendant quarante ans, = dans les Gens de tous les états, dans les villes & dans les Gens de la campagne «.

Rien de plus *modeſte* que ce qu'il dit lui-même de ſon livre. » La manière dont *je* vois les maladies & dont *je* les décris, eſt leur véritable point de vue. = *Ma Méthode* d'adminiſtrer les ſecours de la Médecine, eſt

des plus convenable. = De tous les ouvrages qui ont été donnés pour inſtruire & former les jeunes Médecins à la pratique, *je* n'en ai vu aucun qui puiſſe les guider auſſi sûrement que *ma Méthode.* = *Ma Méthode* vous ſera d'une grande utilité, & elle vous mettra bientôt en état de rendre les plus grands ſervices au Public. = *Je* ne vous recommande pas une ſeule lecture de *ma Méthode*; *je* vous invite à l'étudier avec la plus grande attention. = Avec ces attentions, vous ne pourrez pas vous méprendre ſur les cauſes; & *je* puis vous aſſurer qu'avec toutes ces attentions, non-ſeulement vous ne ferez point de fautes, mais vous aurez tous les ſuccès poſſibles. = *Je* vous prie de ne pas vous rebuter par un ſtyle agreſte & monotone, & d'être perſuadés que vous en ſerez dédommagés par les bons principes que vous y trouverez, &c. «.

Mais rien de plus *dangereux* que ce livre s'il parvient à être un des plus répandus, puiſqu'il reſtreint l'art de guérir dans une Méthode, comme on a mis en méthode l'Art du Peintre, du Doreur, du Maréchal ferrant, du Coëffeur de dames, &c.; il livre ainſi les malades aux mains ineptes & inconſidérées

» des Seigneurs, des Curés de village, des riches propriétaires qui ont la charité d'aller visiter les pauvres & de leur donner des remèdes; il persuade ces personnes qu'avec du zèle elles se trouveront en état de traiter les malades pourvu seulement qu'elles étudient: 1°. vingt-un articles du paragraphe 52; 2°. dix articles du paragraphe 143; 3°. ses classes; 4°. qu'ils tâtent de temps en temps le pouls des malades, & celui des gens sains qui seront à jeun; 5°. qu'ils examinent leur langue, &c.

Enfin rien de plus *embrouillé* que la prétendue Méthode que ce livre contient, comme on va le voir : tout y est lésion des parties: lésions simples, composées, aigües, compliquées, lésions chroniques, composées de lésions aigües & de lésions chroniques; lésions périodiques, lésions erratiques, &c. N'auroit-il pas mieux valu suivre les divisions adoptées antérieurement; si quelqu'un s'avise de croire qu'il aura conçu celles-ci, on doit s'attendre à bien des *quiproquo* de sa part.

» Chaque espèce de maladie appartient tantôt à une classe, tantôt à une autre; quelquefois elle appartient à trois classes. Il y a des maladies qui appartiennent à quatre classes;

classes ; = aussi l'Art de guérir est-il très-difficile. = Les plus grandes difficultés naissent 1°. de la ressemblance des maladies ; = 2°. de leurs différences ; = 3°. de leur nombre, qui est si grand, que jusqu'à présent tous les Médecins n'ont pu parvenir à donner des descriptions de toutes les espèces ; = 4°. de leur complication ; = 5°. de la multiplicité & de la diversité de leurs causes ; = 6°. de celles des remèdes «.

Mais pour mettre les Elèves à leur aise, » il y a, dit l'Auteur, beaucoup de maladies qui paroissent fort différentes & qui étant produites par des causes de la même espèce, exigent un traitement semblable ; par exemple un malade manque d'appétit ; un autre a mal à la tête ; un autre tousse & expectore ; un quatrième a la diarrhée ; un cinquième des nausées & des vomissemens ; & un sixième la fièvre continue. » Cependant ces six maladies, quoique très-différentes, viennent, la première, » des *mauvais sucs* faisant leur impression sur un estomac *foible* ; = la deuxième, des *mauvais sucs* engorgés dans les vaisseaux *foibles* des bronches ; = la troisième, des *sucs épais* engorgés dans les vaisseaux *foibles* du cerveau ; la quatrième, de ces

mêmes *ſucs* agiſſant ſur les fibres de l'eſto-mac très-irritables ; = la cinquième, des *mau-vais ſucs* agiſſant ſur les inteſtins ; = la ſixième, enfin, des *mauvais ſucs* engorgés dans les vaiſſeaux lymphatiques fort *foibles* «.

Mais d'où viennent tous ces mauvais ſucs ſi univerſellement malfaiſans, ſelon l'Auteur de la nouvelle méthode ? » De l'abus ou mauvaiſe qualité des ſix choſes *non natu-relles :* vieux ſtyle d'Ecole qui s'applique indifféremment à tous les cas, ramène tou-jours les yeux de l'Elève ſur des objets étran-gers, & détourne ſon attention des phéno-mènes des maladies qu'il faudroit obſerver excluſivement Voici comment M. Vachier obſerve ces phénomènes.

» Par exemple la fiévre putride eſt une maladie compoſée aigüe, = toujours pro-duite par l'*abus ou mauvaiſe qualité de ſix choſes non naturelles*. = L'abondance des *mauvais ſucs* qui ont réſulté d'une ſuite de *mauvaiſes digeſtions*, eſt capable de pro-duire toutes les léſions qu'on obſerve en même-temps dans cette maladie compoſée aigüe. En effet, une grande quantité *de mau-vais ſucs*, réſultans d'une longue ſuite de *mauvaiſes digeſtions*, = étant paſſée dans

le ſang, tous les vaiſſeaux lymphatiques s'engorgent de *ſucs* épais & groſſiers «....

» Par exemple la pulmonie eſt une maladie compoſée chronique, *cauſée par l'abus ou mauvaiſe qualité des ſix choſes non naturelles.* = Les *ſucs digeſtifs* corrompus, cauſent la léſion de l'appétit & de la *digeſtion*; la *digeſtion* léſée produit des *ſucs* qui ne ſont pas propres à la nutrition. = La pulmonie n'eſt une maladie compoſée chronique, que dans le cas où elle eſt cauſée par l'un des *abus des ſix choſes non naturelles* «.

Toutes ou preſque toutes les maladies étant cauſées par de mauvais ſucs, ſuivant le ſyſtême de l'Auteur, on ſent que la nouvelle méthode doit avoir principalement pour baſe l'uſage des purgatifs ; en effet, du temps que M. *Va chier* exerçoit la Médecine à Paris, la plûpart de ſes formules étant purgatives, avoit donné lieu à des plaiſanteries triviales ſur ſa ſignature, placée au bas de l'ordonnance.

L'abus des purgatifs n'eſt pas le ſeul qu'on aura à reprocher à l'Auteur de la nouvelle méthode ; une action perpétuelle de la part des Médecins qu'il ſe propoſe de former, doit, ſelon lui, tourmenter ſans ceſſe les ma-

lades : de quart d'heure en quart d'heure, au plus tard, de demi-heure en demi-heure jour & nuit, dans toutes les maladies aigües, ſans en excepter les fluxions de poitrine, diverſes tiſanes, ou potions, ou apozèmes, ou poudres, ou loocks, ou lavemens, &c. doivent être employés à délayer, à adoucir, à rafraîchir, à inciſer, à reſſerrer, à fortifier, à pouſſer par les ſueurs, les urines, les règles des femmes (& ſur-tout par les ſelles, le plus ſouvent de deux jours l'un), ces mêmes mauvais ſucs épais & groſſiers qui cauſent tout le ravage : il faut éveiller le malade, » le tirer de ſon accablement ou ſommeil pour le faire boire « ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que, ſans conſidération particulière, relative à l'état de chaque individu, tous ceux qu'on croira atttaqués de l'une des léſions décrites *groſſo modo* par M. Vachier, doivent s'attendre, s'ils tombent entre les mains des méthodiſtes qu'il aura formés, à prendre aux mêmes heures, quarts d'heures, minutes, préciſément les mêmes ingrédiens les uns que les autres, & à ſuccomber plutôt ſous le poids des ſecours de l'art, qu'à rien eſpérer de la nature pour leur guériſon.

Ce n'eſt certainement pas dans une telle méthode que l'on conſeillera de chercher la bonne Médecine. Quoiqu'en diſe M. Vachier, nous conſidérons les maladies ſous un *point de vue* tout-à-fait différent de celui qu'il aſſure être le *véritable ;* ſi nous avions la prétention d'*inſtruire & de former les jeunes Médecins à la pratique*, nous aurions grand ſoin d'ôter de leurs mains le livre de cet Auteur, & de les guider même par des préceptes préciſément contraires aux ſiens.

Nous leur dirions : les maladies qui procèdent de mauvais ſucs, ont beſoin du travail de la nature pour les préparer par la coction & les expulſer par la criſe ; la coction exige impérieuſement d'être reſpectée ; à peine permet-elle, dans de courts intervalles, de placer quelques médicamens propres, non à ſeconder cette opération, mais excluſivement à enlever les obſtacles étrangers qui la dérangeroient ; toute tiſane, poudre ou potion, qui relâche, ou irrite, ou amortit l'action des organes, dérange la coction ; & il eſt ſur-tout dangereux de prétendre deviner la criſe, ou de vouloir, plus cruellement encore, la forcer par l'évacuation du ventre.

L'aveuglement de pluſieurs Médecins, dont cette erreur infecte la pratique, eſt inconcevable : ce n'eſt que quand un ſujet a pu réſiſter aux efforts de la maladie & aux ſecouſſes bien plus accablantes d'un traitement importun, qu'ils obtiennent des ſuccès.

Nous reſtreignons il eſt vrai l'action du Médecin auprès du malade à peu de choſes ; mais ces choſes ſont les ſeules importantes : L'expectation vient infailliblement à bout du reſte. Nous n'exceptons pas d'entre les médicamens preſcrits par M. Vachier, & que nous proſcrivons, ceux qu'il deſtine à diminuer la fièvre. L'en croira-t-on plutôt que SYDENHAM ? » Je ne conçois pas, dit ce grand Médecin, le but de ceux qui adminiſtrent des remèdes propres à tempérer la fièvre ; tandis qu'ils ſavent que la fièvre eſt l'agent que la nature employe pour ſéparer les mauvaiſes humeurs & les expulſer «.

Les erreurs les plus eſſentielles & les plus dangereuſes qui puiſſent ſe rencontrer dans un livre élémentaire de Médecine, ſont donc deſtinées par M. Vachier non-ſeulement à former les Médecins, mais encore à leur ſubſtituer » les Seigneurs, les Curés

de village, & les riches Propriétaires qui ont la charité d'aller visiter les malades & de leur donner des remèdes ".

Au milieu de ces erreurs, nous avons admiré un morceau digne des plus grands éloges, qui paroît être le fruit d'une longue & saine observation, & qui fait regretter que l'Auteur n'ait pas, en observant, trouvé l'occasion de concevoir l'idée de réformer sa pratique. Nous voulons parler de l'exposition qu'il a faite de l'état de vingt individus, dans lesquels il décrit successivement les symptômes gradués de vingt maladies qui procédent des lésions de la digestion, suivant la gravité de ces lésions; nous n'avons rien vu de mieux fait dans ce genre.

Les mauvais sucs produisent dans le premier malade, des incommodités légères; dans le deuxième, une fièvre simple; dans le troisième, la toux & une espèce d'asthme; dans le quatrième, les fièvres intermittentes; dans le cinquième, la fièvre putride; dans le sixième, la fluxion de poitrine; dans le septième, l'inflammation du bas-ventre; dans le huitième la frénésie; dans le neuvième, des tumeurs; dans le dixième, la fièvre maligne; dans le onzième, la fièvre hecti-

que ; dans le douzième, la jaunisse ; dans le treizième les obstructions des viscères du bas-ventre ; dans le quatorzième, l'hydropisie ; dans le quinzième, l'obstruction générale des vaisseaux ; dans le seizième, l'obstruction du poumon & les tubercules ; dans le dix-septième, le crachement de sang ; dans le dix-huitième, la pulmonie ; dans le dix-neuvième, une suppuration interne & la fièvre lente ; dans le vingtième, la paralysie ; dans le vingt-unième, l'apopléxie ; dans le vingt-deuxième, l'hypochondriacie ou l'histéricie ; dans le vingt-troisième, les suppressions ou pertes des femmes.

Telles sont les vingt-trois classes des maladies qui forment les divisions de la méthode de M. Vachier, ou les vingt-trois racines d'environ deux mille maladies connues qui affligent le corps humain selon SAUVAGES. Il n'y en a pas une suivant l'Auteur moderne, & très-peu suivant Sauvages, qui procédent de l'influence de l'air, (*voyez ci-devant premier article*).

On trouvera très-satisfaisantes la description que M. Vachier fait de la jaunisse ou plutôt dans la *pléthore bilieuse* dans le onziéme individu, & de la pléthore sanguine

dans le quinzième. Deux affections très-communes auxquelles beaucoup de Médecins négligent de faire attention, pour suivie des systêmes étrangers aux causes des maladies, & contraires à leurs guérisons.

» Dans l'ictère, dit-il, les vaisseaux biliaires sont foibles, s'engorgent de chyle grossier; la bile ne peut plus parvenir à ses vaisseaux excrétoires, elle reflue dans les racines de la veine cave; de-là elle est portée dans le cœur, & ensuite dans tous les organes; elle teint la peau, & le blanc des yeux en jaune, plus ou moins foncé; elle altère la salive qui devient amère & âcre; elle diminue la quantité des urines, & les rend d'une couleur de safran foncé, ou couleur de souci, ou brunes; elle altère toutes les secrétions; les sucs de l'estomac en sont infectés, & deviennent irritans «. (*Voyez ci-devant n°. 2, pag.* 58 — 68.)



40.

Douze Commentaires sur les fièvres, conformes à la doctrine D'HYPOCRATE, par THOMAS GLASS, Médecin, en latin.

QUELQUES préceptes d'Hypocrate, retracés par un habile Commentateur, & placés immédiatement après les Ouvrages précédens, formeront un grand contraste. » Ce chef des Médecins se contentoit d'observer dans les maladies, les accidens qui lui paroissoient intéressans, & de les raconter suivant l'ordre journalier, dans lequel ils se présentoient, afin d'asseoir ses conjectures sur la guérison. Il n'a fait aucun système, il a employé peu de remèdes; c'est la nature qui guérit selon lui, (*Epid. Sect. V. Aph. I.*); il s'en tenoit dans les maladies ordinaires, pour ainsi dire exclusivement, à la diète & au régime. — » Comment en effet pouvons-nous prononcer avec quelque certitude sur les changemens qui arrivent dans les maladies, lorsque nous occupons sans cesse les organes à l'action de quelque remède ? — Les alimens placés à propos ne sont pas

incompatibles avec la fièvre ſelon Hypocrate.
= C'eſt dans les ſiècles ultérieurs qu'il faut chercher l'invention de ces évacuans artificiels, dont l'application convenable ou téméraire, eſt encore aujourd'hui un problême «.

Si on compare la méthode d'Hypocrate avec celle de M. Vachier, particuliérement dans les fluxions de poitrine (*ci devant pag.* 24÷), le contraſte ſera bien plus ftappant. » Outre cela, dit le père de la Médecine, lorſque le point de côté eſt continuel, & que les crachats ne ſortent point ; ſi vous donnez de la tiſane aux malades avant la rémiſſion de la maladie, vous les tuerez infailliblement. = Dans les maladies aigües, il faut rarement employer les purgatifs & ſeulement au commencement & après la guériſon. = Il ne faut évacuer & émouvoir que les humeurs qui ont ſubi la coction ; on ne doit jamais évacuer les humeurs crues, pas même au commencement des maladies, à moins qu'elles ne tourmentent par le beſoin que la nature a de les expulſer. La matière qui tourmente afin d'être expulſée (*turgens*), eſt donc la ſeule qui exige un purgatif au commencement des fièvres «.

» Le mot *turgere*, en grec *orgon*, être

pressé de sortir, signifie proprement être tourmenté par le desir du coït ; on a appliqué cette expression relative à l'amour, aux humeurs surabondantes dans les maladies ; parce qu'elles excitent une inquiétude, un malaise qui ne laisse pas plus de repos que les desirs amoureux «.

Nous n'avons rien lû de plus satisfaisant que ce Commentaire sur les jours décrétoires, & sur le jugement des maladies par les évacuations : par l'expectoration, par l'écoulement de l'urine, des sueurs, par les dépôts critiques. On nous saura gré de rapporter quelques traits saillans du douzième Commentaire sur les vessicatoires.

Quoique l'usage des *cantharides* soit très-commun, qu'il soit passé pour ainsi dire en habitude de les appliquer dans la plupart des fièvres graves, il reste cependant à décider quels sont les changemens que ce topique opère dans le corps humain. » Son effet procéde très-rarement, soit de l'évacuation qui en résulte, soit de l'irritation occasionnée par la douleur. = Les cantharides agissent par une propriété particulière sur les parties intérieures du corps & sur les humeurs. = Leur substance entame la peau &

& leurs principes ſe mêlent aux humeurs ; elles ont, on ne ſait pourquoi, plus d'analogie avec les organes qui contiennent l'urine ; = Elles exercent dans le ſang la fonction d'un vrai diſſolvant ; = elles liquéfient ce fluide au moyen du ſel âcre qu'elles lui communiquent «, comme le prouvent quelques expériences de *Baglivi*, & d'autres Auteurs que le Commentateur rapporte.

» L'Auteur d'une diſſertation ſur la fièvre nerveuſe, (*Obſ. de Médecine d'Edimbourg*, *vol.* 4.) convient que l'effet des cantharides l'a bien trompé dans ces maladies ; leur application empiroit évidemment l'état des malades. Déterminé par le cri général à les employer malgré leur mauvais ſuccès, il s'eſt convaincu qu'elles ne convenoient nullement. = Leur application fait naître le délire, les ſoubreſaults dans les tendons, & aggrave les accidens, s'ils exiſtoient déja ; = mais l'entêtement favorable à ce topique eſt tel que, quelques maux qui en arrivent, ils ſont toujours cenſés provenir de la maladie & de la négligence de quelqu'autres ſecours. Ayant vu pluſieurs fois, ajoute M. Glaſſ, des accidens ſurvenus pendant l'effet des véſicatoires, ſe diſſiper auſſi-

tôt après qu'ils ont été enlevés, on ne me fera pas croire qu'ils conviennent ſur-tout dans les affections de la tête & des nerfs.

» L'application des véſicatoires ne paroît pas non plus toujours utile dans les fièvres, puiſque quelques-unes jettent le ſang en colliquation & le convertiſſent, pour ainſi dire, en pus. De-là vient que des Médecins de Rome qui étoient du ſentiment de Galien (comme il y en a beaucoup aujourd'hui) ſuppoſoient que les ſymptômes graves de ces fièvres étoient produites par quelque qualité vénéneuſe, ils s'efforçoient en conſéquence d'attirer le venin au-dehors, par le moyen de deux, quatre, ſix véſicatoires; mais *Baglivi* a obſervé dans les mêmes cas, qu'il en réſultoit, le plus ſouvent, des convulſions, un violent délire, l'augmentation de la fièvre, un abſcès dans les viſcères & la mort. Ces accidens procédoient, ſelon cet Auteur, de la diſſolution du ſang, augmentée par le ſel cauſtique des cantharides, & par la matière âcre qui occaſionnoit la fièvre «. *De uſu & abuſu veſicantium.*

» Toutes les fois que l'on a appliqué les véſicatoires dans nos Hopitaux, à des malades en délire, lorſqu'ils avoient une fièvre aigüe

& la langue sèche, ils ſont morts, & pour la plupart en convulſion. Epouvanté par ces accidens ſouvent répétés, j'ai abandonné les cantharides, & employé avec ſuccès les émulſions raffraîchiſſantes & la ſaignée du front. = Si les Anciens ne faiſoient uſage du ſynapiſme qu'avec beaucoup de circonſpection, & s'ils le rejettoient dans la plupart des fièvres; à combien plus forte raiſon doit-on être circonſpect dans l'uſage des véſicatoires qui ſont plus actifs que les ſynapiſmes.

» Il ſera bon d'appliquer ce remède dans les affections froides, dans leſquelles la tête eſt affectée, & il vaut mieux alors le placer aux pieds. = Mais dans toute eſpèce de fièvre, une règle ſûre, eſt de n'appliquer les véſicatoires que quand le pouls eſt trop rare & languiſſant; ils conviennent au contraire rarement aux malades, dont le pouls eſt fréquent & rapide. = Ils réuſſiſſent dans les fièvres inflammatoires catharreuſes d'hiver, & dans d'autres maladies dans leſquelles le ſang tiré de la veine, eſt couvert d'un gluten ſemblable à un cuir, ou lorſque ce fluide eſt trop épais; = on a auſſi raiſon de ne pas les omettre dans les fièvres lentes, dans leſquelles il y a de la langueur, dans les affections

ſoporeuſes, où le pouls eſt rare & tardif ; = dans les petites véroles (à la manière de SENAC) quand le pouls eſt petit & languiſſant, & que les forces s'affaiſſent ſans qu'il y ait beaucoup de chaleur ; = dans les douleurs de cuiſſe, dans les fluxions, des yeux, de la gorge, dans les obſtructions. = Les Médecins expérimentés ſauront aſſez quelles parties ſont celles où il faut en faire l'application dans les maladies qui les exigent ".

41.

Hiſtoire & Mémoires de la Société Royale de Médecine, années 1780 *&* 1781 *; avec les Mémoires de Médecine & de Phyſique-medicale pour les mêmes années.*

Trois pièces dans leſquelles on trouve des choſes qui ont poſitivement trait à la Médecine proprement dite, telle que nous devons l'enviſager, ſortent, dans ce volume, des fonds que la Société a dans ſes porte-feuilles.

Nous ne mettrons point au rang des productions utiles à l'Art de guérir, les réſultats d'obſervations météorologiques & topo-

graphiques ; elles pourroient avoir leur utilité pour ceux qui les ont faites ; mais d'autres en tireront peu de secours. L'article des faits singuliers, n'est pas moins ingrat : quoique ces faits soient classés sous le titre de *Médecine-pratique*, la pratique des Auteurs qui les rapportent, n'apprend rien de neuf ni de bon à employer dans les mêmes cas. Quelle seroit, par exemple, l'utilité d'apprendre à nos Lecteurs qu'un homme étoit réglé, comme une femme, par un doigt de la main (*pag.* 287) ? Quant aux hypothèses sur les propriétés de diverses substances animales, végétales & minérales, qui n'ont pas été vérifiées sous les yeux de la compagnie qui les propose, c'est encore un des sujets dont nous nous sommes interdit de faire mention.

Il seroit également étranger au plan de notre ouvrage, d'y parler d'un Mémoire couronné en 1781 par la Société, *dans lequel on recherche quels sont les rapports des maladies épidémiques avec celles qui surviennent en même-temps & dans le même lieu, & qu'on appelle intercurrentes*, par M. RAYMOND.

L'ouvrage commence par cette hypothèse : » les temps, les saisons, les années produi-

ſent, par les intempéries ou les affections générales de l'air, des maladies aigües propres, *maladies régnantes générales* «. Elle eſt fondée ſur un épigraphe de FRACASTOR qui ſignifie que l'air inſinue les maladies dans les corps. On a déjà vu cette donnée très-gratuite, répétée par mille Auteurs & accréditée univerſellement, parce que perſonne ne s'étoit occupé de la détruire; elle eſt ſujette à des objections de la dernière force, & qui nous paroiſſent même inſurmontables (*Voyez ci-devant Article I.*).

L'Auteur admet des maladies ſtationnaires, des épidémiques & des intercurrentes, toutes produites, ſelon lui, par l'air; il n'y a que les endémiques & les pandémiques » qui procèdent de défauts autres que ceux de l'air, comme de la diète, &c. «. Delà il s'égare dans une multitude de diviſions, de ſous-diviſions, de diſtinctions qui nous ſemblent inutiles & même nuiſibles aux Médecins qui ne s'occupent que de guérir, & reſtreignent judicieuſement leurs études à l'art de connoître les maladies dans chaque ſujet & de choiſir les remèdes, en obſervant les effets.

La réponſe à cette queſtion: *Exiſte-t-il véritablement une fièvre miliaire eſſentielle &*

distincte des autres fièvres exanthématiques, & dans quelle classe doit-elle être rangée, par M. AUFAUVRE, couronnée en 1779, n'a pas, à le bien prendre, beaucoup plus trait à la Médecine-pratique que la précédente ? L'exposition théorique n'en est-elle même pas un peu singulière ? » *Il semble* qu'on doit conclure de tout ce que je viens de dire, qu'il existe une fièvre miliaire essentielle, & que ce seroit se refuser à l'*évidence* que d'en douter «. Si l'existence de cette fièvre est évidente, la conclusion auroit-elle dû être modifiée par les mots *il semble* ? Peut-elle satisfaire à la question proposée ?

L'Auteur prétend » que la fièvre miliaire essentielle est causée par le mucus du tissu cellulaire mis en dissolution, & que la matière de la transpiration insensible, retenue long-temps dans les cellules de cet organe, est le principal agent de cette dissolution «.

On sait que divers autres systêmes ont servi jusqu'à présent à rendre raison du même phénomène avec plus de vraisemblance. Quoiqu'il en soit, l'Auteur couronné décide que la fièvre miliaire essentielle » est successivement catarrheuse, inflammatoire & putride. = On

regardera peut-être, dit-il, toutes ces assertions comme autant de paradoxes «. Nous le croyons.

Voici les ouvrages insérés dans ce recueil, qui méritent l'attention des Médecins-cliniques.

1. *Mémoire contenant un exposé de la constitution médicale de* 1778 *& l'histoire de l'épidémie dyssentérique qui a régné pendant l'année* 1779 *au bourg de Pommeraie-sur-Sévre, Bas-Poitou;* par M. DURAND, Ouvrage couronné.

» Cette épidémie se présentoit sous l'aspect tantôt d'une fièvre putride ou bilieuse, tantôt d'une fièvre maligne, tantôt enfin, mais plus rarement, d'une fièvre intermittente, n'ayant jamais été accompagnée d'une fièvre inflammatoire «.

Moyens curatifs de l'Auteur : » L'ipécacuanha seul, à la dose de 45 grains pour trois verres à donner d'heure en heure, jusqu'à suffisante évacuation, ou à celle de 24 grains, avec un grain ou deux de tartre stibié pour une seule dose, ou le dernier émétique en lavage, suivant les circonstances; il mêloit quelquefois celui-ci avec la manne.

La tisane d'orge pour boisson avec la crême de tartre, l'eau de riz acidulée, les purgatifs minoratifs unis aux vermifuges, les lavemens, le bouillon maigre composé d'herbes potagères, à la place des bouillons gras ; le diascordium & les somniféres après les purgations suffisantes, l'ipécacuanha à petites doses réitérées, le camphre, le quinquina, les astringens, & les cordiaux ; la saignée n'a paru à l'Auteur d'aucune utilité «.

Il seroit inutile de distinguer ici les cas où ces divers remèdes seroient indiqués ; les Médecins expérimentés en jugeront ; quelque soin qu'on y employât, les autres n'en saisiroient jamais les différences dans un discours. La proscription de la saignée dans une maladie de cette nature, nous auroit paru hasardée, si l'Auteur n'en eût pas excepté les cas qui étoient caractérisés par des symptômes inflammatoires ; mais ceux de l'espèce qu'on appelle *maligne*, & dans lesquels il s'est bien gardé d'employer la saignée, ne sont-ils pas souvent accompagnés de symptômes inflammatoires déguisés ?

Nous parlerons ailleurs de plusieurs autres dyssenteries épidémiques contemporaines.

2. *Essai sur le scorbut, dans lequel on établit 1°. quelle est la nature des remèdes antiscorbutiques ; 2°. quels doivent être leur usage & leur combinaison dans les différentes espèces & complications, & dans les différens degrés de scorbut*, par M. GOGUELIN, Ouvrage couronné.

» Les végétaux récens quelconques, leurs sucs, leurs infusions, &c. sont les antiscorbutiques proprement dits «. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans l'analyse chymique au moyen de laquelle il prétend prouver cette assertion; quand bien même le résultat en seroit satisfaisant, il nous paroîtroit inutile, puisque l'observation en prouve assez.

» La maladie est par-tout la même; elle est par-tout putride (les symptômes en sont décrits en cent endroits); les accidens suivans sont tout ce qui peut troubler la marche naturelle de cette maladie, salivation, douleurs de poitrine, hémorragie, diarrhée, dyssenterie, gangrène, convulsions, syncopes. = Elle se complique avec la phtisie pulmonaire, l'asthme, les fièvres intermittentes, péripneumoniques, putrides, malignes, pé-

téchiales, la petite vérole, l'hydropisie, la jaunissé, la vérole, la dyssentrie épidémique «.

Traitement : » Air tempéré sec & libre, grande propreté, couvertures suffisantes, exercice, nourriture végétale, tonique, acide, boïsson acide, vineuse, spiritueuse, sucrée, le sucre dans la préparation des alimens «.

» Dans le premier degré du scorbut, il est quelquefois, mais bien rarement, nécessaire d'en venir à la saignée. Le pas est glissant ; car quoiqu'il y ait des signes de pléthore, comme hémorragie, oppression, dureté dans le pouls, & même des évacuations sanguines & habituelles supprimées, il faut y aller avec la plus grande circonspection. Le peu de consistance du sang, sa couleur noire, sa dissolution, la facilité qu'il a à se corrompre, & sur-tout la foiblesse qu'éprouvent ordinairement les scorbutiques quelconques après avoir été saignés, annoncent au moins qu'il ne faut pas la réitérer «.

Ce seul passage caractérise l'habileté de l'observateur, & lui mérite la plus aveugle confiance. Le reste de cet ouvrage est marqué au même coin de sagesse & de connois-

ſances approfondies par le moyen des faits. La matière médicale qui ſuit, eſt ſimple & correcte. Voilà l'eſpèce de production qui mériteroit ſur-tout, ſelon nous, de trouver place dans des recueils de Médecine.

3. *Mémoire ſur un moyen de ſe préſerver des maladies épidémiques contagieuſes ;* par M. CARRÈRE.

C'eſt l'application des veſſicatoires, des ſétons, des cautères. » Si ce moyen réuſſit dans les cas où la maſſe du ſang eſt déjà infectée ; il y a lieu de croire qu'il ſera encore plus efficace pour prévenir cette infection « : Qu'il réuſſiſſe dans les maladies déclarées, c'eſt une choſe que l'Auteur avance gratuitement, & même contre l'autorité des faits ; qu'il puiſſe préſerver de celles qu'on auroit lieu de craindre, c'eſt ce que nous allons examiner.

» Il pourra au moins (le cautère) empêcher que les miaſmes impurs qui pourront pénétrer dans notre corps, ne s'aſſimilient avec nos fluides «. Il paroît au contraire que ſi ces miaſmes peuvent s'aſſimiler avec nos fluides, quoique recouverts de la peau, à

plus forte raiſon pénétreront-ils aiſément par les ouvertures que le cautère aura faites à la peau, & dans leſquelles ces fluides ſont à nud. Mais paſſons : A une quarantaine d'autorités de Médecins & de Vétérinaires, qui étayent cette hypothèſe, nous n'en oppoſerons qu'une, dont il eſt ſurprenant que M. Carrère n'ait pas aſſez ſenti le poids, ou pour ſe déſiſter de ſon opinion, ou pour réfuter ſon antagoniſte ; mais il auroit fallu mettre en concurrence des faits auſſi précis que ceux qui ſont rapportés par le Docteur Ruſſe, M. SAMOÏLOWITZ.

» La peſte, dit cet Auteur, eſt une maladie contre laquelle nous n'avons encore d'autre *préſervatif*, quand nous ſommes obligés d'approcher des malades, que d'éviter le contact. = Je l'ai bien ſcrutée dans les Hopitaux, pendant tout le temps que j'y ſuis reſté, comme pendant que j'ai eu l'honneur d'être Membre de la Commiſſion contre la peſte ; = j'ai été douze mois conſécutifs, dans des lieux où il n'étoit queſtion que de la peſte ; = je ſuis charmé de la queſtion que vous me faites (il écrit à *M. Gorman*, Secrétaire Perpétuel du Collége des Médecins de Nancy,) au ſujet de l'uſage des cautères,

fontanellæ seu fonticuli : s'ils ſont un préſervatif pendant les ravages de la peſte ? On les conſeille , il eſt vrai , preſque dans tous nos Livres de Médecine, & on aſſure qu'ils ſont un puiſſant préſervatif ; mais, je vous préviens que tout ce que j'en ſais *par expérience*, & tout ce que je vais vous en dire, eſt tout-à-fait contraire ; car les ſuccès qu'on en prétend tirer, ont été, je crois, ou mal conçus ou peut-être propoſés ſimplement pour en dire quelque choſe. Voici, ce que j'ai obſervé du ſuccès des *cautères* pendant la peſte de Moſcou «.

» Tous les Sous-Chirurgiens de l'Hopital du Monaſtère de Symonowsky étant morts de la peſte, j'en demandai d'autres pour m'aider aux panſemens, ce qui me fut accordé ſans délai. — Sachant que les *cautères* étoient prônés dans nos Livres de Médecine, je les appliquai à tous ces Sous-Chirugiens, auſſitôt qu'ils entrèrent dans cet Hopital, ainſi qu'à tous ceux qui leur ſuccédèrent après leur mort. — Je conſeillai à quelques-uns d'en ſupporter deux à-la-fois, ce qu'ils firent, il s'en trouva même un qui voulut en avoir trois. — Cependant ce préſervatif, *qui paroît n'être puiſſant que dans nos Livres*, n'em-

pêcha pas qu'ils ne fuſſent attaqués, & qu'ils ne ſuccombaſſent à la violence du mal, comme ceux qui n'en avoient pas fait uſage. J'avois pourtant chaque fois eu ſoin de les faire revêtir de leurs redingottes & gants de toile cirée, avant qu'ils approchaſſent des peſtiférés pour les panſer. = Rien ne put empêcher que tous ces jeunes gens ne périſſent avec leurs cautères & ne me fiſſent verſer beaucoup de larmes. » *Voyez Eſprit des Journaux, Juin* 1783.

42.

Catalogue raiſonné des Ouvrages qui ont été publiés ſur les Eaux minérales en général, ſur celle de la France en particulier, &c. par M. CARRÈRE, Médecin à Paris.

Dans cette nomenclature des eaux minérales & des ouvrages publiés ſur ces eaux, on a laiſſé toutes les erreurs que la mauvaiſe chymie a introduites dans les analyſes, & on n'a pas fait grace d'une ſeule des prétendues propriétés que la cupidité a imaginées, en dépit ſouvent de la vraiſemblance.

43.

* *Rudimens de la doctrine de la peste*; par M. MARTIN LANGE, Médecin Turc, en latin.

L'Auteur établi dans les environs des contrées où la peste est endémique, définit cette maladie une fièvre aigüe-maligne au plus haut point. Il en admet quatre espèces : la peste inflammatoire, putride, bilieuse & nerveuse, avec leurs complications. M. Lange persuadé qu'il n'y a pas de *spécifique anti-pestilentiel*, indique les méthodes curatives qui doivent être appropriées à chaque espèce; en sorte qu'il faut avoir recours tantôt aux évacuans, tantôt aux fortifians, à la saignée, aux antiseptiques, aux purgatifs, & aux diaphorétiques, selon les circonstances.



44.

Diſſertation préſentant quelques obſervations ſur la peſte ; par M. JEAN-AUGUSTE DOLST, Médecin Ruſſe, en latin.

Il réſulte des obſervations rapportées dans cette thèſe qui a été ſoutenue dernièrement à Jena, 1°. que l'air ſeul n'eſt pas le véhicule des miaſmes peſtilentiels, & que la peſte n'eſt contagieuſe que par le toucher ou par le ſéjour dans les chambres des peſtiférés; 2°. que des ſujets ont été attaqués de la peſte deux ou trois fois dans l'eſpace de deux ans, & qu'ainſi l'inoculation de cette maladie ne doit pas être admiſe; 3°. que la peſte a beaucoup de conformité avec les fièvres putrides; 4°. qu'elle n'enlève point de malade au premier degré; peu au ſecond; un tiers au troiſième; & qu'au quatrième aucun n'en revient. M. Dolſt employoit heureuſement les ſaignées ſuivies d'un laxatif antiphlogiſtique, enfin du tartre émétique, = les cataplaſmes émoliens ſur les glandes douloureuſes, l'eau & le vinaigre pour boiſſon, = la liqueur anodyne

d'Hoffman contre les ſpaſmes, = le quinquina pour remédier à la foibleſſe ; = les ſaignées ne conviennent plus au troiſième degré : ſi les *cautères* avoient été capables de quelque ſuccès, l'Auteur n'auroit pas négligé d'en faire mention.

45.

Recherches ſur la nature & les effets du méphitiſme des foſſes d'aiſance; par M. HALLÉ, Médecin à Paris.

On revient dans la première partie de cet ouvrage, ſans motif bien fondé, ſur l'inutilité de l'antiméphitique de M. JANIN, (*Voyez* 1785 *pag.* 132), puiſqu'elle étoit bien démontrée depuis plus de deux ans ; cette redondance n'eſt peut-être pas nuiſible, mais elle a bien de l'étendue. Voici ce qu'il y a de neuf dans la brochure ſur la Médecine-pratique.

1°. » Définition du *méphitiſme* : Le méphitiſme en général, eſt cette propriété par laquelle certaines vapeurs agiſſent ſur les animaux, de manière à ſuſpendre ſubitement l'exercice de leurs fonctions vitales «. N'eſt-

ce pas ainsi qu'on a défini l'opium, une certaine substance dont la propriété agit de manière à exciter le sommeil? Et ces définitions ne seroient-elles pas aussi lumineuses l'une que l'autre?

2°. Ce que c'est que le *plomb*: » Une substance septique & vénéneuse. — Elle n'est, ou du moins ne *paroît* être ni de la nature du gaz crayeux, ni du gaz putride ou phlogistiqué, ni du gaz alkalin, ni du gaz hépatique, ni du gaz inflammable. — Les qualités physiques des autres gaz ne conviennent donc point à celui-ci, *si* cependant c'en est un, ce dont j'ai bien lieu de *douter* «. Que dira-t-on de cette autre définition?

Cependant le plomb, cet être ou cette propriété » se manifeste par une odeur qui *paroît* avoir quelque chose de *spécifique* «, & voici les effets qu'on lui attribue toujours, en attendant qu'on le connoisse. » Il prend donc, dans le corps animal, une odeur particulière, provenante *sans doute* d'une altération qu'il occasionne dans les humeurs; altération bien rapide & qui *semble* porter un caractère propre à la cause qui l'a produite. — Il y a le plomb *tardif* & le plomb *subit*, le plomb qui *endort*, le plomb qui

fait rire ou *chanter*, celui qui fait *danſer*, celui qui *ſuffoque*, & un dernier qui jette en *convulſion*. On obſerve quelquefois ces *plombs doubles* «. Trouvera-t-on tout cela plus évident ?

3°. Ce que c'eſt que *la mitte* : » Mitte coulante, mitte graſſe, mitte graſſe tardive. = La première cauſe le gonflement, la rougeur des yeux & un écoulement d'eau qui diſſipe lui même ces accidens ; = dans la ſeconde ces mêmes accidens ſont plus graves ; un ſternutatoire les diſſipe ; = ſans cela l'ouvrier reſte aveugle pendant deux ou trois jours, & ne peut travailler : mais à l'aide du ſternutatoire il travaille dès le même jour, & cependant conſerve *malgré cela* la rougeur des yeux pendant un jour ou deux. = La mitte graſſe tardive commence dans la nuit qui ſuit le travail par un mal au front, = le mal d'yeux ſuit. = Il faut alors que le malade *ſe lève*, qu'il *ſorte* & qu'il *aille* prendre le frais dans les champs «.

4°. Traitement des *aſphixiés* : » D'abord les ſtimulans, comme la raiſon le veut, = le traitemens des noyés, = l'air frais, les vomitifs, = ceux-ci ſont préférables, = l'humanité ne permet pas d'avoir la patience

que les autres exigent ; = Si nous considérons que la cause de ces asphyxies est réellement une vapeur, un *miasme délétère & empoisonné*, qui altère les humeurs & peut y laisser des semences durables de maladies, nous sentirons le besoin de (*ajoutez* faire) rejetter au dehors une cause si funeste ».

Le travail pénible & infructueux de cette brochure, augmente notre impatience d'avoir une bonne solution de la question proposée par l'Académie de Toulouse : *assigner les effets de l'air & des fluides aëriformes, introduits ou produits dans le corps humain* ?

46.

Rapports Médicinaux des effets du tabac, principalement quant à sa qualité diurétique dans la cure des hydropisies & dyssenteries ; par le Docteur THOMAS FOWLER, en anglois.

L'idée de l'Auteur lui est venue de celle du Docteur GARDEN, qui recommanda, il y a quelques années, les cendres du tabac dans l'hydropisie. Il étoit naturel de croire que la plante pourroit avoir le même succès,

» On prend une once de feuilles sèches de tabac de Virginie, on les jette dans une livre d'eau bouillante, & on les y fait macérer pendant une heure dans un vaiſſeau fermé, & placé au bain marie. On exprime quatorze onces de cette infuſion, & on ajoûte à la colature deux onces d'eſprit-de-vin rectifié. Cette infuſion laxative & diurétique promet à M. Fowler les plus grands ſuccès dans l'hydropiſie & dans la dyſurie «.

» L'Auteur a preſcrit dans quelques occaſions une teinture ou un vin ou un vinaigre de tabac qui ſe préparent en faiſant infuſer pendant quatre jours, une once de feuilles sèches dans ſeize onces d'eſprit-de-vin rectifié ou de vin d'Eſpagne, ou de vinaigre. Il donne encore une formule de pillules qui conſiſte à mêler une drachme de feuilles pulvériſées, avec quantité égale de conſerve de roſes, & quantité ſuffiſante de mucilage de gomme arabique, pour former une maſſe qu'on partage en ſoixante pillules «.

» La doſe ordinaire de l'infuſion pour les adultes, eſt depuis trente juſqu'à cent gouttes, que l'on adminiſtre au malade deux fois par jour, ſoit dans l'eau, ſoit dans un julep

cordial, ou dans quelqu'autre véhicule approprié aux circonſtances «.

» Ce remède pris à une doſe modérée, eſt diurétique, & ne produit qu'un léger vertige; mais à la doſe de cent gouttes, il eſt beaucoup plus diurétique, ſouvent laxatif, toujours accompagné de vertiges, & ſouvent de nauſées. Il calme les douleurs, & occaſionne quelquefois un aſſoupiſſement qui, dans quelques malades, eſt ſuivi du ſommeil, & dans d'autres, accompagné de chaleur & d'agitation «.

» Comme la vertu diurétique du tabac ne ſe développe qu'à proportion que le vertige ou les nauſées ſont plus ſenſibles, il eſt néceſſaire dans les cas où des évacuations ne ramplaceroient pas ces effets, de règler les doſes de manière à produire ce vertige ou ces nauſées pendant l'eſpace de trente ou quarante minutes. Mais ſi le remède excitoit du trouble dans les idées, il faudroit en ſuſpendre l'uſage juſqu'à ce que ce déſordre fût calmé, & en diminuer enſuite la quantité «. M. Fowler ayant éprouvé que ſon infuſion priſe le matin à jeun, affectoit plus fortement l'eſtomac, conſeille de la donner deux heures avant le dîner, & le

ſoir, à l'inſtant où le malade ſe met au lit.

Les obſervations de l'Auteur relatives a l'hydropiſie, préſentent la guériſon de quatre anaſarques, de deux aſcytes, & de douze affections hydropiques, dans leſquelles l'enflure des jambes étoit déjà très-conſidérable; celles qui concernent la dyſurie, ſont au nombre de dix, & contiennent des expériences également heureuſes. L'infuſion du tabac a calmé les douleurs, relâché les conduits urinaires, & excité un flux abondant d'urine. Elle a facilité conſidérablement l'expulſion du gravier, dans les cas où cette maladie a été produite par la gravelle.

M. Fowler a éprouvé avec le même ſuccès, l'efficacité des lavemens de tabac dans les coliques; leur préparation conſiſte à faire infuſer une once de feuilles sèches dans un demi-ſeptier de lait chaud ou d'eau de gruau; mais s'ils ne produiſent pas de nauſées ou de vertiges dans l'eſpace d'une demi-heure ou d'une heure, on augmente graduellement la force du remède, juſqu'à ce qu'il excite l'un ou l'autre de ces effets. Il a eſſayé encore le tabac dans pluſieurs autres maladies. L'uſage de ſon infuſion a calmé, dans l'eſpace de huit jours, une douleur continue

qu'un

qu'un malade ſcrophuleux reſſentoit depuis quatre mois, dans une tumeur qu'il avoit au coude. Enfin, des lavemens préparés avec une forte doſe de tabac, ont guéri une tympanite qui, depuis deux ans, avoit réſiſté à tous les autres remèdes.

47.

De la Nature & de l'Homme, plan raiſonné de matière médicale, dans lequel on rapporte à la Médecine, les connoiſſances anciennes & modernes de la phyſique & de la chymie; par M. ALPHONSE LEROI, Médecin à Paris.

» La Médecine doit avoir pour baſe l'étude des *grandes* maſſes & des *grands* phénomènes de la Nature. = Dans la ſcience de la matière médicale, il faut un *bel* ordre, un *grand enſemble.* = Quels hommages ne mériteroit pas la Médecine, ſi mettant à contribution toutes les *connoiſſances*, = elle formoit un *grand* & *bel enſemble* = dont les *connoiſſances* ſeroient la baſe? La Médecine ne devroit-elle pas participer la première à ces *grands avantages*? Quel *avantage* ne pro-

cureroit-elle pas ? C'eſt ce dont le *grand* oracle de la Médecine prévoyoit tout l'*avantage* «.

C'eſt ainſi que l'Auteur s'exprime dans l'eſpace de deux pages, de quatre qui compoſent le premier chapitre de l'ouvrage intitulé *Plan raiſonné* d'étude & d'enſeignement.

Il ne faut pas s'étonner ſi les Etudians en Médecine, à qui M. *Leroi* » offre l'ordre dans lequel il traite des objets qui compoſent ſon cours de matière médicale «; ont peu de temps à donner à l'étude des maladies, & s'ils ſont peu exercés auprès des malades, ils ont tant de choſes à apprendre !

Quoiqu'ils ſoient déjà verſés dans la phyſique, ils doivent recommencer à s'inſtruire ſous M. Leroi de ce que c'eſt que les deux élémens ciel & terre, & comment ſe fait » l'union du premier élément avec le ſecond à des *proportions différentes*, ce qui produit une quantité prodigieuſe de principes, qui, en s'uniſſant entr'eux à des *proportions différentes*, ont formé *différens* mixtes, & les *proportions différentes* de ces mixtes *différens* compoſés «. La clarté de ce plan d'enſeignement, annonce combien l'enſeignement lui-même ſera clair.

Le profeſſeur fait remonter ſon Elève à l'étude du » mouvement, de l'attraction, de la gravitation, de la répulſion, des forces centrifuge & centripète, du ſyſtême planétaire, de la lumière, de ſes propriétés, de ſes uſages en Médecine. = Elle a de grandes influences *ſur toute* l'économie animale, & *ſur-tout ſur* le fluide qui circule dans les nerfs «. Pourquoi les amateurs de nouveautés, autoriſés par les ſuccès de l'électricité, du magnétiſme, & même du magnétiſme animal &c., n'ont-ils pas encore fait un remède de la lumière ? Qui ſait juſqu'à quel point la fortune favoriſeroit cet objet de ſpéculation ?

» L'influence de l'électricité peut expliquer les plus *grands* phénomènes. = L'étude des atmoſphères eſt de la plus *grande* utilité pour celle de l'économie animale. = La conſidération de ces ſubſtances (les gaz) a déjà expliqué les plus *grands* phénomènes ; = elle a ouvert à l'homme le vaſte empire de l'air ; elle promet à la Médecine des merveilles auſſi *grandes*. = Le développement d'un *grand* nombre de connoiſſances (ſur l'air) peut éclairer l'art de guérir. = L'eau concourt, diſoit *Sthaal*, d'après ſon *grand*

maître, à la composition, nutrition, décomposition des végétaux, animaux & minéraux. = M. de Buffon a pressenti une *grande* vérité lorsqu'il a dit que la congélation pouvoit présenter d'une manière inverse les mêmes phénomènes que l'inflammation. = Il est également intéressant de rechercher comment se forment les bitumes, & les charbons, & quels rapports ont ceux-ci avec le feu continuellement allumé dans certaines parties des entrailles de la terre; = toutes ces connoissances servent à déterminer l'action de ces différentes substances dans l'économie de l'homme «.

» Nous considérerons dans l'homme différens solides & fluides vivans, & nous appellerons la totalité d'un ordre de fluides ou de solides, un *systême*. = Nous considérerons ces *systêmes* sous un rapport fixe, moyen & atmosphérique, = un mouvement, une vie particulière, est attachée à chacun de ces *systêmes*. = Chaque *systême* a son atmosphère & sa vie; & ces différens *systêmes* & leurs vies sont en rapport les uns avec les autres «.

» La vie se manifeste dans les trois cavités sous trois rapports appellés *sentiment*,

mouvement, *irritabilité*. L'homme peut modifier ces trois *fonctions*, mais l'irritabilité, qui est la moins parfaite, est le plus en sa puissance «. Nous aurions cru au contraire que des trois propriétés des parties de l'homme que M. Leroi appelle fonctions, l'irritabilité est le moins en sa puissance.

» En considérant la différence des vapeurs qui s'élèvent de nos humeurs, pendant la nuit ou pendant le jour, pendant la veille ou pendant le sommeil; on parviendra à expliquer les phénomènes, jusqu'ici très-obscurs, de cette *restaurante* fonction «. Nous n'aurions pas cru la transpiration restaurante.

Jusqu'à quand l'art de raisonner sera-t-il l'art de parler sans se faire entendre, l'art de substituer des mots aux choses, de détourner les Lecteurs, les Auditeurs d'un objet principal & utile, pour les occuper d'accessoires vains, & par conséquent nuisibles à la science?



48.

Lettre du Docteur ULMIPHILUS *à un de ſes Confrères, ſur les merveilleuſes propriétés de l'écorce de l'orme pyramidal.*

Tel eſt le titre qui précède quinze pages d'une fade plaiſanterie relative à un Médecin eſtimable; plaiſanterie mal-adroite & continuée dans le Journal de Médecine (*Juin* 1785. *p.* 352.) avec d'autant moins de raiſon, ce ſemble, 1°. que M. BANAU a d'autres titres à l'eſtime publique & à la conſidération, que l'uſage qu'il a propoſé de l'orme pyramidal; 2°. que d'autres Médecins conſidérés ont approuvé, prôné cette découverte, & entr'autres M. DE GARDANNE (*maladies des Créoles en Europe*); 3°. que ce Journal avide des occaſions de cenſurer, en avoit une remarquable de louer au contraire M. Banau, Auteur de l'ouvrage ſuivant; & qu'en ne lui rendant pas la juſtice qu'il mérite à d'autres égards, on décèle de la partialité.

49.

* *Obſervations ſur les différens moyens propres à combattre les fièvres putrides & malignes, & à préſerver de leur contagion;* par M. BANAU, Médecin, troiſième édition.

La fièvre putride ſe reconnoît aux principaux ſymptômes ſuivans : » mal-aiſes, dégoûts, douleurs des reins, foibleſſe des jambes, nauſées, vomiſſemens, friſſons & chaleurs alternatives; tête peſante, langue chargée, ſèche, abattement, ſommeil inquiet, peau ſèche, ſueurs irrégulières, face d'abord très-colorée, puis pâle, plombée, yeux vifs, enflammés, tranſparens, langue très-ſèche, rude, gercée, tremblante; conſtipation, urines rares, crues, pouls prompt, petit, ſerré, enfin miſérable; reſpiration laborieuſe, délire, aphtes dans la bouche, pétéchies, pourpre, aſſoupiſſement, affaiſſement, &c «.

Quand cette maladie eſt décidée, elle doit déjà avoir été combattue » par l'émétique & un minoratif placé durant les premiers jours;

il ne faut pas ſaigner, à moins de violens ſymptômes d'inflammation, qui compliquent la maladie. Immédiatement après ces évacuations, on doit commencer par adminiſtrer le quinquina ſans attendre ni rémiſſions ni intermiſſions «. = On donne une forte décoction de cette écorce, comme d'une once ſur une livre d'eau; on la fait boire avec du vin, de la bière ou des liqueurs acidules. On mêle les acides minéraux à la décoction, on fait prendre outre cela aux malades du bon vin pour boiſſon ordinaire; dans les cas graves, on peut aller juſqu'à trois pintes par jour.

L'eau minérale factice ſuivante, réuſſit très-bien dans les cas moins dangereux : » on jette une pincée d'alkali fixe ou de craye dans une bouteille d'eau, = on y ajoute un gros d'huile de vitriol, = on bouche bien la bouteille, = on la remue chaque fois qu'on veut verſer la liqueur, & on la fait avaler promptement pour ne pas laiſſer évaporer l'*air fixe* qu'elle contient. On ajoute à ce traitement l'air pur & froid dans les chambres des malades; = ſi on néglige ce dernier moyen, quoiqu'on employe les autres avec ſoin, on ne réuſſira pas.

La méthode de M. *Banau*, que nous venons d'expofer, a été adoptée par plufieurs Médecins diftingués, dont l'autorité ajoute au poids de celle de l'Auteur, & invite de plus en plus à la mettre univerfellement en pratique. En raffemblant les obfervations dont il a tiré fes réfultats, il a rendu un grand fervice à l'humanité, & bien mérité des Médecins contemporains, en leur communiquant fes lumières.

50.

Obfervation fur la fièvre lente, (*typhus* d'Hypocrate, ailleurs *fièvre nerveufe*, *fièvre continue maligne*); par le Docteur M. D. CAMPHELL, en anglois.

Le mot grec *typhos* du Médecin de Cos, ou le mot *typhus* de la traduction latine de *Foëfius*, n'ont rien en eux-mêmes qui fignifient que la maladie qu'ils défignent foit contagieufe; il eft vrai que quelques fièvres de l'efpèce des typhos font contagieufes, mais il ne paroît pas que M. Camphell ait voulu parler plutôt de celles-ci, que de toutes les fièvres malignes en général. Le but de

cet Auteur eſt de publier le réſultat de ſes obſervations ſur les fièvres lentes, dont les ſymptômes vont en augmentant vers le déclin des accès; l'opium à fortes doſes a eu des ſuccès marqués dans ces cas; il importe de faire diſtinguer les circonſtances qui indiquent ce remède.

Les ſymptômes ſont » les laſſitudes, les friſſons, les douleurs dans le dos, les membres & la tête, l'impoſſibilité de ſe lever, l'inſomnie, l'agitation violente, les douleurs de tête, le bruiſſement des oreilles, la ſoif, la langue ſèche, aride, chargée d'un limon épais & brun, l'œil effaré, le pouls petit, fréquent, juſqu'à donner cent vingt pulſations par minute; la peau ſèche ou couverte de ſueur en certaines parties, les convulſions, le dégoût général pour les alimens, un inquiétude extrême, une parfaite inſenſibilité, le froid des extrémités & les évacuations involontaires «.

M. Camphell employe un julep composé de quarante gouttes de teinture thébaïque, (préparation ſemblable au laudanum liquide) & un demi-gros de camphre; il le fait prendre en deux fois, dont les deux tiers le ſoir & le reſte deux heures après; ſi la première doſe

n'a procuré aucun calme, la doſe entière priſe tout-à-la-fois, ſuffit à peine dans le fort de la maladie ; l'Auteur a été encore quelquefois obligé de donner, deux heures après, vingt ou trente gouttes de teinture thébaïque. » Car, à moins que l'opium ne procure du calme, il n'opére jamais de bons effets ; = il faut donc le donner en quantité ſuffiſante pour en obtenir l'effet déſiré. = Le goût pour les alimens (dans ces maladies) eſt un ſymptôme auſſi favorable que l'averſion générale pour toute nourriture eſt d'un mauvais augure «.

51.

* *Eſſai inaugurat ſur l'utilité de l'Ether vineux & de l'eau froide dans les fièvres lentes nerveuſes*, par M. J. Benjanin Oswald, Médecin Allemand, en latin.

» Tous les Auteurs s'accordent à admettre pour cauſe de la fièvre lente nerveuſe, une foibleſſe & une ſenſibilité morbifique, réunies au défaut de forces vitales. = Cette fièvre à proprement parler, ſe termine ſans évacuation ſenſible, à moins qu'il n'y ait complication.

Le traitement consiste, quant au régime, dans l'usage d'un air pur, tempéré, imprégné de temps en temps de particules acides ou odoriférantes ; = du repos dans un lit commode ; = de boissons aigrelettes, telles que l'eau d'orge acidulée avec quelque acide & adoucie avec du sucre. = Le petit lait préparé au vin & à la moutarde, la panade très légère, le vin du Rhin, l'acide du citron, du lait, = les œufs aromatisés, les cerises séchées, les nourritures animales, les bouillons d'herbes mucilagineuses, la gelée de corne de cerf, = une attitude élevée dans le lit jusqu'à ce que le malade puisse le quitter, l'exercice, d'abord en voiture, ensuite à cheval, = le changement fréquent de linge, les lotions réitérées avec de l'eau froide, font encore partie de ce régime. L'eau froide, les lotions avec cette eau dans la fièvre lente nerveuse, sont assez régulièrement suivies d'un sommeil paisible & d'une douce sueur.

Les autres indications curatives sont de rétablir le principe matériel de la vie, & les forces de tout le systême. On les remplit, 1°. » en débarrassant les premières voies des impuretés qu'elles contienent, 2°. en remédiant

remédiant à la trop grande irritabilité des nerfs, 3°. en augmentant la matière du principe vital. = Il faut procéder avec la plus grande circonſpection à l'évacuation des ſucs dépravés renfermés dans les premières voies : les vomitifs réuſſiſſent ſouvent mieux que les cathartiques, qu'il importe de ne pas trop multiplier, ni de choiſir dans la claſſe des actifs. = On oppoſera au mouvement irrégulier des nerfs & à leur trop grande irritabilité, des épiſpaſtiques, les acidules ; &, s'il y a ſpaſme, le muſc. S'il y a relâchement, on preſcrira à l'intérieur les amers, les balſamiques, le quinquina, la racine de valériane ſauvage, les feuilles de romarin, l'élixir acide, les martiaux, & à l'extérieur l'eau froide. Enfin, rien n'eſt plus propre que les éthers à rétablir le principe vital. Parmi ces éthers, le camphre, les huiles eſſentielles, les baumes naturels, le muſc, l'ambre, l'eſprit-de-vin très-rectifié, le vin, les naphthes, la liqueur anodyne martiale de Klaproth, occupent le premier rang.



52.

* *De la vraie cause du Diabète*, par FRANÇOIS PLACE, Médecin Anglois, en latin.

Un trait généralement utile à la pratique résulte des recherches de l'Auteur ; son Ouvrage tend à détromper les Médecins qui auroient pu croire, sur l'autorité de M. MARS & de quelques autres, que le diabète est un effet de l'obstruction du foie ; il établit que la couleur de l'urine & de la partie séreuse du sang, qui est ordinairement jaune dans les maladies causées par le défaut de sécrétion de la bile, est au contraire blanche ou dans son état naturel dans le diabète. L'avis de l'Auteur est que cette maladie provient de la diminution des forces du corps & de la *vertu assimilatrice*. Ce terme dépourvu d'un sens vrai, est-là pour exprimer la cause quelconque, par laquelle la partie rouge & la partie séreuse du sang, sont en parfaite union dans les vaisseaux ; mais il y a une remarque importante à faire à ce sujet : il ne paroît pas que ce soit par le défaut ni par la vertu

aſſimilatrice que le ſang ſe décompoſe ; il ſemble, au contraire, que cette décompoſition eſt produite par la plus grande intenſité de cette vertu, au moyen de laquelle les globules de la partie rouge ſeroient parfaitement unis, tandis qu'ils auroient moins d'affinité avec la partie ſéreuſe. L'obſervation du ſang des malades tiré de la veine dans le diabète, confirme cette théorie, éclaire la pratique, & renverſe quelques hypothèſes qui avoient introduit des erreurs dans le traitement de cette maladie.

53.

Anecdotes hiſtoriques, littéraires & critiques ſur la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie.

Nous devous avertir ceux qui ſeroient tentés de rechercher cet Ouvrage, dans l'eſpoir d'y trouver des faits relatifs à la Médecine, à la Chirurgie & à la Pharmacie, que c'eſt un amas d'inepties ſouvent ordurières, qu'on a prétendu faire paſſer ſous un titre abſolument étranger aux matières qu'il contient, & qui n'ont aucun but d'utilité ni d'agrément.

Cet avertissement est d'autant plus nécessaire, qu'on pourroit être séduit par l'intitulé & confondre ce mauvais Livre avec les *Anecdotes de Médecine* de feu M. Dumouchau, Médecin d'Hopitaux Militaires, 1 *vol. petit in-*12, 1762, sans nom de Ville ni d'Imprimeur; puis 2 vol. in-12, par les soins du Docteur Merlin, *Lille*, 1766. Ouvrage estimé, faussement attribué par quelques-uns à Barbeu-du-Bourg.

On trouvera, si l'on peut s'en amuser, dans celles-ci entr'autres sujets historiques piquans & intéressans sur la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie, les suivans: » Une Sage-Femme pendue. = L'histoire de Vénus aux belles-fesses = Celles du nez de Saint-Janvier, = d'Arlequin. = des vapeurs, (tout n'est pas très-mauvais dans cet article). On lira des Anecdotes qui concernent les maladies lunaires; = une guerre causée par un ulcère; = la conjuration contre Jules-César, causée par une diarrhée; = l'ordre de l'urine, dont on reçoit en pissant de la tête aux pieds sur le récipiendaire. On fait mention dans ce Recueil d'un oiseau Chirugien, d'un poisson Chirurgien, d'une plante Chirurgienne, = de la petite vérole des singes, des

brebis, des chevaux, des rennes ; == de quelques foux, == de quelques gafcons, == du bâillement, == des lavemens, == d'un élixir, qui rendoit immortel, == &c. &c. On y trouve encore des facéties fur l'impuiffance, fur l'éguillette, fur des comédies, les boiteux, les boffus, fur le flux menftruel, la virginité, la caftration, la pierre, les parafites, fur des filles, des gens de lettres, des chirurgiens, des remèdes, & de fréquentes fatyres contre les Médecins.

Ce pot-pourri eft un mêlange de profe froide du plus mauvais choix, d'épitaphes triviales & de vers poliffons & déteftables. Nous en avons remarqué diverfes fources dans une autre compilation intitulée, non pas *Anecdotes*, mais Effais *Hiftoriques*, *Littéraires & Critiques* fur l'art des accouchemens par M. SUE.



54.

Instruction sur la manière de gouverner les Insensés & de travailler à leur guérison dans les asyles qui leurs sont destinés ; réimprimée dans le Journal de Médecine, *Août* 1785.

Au lieu d'avoir imaginé le traitement recommandé dans cet Ouvrage, pourquoi ne pas avouer plutôt que la manie est une maladie peu connue ; que les Médecins n'ont pas jusqu'ici élevé leurs idées jusqu'aux causes des aliénations de l'esprit ; qu'ils en sont encore là-dessus à une routine sans succès ; que l'observation & l'ouverture des cadavres n'ont rien appris de ce qui concerne une telle maladie ? Pourquoi ne pas convenir de l'insuffisance de l'art & ne pas éviter d'induire le public en erreur, en lui inspirant une confiance à laquelle on ne répondra pas ? Pourquoi flatter ceux qui s'intéressent aux insensés, de l'espoir de les voir guéris, » par le moyen d'un emplacement convenable, de la saignée, des purgatifs, des bains, des douches, des cau-

tères, des sétons, du musc, du camphre, de l'ellébore, des narcotiques, & de l'électricité « ; pourquoi ne pas reconnoître que ces secours employés continuellement sans fruit, ne seroient pas plus heureux quand l'emplacement destiné pour les malades seroit différent ? Comment peut-on faire l'éloge des traitemens administrés dans l'Hôtel-Dieu aux malheureux maniaques ? Enfin, comment oublie-t-on qu'on ne sauroit espérer de les guérir sans entrer dans les vues que M. LE CAMUS a exposées dans sa *Médecine de l'Esprit* ?

Au lieu d'*une once* d'huile d'anis recommandée dans l'*instruction*, pour être ajoutée à l'ellébore, si ce mêlange mérite d'être employé, il ne peut y entrer que quelques gouttes de cette huile ; ou s'il faut une once de liqueur d'anis, c'est vraisemblablement l'*eau* d'anis qu'on a voulu dire.



55.

Recherches ſur la mélanckolie, par M. ANDRY, Médecin à Paris, extrait des regiſtres de la Société Royale de Médecine.

Cet ouvrage remplit en partie le but qu'on paroît s'y être propoſé, de raſſembler ſous un ſeul point de vue ce qu'on avoit écrit auparavant ſur l'état phyſique & moral des mélancholiques. » *Hercule*, *Socrate*, *Platon*, *Diogène*, *Démocrite*, *Paſchal*, *Rouſſeau*, *Bordeu*, *Sanchez* «, l'ami de l'Auteur, étoient tourmentés par la mélancholie : chacun de ces malades avoit ſa marotte ; on a vu (*ci-devant pag.* 201.) quelle étoit celle du dernier.

Un mélancholique fut *guéri* par un horoſcope du Docteur PETIT, déguiſé en Magicien. — Un autre Médecin *guérit* une demoiſelle par le moyen d'une prétendue lettre du Prophête Habacuc. — Le Docteur BOUVART *guérit* un Banquier ſur le point de faire faillite par un autre ſpécifique : en lui envoyant 20000 livres. — Un Indien mélancholique qui refuſoit de piſſer fut, *guéri* par la complaiſance qu'il eut de ſe rendre à la

prière de son Médecin qui lui fit croire qu'on avoit besoin de son urine pour éteindre un incendie «. Nous ne rapporterons pas les autres anecdotes rapportées par M. Andry, & qu'on a lues dans les *curiosités inouies de Gaffarel*, dans le *choix d'histoires mémorables d'Antoine* MIZAULD, dans ALBERT LE GRAND, *de mirabilibus arcanis*, & ailleurs; nous nous empressons d'en venir aux recherches propres de M. Andry, étayées des écrits de quelques Médecins, & de plusieurs autres Auteurs tels qu'*Aristote*, *Platon*, *Ciceron*, *Virgile*, *Juvenal*, *le Tasse*, &c. Ecrivains de beaucoup d'autorité sans doute en Médecine.

» Les causes physiques de la mélancholie, selon M. Andry, sont l'épaississement; = deux sortes de causes peuvent produire l'épaississement: le mouvement trop accéléré & la stagnation. = Toutes les causes qui font évaporer la sérosité du sang le rendent plus épais, plus chargé des autres humeurs & de la partie colorante. = Ces causes se réduisent ou aux choses qui altèrent notre corps, ou aux actions désordonnées que nous exerçons, ou aux effets que les passions de l'ame pro-

duiſent ſur nous. Le ſang étant ainſi privé de ſa ſéroſité, eſt ce qu'on appelle mélancholique «.

Il réſulte delà que » les moyens de curation conſiſtent, 1°. à ramollir tout le corps; 2°. à rendre au ſang le ſérum qui lui manque; 3°. à diſſoudre la partie glutineuſe & huileuſe du ſang détenue dans toute l'étendue de la veine-porte; 4°. à entretenir la tranſpiration; 5°. à donner plus de force & de vigueur à tout le corps «. M. Andry remplira-t-il ces indications? comment les remplira-t-il? Ne ſera-t-on pas tenté de trouver quelques contradictions dans les propoſitions ſuivantes, éparſes dans les *recherches*, ſi on les rapproche les unes des autres?

La première indication, déterminée par M. Andry (dans le premier état de la mélancholie), *de ramollir tout le corps*, s'accordera-t-elle avec la cinquième (dans le même état), qui conſiſte, ſelon le même Auteur, à *donner plus de force & de vigueur à tout le corps*, & avec le précepte donné plus bas de *rétablir le ton* de tout le ſyſtême vaſculaire, & principalement celui de l'eſtomac & du canal inteſtinal, en *augmentant ſon irritabilité*? Ce précepte s'accorde-t-il avec ce qui

a été dit plus haut : » delà (l'épaiſſiſſement, le mouvement & la ſtagnation, cauſes de la mélancholie), l'irritation , la tenſion, le *ſpaſme* des nerfs, des artères & des veines, & *l'augmentation de la ſenſibilité* des principaux viſcères du bas-ventre « ?

Pourra-t-on concilier les moyens de remplir la deuxième indication (toujours dans le même état de la maladie), qui conſiſte à *rendre au ſang le ſérum* qui lui manque, avec ceux de remplir la quatrième où il s'agit d'*entretenir la tranſpiration* & de la favoriſer ? Se dépouillera-t-on dans un clin-d'œil, ſur l'autorité de M. Andry, du préjugé qui porte à croire que les remèdes propres à entretenir la tranſpiration & à la favoriſer, ſont contraires aux vues énoncées dans la première indication, & ne tendent qu'à dépouiller le ſang du ſérum, au lieu de lui en reſtituer ? Enfin, ſuivant les connoiſſances reçues, dans les cas où l'on doit rendre au ſang le ſérum qui lui manque, croira-t-on qu'il faille regarder » comme une autre voie de guériſon tracée par la nature, *l'uſage des purgatifs* « ? Ces remèdes ajoutent-ils ou retranchent-ils le ſérum du ſang ? Toutes ces queſtions auroient peut-être été aiſées à réſoudre

par M. Andry, & il auroit, en s'en occupant, prévenu nos objections qui se présenteront à tout le monde.

Conviendra-t-on que » l'air chaud dispose à la mélancholie, & que les habitans des pays chauds deviennent mélancholiques dès l'âge de vingt-cinq ans, si l'on compare la gaîté naturelle & continuelle de ceux qui habitent les parties méridionales de la France, avec la taciturnité, la mélancholie, pour ainsi dire endémiques des habitans du nord, avec le *spléen* des Anglois & le *tædium vitæ* de tant de Parisiens ?

Nous n'étendrons pas plus loin nos remarques sur d'autres morceaux de l'ouvrage de M. Andry, dont l'examen pourroit donner lieu à d'autres conséquences embarrassantes pour ceux qui ne seroient pas instruits des raisons que l'Auteur a vraisemblablement voulu qu'on ignorât. Ne sachant pas ces raisons, nous n'avons pu adopter son opinion sur le défaut de la partie savonneuse de la bile dans les mélancholiques, opinion contredite jusqu'à présent par tous les moyens que les Médecins peuvent employer pour l'apprécier : par les signes extérieurs du tempérament bilieux, par les ou-

vertures de cadavres, par l'essai de la bile rejettée par le vomissement de quelques mélancholiques, enfin par l'analyse & les expériences que SPIELMAN a faites sur cette liqueur (*experimenta circà naturam bilis 1767.*), dont il résulte précisément que la bile est d'une constitution tout à fait différente de ce que M. Andry l'a imaginé.

» L'humeur mélancholique étant, selon M. Andry, une humeur noire, luisante, tenace, pesante, acide ou rance, ou putride ou âcre & rongeante «, étant en un mot l'atrabile, ne sera-t on pas surpris de voir que cet Auteur ne met pas au nombre des moyens d'enlever cette humeur, l'usage des émétiques ? Nous avons guéri un mélancholique qui, durant son traitement, a pris onze fois l'émétique, & a rendu chaque fois par le vomissement, une quantité d'atrabile. Nous croyons que le sang en étoit surchargé, & qu'en évacuant celle qui étoit contenue dans la vésicule du fiel, le sang a fourni celle qu'il contenoit pour la remplacer, & que ce liquide s'est purgé de la sorte, au point que le douzième émétique n'a plus fait rendre de bile. Concevra-t-on pourquoi l'Auteur des recherches, substitue

aux émétiques, qui paroiſſent ſi indiqués dans la mélancholie (*Voyez ci-devant, de la polycholie n°. 2. pag. 38—68*), » l'aloès, le jalap, le mechoacan, tous les médicamens réſineux & ignés «, ſubſtances propres ſelon nous à créer l'humeur mélancholique, & de l'aveu de M. Andry lui-même, qui dit ailleurs : » Tous ceux qui ont fait uſage pendant long-temps de remèdes purgatifs violens, principalement des remèdes minéraux, ſont ſujets à devenir mélancholiques «.

Que dira-t-on des autres remèdes propoſés? » les voyages, = la muſique, = l'occupation, = une grande & agréable maiſon, les frictions, = un topique ſur les vertèbres, les pieds & les jambes, dans lequel entrent l'huile de *palma chriſti*, & l'onguent *nerval*, l'aiſance dans les habillemens, le changement d'habitation, = la *philoſophie*, = les ſaignées, = un exercice *modéré*, propre à augmenter la tranſpiration, = des vêtemens de flanelle ſur la peau (& pourquoi?), le ſavon, = les purgatifs, = les alimens tirés du régne *animal*, & comme ils paſſent à peine, on les aſſaiſonnera avec la canelle, la muſcade, le poivre, la moutarde, le gé-

rosle, = enfin le *mars* & les *préparations martiales* ", (quoiqu'on vienne de proscrire tous les remèdes minéraux); = les eaux minérales, de l'autorité du Docteur Sanchez, quoique Sanchez ait prétendu ailleurs, (*ci-devant pag.* 205), faire passer ces remèdes pour une jonglerie.

On a porté la prévention dans la mélancholie, jusqu'à faire prendre aux malades, le fiel des animaux, remède toujours pernicieux, comme la plupart des précédens, en ce qu'ils agmentent la *pléthore bilieuse*.

Il y a un ouvrage sur la mélancholie de LEOPOLD AUENBRUGGER, Médecin Allemand, dont M. Andry n'a malheureusement pas profité, & il n'a pas tiré tout le parti qu'il auroit pu de la thèse de FOUQUET, sur le sujet qu'il a traité. Faute des éclaircissemens que nous avons indiqués, nous ne serions pas surpris si l'on regardoit les recherches que nous annonçons comme une production remplie de propositions hasardées, & souvent contradictoires, cousues les unes aux autres sans ordre & sans aucun autre guide qu'une imagination livrée à elle-même, dont les efforts précèdent les occasions d'observer.

56.

Serment d'un Médecin, en vers.

La politique du Médécin poète, n'eſt guères d'accord avec le précepte que *Deſpréaux* donne en ces termes :

» Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté :
N'allez pas dès l'abord ſur Pégaſe monté,
Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre :
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une ſouris.
Oh ! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui, ſans faire d'abord de ſi hautes promeſſes,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux :
Je chante les combats de cet homme pieux,
Qui des bords Phrigiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda aux champs de Lavinie :
Sa muſe en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu «.

Le jeune Auteur anonime paroît, au contraire, promettre beaucoup, pour ne

rien tenir ; il ſe propoſe en cela pour modèle, un Médecin, de *Saint-Germain*, qui avoit fait la même promeſſe & mérité, ſelon lui, en l'exécutant, un hommage public qu'il lui adreſſe.

Il dit donc :

. . . » Qu'à ſon Art obſtinément livrée,
Sa vie aux paſſions n'offrira nulle entrée,
. . . Que jamais l'intérêt ni l'envie,
Par leurs lâches conſeils, ne ſouilleront ſa vie ;
Que ſa tendre pitié, que ſes ſoins conſolans,
Appartiendront *ſur-tout* au malheur ſolitaire,
Et du Pauvre *d'abord* trouveront la chaumière «.

O temps, ô mœurs ! trouver digne d'un hommage public celui qui remplit un devoir ; publier qu'on marche ſur ſes traces, pour avertir qu'on en mérite un ſemblable, & ſe donner à ſoi-même des éloges pour une conduite toute naturelle à tout Médecin ſenſible ; enfin, dérober dans une Ville, où il y a tant de pauvres, le temps de faire un ſerment en vers, au *malheur ſolitaire* & à ſa propre inſtruction ; n'eſt-ce pas débuter par *l'air affecté*, que l'Art poètique réprouve, & pouſſer *le cri de la montagne ?*

57.

Essai sur la politique, soit bonne, soit mauvaise, des Médecins; par JEAN-CHRÉTIEN-STARK, en Allemand.

L'Auteur ne considère pas tout-à-fait la politique des Médecins sous les points de vue qui caractérisent celle des Médecins françois. Ceux qui, parmi nous, usent de politique, observent assez généralement un déguisement continuel dans leur habillement, dans leur maintien, dans leurs manières auprès des malades; ils s'appliquent à flatter le goût, à donner de fausses espérances, à inspirer des terreurs paniques, suivant qu'ils connoissent le caractère & le degré de confiance: ils y employent tantôt le style verbeux, tantôt le silence & les gestes inquiétans; ici la douceur mêlée d'un air d'intérêt, là, la dureté & une affectation d'insouciance, &c. Si ces divers traits de politique étoient en effet nécessaires pour captiver le public, combien ne seroit-il pas malheureux que les gens de l'art perdîssent, en les mettant en pratique, un temps qui eût été mieux

employé à l'étude des maladies ? La politique des mêmes Médecins se décèle aussi dans la conduite qu'ils tiennent les uns envers les autres. Elle est uniforme. Comme ils ont tous un même but, la confiance universelle, en même-temps qu'ils employent les moyens précédens pour l'acquérir, ils ne négligent rien pour arrêter derrière eux, dans la carrière, ceux qui font plus d'efforts pour les devancer. Un mot, un geste sur le compte de ceux-ci, une approbation forcée, lâchée sous la forme d'un trait d'indulgence, ... sont les armes dont ils se servent le plus souvent pour cela.

58.

* *Traité des maladies des Enfans, avec des instructions sur leur conduite depuis la naissance, sur-tout de ceux qu'on élève à la main;* par M. MICHEL UNDERWOOD, Médecin & Chirurgien à Londres; en anglois.

Quoique cet Ouvrage n'offre rien de très-neuf, rien qui ne soit consigné dans les écrits que nous avons déjà sur le même sujet, on le lit avec plaisir à cause des idées

juſtes qui réſultent de l'ordre que l'Aureur a obſervé, & de la ſagacité avec laquelle il préſente les indications.

On y trouve l'hiſtoire d'une maladie qui nous paroît nouvelle. » Les enfans ſont ſujets à une eſpèce très-dangereuſe d'inflammation éréſipélateuſe, dont, autant que je ſaches, aucun Auteur n'a fait mention, & que j'ai rarement rencontrée ailleurs que dans les hopitaux des femmes en couche «.

» Les enfans qui ont un mois paſſé n'y ſont plus ſujets, & la plûpart du temps elle ſe manifeſte peu de jours après la naiſſance. Elle attaque les enfans robuſtes auſſi bien que ceux qui ſont délicats, & les ſurprend ſans aucun indice avant-coureur. Elle eſt très-rapide dans ſes progrès ; la peau prend une teinte pourprée, & devient bientôt exceſſivement dure «.

» Lorſqu'elle eſt bénigne, elle ſe jette ſouvent ſur les doigts & les mains, ou ſur les pieds & les chevilles ; quelquefois elle ſe place près des articulations ou ſur les jointures mêmes, & tourne ſubitement en ſuppuration. L'eſpèce plus violente prend preſque toujours ſon ſiège dans la région du pubis, & s'étend ſupérieurement ſur le ventre & en

deſcendant ſur les cuiſſes & les jambes ; je ne l'ai vue que deux ou trois fois commencer à la nuque. Le gonflement n'eſt pas conſidérable ; mais après que la peau s'eſt durcie, la partie devient pourpre, livide & très-ſouvent ſphacelée : cela a ſur-tout lieu dans les garçons, dont le ſcrotum eſt le ſiége de la maladie. Le *pénis* enfle, & le prépuce prend cet air emphyſémateux qu'il a dans les enfans qui ont un calcul arrêté dans l'urèthre «.

» On a tenté inutilement pluſieurs moyens curatifs dans l'hopital britannique des femmes en couche : pendant quelque temps les fomentations & les cataplaſmes avec des ſubſtances tirées du plomb, employés dès les premières apparences de l'inflammation, produiſoient un léger ſoulagement ; mais ce mieux ne ſe ſoutenoit point ; l'éréſipèle ſe répandoit promptement, & la gangrène ſurvenoit en très-peu de temps, ou ſi la ſuppuration s'étoit établie, le malade périſſoit de maraſme. Il y a quelques années que je propoſai l'écorce du Pérou, à laquelle on ajoutoit quelquefois un peu de confection cardiaque ; depuis ce temps, il y a eu quelques enfans qui ont échappé. Le Docteur

GARTHSHORE, un de mes collègues, a essayé depuis peu des compresses trempées dans de l'esprit-de-vin camphré au lieu de l'eau végéto-minérale, & en a tiré de bons effets sur plusieurs malades. Cependant un grand nombre d'enfans attaqués de cette maladie y succombe encore, & quelquefois dans l'espace de peu de jours «.

59.

* *Dissertation en forme de lettre sur la Cigüe, le Stramonium, la Jusquiame & l'Aconit*; par M. RAZOUX, Médecin à Nîmes.

Bien des Médecins ajouteront difficilement foi aux succès de la cigüe, employée intérieurement contre le cancer, par M. *Razoux*, s'ils se rappellent avec combien peu de fondement M. STORCK, premier Médecin de l'Empereur, a fait des Prosélytes en faveur du même remède. Nous n'avons jamais osé en faire usage, ni employer à l'exemple de M. Razoux, le stramonium contre l'épilepsie, ni la jusquiame dans les crachemens de sang, ni l'aconit contre les rhumatismes, ni la colchique dans l'hydropisie, ni l'arsenic, ni le verd-de-gris

dans aucun cas. Nous préférons de ſuivre les ſages conſeils de M. VOULLONNE, de s'en tenir à la Médecine expectante toutes les fois qu'on n'eſt pas ſûr de l'efficacité des remèdes qu'on pourroit employer, & de confier plutôt le mal à la nature, qu'à des ſecours plus dangereux. Nul Médecin y réfléchiſſant de ſens-froid, ne ſe conduira autrement.

60.

* *Traité ſur les écrouelles ou ſcrophules*; par le Docteur WHITE, en anglois.

Encore un nouveau remède imaginé pour attaquer une des maladies les plus difficiles à guérir. C'eſt le mercure doux, *Calomelas*.

» La Médecine eſt une ſcience de faits; & un Auteur peut s'égarer dans les matières de ſpéculation, ſans que pour cela ſon Ouvrage ſoit moins intéreſſant, par rapport à l'objet eſſentiel de l'art de guérir; il y a toutes fois des doctrines théoriques qui peuvent influer déſavantageuſement ſur la pratique de cet Art; & alors il importe qu'on indique ces opinions, qu'on exhorte

les Obſervateurs à y faire une attention particulière. Nous placons au rang de ces prétentions douteuſes l'aſſertion de M. White, que les écrouelles ne ſont pas héréditaires «. *Gazette ſalutaire.* Nous ne croyons pas la pratique de cet Auteur à l'égard des écrouelles plus efficace que ſa théorie n'eſt vraie.

61.

* *Spécifique ſimple, aiſé & de peu de dépenſe, nouvellement découvert dans le royaume de Guatimala, pour l'entière & ſûre guériſon du mal horrible du chancre, de la lèpre & de la maladie vénérienne;* par le Docteur FLORES, Ouvrage rédigé par le Docteur TOSCANELLI, en eſpagnol: Le même Ouvrage traduit de l'eſpagnol en françois; par GRASSET, Libraire.

Comment ces prétendues découvertes ſe font-elles? d'une manière bien ſingulière & en même-temps terrible; il faut le dire une fois. Un Médecin prétend à mettre ſon nom dans la bouche du Public & à s'inſinuer lui-même dans ſa confiance; les chemins battus rempliroient mal ſes vues. Un point de doctrine

doctrine équivoque à discuter, à éclaircir par de nouvelles recherches & par des observations, une erreur à combattre, à détruire, lui sont indifférens ; on ne veut pas être imitateur ; il s'agit de créer. On ne prend même pas la peine de s'instruire de tout ce qu'on rencontre dans la carrière de la science Médicale, on se porte promptement vers les matières difficiles, inextricables, négligées à cause de leurs difficultés. On voit que des maladies sont encore incurables, que les plus habiles gens en conviennent ; l'amour-propre, la passion d'innover, de s'illustrer, de s'enrichir, fixent toutes les facultés sur ces objets ; on consent à n'être instruit d'aucune autre partie de l'Art, pouvu qu'on réussisse dans celle qu'on a embrassée, & on finit par ne réussir à rien. Telle maladie est bien difficile à guérir, = mais tel remède doit être bien actif. = Quel rapport ! = Qu'importe, essayons : l'epreuve se fait ; la prévention en dirige le résultat ; le remède paroît digne d'être prôné ; on le prône ; il faut que ce soit son insuffisance, ses mauvais succès, le danger de son usage, qui le fassent ensuite proscrire.

L'énumération des prétendus remèdes qui n'ont pas une autre origine, seroit très-étendue. L'aconit, la ciguë, le stramonium : tremblez, peuple ! le sublimé corrosif, l'arsenic & le verd-de-gris, sont du nombre ; ces poisons ont été essayés successivement contre le cancer. Ce sont aujourd'hui des *lézards* que le docteur Flores propose contre cette maladie, & contre la lèpre & la vérole ; ces reptiles avalés font saliver au bout de quelques jours, si l'on en croit l'Auteur ; il prétend que leur substance est dissolvante & fortifiante, qu'elle contient un sel volatil, dont la propriété est d'accélerer la circulation du sang, de détruire les concrétions lymphatiques, & de délivrer les glandes des humeurs obstruantes. Ce systême est autorisé par M. FONTANA.

Tandis que le Médecin de Turin inspire la confiance qu'il à dans le lézard pour guérir les cancers, un Médecin de Paris, M. BUC'HOZ, conseille (*choix des meilleurs médicamens pour les maladies les plus désespérées*) pour détruire les ulcères cancéreux, d'y appliquer des crapauds enveloppés dans des sacs de mousseline : poison infailliblement mortel.

62.

Recherches pour empêcher la petite-vérole, & procédés d'une Société pour employer l'inoculation à des périodes fixes, & détruire la petite-vérole naturelle à Chester; par le Docteur JEAN HAYGARTH, en anglois.

Le sujet de ce livre est de la plus grande importance pour le Public; » il a été prouvé par l'évidence la plus authentique, que durant les six dernières années, la petite-vérole a été funeste à 378 personnes à Chester, & que durant le même période toutes les naissances ont monté à 2706. L'inoculation, depuis ses derniers progrès, suivant le calcul le plus favorable, est tout au plus fatal à un sur 1000; par conséquent, si tout le nombre avoit été inoculé, il n'en seroit mort que 27, & par conséquent cet Art auroit sauvé la vie à 351 individus, enlevés par la petite-vérole naturelle, ou à plus de 58 annuellement «.

OUVRAGES ACADÉMIQUES.

63.

Observations sur la phtisie de naissance; par M. Portal, Médecin à Paris, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.*

La phtisie de naissance est-elle simplement *héréditaire*, c'est-à-dire, transmise par les pères & mères; ou bien est-elle *contagieuse*, c'est-à-dire, communiquée par le contact des parens à des enfans nés sains; ou enfin n'est-elle pas plutôt produite » par une certaine disposition organique, par laquelle la phtisie se propage dans certaines familles « ? Telle est la question que M. Portal se propose de résoudre. De cette résolution résulteront plusieurs traits de lumière importans pour la pratique. = » Un préjugé condamne les phtisiques à périr sans secours, sous prétexte que leur maladie étant héréditaire, est incurable. = Un autre éloigne des phtisiques ceux qui pourroient les secourir; = on n'ose toucher les meubles qui leur

ſervent, on brûle les hardes qu'ils ont porté ; == on ne s'expoſe pas à chercher la cauſe du mal dans les cadavres, crainte de contagion «. L'academicien a ſurmonté cette crainte, pour ajouter à ſes obſervations cliniques, celles d'anatomie qui pouvoient le détromper, & par leſquelles il détrompe aujourd'hui le Public.

» Tout prouve qu'il eſt des hommes qui portent en eux la diſpoſition à la phtiſie, que cette maladie peut ſe développer ſans qu'ils approchent d'autres phtiſiques, que, s'ils ne l'ont pas, ils ne la contracteront pas en habitant avec des perſonnes qui en ſont atteintes, == & que c'eſt cette diſpoſition qui les fait périr phtiſiques lorſqu'elle vient à déployer toute ſon activité «.

Mais quelle eſt cette diſpoſition ? C'eſt ſelon l'Auteur, » un engorgement ſcrophuleux dans les glandes lymphatiques du poumon & dans le parenchime de ce viſcère. L'idée de M. Portal confirme celle du docteur Reid (*Eſſai ſur la nature & le traitement de la pulmonie, en Anglois*). L'Auteur de cet Ouvrage en fait même hommage à un autre ; nous ſommes bien éloignés de rapporter ce trait par aucun autre motif que de

trouver dans la rencontre des mêmes ſentimens, une autorité de plus en plus forte. SAUVAGES a dit auſſi quelque choſe de fort approchant dans ſa *Noſologie* ; auſſi bien que RAULIN dans ſon *Traité de la phtiſie pulmonaire*, & LIND, ci-devant *pag.* 114. «.

» A quoi ſervent donc ces boiſſons incraſſantes, que l'on ne ceſſe de leur donner, (aux phtiſiques) dès qu'ils commencent à éprouver de la toux ? De quelle utilité peuvent être ces laitages, qu'on leur fait prendre preſque ſans diſtinction dans le premier temps de la maladie ? Ces remèdes ſont plutôt capables d'augmenter la cauſe du mal que de la détruire «.

Les moyens autoriſés par l'expérience de M. Portal, ſont » l'uſage des bains continués long-temps, de petites ſaignées rapprochées, & enſuite réitérées tous les mois ou tous les deux mois ; un cautère au bras, divers apéritifs, les ſucs de plantes chicoracées ſeuls, enſuite avec la terre foliée de tartre, celui de creſſon, le polygale en poudre, les *préparations antimoniales* (il y auroit bien des choſes à dire ici), les eaux de Baréges combinées avec le mercure, enfin, l'équitation & même la navigation «.

64.

Observation sur l'apoplexie ; par le même, *ibidem.*

On n'avoit pas encore cherché avec succès dans l'anatomie, un guide pour la pratique des Médecins dans l'apoplexie, un bouclier contre les erreurs fréquentes dans le traitement de cette maladie. » L'anatomie n'est jamais plus utile à la Médecine, que lorsqu'elle lui dévoile ses erreurs «. Il résulte des recherches de M. *Portal* sur les causes de l'apoplexie, que la distinction reçue de cette maladie en sanguine & séreuse ou pituiteuse est erronée, & que les traitemens administrés en conséquence, sont mal appliqués.

» Les vaisseaux du cerveau sont presque toujours engorgés de sang dans l'apoplexie ; l'apoplexie séreuse est presque toujours la suite de l'apoplexie sanguine. = L'émétique est inutile ; = les vésicatoires, les ventouses, rarement suivies de succès. = Instruit de toutes ces erreurs, j'ai fait saigner du pied & de la jugulaire, des personnes que

l'on croyoit atteintes d'une apoplexie ſéreuſe, avec un tel avantage, qu'elles furent par ce ſeul ſecours, rappellées des portes de la mort ".

65.

De l'Apoplexie ; par M. WALTER, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

Il ſeroit inutile de rapporter la théorie de l'Auteur qui regarde également comme des apoplexies, l'état des pendus, noyés, gelés, étouffés par des exhalaiſons méphitiques. " Quel eſt le remède à ce mal ? c'eſt uniquement de rendre la maſſe du ſang moins conſidérable, & d'en débarraſſer les veines du cervau. = Il n'eſt donc pas indifférent quelle veine on ouvre. Plus on approchera de ſa ſource, plus on fera d'effet : ſi donc, au lieu d'ouvrir chez un appoplectique une veine du bras ou de la jambe, on faiſoit inciſion à la veine jugulaire, l'effet ſeroit mille fois plus efficace & plus prompt ; l'application des ſang-ſues eſt cependant encore d'une plus grande utilité. Selon qu'une perſonne eſt plus ou moins

ſanguine, on peut lui appliquer plusieurs fois l'année 3 ou 4 ſang-ſues au coin de chaque œil : car ce ſont les veines de cette partie qui peuvent, avec plus de facilité & de promptitude, débarraſſer les ſinus de la dure-mère d'un ſang trop abondant «.

» Si divers Médecins & Chirurgiens connoiſſoient mieux les veines de la tête ; il y auroit bien moins de morts ſubites d'apoplexie ; au lieu de la ſaignée du bras, ils appliqueroient des ſang-ſues aux yeux pour débarraſſer le cerveau du ſang ſuperflu, & ne perdroient pas un temps ſi précieux dans de pareils cas, ils ſe garderoient bien auſſi, pour peu qu'il reſtât quelque ſigne de vie chez le malade, de lui faire prendre un vomitif, qui, au lieu de le ſecourir, ne peut que le tuer ſur-le-champ.

Pour préſerver de cette maladie, M. Watter conſeille » des ſaignées faites de temps en temps par des ſang-ſues, un régime de vie réglé ; = celui-ci conſiſte uniquement à éviter tout ce qui échauffe trop le ſang & le porte à la tête. La ſimplicité même de ces remèdes, fait que bien des Médecins les mépriſent «.

66.

Mémoire ſur la qualité contagieuſe de quelques eſpèces de fluxions de poitrine ; par M. Maret, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon.

» Des obſervations récentes & très-multipliées, m'autoriſent = à aſſurer qu'il eſt des fluxions de poitrine contagieuſes, qui, cauſées par l'intempérie de l'atmoſphère, ſe propagent par la communication des gens ſains avec les malades «.

Les faits que nous avons rapportés (*article I.*), pour prouver que les maladies populaires ne ſont point *cauſées par l'intempérie de l'atmoſphère*, étoient ſoumis au jugement du Public, avant que nous euſſions le Mémoire de M. Maret ſous les yeux. Perſonne n'eſt plus capable que ce ſavant Médecin, d'apprécier le mérite de nos aſſertions, de les détruire ſi elles ſont contraires à la vérité, & de les ſoutenir, quoiqu'elles diffèrent de ſon ſentiment, ſi elles lui paroiſſent mériter la préférence.

» Lorſqu'on voit un grand nombre de maiſons du même village, placées dans les

mêmes rues, dans les mêmes circonſtances locales, exemptes de ces maladies; quand on voit conſtamment dans les maiſons où une maladie s'eſt déclarée, pluſieurs perſonnes en être ſucceſſivement attaquées; quand on voit les membres d'une même famille, ceux ſur-tout qui communiquent entre eux, frappés du même fléau, & les parens qui, des villages voiſins, volent à leur ſecours, remporter la même maladie avec eux & la communiquer à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs domeſtiques : peut-on méconnoître le caractère contagieux des maladies qui ſe propagent d'une manière auſſi frappante «. Les obſervations de M. Maret tendent à engager MM. les Curés des campagnes, les Médecins, les Chirurgiens & les parens des malades, à tenir les chambres propres & à les aërer, ſans annoncer la qualité contagieuſe de la maladie, dans la crainte d'allarmer le peuple.

Ces précautions ne doivent vraiſemblablement pas, dans l'opinion de M. Maret, être ſeules ſuffiſantes; il pourroit quelquefois convenir de faire jetter dehors le pain fait avec du blé nouveau ou germé, ou attaqué de quelque maladie, de défendre

l'uſage du vin aigri ou tourné, de la bière paſſée, du cidre pourri qui auroient été propres à donner aux parens, aux amis des malades, la même maladie que ces liqueurs pourroient avoir engendrées. Une bête morte & diſtribuée à la boucherie dans un village, peut auſſi être une ſource de maladie inflammatoire, digne de l'attention de MM. les Curés, Médecins & Chirurgiens; la chair d'un porc corrompue dans le ſaloir ou une proviſion de légumes pourris, &c. ſont autant de cauſes particulières de maladies épidémiques de la même eſpèce qui attaquent des familles entières & qui paroiſſent contagieuſes, ſi des voiſins, des amis, des parens viennent participer de ces alimens perfides, pendant le règne des maladies qui en auroient été l'effet.



67.

Lettre sur plusieurs vérités fondamentales relatives à l'électricité du corps humain; par M. l'Abbé BERTHOLON, Professeur de Physique.

Voici à quoi se réduisent ces prétendues vérités fondamentales.

Première vérité. » L'ouvrage intitulé *de l'Electricité du corps humain en état de santé & de maladie*, couronné par une Académie distinguée, honoré des suffrages d'un *grand nombre de Savans* nationaux & étrangers, dont tous les Journalistes ont rendu un compte très-avantageux, & dans lequel on trouve les expériences de plus de 200 Auteurs «, a été très-mal-à propos contredit dans un autre ouvrage sur *l'électricité médicale*, par M. MARAT, couronné par une autre Académie distinguée, pouvoit-on ajouter, également honoré des suffrages des Savans, des comptes avantageux de tous les Journalistes, & autorisé par des observations & des expériences nombreuses. *Voyez* 1785. *pag.* 43.

Deuxième vérité. Le bain électrique est

efficace ; on n'en ſauroit douter !, puiſque » les expériences des *Phyſiciens & des Médecins*, ſoit étrangers, ſoit nationaux, les plus diſtingués, ne laiſſent aucun doute ſur l'efficacité de l'*électriſation par bain*, qu'on doit employer ſur-tout pour les perſonnes délicates. = Si après ces preuves de fait, il étoit néceſſaire de donner des raiſons, on diroit que l'action du bain électrique ſur l'économie animale, eſt fondée ſur la vertu répulſive du fluide électrique, propriété démontrée par l'expérience & univerſellement admiſe, & ſur le courant électrique qui eſt établi de la machine aux corps conducteurs environnans & qui traverſe le corps humain qu'on *électriſe par bain* «.

Troiſième vérité. » L'électriſation par aigrettes eſt *efficace* ; = cette méthode approuvée dans mon ouvrage, eſt admiſe par *tous les Savans* qui connoiſſent l'électricité. = Elle eſt regardée, d'après de nombreuſes expériences comme la plus *efficace* ; = elle eſt ſouvent très-avantageuſe, & = ſon *efficacité* eſt conſtatée par l'obſervation des perſonnes qui ont fait les expériences les plus ſûres & les plus ſages. En vérité, la plume ſe refuſe à combattre des erreurs auſſi évi-

dentes & auſſi pernicieuſes «, que celles des Médecins qui refuſent de reconnoître des vérités fondamentales auſſi bien défendues.

Quatrième vérité. » Le fluide électrique ne peut ſe communiquer, encore moins ſe tranſmettre en plus ou moins grande quantité, ſans influer ſur les corps vivans qui le reçoivent. Il influera ſur eux, 1°. par ſa vertu répulſive, comme il le fait dans l'électriſation par bain; 2°. en formant un courant continuel de l'atmoſphère dans la terre ou de la terre dans l'atmoſphère; 3°. par des oſcillations alternatives, par un flux & reflux qui de temps en temps ſe ſuccèdent, &c «.

» Quelqu'évidentes que ſoient ces raiſons, continue M. l'Abbé *Bertholon*, les obſervations faites conſtamment par un *grand nombre de Savans* du premier ordre, prouvent encore mieux cette vérité «.

Cinquième vérité. » Il eſt certain, par l'obſervation, qu'il y a une électricité propre au corps humain & à la plupart des animaux : les preuves de fait de cette vérité ſont très-nombreuſes; on peut les voir dans l'ouvrage *de l'Electricité du corps humain*, (non dans celui de M. Marat) & dans un *grand nombre d'Auteurs* qui tous l'admettent «.

Sixième vérité. » L'électrisation négative est utile ; plusieurs *Physiciens & Médecins* l'ont employée avec succès. — M. l'Abbé *Sans* a déposé chez des Notaires de Paris & de Versailles, des témoignages de guérisons de maladies convulsives par le moyen de l'électricité négative «. Nous aurons aussi occasion de parler ci-après de dépôts faits chez des Notaires, pour servir de témoignages favorables à des guérisons opérées par le *somnambulisme*.

Septième vérité. » Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, prouve que nous avons eu raison d'avancer les six propositions précédentes qui sont autant de dogmes & forment uniquement le fond de la discussion. Quant à la manière employée dans la prétendue réfutation des six dogmes démontrés ci-dessus, il suffira de dire qu'elle tombe d'elle-même.... «.

La preuve de chacune de ces vérités, est-elle autre chose qu'une répétition continuelle de ce qui est en question ?

D'ailleurs quels sont donc ces Savans, nombreux, tant étrangers que nationaux, dont M. Bertholon réclame à tous momens l'autorité pour soutenir ses idées systéma-

tiques ? Sept ou huit Phyſiciens, un ſeul Médecin, & quelques Notaires. M. l'Abbé n'héſite point d'en croire à ces MM. plutôt qu'à M. MARAT, qui eſt non-ſeulement Phyſicien, mais encore Médecin, lorſqu'il s'agit de décider d'un fait important de Médecine.

Quand bien même, enfin, aucun homme verſé dans l'Anatomie, dans la Phyſique du corps humain & dans la connoiſſance des maladies, n'auroit publié les motifs qu'il y a de douter de la plupart des effets de l'électricité en Médecine; comment les Médecins ſages, appliqués à tirer parti des ſecours connus, pourroient-ils être déterminés en faveur de l'électriſation, tandis que les partiſans de ce prétendu remède, ne produiſent en ſa faveur qu'un revirement d'autorités tout-à-fait abuſif, & tandis qu'ils ne préſentent aucun autre moyen de conviction que ceux par leſquels on prétend éblouir depuis quelques années ſur le *magnétiſme minéral* de MM. ANDRY & THOURET, dont il ſera queſtion plus bas, & ſur le magnétiſme animal de M. MESMER ? *Voyez ci-devant, pag.* 79. — 88.

CHIRURGIE.

68.

Cours de Pathologie & de Thérapeutique Chirurgicales ; par M. Hévin, Chirurgien à Paris.

Rappelons-nous les idées ſyſtématiques de M. Fabre ſur les cauſes des maladies internes ; (*voyez* 1785, *pag.* 90.) il fait dépendre toutes les maladies aigües de l'*irritabilité* ; pour expliquer le méchaniſme de l'irritabilité, il met en jeu » des émanations morbifiques qui excitent extraordinairement des mouvemens extraordinaires, des phénomènes caractériſés par des caractères, un délétère modifié avantageuſement qui détruit ſon caractère pernicieux, des ſubſtances viſqueuſes qui enveloppent & ôtent la puiſſance de nuire, la fièvre, des criſes, &c. « ; il réſulte de cette explication qu'il n'eſt pas aiſé de la comprendre. Une autre cauſe ſelon M. Hévin eſt auſſi généralement celle des maladies externes qui ne procédent point de cauſe interne ; mais ce n'eſt pas la même.

Les deux ſavans Chirurgiens ne ſe ſont pas rencontrés. Nous pourrions détruire leurs aſſertions l'une par l'autre, s'il ne s'agiſſoit pas d'une théorie inutile.

Dans l'*éréſipèle*, » la bile excrémenteuſe retenue dans la maſſe des humeurs, devient *très-âcre* & très-irritante. C'eſt une humeur très-active qui excite violemment le jeu des artères, & *fronce* les extrémités capillaires qui vont ſe terminer à la ſurface des parties, & y excite une inflammation d'autant plus ardente que l'irritant eſt fort vif. = L'*acrimonie* qui les produit eſt prouvée par la chaleur vive & brûlante des éréſipèles gangréneux. = Dans la gangrène des éréſipèles, il y a beaucoup de ſucs croupiſſans & pervertis mêlés avec les ſubſtances malignes, *âcres* & putrides, qui ont été la cauſe primitive de l'inflammation, & qui contribuent à les rendre fort ſuſceptibles de pourriture «.

M. Hévin fait venir l'anthrax (qui eſt le *plegmon* le plus fâcheux) » d'une *acrimonie* brûlante & cauſtique d'où dépendent la chaleur vive & la douleur aigüe qui ſont inſéparables de ces tumeurs. = L'*acrimonie* des larmes eſt la cauſe particulière de l'an-

chylops (phlegmon de l'œil). = L'ophtalmie eſt cauſée par l'*acrimonie* du ſang & de la ſéroſité lacrymale «.

» L'*œdème* eſt produit par des cauſes irritantes, par exemple : toutes les matières *âcres* telles que les humeurs extravaſées & épanchées, &c. = La tranſpiration empêchée par un froid humide, eſt aſſez communément la cauſe de ces maladies (les inflammations blanches), parce qu'elle ceſſe d'entraîner le ſel eſſentiel, dont la maſſe des humeurs doit ſe débarraſſer journellement & ſans interruption par cette voie : ſa ſuppreſſion doit donc charger les humeurs d'un *âcre fronçant*, &c.

Enfin, » les cauſes intérieures & éloignées du cancer, (qui eſt le plus cruel des *ſquirres*) » ne peuvent reconnoître qu'une *acrimonie* particulière des humeurs qui *fronce*, irrite ou déchire les vaiſſeaux des glandes ; on ne doit point attribuer cette *acrimonie* à la lymphe. = Cette *acrimonie* première cauſe interne & antécédente du cancer, dépend des ſucs excrémenteux retenus dans la maſſe des humeurs «.

» Les cauſes intérieures & éloignées de quelques ulcères, *reconnoiſſent auſſi*, ſelon

M. Hevin, & pour employer son style, une *acrimonie* «. De sorte qu'à l'exception des plaies, des fractures & des luxations, toutes les maladies Chirurgicales, tant aigües que chroniques, sont pour ainsi dire, causées, non pas, comme le veut M. Fabre, par l'irritabilité, mais par des acrimonies.

A ces particularités théoriques près, qu'il auroit peut-être mieux valu soustraire, l'Ouvrage est un recueil donné sous la forme classique, de ce qu'il y a de plus utile à savoir sur les maladies dont il traite.

69.

Réflexions sur les maladies de l'urèthre ou Précis d'observations pratiques sur une méthode particulière de traiter ces maladies vulgairement appellées carnosités, sans le secours des Bougies ; par M. LAFONT DE FRESSINET, Chirurgien à Paris.

Le traitement de ces maladies s'est trouvé abandonné à des personnes qui prenant indistinctement toute espèce d'affection de l'urèthre pour autant de carnosités & d'excroif-

ſances charnues, n'ont point héſité de les traiter toutes par des bougies, ſorte de topique, non-ſeulement très-douloureux, mais encore propre à occaſionner des accidens de la nature de ceux qu'on croyoit avoir à détruire. L'abus s'étoit introduit dans cette partie de la Chirurgie livrée au charlataniſme, juſqu'à traiter les maladies de la veſſie & des reins, comme d'anciennes gonorrhées, ou comme des ulcères chancreux, fiſtuleux, &c., dont les noms ſeuls épouvantoient les malades, & excitoient en eux une docilité fâcheuſe pour des ſecours pernicieux; on a porté la mauvaiſe foi dans cette partie, juſqu'à débiter & introduire des bougies compoſées de médicamens cauſtiques, qui en cauſant les mêmes maladies, prorogeoient le traitement & ſatisfaiſoient la cupidité.

M. *Lafont* indique avec candeur quelques-uns de ces inconvéniens réſultans de l'uſage des bougies; il y ſupplée par un autre moyen, dans le cas où le canal de l'urètre a beſoin d'un traitement local & de panſemens. Il introduit une canule dans l'urètre, au moyen de laquelle, il garantit la partie ſaine des parois, de l'attouche-

ment des topiques, & il conduit ces topiques dans l'intérieur de la canule, au moyen d'un petit tampon mollet de charpie, attaché à un ſtylet ; il retire la canule, laiſſe le tampon ſur les endroits malades, pendant le temps néceſſaire à leur opération ; en la répétant chaque jour, il obtient la guériſon. Pluſieurs obſervations qu'il rapporte des ſuccès de ſa méthode, méritent confiance ; nous avons été nous-mêmes témoins de deux de ſes cures.

70.

* *Traité ſur les Camers avec une nouvelle méthode avantageuſe de les opérer*, par M. HENRI FEARON, Chirurgien, en anglois.

Il s'agit de réformer la méthode généralement uſitée après l'extirpation du cancer, d'entretenir la plaie afin de conſommer, au moyen de la ſuppuration, les chairs infectées qui avoiſinent la glande enlevée ; M. Fearon propoſe, au contraire, de ne faire à la peau qu'une inciſion longitudinale, d'en conſerver le plus qu'il eſt poſſible, &

de réunir les bords de la plaie le plutôt qu'il ſe pourra. L'expérience a confirmé cette nouvelle pratique, dans les mains de l'Auteur.

71.

Méthode de traiter les Morſures des animaux enragés & de la vipère, ſuivie d'un précis ſur la puſtule maligne ; par MM. ENAUX & CHAUSSIER, Chirurgiens à Dijon.

Ce ſont trois Ouvrages très-importans réunis ; les ſujets ont beaucoup de rapport entr'eux : la matière y eſt traitée avec une ſagacité, une préciſion rares.

La rage, ou l'*hydrophobie* eſt une maladie, dont on a beaucoup varié le traitement ; il étoit temps de détruire divers préjugés favorables à des remèdes inutiles ou dangereux, & d'établir un plan de curation ſimple, facile & ſûr. Cette maladie paroîtra très-rarement ſpontanée dans les hommes, ſi on rapproche les faits qui la concernent, & qu'on les parcoure avec connoiſſance de cauſe. Elle eſt ordinairement l'effet de la morſure des animaux enragés. ═ Le

traitement consiste » à brûler exactement & profondément toutes les blessures faites par les morsures. == Cette opération se fait, soit avec un fer ardent, soit avec des remèdes caustiques & escarotiques, suivant les cas; == on réitère la cautérisation, s'il y a lieu de craindre qu'elle ait été trop superficielle; == on y ajoute un vésicatoire large, qui couvre un grand espace autour du cautère; == on aggrandit les plaies trop petites avant d'en venir aux cautères; == on favorise la suppuration, on l'entretient en plaçant un pois d'iris dans la plaie; == on l'empêche de se fermer par les digestifs âcres, les vésicatoires, les corrosifs légers; == on la prolonge jusqu'à 40 jours. == Les remèdes internes se bornent aux anti-spasmodiques, aux tempérans, aux toniques doux, aux évacuans «.

Pour remédier à la *morsure de la vipère*, il faut s'empresser de » placer une ligature au-dessus de l'endroit mordu, ne pas la trop serrer, ni la laisser trop long-temps; == appliquer un caustique dans l'endroit de la morsure; == y faire une petite incision dans les cas graves, afin que le caustique agisse plus promptement; == oindre d'huile

douce les parties tuméfiées & engorgées, & faire des frictions réitérées ; = intérieurement administrer des cordiaux toniques ; = les scarifications multipliées sont plus nuisibles que salutaires ».

On appelle » *pustule maligne* ou puce maligne, une maladie souvent grave, fort commune dans quelques cantons de la Bourgogne, & qu'on observe aussi dans la Franche-Comté, la Lorraine, le Luxembourg, la Champagne, la Brie, le Gâtinois, le Lyonnois, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc. = C'est une tumeur d'abord assez semblable à une morsure de puce, = qui ne survient jamais qu'aux parties du corps découvertes, = & qui n'attaque que les Pâtres, les Bouchers, & généralement tous ceux qui soignent le bétail, & manient leurs dépouilles ».

» La cause la plus ordinaire de cette maladie est le contact immédiat du sang, des chairs, de la bave, des dépouilles d'un animal attaqué ou mort de quelqu'affection charbonneuse. = Elle est elle-même une espèce de charbon caractérisée par la gangrène rapide de la partie affectée, si on n'y apporte promptement remède, = & qui se

termine toujours par la ſéparation d'une eſcarre «.

» On inciſe d'abord la tumeur, on y applique un cauſtique, = le beurre d'antimoine eſt préférable; = on y joint les topiques toniques chauds, le vin & l'eau-de-vie, = le quinquina uni au camphre intérieurement. = Les relâchans, les saignées, l'émétique, les purgatifs, ſont toujours nuiſibles «.

Nous voudrions que des gens inſtruits, s'occupaſſent de prononcer ſur une de nos conjectures, touchant la cauſe de la rage. Si la puſtule maligne procède du contact du ſang, des chairs, de la bave des animaux malades du charbon, ou morts de cette maladie, à quels dangers ne ſont pas expoſés les animaux carnaſſiers ou inconſidérés, qui vont toucher, lécher, dévorer les cadavres de ces animaux après leur mort? On ne voit pas qu'ils meurent enſuite du charbon; mais la rage ne ſeroit-elle pas l'effet de cette voracité particulière aux chiens & aux loups, qui ſont les animaux les plus ſujets à cette maladie? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous ces animaux expoſés à la voirie, ſont mangés par d'au-

tres, & qu'on n'obſerve preſque pas à ceux-ci de maladies graves que la rage. Dans cette ſuppoſition, on ne ſauroit prendre trop de précautions pour empêcher qu'on expoſe à la voirie, les cadavres d'aucune eſpèce d'animaux; ils ne peuvent être que très-dangereux pour les animaux carnaſſiers, & par ſuite pour les hommes, ſoit qu'ils ayent péri du charbon, ſoit que la température ait occaſionné la putréfaction de leurs parties.

Combien de fois l'ignorance ou la cupidité n'a-t-elle pas fait expoſer en vente la chair de ces animaux atteints de la maladie charbonneuſe; elle ſe diſtribue dans un, deux, trois villages circonvoiſins, & il en réſulte des maladies épidémiques terribles, dont la cauſe reſte inconnue; tandis que les gens de l'Art l'attribuent aux conſtitutions de l'atmoſphère & à la topographie.



72.

Hiſtoire & Mémoires de la Société Royale de Médecine, année 1783, ſeconde partie.

Ce volume n'eſt composé que d'obſervations dont les détails autoriſent le traitement de la rage rapporté plus haut ; quelques-unes de ces obſervations paroîtront ſingulières : un jeune homme, dit-on, dèvint enragé pour s'être mordu le doigt dans un accès d'amour malheureux.

73.

* *Obſervations de M. Camper, touchant les changemens que les pierres éprouvent dans la veſſie, traduites du hollandois en latin ;* par M. Szombathy, Docteur en Médecine.

» La nature liſſe des cavités des reins & de la veſſie, & l'onctuoſité qui les humecte, ne permettent pas aux calculs d'y croître, à moins qu'une ſubſtance étrangère ne leur ſerve de noyau. Ainſi, dans une vieille

femme, une dent molaire a été trouvée, servir de noyau à sa pierre; dans un autre un corps pointu qui s'étoit glissé dans la vessie. == La forme de la pierre dépend en partie de son noyau, & en partie du mouvement du corps qui fait que la pierre s'allonge vers le cou de la vessie. == On n'a pas encore trouvé de dissolvant des pierres très-endurcies. == Leur dureté ne vient pas, comme *Haller* l'a cru, du temps & de l'âge, parce qu'en ce cas, la partie la plus proche du noyau, seroit aussi la plus dure, ce qui ne se rencontre pas toujours; mais cette dureté vient de la matière dont elles sont composées. C'est pourquoi celles qui sont pointues ne causent pas toujours de la douleur & n'ensanglantent pas toujours l'urine. == Les grosses pierres ne sont pas formées de plusieurs petites, comme l'ont prétendu *Alghisi* & *Albin*; car chaque pierre, quelque petite qu'elle soit, a son noyau, & les grosses pierres n'ont pas plusieurs noyaux. == Les lithotomes de *le Cat* & de *le Dran*, ne sont pas pour des pierres de deux à trois pouces d'épaisseur. Il seroit à souhaiter qu'on renouvellât l'ancienne méthode d'*Ammonius*, qui, suivant *Pline*, consistoit à

faire sauter la pierre en dehors, au moyen de l'application de certains instrumens ««.

74.

* *Du mal vertébral ou de l'impotence des extrémités inférieures, qui reconnoît pour cause un vice de la colonne épinière avec le moyen de la guérir;* traduit de l'anglois de PERCIVAL POTT, par M. DUCHANOY, Médecin à Paris.

Il ne s'agit ni de la bosse, *gibbositas*, ni de la noueure, *rachitis*, quoique la maladie dont on traite ait beaucoup de rapport à ces deux là. »» C'est une affection de l'épine qui en altère la figure naturelle, & qui est souvent accompagnée de la perte totale ou particulière du pouvoir de se servir, ou même de mouvoir les extrémités inférieures. = Il y a une courbure contre nature à l'épine; = mais ni déplacement, ni pression contre nature sur la moëlle épinière, & les extrémités ne sont point du tout paralysées. = On suppose mal-à-propos que cette courbure est l'effet d'un coup, d'une chûte, dans les enfans; = un adulte s'en-

prend toujours à quelqu'effort ; = mais cette ſuppoſition, ſi jamais elle eſt vraie, l'eſt bien rarement. = Nul degré de violence quelconque n'eſt capable de produire les ſymptômes qui caractèriſent cette maladie, à moins que les corps des vertèbres ne ſoient, par quelque maladie antérieure, diſpoſés à y donner lieu. = Aucune violence faite aux os du dos, aucun déplacement de ces parties dans un état ſain, ne peut être ſuivi du mal vertébral. La vrai cauſe de cette maladie eſt un *état morbifique* de l'épine, & de quelques- unes des parties qui y ſont attachées.

Nous voudrions qu'on ſe tînt en garde contre ces reviremens de mots qu'on appelle dans l'Ecole des définitions & qui n'apprennent autre choſe qu'une périphraſe, cela dépare tout-à-fait un Ouvrage. Il vaudroit mieux ne rien dire.

» Cette cauſe tend à la carie du corps ou de pluſieurs des vertèbres. = Tant qu'on ne s'eſt point apperçu du changement de figure à l'épine du dos, on porte toute l'attention ſur les membres, où l'on ſuppoſe que réſide tout le déſordre. = Dès que la courbure eſt reconnue, on a ſur-le-champ recours à différens ſupports

du dos, faits en croix, en bufcs, aux colliers, aux corfets d'acier, à l'efcarpolette, aux chaifes à vis & autres machines, mais le tout en vain. Le patient devient de plus en plus infirme, perclus, languit, périt. = Toutes ces machines ont été calculées pour prévenir & corriger ce qui n'exifte pas. Elles font fondées fur la fuppofition d'un *déplacement* actuel qui n'eft jamais le cas «.

» Les moyens de curation font fimples, uniformes & applicables en toute sûreté à chaque individu, & quiconque a la moindre portion de connoiffance en Chirurgie, eft en état de les mettre en exécution. Ils confiftent à procurer une abondante décharge de matières par des cautères établis de chaque côté des os malades qui forment la courbure, & d'entretenir cette décharge jufqu'à ce que le malade ait recouvré fa fanté & fes membres «.

L'Auteur invite auffi à employer le même fecours à titre de préfervatif, & fon expérience doit y décider d'autant plus sûrement que le remède qu'il propofe ne peut caufer aucun mal.

75.

Traité de l'Hydrocèle, cure radicale de cette maladie, & traitement de plusieurs autres qui attaquent les parties de la génération de l'homme; par M. IMBERT DE LONNES, Chirurgien à Paris.

Tout ce qui eſt contenu dans cet ouvrage, ſe réduit à ceci : » l'hydrocèle eſt un amas d'eau dans les bourſes. = Elle ſe forme par épanchement entre la tunique vaginale & la tunique albuginée du teſticule. = Cette cavité peut ſeule ſervir de ſiége à l'hydrocèle en général « ; les hydrocèles différens ſont des phénomènes dont l'Auteur ne s'occupe pas.

On guériſſoit anciennement cette maladie par une inciſion aux tégumens & au ſac, au moyen de laquelle on évacuoit les eaux; = on retranchoit enſuite une partie de la tunique vaginale ; on lavoit la plaie & l'intérieur du ſac avec de l'eau ſalée ou nitrée. *Celſe.* = On ſoulevoit avec une érigne la

poche qui renfermoit l'eau & on en extirpoit une partie. *Paul-d'Egine.* = On tariſſoit la ſource de la maladie par la ſuppuration du reſte de la tunique. = On enlevoit le plus qu'il étoit poſſible de cette tunique. *Albucaſis.* = On paſſoit un ſéton dans la tumeur. *Ambroiſe Paré.* = On faiſoit la ligature de la tunique vaginale & enſuite on l'enlevoit. *Fabrice de Hilden*, *Saviard*, *Medalon.* = Après l'inciſion, on appliquoit le cautère actuel ſur la tunique vaginale, afin de la détruire par la ſuppuration. *Salicet.* = On ſubſtitua au cautère actuel une tente garnie d'onguent corroſif. *Franco.* = Le cautère potentiel prit la place du feu; = *Œtius* avoit pratiqué cette méthode; = *Gui de Chauliac* l'a remiſe en vogue; il appliquoit l'arſenic en poudre ſur du coton. = On a auſſi ouvert l'hydrocèle par le cauſtique. Enfin on a pratiqué le ſéton, *Gui de Chauliac*, *Ambroiſe Paré.* = Une injection cauſtique, *Lambert* ou *Monro*; c'étoit l'eau phagédénique, ou diſſolution du ſublimé corroſif dans l'eau de chaux.

L'Auteur qui a propoſé une nouvelle méthode pour la cure radicale de l'hydrocèle y emploie, 1°. » l'inciſion; 2°. l'exciſion de

la partie moyenne & inférieure de la tunique vaginale; 3°. l'application de deux bourdonnets de charpie fine; il prétend que ce procédé facilite la ſuppuration de la tunique albuginée, en empêchant que les deux parties ſupérieures de la tunique vaginale reſtante, ne ſe réuniſſent avec le teſticule pour former enſuite un nouveau ſac. Il finit par remplir le fond de la plaie avec de la charpie rapée, ſaupoudrée de colophane, pour prévenir l'hémorragie «.

Cette méthode eſt un réſumé des précédentes, quoiqu'elle diffère de chacune des précédentes en particulier: ſoit dit ſans deſſein d'expoſer notre avis, au danger d'être appellé, par M. de Lonnes, » *une calomnie*, (comme il a appellé) les diſcours de quelques perſonnes qui n'ont pas craint de dire que ſon procédé opératoire étoit connu «.

Les obſervations ſur les différentes maladies qui *attaquent les parties de la génération de l'homme*, ſont bornées a celles des bourſes, & contiennent des détails inſtructifs. On trouvera dans le *Journal de Médecine militaire* (*Janvier* 1785.) d'autres obſervations ſur le même ſujet, qui expoſent les inconvéniens de la méthode du ſéton & autoriſent le

le choix des cauſtiques, de l'inciſion & de l'exciſion, employés ſoit enſemble, ſoit ſéparément ſuivant les circonſtances. » De toutes ces obſervations on doit conclure avec M. DEHORNE, que dans l'opération de l'hydrocèle, comme dans toute autre, il n'y a pas de méthode qui ſoit générale & proprement excluſive «, Les injections de vin chaud dont M. SABBATIER fait uſage avec ſuccès, ſont très-recommandables. La ſimple ponction ſuffit quelquefois, aidée des injections, pour guérir l'hydrocèle.

76.

Mémoire ſur les ciſeaux à inciſions, par M. PERCY, Médecin & Chirurgien.

» Les ciſeaux pincent, écraſent & meurtriſſent les parties, = ils cauſent plus de douleurs & font plus ſuppurer les bords des plaies qu'aucun autre inſtrument tranchant. = Il ne faut recourir aux ciſeaux que le moins qu'il ſera poſſible, lorſqu'on aura à couper de la peau, = à moins qu'elle ne ſoit fondue, amincie & comme putrilagineuſe, comme dans les abſcès chroniques.

Il eſt moins facile de retrancher les angles d'un abſcès caverneux avec les ciſeaux, qu'avec tout autre inſtrument, & leur ſection beaucoup plus douloureuſe, eſt rarement auſſi exacte. = La plus grande partie de ces inconvéniens ſe rencontre auſſi dans l'inciſion des plaies fiſtuleuſes, & dans une infinité d'autres cas qu'il eſt facile de prévoir «.

On doit ſe ſervir des ciſeaux à inciſions pour enlever » les fongus qui naiſſent ſur la dure-mère après l'opération du trépan, comme en toute autre partie; = pour procurer l'agglutination des parties du lobe de l'oreille déſunies par l'uſage & le poids des pendans d'oreille; = pour celle des paupières; = pour l'extirpation de diverſes parties de l'œil, & de l'œil lui-même; = pour celle des polyppes du nez; = pour l'imperforation des lèvres, (le biſtouri eſt préférable pour l'opération du bec de lièvre) = pour couper le filet de la langue; = pour la reſciſion de la luette, = la réſection des amygdales, & leur extirpation; = pour retrancher des portions d'inteſtin grangréné; pour couper les hémorroïdes, les crêtes, & les verrues de l'anus; = pour la circonciſion, lorſqu'un vice de conforma-

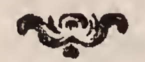
tion rend cette opération néceſſaire ; = pour l'hydrocèle & pour diverſes opérations qui font partie des amputations. = L'opération du phimoſis, ou du paraphimoſis, ſe fait plus facilement avec le biſtouri qu'avec les ciſeaux ; = point de ciſeaux dans la caſtration, ſi ce n'eſt pour couper le cordon ſpermatique, lorſqu'il aura été flétri par une longue compreſſion «. M. Percy, fondé ſur l'autorité des plus célèbres Chirurgiens & ſur ſa propre expérience, avertit, avec la plus grande juſteſſe, des dangers auxquels l'uſage des ciſeaux à inciſions expoſent les malades dans beaucoup d'autres cas.

77.

Diſſertations ſur les effets de la compreſſion, employée comme moyen curatif dans le traitement des maladies Chirurgicales, &c. par MM. MARIGUES & TESTART, Chirurgiens à Verſailles.

Ce ſecours agit à la fois ſur les ſolides & ſur les fluides ; il contribue à la guériſon des apoſthêmes, après la *réſolution* ou la *ſuppuration*, (c'eſt-à-dire quand la tu-

meur eſt ſur le point de guérir ſans aucun ſecours), à celle des tumeurs par congeſtion, des œdèmes, des loupes charnues, des ganglions, des verrues. La compreſſion convient dans les tumeurs ſanguines produites par la dilatation de quelques portions de vaiſſeaux ſanguins; dans les varices, la dilatation du ſac lacrymal par la ſtagnation des larmes, les hernies de toutes eſpèces, les chûtes de la matrice, du vagin, de l'anus: dans les plaies où il y a hémorragie ou lambeau, les hernies du cerveau, les ulcères ſinueux ou fiſtuleux ſur-tout des jambes: dans la courbure des os, tels que ceux de l'épine, de la poitrine, des hanches, des extrémités, (nous conſeillons de rejetter la compreſſion dans ces derniers cas): enfin dans quelques luxations & fractions.



78.

* *Méthode de prévenir & de diminuer la douleur dans diverses opérations de chirurgie*; par JAMES MOORE, Chirurgien Anglois, en anglois.

C'eſt auſſi par la compreſſion que l'Auteur de cet ouvrage prétend ſoulager les perſonnes qui doivent eſſuyer des opérations chirurgicales douloureuſes, telles que l'amputation; il applique un tourniquet de ſa façon ſur le nerf qui fournit au membre que l'on doit amputer, & il enlève par là ſinon totalement, du moins en très-grande partie, la faculté de ſentir la douleur qui réſulte de l'opération. Dans tous les cas la compreſſion produit un ſentiment de mal-aiſe, mais qui eſt infiniment inférieur à la douleur de l'amputation. Dans les amputations des extrémirés inférieures au-deſſus du genou, l'inſtrument de compreſſion ne diminue pas la douleur au même degré, que quand l'opération eſt faite au-deſſous du genou.

79.

Ecole pratique des accouchemens ; par le Profeſſeur Jacobs, Chirurgien & Accoucheur à Gand.

La démonſtration la plus exacte des organes de la génération de la femme & des opérations les plus efficaces pour l'aider dans l'accouchement, ſont la principale partie de cet ouvrage, dont le but eſt d'inſtruire les Elèves de l'un & de l'autre ſexe dans l'Art des accouchemens. L'Auteur y a joint des remarques, les unes tirées des Auteurs qui ont écrit avant lui, les autres recueillies de ſa propre pratique ; il en réſulte à la vérité peu de nouvelles lumières ; mais la manière dont elles ſont préſentées, en forme un plan général & méthodique plus ſatisfaiſant que tout ce que nous avions eu juſqu'à préſent ſur le même ſujet. Ce qu'il faut faire, ſoit devant, ſoit pendant, ſoit après l'accouchement, ne doit tendre, ſelon M. Jacobs, qu'à aider une opération naturelle, qui ne ſauroit manquer de ſe faire dans preſque tous les cas, même ſans les

ſecours de l'Art, mais dans laquelle l'Art procure des commodités, de petits ſoins, & quelques mouvemens utiles. Voilà, d'après l'enſemble des idées de cet Auteur, celle qu'on doit concevoir de l'action d'accoucher, qui fait aujourd'hui l'occupation d'une claſſe d'Artiſtes diſtincte des autres branches de l'Art de guérir.

La poſition la plus ſimple de la femme en couche eſt celle que M. Jacobs préfère; il l'a fait » coucher ſur le dos, les feſſes bien élevées, les jambes pendantes, les genoux élevés & les pieds appuyés de chaque côté. L'Accoucheur ſe place entre les jambes, de manière que ſon giron ſe trouve directement ſous les parties de la génération. = Cette manière eſt préférable aux lits de travail, ſoit ſimples ſoit compoſés; ces derniers, indépendamment de l'embarras qu'ils cauſent, ſont de fort peu d'utilité. = Tous les accouchemens qui peuvent ſe faire ſur le lit de travail, ſe font également ſur un lit ordinaire, & ſouvent plus facilement «.

» On demande s'il faut, dans le cas où le placenta eſt tellement adhérent qu'on ne peut abſolument le détacher & l'extraire ſans danger pour la femme, le laiſſer & s'en

rapporter à la Nature? = La plupart des Auteurs anciens & modernes ſont imbus d'un ſi mauvais préjugé à l'égard de cette queſtion, qu'ils en ont fait une loi qui oblige la ſage-femme, ſous peine de bleſſer ſa conſcience, d'extraire le placenta le plus promptement qu'il lui eſt poſſible. Ils ont même aſſuré que les Accoucheurs agiſſoient contre le droit, le bon ſens & la prudence lorſqu'ils ne le faiſoient pas; ce préjugé s'eſt répandu parmi toutes les femmes, & rien ne les inquiette plus que l'arrière-faix. = Le cordon ſe rompt à force de tirailler & en voulant détacher le placenta avec les doigts par violence, on bleſſe & on déchire les membranes qui tapiſſent le dedans de la matrice, une partie de l'arrière-faix reſte dans ce viſcère, d'où s'en ſuivent les hémorragies, des convulſions, l'inflammation, la gangrène & la mort de l'accouchée. = Le mieux eſt de s'en rapporter à la nature & de lui donner le temps d'agir. = Il ſe détache peu à peu de lui-même, le repos amène le relâchement convenable à l'expulſion, & la femme croyant être délivrée, ne s'effraye point, n'a aucune inquiétude ſur ſont ſort, au lieu qu'il arrive tout le contraire, &c. «.

Il réſulte des obſervations de M. Jacobs, combinées avec celles de Camper, de Titzing, & Berkman, autres célèbres Accoucheurs d'Amſterdam, qu'il ſe préſente à peine un accouchement laborieux ſur cent cinquante. Smellie en admet un ſur cent. Il y a donc tout au moins quatre-vingt-dix-neuf accouchemens naturels & qui n'ont preſque pas beſoin des ſecours de l'Art, contre un malheureux ; l'uſage auſſi fréquent qu'il eſt aujourd'hui, des manipulations & des inſtrumens, eſt donc bien abuſif, bien meurtrier.

Les ſoins qu'exige la femme accouchée, ſont auſſi beaucoup plus ſimples, & par conſéquent plus utiles que ceux dont on accable communément la plupart d'entr'elles, ſans autre but que rendre l'Art plus important, & de vouloir en tirer tout ce que la nature feroit le plus ſouvent parfaitement ſans lui. » L'accouchée peut ſe lever le cinquième ou le ſixième jour au cas qu'elle ſe porte bien & que la fièvre de lait ait ceſſé, pourvu qu'elle ait la précaution de ſe garantir du froid. — Pluſieurs accouchées ſont dans l'uſage de ſe purger après qu'elles ont relevé de couche, quoiqu'elles ſe portent bien ;

mais elles ne doivent pas le faire, sans avoir consulté un Médecin «.

On voit avec quelle sagesse M. Jacobs remet entre les mains des Gens de l'Art jusqu'à la plus petite incommodité des femmes en couche; nous faisons remarquer ce trait à un grand nombre d'Accoucheurs qui hasardent d'employer les secours les plus délicats contre les maladies survenues aux femmes en couche, sans en excepter celles qui ne dépendent point de l'accouchement. Dans les cas même où ces maladies ont quelque rapport avec la couche, les remèdes qu'elles exigent, sont toujours au-dessus de la portée des connoissances des Accoucheurs; & comment l'application de ces remèdes ne répugne-t-elle pas à leur conscience ?



80.

Méthode heureuſe de traiter certaines tumeurs ſcrophuleuſes, les ulcères des mammelons, les crévaſſes du ſein & les abſcès laiteux; par M. UNDERWOOD, Chirurgien Anglois, à la ſuite du *traité des ulcères des jambes*; *Voyez* 1785, *pag.* 99. Ouvrage traduit de l'anglois par M. LEFEBURE DE VILLEBRUNE, Médecin.

Tumeurs ſcrophuleuſes. Il faut » y appliquer de bonne heure un épithème compoſé de miel, de fleurs de farine & de jaunes d'œufs; ce topique hâte la maturité & amène une prompte ſuppuration. La ſuppuration faite, on remplit l'ulcère de précipité; s'il y occaſionne une eſcarre, ce qui n'arrive pas fréquemment, on y appliquera l'épithème ci-deſſus juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit ôtée, enſuite on réitérera le précipité. Dans les grandes tumeurs l'ouverture par le ſéton eſt préférable à tout autre moyen. On parvient à deſſécher les ulcères en les panſant deux fois par jour avec de la charpie trempée dans un peu de lait où l'on aura jetté une

ou deux gouttes d'extrait de ſaturne. Ce mélange prend une légère conſiſtance, & peut devenir très-utile pour nombre d'ulcères inquiétans «.

Crévaſſes du ſein & abſcès laiteux. » La ſolution du vitriol verd calciné à blanc dans de l'eau de fontaine, eſt le meilleur topique qu'on puiſſe appliquer ſur les ulcères douloureux & opiniâtres des mamelons des Nourrices. = On les touchera quelquefois ſeulement pendant la journée avec un pinceau de poil de chèvre ou avec le bout du doigt trempé dans cette liqueur. = On tiendra enſuite le bout enfermé dans une eſpèce d'étui fait avec une noix muſcade coupée à une de ſes extrémités & creuſée en forme de gobelet. = Ce traitement a été mis à l'épreuve avec le plus heureux ſuccès dans l'Hôpital des femmes en couche à Londres. Il n'eſt point malfaiſant pour les enfans «.

Inflammation du ſein. Les remèdes urgens ſont la ſaignée, les laxatifs, les anodins; ſi l'on ne les emploie pas promptement, il eſt impoſſible de prévenir les accidens, = ſi l'inflammation eſt très-récente, un linge imbibé dans du vinaigre chaud & renouvellé dès qu'il ſera refroidi, produira des effets

effets beaucoup plus avantageux que les fomentations relâchantes ou de ſemblables cataplaſmes ; = quelquefois une ſolution de ſel ammoniac dans laquelle on a jetté de l'eſprit de vin. = Si le lait reprend un libre cours, il n'y a plus à craindre de ſuppuration ; ſi l'inflammation tend à ſuppuration, il faut accélérer la maturité par une ou deux petites ſaignées & un cataplaſme maturatif, ou l'épithème ci-deſſus. = On laiſſera l'abſcès s'ouvrir de lui-même ; on le panſera avec un cataplaſme de mie de pain & de lait. = Cependant ſi tout le ſein eſt dur, & que la conſtitution naturelle du ſujet ne paroiſſe point diſpoſée à produire une ſuppuration ſuffiſante, il faut recourir à la lancette. = lorſqu'il reſte un ulcère ichoreux ou ſanieux, ou que le lait coule long-temps par l'ulcère, l'uſage de l'eau végéto-minérale très-forte, ou ſi l'abſcès eſt profond, la ſolution aſtringente employée en injection, remédient à cet inconvénient «. Cet article, extrait preſqu'entier de la *Gazette Salutaire*, nous a paru très-intéreſſant, vu la fréquence des maladies dont l'Auteur a traité, & les malheurs auxquels les malades ſont expoſées en ſuivant divers traitemens, ſouvent contraires.

81.

Essai sur les facultés de l'ame considérées dans leurs rapports avec la sensibilité & l'irritabilité des organes, par M. FABRE, Chirurgien à Paris.

Si l'on se rappelle que M. *Fabre* » éclairé par l'exercice de son Art, s'est cru l'an passé (*Voyez* 1785 *pag.* 90) en état de porter ses vues sur les maladies internes «; on sera moins surpris de ce qu'il se croit aujourd'hui en état de traiter un sujet de métaphisique. Nous n'aurions pas fait mention de cet Ouvrage absolument étranger à l'Art de guérir, si nous n'avions pas cru indispensable de recommander aux jeunes Chirurgiens de ne point perdre leur temps à l'étude des matières qu'il contient. Ils ont trop d'autres choses à apprendre, pour s'occuper de savoir si le *sensorium commune* réside dans le cerveau, selon les Anciens, ou selon M. Fabre, au milieu du corps sous le diaphragme; & s'il est l'effet du sang ou de la présence d'un plexus de nerfs. Il doit leur être également indifférent que » la sensibilité & l'irritabilité soient les

vrais principes, (ou les effets néceſſaires) de la vie dans l'homme & dans les animaux; — que les bêtes ſoient de pures machines (comme le veut très-peu philoſophiquement M. Fabre); — quels ſont les rapports de l'ame avec les organes des ſens, & particulièrement avec celui de la vie ; — quels ſont ceux de l'ame avec les organes du ſentiment; — quelle eſt l'influence de la ſenſibilité des organes du ſentiment ſur le génie & les talens; — enfin, comment il faut entendre la liberté de l'homme & les cauſes finales «.

» L'organe intuitif interne eſt évidemment un don que Dieu a fait à l'homme *ſeul*. Les yeux & les autres ſens, dans *tous* les animaux, ſont exercés par les objets préſens; mais l'homme a la faculté excluſive (l'Auteur a voulu dire qu'il a excluſivement la faculté) de ſe repréſenter, par ſa vue intérieure, les objets abſens : de-là ſes idées, ſon imagination, ſa mémoire, dont les animaux *ſont privés* «.

Ah graces, n'en déplaiſe à M. Fabre, pour les animaux dont parle le père *Bougeant* (*langage des bêtes.*); pourra-t-on re-

fuſer un organe intuitif interne, des idées, de l'imagination, de la mémoire, a un chien qui eſt un excellent commiſſionnaire, qui porte les lettres de ſon maître dans divers quartiers de Paris très-éloignés, qui en rapporte fidèlement les réponſes, qui lui fait apporter à déjeûner par le Limonadier, à dîner par le Traiteur, qui diſtingue ce qu'il a à faire par les ſons des ordres qu'il reçoit, ou par les geſtes dont ces ordres ſont accompagnés, &c.? ou ſi ces traits d'intelligence ont lieu ſans le ſecours d'un organe intuitif, d'idées, &c., convenons qu'avec ces facultés particulières, bien des hommes ont peu de motifs de ſupériorité ſur les animaux.

82.

Obſervations ſur les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'Anatomie; par M. TENON, Chirurgien à Paris.

M. *Tenon* ſuppoſe que quelques perſonnes ont voulu établir » que l'anatomie ne laiſſe preſque plus rien à deſirer; qu'elle eſt en quelque ſorte épuiſée «; il s'éleve contre cette opinion & la croit préjudiciable; il

entre dans le détail des ſecours que l'homme retire de l'anatomie & des travaux qui reſtent à faire en anatomie ; il n'omet rien de tout ce qui peut faire ſentir l'importance de cette ſcience en Médecine ; ſes moyens ſon preſſans, ſon but, celui d'un Savant qui réunit aux connoiſſances du corps humain, l'Art difficile d'en faire une juſte application dans les maladies, & qui deſireroit que tous ceux qui font profeſſion de guérir, fuſſent ſuffiſamment inſtruits.

M. Tenon préſente une diſtinction à faire dans l'opinion qu'il combat, & ce n'eſt qu'après l'avoir faite, qu'on peut ſe former un avis ſur l'état actuel de l'Anatomie. Il faut conſidérer cette ſcience ſous deux aſpects : l'anatomie partie d'hiſtoire naturelle ou *théorique*, & l'anatomie *Pathologique* ou relative aux dérangemens de la ſanté. Celle-ci eſt effectivement » la baſe eſſentielle de l'Art de guérir ; = elle éclaire cet Art ſur le véritable ſiége des maladies, ſur certaines cauſes qui les produiſent & dans certains cas, ſur les moyens d'y remédier ; = elle guide auſſi le Chirurgien dans les opérations, les inciſions, les cautériſations difficiles «. Cela eſt très-vrai ;

mais, nous en demandons pardon à l'Auteur, l'anatomie actuelle nous paroît suffisante pour rendre tous ces services à la Médecine & à la Chirurgie ; à ce titre » elle ne laisse presque rien à desirer ; elle est en quelque sorte épuisée «.

» *Winslow* redresse un cou incliné en appliquant des remèdes sur le côté opposé ; = M. *Tenon* lui-même guérit une gibbosité par un régime tonique, indiqué par la distension & le défaut de ressort de l'estomac & des intestins «. On pourroit ajouter d'autres miracles, pour ainsi dire, de l'anatomie, bien plus remarquables : *Marquettis* ouvre une abscès dans le rein ; *Senac* pratique la ponctïon au péricarde ; M. *Durande* fond les calculs de la vésicule du fiel ; *Maget* guérit radicalement les hernies par le resserrement de l'anneau des muscles du bas-ventre, au moyen d'une opération, &c. Que peut-on de mieux que ces savans secours en faveur de l'opinion que l'anatomie, telle qu'elle est, suffit à l'Art de guérir. Si en effet elle ne procure pas, dans toutes les occasions, les succès qu'on en pourroit attendre, est-ce la faute de l'Art ou celle des Artistes qui le négligent ?

Avec les connoiſſances anatomiques actuelles, un Chirurgien n'ignore pas » la route ordinaire des gros vaiſſeaux « & ne coupera pas » l'artère carotide en ouvrant un dépôt dans l'arrière-bouche «. Il ne coupera pas » l'artère crurale en extirpant une tumeur de la cuiſſe « ; il ne cautériſera pas » jusqu'aux artères « ; il n'inciſera pas » une tumeur herniaire pour une tumeur humorale « un Médecin anatomiſte ne traitera pas non plus la gibboſité accompagnée du gonflement de l'eſtomac & des inteſtins, par les relâchans. Des fautes de cette eſpèce ne feroient donc pas des preuves de l'inſuffiſance de l'anatomie pratique, mais de la témérité des Praticiens ignorant ce qu'enſeigne l'anatomie connue de nos jours.

S'il eſt queſtion de l'anatomie théorique, M. Tenon a pleinement gain de cauſe ; il reſte d'immenſes recherches à faire » ſur la direction des muſcles dans les diverſes attitudes du corps ; = ſur leurs différences dans les différens âges ; = ſur la fibre muſculaire & la fibre tendineuſe ; = ſur les moyens d'union de ces deux fibres ; = ſur les communications des artères & des veines ; = ſur leurs diſtributions ; = ſur les organes mo-

teurs de l'iris ; = ſur la capacité des cavités médullaires des os ; = dans quel ordre ces parties ſe développent ; = quelle eſt la deſtination de nos organes ; = quelles ſont les proportions moyennes des parties de l'homme, &c., &c. «.

A l'égard de ces connoiſſances l'anatomie eſt pour ainſi dire au berceau ; mais nous employerons toutes nos forces pour détourner les Médecins & les Chirurgiens du deſir qu'ils pourroient concevoir de s'y appliquer, d'après les raiſonnemens ſpécieux de M. Tenon. Ils ont trop d'autres connoiſſances plus importantes à cultiver ; M. Tenon en conviendra. Il y a mille phénomènes des maladies indépendans des altérations ſenſibles des organes, pour un qui s'y rapporte ; & dans l'impoſſibilité où ſont les Médecins & Chirurgiens, de cultiver enſemble l'Art de guérir & l'anatomie théorique ; n'eſt-il pas naturel, & peut-être même heureux, qu'ils négligent celle-ci ?

L'Auteur donne lui-même une raiſon de ce que les Médecins négligent l'anatomie, d'où l'on doit conclure que cette négligence eſt en même-temps néceſſaire & avantageuſe, » l'anatomie écrite devient elle-

même un ſujet d'étude conſidérable, que n'avoient pas les premiers Anatomiſtes modernes ; & cette étude indiſpenſable *augmente* aujourd'hi les *difficultés de l'Art*, en multipliant nos travaux & *en faiſant naître des doutes* ſur chaque objet «.

» Les recherches de l'anatomie, dit STENON cité par M. Tenon, veulent un homme tout entier, qui n'ait que cela à faire ; celui même qui fait profeſſion d'enſeigner l'anatomie, n'y eſt pas propre ; = les Médecins & les Chirurgiens qui ont leurs malades à viſiter, ne ſont pas non plus propres à ces recherches «. Or, quel ſera le moyen de multiplier les connoiſſances anatomiques, ſi ceux qui ſe livrent tout entiers à l'anatomie, ne ſont pas ceux qui pourroient porter aux malades les ſecours indiqués par leurs travaux ; & ſi ceux qui viſitent les malades, ne peuvent pas retirer des Profeſſeurs d'anatomie les connoiſſances néceſſaires pour en faire une ſcience utile à l'humanité ? Il ne reſteroit donc aux Anatomiſtes théoriciens que la jouiſſance de ſatisfaire à leur curioſité ; ces travaux multipliés, contrariés par *des doutes*, ont donc ſubi avec raiſon le ſort que

M. Tenon déplore, & ont été juſtement abandonnés à cauſe de leur peu d'utilité.

L'Anatomie, en l'état où elle eſt, ſuffit donc à celui qui la poſſède pour lui faire éviter les erreurs dont cette ſcience peut garantir, & pour indiquer les moyens de guériſon qui ſont de ſon reſſort; l'anatomie théorique ſeule eſt ſuſceptible de faire des progrès inutiles; mais la première eſt trop peu cultivée comme le dit fort bien M. Tenon, & les cauſes qu'il produit de cette négligence, ſont palpables.

» Les obſtacles aux progrès (à la culture) de l'anatomie; ſont 1°., le trop petit nombre de ceux qui s'y appliquent; 2°., les différentes occupations de ceux qui la cultivent; 3°., l'impoſſibilité de ſe faire aider; 4°., le peu de fortune de ceux qui s'y deſtinent; 5°., enfin la difficulté de ſe procurer des cadavres «. En attendant que M. Tenon accompliſſe la promeſſe qu'il fait » de traiter ce dernier ſujet dans un Mémoire réſervé pour le miniſtère, on lira peut-être volontiers le paſſage ſuivant, de l'Auteur annonyme d'un *Eſſai ſur les règnes de Claude, de Néron, & ſur les mœurs & les erreurs de Senèque* «.

» Combien de fois n'arrive-t-il pas que les préjugés, les uſages, les coutumes, les religions, les loix mêmes s'oppoſent aux progrès des connoiſſances? J'en citerai l'anatomie pour exemple, nos Gymnaſes publics de Médecine & de Chirurgie, quoique les moins utiles à l'inſtructon, ont ſeuls le droit de demander des cadavres au grand Hôpital, qui ne leur en fournit pas le trentième du beſoin. La plupart ſont infectés du ſcorbut, d'ulcères, d'abſcès, & d'autres maladies contagieuſes. Les Ecoles particulières plus inſtructives, où l'Elève travaille de lui-même & s'exerce aux opérations, vont aux Cimetières: on corrompt les Foſſoyeurs; on force les grilles; on eſcalade les murs, on s'expoſe aux animaux qui veillent dans ces enclos publics & aux châtimens de la Police, pour s'emparer de corps à demi pourris & funeſtes à l'Artiſte qui les ouvre & à l'Auditeur qui les approche «.

» Quand la ſcience ceſſe de s'en occuper, que deviennent les reſtes? On ne les brûle pas ſans ſe conſtituer en dépenſe, & ſans exciter des vapeurs nuiſibles: ſouvent on les jette dans les rues, au grand ſcandale

du Citoyen, incertain ſi cette cuiſſe n'eſt pas celle de ſon père, & cet organe, celui même où il a pris naiſſance; ou on les porte à la rivière, au haſard d'être ſurpris par la Garde, conduit chez un Commiſſaire, & de la maiſon du Commiſſaire traîné en Priſon «.

» Si l'étude de l'anatomie eſt contrariée dans la Capitale, c'eſt pis encore à Lyon, à Bordeaux, à Montpellier, dans toutes nos Provinces «.

» Nous nous appellons policés, & nous ignorons que plus une ſcience qui ne s'apprend point dans les livres eſt importante, plus les moyens de s'y perfectionner doivent être libres & multipliés «.

La réforme que l'Auteur deſire en faveur de l'étude de l'anatomie feroit encore plus avantageuſe, ſi elle pouvoit s'étendre à l'obſervation des maladies dans les cadavres.



PHARMACIE.

83.

L'art de connoître & d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain; par M. DE FOURCROY, Médecin à Paris : deux premiers volumes, de six que l'Auteur promet.

» A mesure que la Médecine a été cultivée, on a cru qu'elle devoit chercher un plus grand nombre de ressources. = Il a résulté de cette multitude de remèdes adoptés, plus d'incertitude dans l'action, plus d'inconstance dans les effets, & en même-temps plus de reproches (à la Médecine) de la part des malades. La matière médicale est tellement *embarrassée* aujourd'hui = que la vie entière ne suffiroit pas pour lire tout ce qui a été écrit sur les vertus des remèdes. = On sent plus que jamais le mal que la foule innombrable de remèdes & de mêlanges a fait à la Médecine, & personne n'a cependant encore osé attaquer ce Colosse; tous les Auteurs se sont répétés, & ils pré-

ſentent tous les mêmes préjugés, les mêmes erreurs «.

M. *de Fourcroy* exprime en ces termes le deſir qu'il a & que tout le monde partage avec lui, de voir s'opérer une réforme dans la matière médicale. Mais on pourroit douter que les réflexions ſuivantes fuſſent conformes aux ſentimens d'un grand nombre de Médecins ?

» Si la *Médecine* ne fait pas de grands progrès, ſi elle n'avance pas dans *l'Art de guérir les maladies*, quelle autre cauſe peut-on en accuſer que la *polypharmcie?* = Après s'être livrés à une étude très-longue de la matière médicale, les jeunes Médecins, continue M. de Fourcroy, ſont *étonnés*, lorſqu'ils commencent à pratiquer la Médecine, de voir que les connoiſſances qu'ils ont acquiſes, ſont plus capables de les *embarraſſer* ſur le choix des médicamens, que de les éclairer ſur leurs vertus particulières; auſſi ſont-ils ordinairement obligés de *renoncer* à ce vain appareil de drogues, dont l'abondance qui offre tant de richeſſes à l'Etudiant, ne ſert bien-tôt qu'à le jetter dans *l'incertitude* au lit des malades «.

Il nous paroîtroit d'abord que la Méde-

cine & l'Art de guérir les maladies, ſont ſynonymes, comme la Peinture & l'Art de peindre. Diroit-on : ſi la Peinture n'avance pas dans l'Art de peindre ? Nous ſerions d'ailleurs bien éloignés de penſer que la polypharmacie fût la ſeule ou la principale cauſe de ce que l'Art de guérir n'avance pas. L'*étonnement* des jeunes Médecins, leur *incertitude* au lit des malades, ne viennent point, ſelon nous, de l'abondance, de la confuſion, ſi l'on veut, des médicamens ; ce qui les *embarraſſe* ſe rapporte bien plutôt aux difficultés de ſaiſir les indications propres des cas où les médicamens conviennent ; ces indications une fois rendues claires par l'expérience, un Médecin ne ſera guères embarraſſé au lit des malades : le premier des médicamens indiqués, le plus uſité à cauſe de ſes ſuccès, le plus aiſé à trouver, ſera ſon fait ; le plus ſimple méritera la préférence.

On ne ſera pas ſurpris ſi nous ne convenons pas non plus » que cette étude (la matière médicale) ſoit la plus *difficile* de toutes celles qui ſont néceſſaires au Médecin «. Nous n'héſiterons pas de regarder cette aſſertion comme un paradoxe, & M. de

Fourcroy lui-même ſeroit bien éloigné de négliger en conſéquence la connoiſſance des maladies qui eſt la baſe du ſavoir des Médecins, & ce qu'il y a pour eux de plus *difficile* à acquérir.

Pour rendre claires » les diverſes indications qui ſe préſentent dans les maladies, il eſt néceſſaire de conſidérer leurs différences générales. On les diviſe en indications rationnelles, empyriques, empyrico-rationnelles, ſimples, compoſées, compliquées, ſemblables, oppoſées ou contradictoires, conſervatives, préſervatives, curatives & palliatives «. C'eſt ici que la vie entière ne ſuffiroit pas pour expoſer tout ce qui concerne ces indications, plus faites, ſans contredit, pour jetter les jeunes Médecins dans l'étonnement & dans l'incertitude au lit des malades, que l'abondance des médicamens.

Pour ſimplifier les connoiſſances ſur la nature des médicamens, » les propriétés des corps médicamenteux peuvent être rapportées à deux claſſes, ou à leurs qualités phyſiques ou à leurs qualités *chymiques*. = Je range parmi les premières, la forme, la péſanteur, l'aggrégation, la température, la ſaveur & l'odeur. J'examinerai au ſujet des

autres 1°. leur énergie *chymique* ; = 2°. les altérations qu'ils éprouvent & celles qu'ils font éprouver ; = 3°. jufqu'à quel point les fluides peuvent être changés par la réaction *chymique* ; = 4°. enfin fi on peut divifer les médicamens felon leur nature & felon leurs propriétés *chymiques* «. Or, toutes ces difcuffions, fur-tout celles qui fe rapporteroient à la Chymie, tranchons le mot, feroient de toutes celles qu'on lit en Médecine, les plus inutiles.

Enfin pour débarraffer la matière médicale des entraves qui s'oppofent aux fuccès des Médecins, en les jettant dans l'incertitude fur le choix des médicamens, l'Auteur a claffé ceux-ci fous foixante-dix divifions ; chaque claffe contient vingt ou trente fynonymes, & aucun ne porte de marque qui doive lui faire donner la préférence.

Il eft difficile que cette méthode de *fimplifier* la matière médicale, rempliffe les vues des Médecins accoutumés à la fimplifier eux-mêmes au lit des malades. Les Médecins d'Hôpitaux, lorfqu'ils font très-exercés, renferment pour la plupart leur matière médicale dans une feuille de papier ; c'eft, par exemple, à ce fujet que M. de

Fourcroy adreſſe aux Médecins le reproche injuſte de ne faire la Médecine qu'avec une douzaine de moyens. Comment a-t-il pu ſe mettre ainſi en contradiction avec Sydenham, qui dit : » Celui qui ſait traiter, n'a jamais faute de remèdes. = Que la connoiſſance des ſecours ſoit auſſi ſimple que celle des maladies «.

Et BOERHAVE ; il ne vouloit pour être Médecin, que » de l'eau, du vinaigre, du miel, du vin, de l'orge, du nître, de la rhubarbe, de l'opium, du feu & une lancette. Loin de nous, dit-il, les productions fabuleuſes des *Chymiſtes !* Ne ſuffit-il pas d'être écraſé par la multitude des drogues ſimples, par la confuſion des remèdes composés, par le poids des méthodes qu'exige leurs préparations « ? *De repurgandâ medicinâ.*

Faut-il encore oppoſer à M. de Fourcroy cette production de Hoffmann (*De ſimplicitate medicinæ.*) » On a vu naître une ſi grande multitude de médicamens, qu'il n'étoit pas poſſible de rien inventer de plus nuiſible aux malades, & de plus contraire au progrès de la Médecine pratique. Enfin M. CLERC, en parlant de la ſurabondance des remèdes, dit avec autant de vérité que

d'éloquence : » Le grand nombre des remèdes que la Pharmacie nous étale, eſt plus un objet de luxe que d'utilité : ces prétendues richeſſes ne ſont qu'un fardeau pour le ſage qui ſait s'en paſſer, & qu'un écueil certain pour celui qui n'eſt pas ſage : trop de richeſſes corrompt les mœurs ; trop de remèdes détruit le tempérament «. *Hiſtoire naturelle de l'homme, conſidéré dans l'état de maladie*, ſect. 47, tome premier, pages 416 & 417.

La *Gazette Salutaire* a ajouté, au rapport de cet ouvrage, l'errata ſuivant :

Pag. 14 & 123 : de l'aconit, du napel, &c. M. de Fourcroy en fait deux eſpèces diſtinctes, tandis qu'en Médecine c'eſt la même plante, qui eſt l'*aconitum napellus* du chevalier Linné.

Pag. 238 : des varecks, des fucus ; c'eſt le même genre de plantes.

Pag. 245 : mâche ou graſſette : liſez *mâche, blanchette* ou *doucette* ; car la *graſſette* eſt une plante ſuſpecte très-différente.

Pag. 215 : l'écorce de jarou ; liſez l'*écorce de garou*.



84.

Encyclopédie méthodique, botanique; par M. le Chevalier DE LA MARCK, ancien Officier, de l'Académie Royale des Sciences.

Les remarques ſuivantes ſont très-judicieuſes. » Depuis deux ou trois ſiècles la botanique a fait de grands progrès, & malheureuſement cette partie de la Médecine qui a pour objet la connoiſſance des vertus des plantes, a été conſidérablement négligée. = Nous attribuons à la naiſſance de la Chymie, & plus particulièrement à l'établiſſement des compoſitions pharmaceutiques, la diminution ſenſible des progrès de la matière médicale; en un mot, l'abandon en quelque ſorte des recherches ſur les propriétés médicinales des matières ſimples. En effet, il exiſte dans les boutiques des Pharmaciens une infinité de préparations particulières qui fourniſſent preſque tous les remèdes que les Médecins employent pour combattre les maladies; & comme les Médecins trouvent plus commode d'indiquer

dans leurs ordonnances certaines préparations que l'on trouve en tout temps, que d'ordonner l'emploi de telle plante qu'il ſeroit ſouvent difficile de ſe procurer; il arrive delà qu'à l'exception d'environ 250 plantes qui ſont d'un uſage aſſez ordinaire, les Médecins ne font pas le moindre effort pour multiplier nos connoiſſances ſur les vertus conſignées dans les livres, de 4 ou 500 autres plantes dont on ne fait pas uſage «.

» Ce qui eſt évidemment ici la faute des Médecins, paſſe dans l'eſprit du vulgaire ignorant, pour celle des botaniſtes: comme ſi le vrai moyen de découvrir ou de confirmer les vertus d'une plante pouvoit être autre que l'expérience même; comme ſi enſuite l'on pouvoit tenter des expériences dans ce genre ſans pratiquer réellement la Médecine, c'eſt-à-dire, ſans paſſer la plus grande partie de ſa vie à étudier *au lit des malades*, & les maladies & les effets des remèdes; comme ſi, enfin, une pratique ſuivie de la Médecine pouvoit s'accorder avec tous les travaux qu'exige l'étude de la botanique. Auſſi nous paroît-il certain qu'un bon Médecin ne peut être qu'un très-mauvais botaniſte, & qu'un grand Botaniſte par la

même raiſon, ne peut être qu'un Médecin ordinaire; l'étendue conſidérable de ces deux parties de nos connoiſſances, ne permettent pas à l'homme de les approfondir également toutes deux«.

85.

La falſification des médicamens dévoilée; Ouvrage dans lequel on enſeigne les moyens de découvrir les tromperies miſes en uſage pour falſifier les médicamens, & où l'on établit des règles pour s'aſſurer de leur bonté; par M. VANDEN-SANDE, Apothicaire à Bruxelles.

LES MÉDICAMENS qui ſont déjà des fléaux de l'humanité par l'abus qu'on en fait, par les erreurs de ceux qui les preſcrivent, par les étourderies de ceux qui les débitent, par l'audace de ceux qui s'arrogent le droit de les preſcrire, & de les débiter ſans connoiſſance de cauſe, épouvantent encore par les dangers de la falſification à laquelle ils ſont ſujets. Les recherches de M. *Vanden-Sande* pour découvrir ces fraudes, font voir non-ſeulement qu'il eſt important dans un état de ne confier la préparation des mé-

dicamens qu'à des Pharmaciens inſtruits ; mais elles décèlent encore les inconvéniens auxquels on eſt expoſé de la part des Marchands Droguiſtes, qui n'ont pas les mêmes inſtructions que les Pharmaciens, & dont l'ignorance peut être très-préjudiciable.

» Il ſeroit à ſouhaiter que chaque Gouvernement preſcrivît des Règlemens ſévères pour arrêter les tromperies & le Charlataniſme qui règne dans tout ce qui regarde les drogues. On ne peut s'empêcher de frémir en voyant à quel point on trompe de toute manière dans des marchandiſes qui devroient être ſacrées, & combien ceux qui en font commerce, ſacrifient non-ſeulement la ſanté, mais la vie même de leurs ſemblables, pour ſatisfaire une avidité inſatiable de gagner. = Une grande partie des drogues qu'on tire de l'Etranger, nous vient où par la Hollande où par Marſeille ; ces deux endroits paroiſſent ſe diſputer le prix de l'adreſſe à les frelater. = Il y a à Marſeille des Marchands qui de père en fils, ſont en poſſeſſion des ſecrets d'altérer, même de contrefaire les drogues étrangères «. = L'Auteur rapporte à ce ſujet pluſieurs traits tirés de GILIBERT, (*Traité de*

l'Anarchie Médicale) dont il résulte que les drogues mêmes de nos Apothicaires, tirées des Magasins de quelques Marchands aussi frippons, ne méritent aucune confiance. == » On débite, par exemple, cent fois plus de quinquina que l'Amérique n'en peut fournir, & cinquante fois plus de manne qu'il n'en arrive à Marseille «.

Une autre réflexion se présente, c'est que l'instruction des Apothicaires est en général très-imparfaite ; ils s'attachent, pour ainsi dire, exclusivement à la composition des médicamens, & tandis qu'ils s'appliquent avec beaucoup d'assiduité à la préparation des médicamens Chymiques qui sont les chefs-d'œuvres de l'Art, on leur vend des remèdes simples falsifiés qu'ils croyent excellens, qu'ils débitent & font entrer comme tels dans les préparations Pharmaceutiques. == Mais les marchands Epiciers-Droguistes, quand ils ne prépareroient jamais de remèdes, sont mille fois plus dangereux.

» Les états qui ont pris tant de précautions, & fait tant de Règlemens pour fixer le titre de l'or & de l'argent, ne s'occuperont-ils jamais des moyens de rendre les remèdes d'une force toujours égale pour les

effets ?

effets ? S'ils étoient inſtruits des ravages qu'occaſionnent tous les jours les médicamens diverſement préparés, ils en frémiroient «.

M. Vanden-Sande voudroit » qu'il y eût dans chaque Province un Magaſin des drogues ſimples, ſoumis à l'examen d'un Officier public, des Médecins & des Pharmaciens, où les Apothicaires feroient obligés de s'approviſionner ; = que chaque Province eût un diſpenſaire particulier ; = que les médicamens y fuſſent taxés ; = que les Apothicaires fuſſent examinés rigoureuſement avant d'être admis à la Maîtriſe ; = que le nombre en fût fixé dans chaque endroit, = & qu'aucun autre Marchand n'eût le droit de débiter des drogues ; = qu'il ſe fît des viſites de drogues, qu'elles fuſſent ſévères & imprévues, au lieu d'être, comme le plus ſouvent, un avertiſſement de cacher pendant deux ou trois jours tout ce que les boutiques contiennent de médicamens détériorés ; = que ni les Marchands droguiſtes, ni les Couvens d'hommes & de filles qui vendent des drogues, ne fuſſent exempts de ces viſites, à moins qu'on ne préférât pour un plus grand bien, leur interdire

abſolument un commerce auſſi dangereux pour le Public ; = enfin, que les Charlatans qui trouvent, malgré les Ordonnances, le moyen de compoſer & de vendre des remèdes, fuſſent au moins aſſujettis à faire preuve de leurs connoiſſances en Pharmacie. = Leur audace mériteroit certainement l'attention réfléchie des Gouvernemens qui perdent autant de ſujets par le brigandage des drogues, que par le fer de l'ennmi «.

On ſubſtitue » la racine de rapontic à la rhubarbe, = celle de bryone au jalap & au mechoacan, = le nard bâtard au nard celtique, = la racine de thapſie blanc à celle de turbith, = la coudre mentianne au bois de lentiſque, = le bois de corail au bois de ſantal, = celui de chandelle au ſantal citrin, = au quinquina, l'écorce de bouleau, d'aliſier, &c. &c. = A l'écorce de ſima-rouba diverſes écorces qui y reſſemblent, = à la caſſe du levant, la caſſe occidentale qui vaut beaucoup moins ou de mauvais ſucre épaiſſi, = à la poudre des clous de géroſle, celle de ſemences d'amomum, = au poivre blanc qui eſt très-rare[a], le poivre noir blanchi avec la colle d'amidon & la céruſe «. On fait » de la fauſſe ſcammonée

avec un mêlange de poix réſine, de ſuc de tithimale, de jalap & de cendres, = tous les baumes qui ſont chers, avec diverſes préparations de térébenthine, de colophone, &c. = de l'opium, du caſtoreum, du muſc, avec des gommes déguiſées, des extraits de différentes ſubſtances. = Le faux ambre qui ſe trouve dans le commerce eſt un compoſé de poix réſine, de cire, de ſtorax & de muſc, = la fauſſe liqueur minérale anodyne de Hoffman & la plus commune, eſt un mêlange d'eſprit-de-vin & d'acide vitriolique; = la plupart des huiles eſſentielles, des aromates, des fruits, &c., ſe font avec l'huile eſſentielle de térébenthine ou l'eſprit-de-vin & divers ingrédiens.

» On vend le plus ſouvent la racine d'iris ſans odeur, moiſie & cariée, & une infinité d'autres drogues ſimples également dépouillées de leurs vertus par l'ancienneté & la dégénération. = On mêle à l'ipécacuanha un apocin venimeux, = au poivre en poudre la racine de gingembre, = le cabaret de Virginie à la ſerpentaire de Virginie, = pluſieurs bois rapés à la rapure du gayac, = le bois d'anis au ſaſſafras; = on remplit

les trous de la ſquine cariée avec la terre glaiſe, le bol, quelquefois la litarge qui eſt un poiſon; — on fait ſervir dans le commerce juſqu'à la gouſſe de vanille vuïdée de ſa pulpe aromatique, en y ſubſtituant des paillettes & bouchant les trous avec un peu de colle mêlée avec de la bonne vanille, ou bien en faiſant infuſer la mauvaiſe dans quelque baume «.

» On ajoute à la canelle, celle d'Amérique qui ne vaut rien & celle dont on a tiré l'huile eſſentielle, — aux clous de géroﬂe, ceux qui ont été dépouillés de la même manière, — le ſaffran ſauvage & les balauſtes au ſaffran, — le ſéné d'Italie au ſéné d'Alexandrie qui eſt le ſeul bon, — la colophone à la réſine de jalap, — la craie à l'antimoine diaphorétique, — le ſoufre doré d'antimoine au Kermès minéral, — le plomb au vif-argent, — le ſublimé corroſif au mercure doux. — On falſifie le ſublimé corroſif avec l'arſenic, — l'antihectique de la Poterie avec de la craie, — la terre foliée de tartre avec le ſel végétal, — l'alkal volatil fluor avec l'eſprit de ſel ammoniac, — les eſprits avec diverſes diſſolutions, — les onguents & emplâtres ne ſont pas

exempts de falsification. = Il faut sur-tout se défier de la pulpe de tamarins, dans laquelle il entre souvent une grande partie de mélasse & de vinaigre, & qui contient quelquefois du verd-de-gris, parce que le mêlange a été fait où qu'il a séjourné dans des vases de cuivre. = Le tartre émétique, ce remède si usité, est encore falsifié de tant de manières & préparé si diversement, qu'on n'a jamais une notion sûre de ses effets «.

Nous ne doutons point que ces recherches de M. Vanden-Sande, ne réveillent l'attention des Médecins sur les falsifications des drogues qu'il a observées, & ne les excitent à veiller encore plus rigoureusement à l'exactitude des Pharmaciens. Il y va de la vie des malades & de leur gloire. Outre le danger des médicamens falsifiés, on ne peut pas dissimuler qu'il se commet dans les Pharmacies beaucoup d'autres erreurs relatives à leur préparation; mais ce qui rend sur-tout les remèdes dangereux, c'est que presque tous les Pharmaciens les prescrivent.



86.

Méthode d'ecrire les formules de Médecine, mise au jour par Jean-Frédéric-Chrétien PICHLER.

Elle eſt une des plus ſimples & par conſéquent des plus ſages que nous connoiſſions & les doſes de chaque médicament, y ſont indiquées avec préciſion.

87.

Médecine nouvelle ou l'art de conſerver la ſanté & de guérir les maladies les plus rébelles, par une voie douce, commode & très-efficace, qui réunit tout-à-la-fois l'utile & l'agréable; par M. L***. Médecin.

Cette voie eſt l'application de l'électricité, du magnétiſme animal & des bains médicinaux par diſtillation, de l'invention de l'Auteur; il y ajoute » des exercices méchaniques, commandés, ſoutenus & dirigés par une mélodie des plus douces & des plus agréables «.

L'Auteur (M. LAUGIER dont nous avons parlé *année* 1785, *pag.* 29) bâtit d'abord une théorie analogue à ſon but, d'être le Médecin préférable de la Capitale, & d'y établir des bains préférés ; il parle de *ſenſibilité*, d'*irritabilité*, de *dilatation*, de *reſſerrement*, d'*action*, de *réaction*, de *ſpaſme*, d'*érétiſme*, d'*acrimonie*, &c. mots familiers à ceux qui n'ont aucune connoiſſance des choſes qu'ils expriment, dont l'uſage commun eſt d'en impoſer au vulgaire, & de s'en impoſer quelquefois à ſoi-même par des explications vuides de ſens.

» Mais avant d'avoir recours à ce moyen, (le bain) nous ſommes bien aiſe de prévenir les eſprits qu'il ne faut en faire uſage que ſous la direction de l'*Auteur* ou de quelque Médecin qui ait conféré avec lui. ═ Nous n'ignorons pas que dans une Ville où tout le monde ſe *permet* d'exercer les fonctions les plus délicates, puiſqu'il s'agit de la vie de l'homme, chacun ſe *permet* d'administrer cavaliérement ce ſecours, & avec une aſſurance qui fait trembler les perſonnes de l'Art qui en ſavent les conſéquences «. Cette réflexion eſt juſte.

» Nous conſeillons les bains ordinaires

d'eau de fontaine dans les Provinces ; mais pour Paris, ou l'eau de rivière eſt ſi ſale & argilleuſe, ſur-tout dans le temps des pluies, nous ſommes d'avis qu'on préfére les bains médicinaux de notre compoſition «. Ainſi, ſelon M. L., cette eau, dont boivent près de ſept cens mille habitans, n'eſt pas même propre à laver nos corps. Cependant, pour les bains qu'il prépare, il lui faut de leau : où en prendra-t-il ? à la ſeine même. Mais entre ſes mains philoſophiques, balſamiques, chymiques, elle perdra toutes ſes mauvaiſes qualités. Il a un moyen infaillible ; c'eſt d'y ajouter les parties volatiles de pluſieurs plantes.

» On trouve des bains aromatiques, &c. céphaliques, &c. = contre les menaces d'apoplexie humorale, &c. = on en donne de tempérans, &c. contre l'inflammation, rhumatiſme, goutte, ſciatique, &c. = on en donne de topiques (il a voulu dire toniques) à l'occaſion des affections de l'eſtomac, quand il eſt trop foible ; dans les enflures, dans les hydropiſies qui viennent d'un principe d'obſtruction, d'un relâchement général des ſolides, = pour redreſſer le reſſort des ſolides trop relâchés ; = on

en donne de désobstruans, &c. d'apéritifs, de stimulans, &c. = à l'hule d'olive, de navets, (il faut navette) &c. au lait, &c. «.

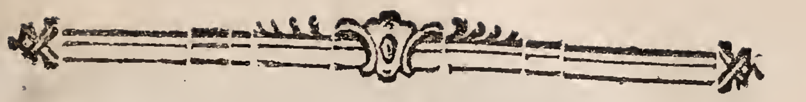
On voit que M. Laugier tient parole, & que sa Médecine est réellement nouvelle ; » il faut, selon lui, avoir au moins dix ans de pratique, pour appliquer de tels remèdes, & en tirer le parti convenable, = le plus habile Praticien d'ailleurs ne pourroit pas être en état de diriger un pareil travail «, ainsi nous avons dix ans à attendre les succès promis, puisque l'établissement projetté par M. L. n'est pas fait, & que sa pratique ne l'a pas mis en état de diriger son travail.

La remarque suivante qui se trouve dans l'avant-propos, nous a paru fondée à quelques égards.

» Depuis que les Officiers subalternes de la Médecine ont pris le ton doctoral, ceux de la Physique se sont donnés *les mêmes airs* ; ils ont voulu disserter à leur tour, & se donner en spectacle, non par la voie de l'invention, dont ils ne peuvent pas être capables dans la partie dont il s'agit, pour des raisons toutes sensibles, mais en faisant comme des singes, c'est-à-dire, en

contrefaisant ce qu'ils ont vu faire, pour se donner la fausse & vaine gloire d'Auteurs *vis-à-vis de* quelques esprits qui *n'en savent pas* davantage, & qui ne peuvent pas distinguer le Comédien d'avec le Poète, & par conséquent le vrai artisan de la chose, d'avec celui qui ne fait que répéter à peu-près comme un perroquet ».





NOUVELLES DE MÉDECINE, 1786.

ARTICLE III.

Mélanges ou Commentaires de divers Mémoires, Obſervations & autres Ecrits de Médecine intéreſſans, qui ont été imprimés ailleurs que dans les Ouvrages précédens ou communiqués manuſcrits.

AVERTISSEMENT.

LES livres dont nous venons de faire le rapport, ne ſont pas les ſeuls Ouvrages nouveaux qui puiſſent intéreſſer les Médecins & ceux qui font cas de la Médecine; pluſieurs autres Ecrits contiennent auſſi d'excellentes leçons à conſerver, & quelquefois de

grandes erreurs à détruire ; c'eſt pourquoi nous conſacrerons cet article à donner une eſquiſſe des choſes que ces Ecrits offrent journellement de louable ou de répréhenſible. On y trouvera les connoiſſances neuves & utiles qui nous sembleroient ſuſceptibles de développemens, & la réfutation de ce qui nous aura paru dangereux ; les Ouvrages périodiques fourniront une partie des matières ; nous en trouverons d'autres dans divers Ouvrages dont le principal ſujet n'a aucun rapport avec la Médecine, & que les Médecins par conſequent liſent peu.

JOURNAL DE MÉDECINE;

N°. 1.

Obſervations faites dans le département des Hôpitaux civils. Cahier de Janvier.

Les ſectes des Médecins *dogmatiques*, *empiriques*, *méthodiſtes*, *méchaniciens*, *chymiſtes*, &c. qui ont retardé les progrès de l'art de guérir pendant pluſieurs ſiècles, ont été remplacées par celle des *obſervationiſtes*; nous demandons grace pour le mot, dont le but eſt de ſignifier l'erreur de ceux qui prétendent qu'on peut devenir Médecin en recueillant des obſervations. Comment peut-on prendre ainſi le change? Eſt-il poſſible que les obſervations ſoient propres à inſtruire les Médecins autrement que par l'action même d'obſerver?

Nous ne penſons donc pas, comme il eſt dit dans le Journal de Médecine, » que le meilleur moyen de cultiver & de perfectionner la Médecine, eſt de recueillir des obſervations «; Nous croyons que ce but ne

ſera rempli que quand les Médecins, pour qui les obſervations ſont recueillies aujourd'hui, les feront eux-mêmes ; nous ſommes perſuadés que l'application des obſervations faites par autrui, n'eſt pas plus utile en Médecine que celle des préceptes par les dogmatiques, des recettes par les empiriques, des raiſonnemens par les méthodiſtes ; nous allons juſqu'à aſſurer, ſans craindre d'être contredits par les Médecins *obſervateurs*, que cette application eſt ſouvent très-dangereuſe.

Qu'entend l'Auteur des obſervations faites dans les hôpitaux civils, lorqu'il diſtingue la véritable, de la fauſſe expérience ? L'expérience eſt le réſultat de ce qu'on a vu & vu pluſieurs fois, des obſervations qu'on a répétées juſqu'à en tirer des réſultats à-peu-près infaillibles ; l'expérience en un mot eſt fondée, ou bien l'on n'a point d'expérience ; on n'en a certainement point, lorſqu'en négligeant d'obſerver, on s'en rapporte aux obſervations des autres.

Pour s'en rapporter avec ſuccès aux obſervations étrangères, il faudroit d'abord être sûr qu'elles auroient été bien faites & exactement écrites ; car que de changemens à

craindre à cet égard ! On devroit enſuite être convaincu de la parfaite identité du ſujet qu'on obſerveroit avec celui qui auroit été obſervé le premier ; il ſeroit ſur-tout néceſſaire d'avoir préciſément les mêmes yeux, &c. Les premières conditions ſont très-difficiles à rencontrer ; la dernière eſt impoſſible : auſſi eſt-elle la cauſe la plus fréquente des erreurs ; les yeux d'un Médecin qui s'inſtruit dans les livres, ne peuvent voir comme ceux d'un Médecin exercé qui publie ſes obſervations.

Ainſi malheur le plus ſouvent à ceux de qui les maladies reſſemblent à d'autres dont la deſcription a frappé le Médecin *obſervationiſte*, ou dont le Médecin eſt diſpoſé à rencontrer des obſervations ſemblables à celles qu'il a lues depuis peu ; juſqu'à ce que l'expérience ait confirmé dans ſon eſprit la reſſemblance des faits, ou caractériſé leurs différences, preſqu'autant d'erreurs de ſa part que d'occaſions de guérir.

Une des erreurs du ſiècle les plus fâcheuſes à notre avis, eſt celle des hommes qui prétendent les uns tout enſeigner, & les autres s'inſtruire de tout par les diſcours & les

livres. Nous avons vu naître de ces deux prétentions des aſſemblées dans leſquelles on s'agite pour communiquer & acquérir les connoiſſances & qui deviendront, par-là, nous oſons le prédire, préjudiciables à la gloire littéraire de la nation.

La prétention d'être Médecin par le ſeul ſecours des obſervations recueillies, a enfanté la routine; on doit appeller ainſi une certaine règle que la plupart des Médecins ſe font de ſe comporter auprès des malades ſuivant les obſervations de tel ou tel écrivain, & nous trouvons dans cette règle ce que l'art de guérir offre de plus fautif, puiſque les erreurs qu'elle occaſionne, ſont les plus dangereuſes, malgré l'apparence contraire.

Les obſervations recueillies & communiquées comme le ſeul moyen de perfectionner la Médecine, ſont donc, un guide trompeur. Cette vérité ne peut être ſentie que dans le *département* des Médecins qui obſervent véritablement; ils ont reconnu dans preſque tous les cas, l'impoſſibilité de voir par des yeux étrangers, de ſe diriger utilement ſur des notions précaires; ils employent les obſervations communiquées pour ſe

mettre ſur la voie de ce qu'ils doivent obſerver ; ils n'ont confiance à leurs propres réſultats, qu'après les avoir retrouvés pluſieurs fois, en un mot, qu'après l'*expérience.*

Ceux qui ſe fient à de ſimples relations, ne commettent que des fautes, dont la cauſe tient à leur manière de voir ; ils les répètent toute la vie avec courage & ſans remords ; forts de l'autorité des Auteurs dont ils ſaiſiſſent mal les idées, ils n'imaginent même pas qu'on puiſſe être plus éclairé qu'ils ne le ſont. De cette ignorance la confiance aveugle en ſoi-même, la ſécurité, l'audace ; le dirons-nous ? quelquefois l'entêtement. Voilà quelle eſt l'influence la plus générale des obſervations d'autrui ſur l'exercice propre de la Médecine. Voilà, par exemple, comment pluſieurs Médecins & Chirurgiens, *ſans expérience*, ont été déterminés durant l'année dernière, par ce que M. *Meſmer* appelloit auſſi ſes obſervations, à exercer la Médecine à la manière de cet étranger.

Jamais la Médecine n'arrivera à ſa perfection, tant que ceux qui donnent les leçons de cette ſcience, ne ſeront pas ceux-mêmes qui les auront recueillies auprès des

malades ; tant que la pratique ne ſera pas le principe comme l'unique but de l'enſeignement de l'art de guérir ; tant qu'on s'occupera plus de diſcuter les faits que de les voir ; que ceux qui les diſcutent ſans les voir, s'arrogeront le droit de les juger au tribunal arbitraire de leurs idées, & que leurs jugemens n'auront en leur faveur que des raiſonnemens & point d'expérience ; enfin tant qu'il y aura plus de Médecins théoriciens que de Médecins obſervateurs, & que les premiers écraſeront les autres ſous le poids de leur nombre & de la faveur qu'ils ont le temps d'acquérir, tandis que ceux-ci travaillent à guérir.

Il n'y a qu'un moyen de perfectionner la Médecine par l'obſervation ; il ne peut y en avoir d'autres ; c'eſt de rendre les Médecins vraiment obſervateurs ; de ne s'en point tenir à des écoles de pur diſcours ; d'ajouter des écoles cliniques ; de faire enſorte que les leçons, au lieu d'être froidement débitées en chaire, ſoient démontrées dans les malades, & que l'on voye les phénomènes mêmes des maladies, dont les explications les plus claires ne peuvent donner qu'une foible idée. Il faudroit pour aſſurer les pro-

grès de l'art & les ſuccès de ſes cultivateurs, retenir ceux-ci dans la carrière de la pratique, juſqu'à ce que leur expérience ſoit formée au jugement des inſtituteurs. Nous voudrions enfin qu'on enſeignât principalement la manière de guérir par le fait, qu'on n'autoriſât point l'erreur d'une nouvelle ſecte en Médecine, dont les partiſans ſont nombreux & croient qu'on peut devenir Médecin en recueillant des obſervations.

2.

Mémoire ſur trois articles du Journal de Médecine, ſavoir :

1°. Le rapport d'un *précis d'obſervations ſur les maladies* de Rochefort, par M. RETZ. *Février pag.* 269;

2°. Les *remarques* ſur le même ouvrage; par M. DE SAINT-MARTIN, *Septembre pag.* 51;

3°. Le procédé du Rédacteur de cet Ouvrage périodique. *Article communiqué.*

» Il importe ſouverainement aux lettres & aux mœurs, (diſoit dernièrement en Public un illuſtre Académicien, M. le Duc DE NIVERNOIS) » que le journaliſte réuniſſe

des qualités, dont l'aſſemblage n'eſt pas commun : la pureté du goût, les tréſors du ſavoir, & ſur-tout autant de juſtice dans le cœur, que de juſteſſe dans l'eſprit "; c'eſt parce qu'on a reconnu quelquefois ces qualités dans les Auteurs du Journal de Médecine, qu'on trouve plus fâcheux les articles ſortis de leur plume dictés par d'autres motifs ".

M. Retz avoit cru comme le vulgaire, que les maladies épidémiques de Rochefort, étoient l'effet de la préſence des marais qui ſont voiſins de cette Ville, & l'obſervation l'avoit détrompé. Il lui avoit paru depuis que ce ſeroit une choſe utile, d'expoſer avec impartialité les faits qui l'avoient forcé d'abandonner une opinion dangereuſe, en ce qu'elle trompe les malades ſur les moyens de guériſon, que les véritables cauſes des maladies exigent.

L'autorité de SYDENHAM, d'anciennes obſervations du célèbre CHIRAC, Médecin du même Port, (*des fièvres malignes & autres*) le ſentiment des Rédacteurs des *Affiches de la Rochelle*, Ville voiſine, celui des Auteurs de la *Gazette Salutaire*, avoient confirmé les réſultats des obſervations

de M. Retz. Ils méritoient en effet d'autant plus de confiance, qu'il en avoit coûté davantage à l'Auteur pour réformer sa propre opinion en arrivant à Rochefort, au sortir de la Flandre, où les maladies proviennent en partie des marais, comme le prouve son Ouvrage sur les maladies de ce climat, couronné par l'Académie de Bruxelles.

Les marais de Rochefort ont existé de tout temps; mais il n'y a eu de maladies épidémiques que durant les guerres; les Naturels du pays, ne sont pas plus malades qu'ailleurs; ces maladies différent de celles qui procèdent ordinairement des marais; elles sont au contraire de la nature de celles qui règnent dans les climats chauds où les marais n'ont aucune influence; les habitans des villages voisins de Rochefort, placés dans le centre même des marais, n'essuyent pas les maladies épidémiques de cette Ville; enfin la maladie n'a point reparu dans le Port, depuis la dernière paix, quoiqu'on ait travaillé au desséchement, & que le mouvement des terres eût dû être meurtrier pour les ouvriers, si elles eussent contenu le germe des maladies.

Ces principaux motifs de l'innocence des

marais de Rochefort, démontrée d'ailleurs dans le *Précis*, par des obſervations particulières ſur les maladies, n'ont frappé le Rédacteur du Journal, que pour faire naître en lui l'idée de les contredire; car des aſſertions vagues, qui ne ſont fondées ſur aucun fait, ne ſauroient mériter le nom de critique. Malgré ce défaut de moyens de la part du Journaliſte, il n'héſite pas d'appeller les obſervations de M. Retz des *ſophiſmes*. Pour prouver que ce ſont des ſophiſmes, il implore le ſecours de la Chymie : s'y ſeroit-on attendu? Il allègue que MM. MACQUER & de FOURCROY n'ont pas trouvé, dans leurs cabinets, à Paris, l'air inflammable tel qu'on voit à Rochefort celui des bords de la mer. Que les obſervations précédentes ſoient fondées ou qu'elles ſoient des ſophiſmes, ce ſujet ſeroit tout-à-fait étranger au traitement des maladies de Rochefort; quoiqu'il en ſoit, M. BACHER, auſſi bon Logicien que judicieux critique, remarque finement qu'on ne *guérit point les maladies épidémiques avec des ſophiſmes*.

2°. D'auſſi bonnes raiſons que celles de M. Bacher ont paru très-convainquantes à M. *de Saint-Martin*; » ſa longue pratique de 35 ans & ſes études continues depuis près

d'un demi ſiècle «, ont fourni à M. le Vicomte des motifs ſuffiſans pour faire aux mêmes obſervations, les principales objections ſuivantes, auxquelles nous répondrons par des notes propres à éclaicir la matière.

» Je ſuis *moi*, très-convaincu, dit M. de Saint-Martin, que les exhalaiſons des marais ſont la principale cauſe des fièvres de Rochefort «. = Les fièvres ſont ſelon *moi*, occaſionnées (à Briouze) par les exhalaiſons des marais; il en eſt de même de celles de Rochefort «. = Au contraire, ſuivant les réflexions de Chirac, les Médecins de Rochefort s'étoient imaginé avant lui l'influence des marais *pour ſoulager leur eſprit & ſe tirer par un effort d'imaginatian d'une obſcurité ténébreuſe.* = » A Rochefort comme dans tous les lieux ſitués près des marais, ces exhalaiſons, le gaz, les miaſmes marécageux s'inſinuent par inhalation dans les tuyaux nerveux, ſe mêlent à l'eſprit animal «, choſe auſſi aiſée à voir ſans doute pour M. de Saint-Martin, que la nature des maladies à 100 lieues de lui. = » Remarquons que M. Retz à tort de qualifier les fièvres de Rochefort du nom de maladies épidémiques «. = Cependant : *épidémos* ſignifie : *epi* ſur, *demos* le peuple.

Eſt-ce donc ſur les poiſſons de la Charente que régnoient les maladies de Rochefort ? —— » Je ſuis perſuadé que de mille malades, il s'en rencontrera à peine un à qui la ſaignée ne ſoit plus nuiſible que profitable «. A la bonne heure à Briouze, où la pratique de M. de Saint-Martin a été de ſon aveu très-malheureuſe, mais à Rochefort, M. Chirac, M. Cochon Dupuy, premier Médecin de la Marine depuis 50 ans & M. Retz ont reconnu l'utilité de la ſaignée, & des ſaignées; le ſuccès les a autoriſées. » Je n'ai pas perdu à Rochefort, dit le dernier, un ſeul des malades dont j'ai pu prendre ſoin pendant tout le cours de ſa maladie «. *Extrait du Précis d'Obſervations.*

3°. M. BACHER, Editeur du Journal, avoit pris un engagement avec le public : » il ne paroîtra, avoit-il dit, (*Janvier* 1785 *Avertiſſement*) dans ce Journal aucun écrit polémique qu'il n'ait été communiqué à la perſonne à laquelle il s'adreſſe, & ſi elle juge à propos d'y faire une réponſe, la réponſe ſera jointe à l'écrit qui y aura donné lieu « ; cependant le rapport polémique du Précis, avoit fait une exception à la règle établie dans l'avertiſſement. Les *remarques* polémiques de

M. de Saint-Martin en avoient fait une deuxième, & M. Retz n'a vu ces pièces qu'après l'impreſſion, bien que par la teneur de l'avertiſſement, il paroîtroit qu'elles lui auroient été communiquées, & que, vaincu par des preuves; il n'auroit pas eu deſſein d'y répondre, puiſqu'il n'y auroit eu aucune réponſe jointe. Il y a plus; M. Bacher a promis, chez lui, d'inſérer un mot de réponſe de M. Retz à M. de Saint-Martin; & il ne l'a point fait depuis quatre mois.

Ce n'eſt pas tout; ce Rédacteur avoit dit (*Février 1785, pag.* 164.) que » pour entretenir & conſerver *le tact*, il falloit avoir ſous les yeux des tableaux fréquens qui puiſſent faire diſtinguer & reconnoître auprès des malades, les différens cas qu'exigent les remèdes «, & il a fait voir (*même mois, pag. 269.*) que ces tableaux ne ſont bons à rien, puiſqu'un Journaliſte peut les contredire avec des ſuppoſitions chymiques.

Concluons donc que la ſecte des *obſervationiſtes* eſt très-dangereuſe, & que les efforts de ſes partiſans, pour déprimer les *obſervateurs*, n'iroient pas à moins qu'à menacer l'art de guérir d'une révolution fâcheuſe.

3.

Remarques pour ſervir de réponſe au rapport ſur le TRAITÉ DE LA PHTISIE PULMONAIRE, par feu M. RAULIN, Doyen des Médecins du Roi, *publié dans le cahier de Juillet dernier, pag.* 484, *du Journal de Médecine.* Extrait de la *Gazette Salutaire, n°.* 36.

Voici une autre réponſe à une critique injuſte du Journal de Médecine, que le Journaliſte a refuſé d'inſérer.

On devoit s'attendre à des réclamations ſur l'injuſtice de ce rapport : celles-ci ſont le cri de tous ceux qui s'intéreſſent à la vérité. Le rédacteur du *Journal de Médecine* lui-même ne pourra qu'applaudir à ce motif.

Il y a trois ans que je connois le *Traité de la phitiſie pulmonaire*, je ſais que les Médecins habiles en font grand cas, & qu'il a été traduit en pluſieurs langues par des étrangers qui l'eſtiment; j'y ai trouvé que perſonne n'a diſcuté auſſi bien que M. Raulin les cauſes de la phtiſie, ni fourni un tableau auſſi exact des ſymptômes de cette maladie,

ni tracé une méthode curative auſſi ſage. Le *Journal de Médecine* n'en a fait aucune mention du vivant de l'Auteur ; c'eſt après ſa mort qu'il en publie une critique d'autant plus défectueuſe, que le rédacteur n'a pas même craint de paſſer pour n'avoir pas lu l'ouvrage.

On trouve mauvais dans cette critique que M. Raulin n'ait point dit » que cette maladie eſt née avec l'homme, dont les fonctions ſe faiſant quelquefois avec impétuoſité & avec difficulté, opèrent ſur la poitrine une réaction que ce viſcère ne peut pas toujours ſoutenir « ; *termes du Journal*; mais on lit précisément la même choſe en d'autres termes, dans l'ouvrage de M. Raulin, page 8. » La délicateſſe de l'organiſation du poumon, les différens mouvemens qui ont lieu dans ce viſcère, &c., cauſent toutes les maladies dont il eſt ſuſceptible, & principalement la ptiſie pulmonaire «.

On reproche à l'ouvrage de contenir des idées qui bien que » *juſtes* & *utiles*, ne ſont pas *neuves* «. A la bonne heure, M. Raulin préféreroit le juſte & l'utile à la nouveauté. Au lieu de chercher des idées neuves, il a rapporté celles des Auteurs, & il les a

adoptées ou combattues, ſelon qu'elles s'accordoient avec les réſultats d'une pratique de plus de 55 ans, ou qu'elles en différoient; ce qui paroît en effet très-juſte, très-utile & préférable à du neuf.

Mais, ajoute-t-on, quant à l'uſage du lait, quoique M. Raulin ne ſoit pas le premier qui l'ait proſcrit, il ſemble à cet égard plus original que tous ceux qui l'ont précédé, en ce qu'il interdit ce moyen ſans reſtriction «. Or, ſi M. Raulin ſemble original, plus original que ceux qui l'ont précédé, il a donc eu des *idées*, propoſé des vues *neuves*, ou s'il n'a rien dit de neuf, pourquoi le traiter d'*original*?

Reſte à ſavoir ſi M. Raulin a interdit réellement & ſans reſtriction le lait dans la phthiſie; or c'eſt ici qu'il eſt clair que le rédacteur du *Journal de Médecine*, n'a point lu l'ouvrage qu'il a critiqué. L'Auteur y recommande au contraire, le lait dans pluſieurs endroits de ſon ouvrage, non-ſeulement comme aliment, mais encore comme remède. (Page 226 — 229), » le lait, dit-il entr'autres choſes, peut tempérer & guérir certains vices du poumon & même prévenir la pulmonie «.

Ainſi, au lieu d'interdire le lait ſans reſ-

triction, comme on l'a avancé dans le *Journal de Médecine*, M. Raulin invite au contraire, à en faire usage dans plusieurs cas; il s'élève seulemenr contre l'abus; vue *juste* & *utile* d'un côté, & *neuve* de l'autre, quoiqu'en dise le Journal.

On finit par reprocher à M. Raulin un vice de raisonnemenr dans ce qu'il a fait pour examiner les limaçons & pour analyser ces animaux. On assure que cette manière d'examiner » les substances médicamenteuses, ne sauroit s'appliquer, sur-tout à celles qui sont tirées du règne animal & du règne *végétal*, dans tous ces cas, affirme-t-on, elle ne peut fournir que de fausses lumières «.

A ce passage, ma surprise a redoublé: car il peut bien se faire que M. Bacher n'ait pas lu le traité de la phtisie qui a été critiqué dans le *Journal de Médecine*, mais comment imaginer qu'il n'ait pas eu présent à la mémoire le passage de ses *Recherches sur les hydropisies*, (page 477), Note, où il démontre l'utilité des analyses, en rapportant celle à laquelle il a soumis l'ellébore, substance *médicamenteuse*, tirée du règne *végétal*, lorsqu'il a voulu donner de la célébrité à ses pilules.

Certaines obſervations méritent cependant quelquefois les ſuffrages du Rédacteur du Journal de Médecine ; & nous allons faire voir, par quelques exemples, combien il rencontre heureuſement dans le choix des motifs de ſes applaudiſſemens.

4.

Obſervations ſur l'efficacité des veſſicatoires, par M. ARCHIER, Médecin à Lançon. *Mars pag. 366.*

M. *Archier* confirme une découverte : l'utilité d'appliquer de bonne heure les veſſicatoires dans les maladies inflammatoires de la poitrine ; elle n'étoit point conteſtée ; peu de Médecins s'abſtiennent de la mettre en pratique. Mais apprécions les aſſertions ſuivantes de l'Auteur ;

» Il (Hyppocrate) étoit tellement prévenu de la néceſſité de cette évacuation (l'expectoration), qu'il s'efforçoit de la procurer par les expectorans les plus énergiques ; & que dans les cas déſeſpérés, il employoit les émétiques «.

On avoit regardé juſqu'ici Hypocrate

comme un Médecin ſage qui ſe contentoit d'obſerver la nature, d'en démêler les mouvemens, d'en attendre les efforts, de les aider ſeulement quelquefois par des ſecours autoriſés par ſon expérience; cette manière d'exercer la Médecine a fait de lui le modèle que l'on propoſe à tous les Médecins; ne ſeroit-il pas fâcheux d'ajouter foi à ce que M. Archier dit de ce grand homme, de croire par conſéquent qu'il ne méritoit pas la réputation de ſageſſe que vingt-deux ſiècles n'ont pu altérer & que deux propoſitions haſardées pourroient ternir.

Prévenu de la néceſſité de l'expectoration dans les inflammations de poitrine, Hypocrate ſavoit qu'il n'appartenoit qu'à la nature de la *procurer*; il ne faiſoit uſage d'aucun *expectorant énergique*; il ignoroit quels étoient ces médicamens dont on a enrichi ou embrouillé, long-temps après lui, la matière médicale; il ne connoiſſoit aucun des prétendus expectorans que des Médecins qui s'étoient écartés de ſes préceptes, ont mis en uſage, & que nous n'avons pas encore le courage de proſcrire, quoique l'anatomie nous ait appris qu'ils n'exercent aucune action ſur l'organe de l'expectoration.

Voici les ſeuls remèdes qu'Hypocrate employoit dans ces maladies ; on verra ſans doute avec plaiſir quelle ſimplicité, quelle ſageſſe préſidoient, dans les mains du père de la Médecine, à un traitement qui eſt devenu ſi varié & ſi compliqué dans celles de la plupart des Médecins pour une maladie très-commune qui offre chaque année de nouvelles leçons à recueillir.

» Une tiſanne légère des ſemences farineuſes, qui portoit dans les organes une humeur viſqueuſe, douce, gliſſante, un peu humectante, point altérante, & propre à délayer les liqueurs qui en auroient beſoin ; elle ne reſſerre point, elle ne cauſe aucun trouble, elle ne ſe dilate point dans le ventre, parce qu'elle a éprouvé par l'ébullition, toute la dilatation dont elle étoit ſuſceptible «.

Il eſſayoit de diſſiper le point de côté par les fomentations chaudes ; il appliquoit ſur l'endroit douloureux » un outre, une veſſie ou un vaſe d'airain plein d'eau chaude, ou une éponge impregnée d'eau chaude & enveloppée de linges, ou des ſachets imbibés d'une décoction d'orge dans le vinaigre ou pleins de grains de millet torréfiés, mêlés avec du ſel «.

Il ſaignoit les malades » lorſque la douleur s'étendoit vers les parties ſupérieures, à la gorge, aux mamelles, au bras, & il ouvroit la veine du côté malade ; il répétoit la ſaignée juſqu'à ce que le ſang fût plus rouge & qu'il eût pris la couleur & la conſiſtence du ſang de l'homme ſain. Si la douleur deſcendoit aux parties ſituées au-deſſous du diaphragme, ſans qu'elle ſe fît ſentir aux parties ſupérieures, il purgeoit les malades avec l'ellébore noir «.

Il proſcrivoit la tiſane dans les ſujets dont les forces diminuoient ; » il eſt honteux, dit-il, de ne pas reconnoître l'état des malades qui dépend de l'inanition des vaiſſeaux & d'achever de les accabler par le régime. = Ceux qui continuent la tiſane tandis que la douleur ſubſiſte, que les fomentations chaudes ne la calment point, que l'expectoration ne ſe fait pas, que les crachats reſtent glutineux, &c. ſont ſacrifiés dans peu de temps ; ils meurent au plus tard le ſeptième, les uns dans le délire, les autres ſuffoqués «. *Voyez ci-devant pag.* 244.

Il ne faiſoit point uſage des veſſicatoires ; la juſte application des ſecours précédens, le

difpenfoit d'avoir recours à aucun moyen qui procurât l'effet de ce topique.

Point donc d'*expectorans énergiques* employés par Hypocrate pour *s'efforcer de procurer l'expectoration* : point d'*émétiques dans les cas défefpérés.* Il eft certain que ce grand homme n'a pas plus eu l'idée de procurer la première évacuation par l'art, que d'évacuer par les émétiques dans les cas défefpérés ; ils ne font tels qu'à la fin des maladies ; or qui ne fait pas cet aphorifme d'Hypocrate, précifément contraire à l'affertion de M. Archier : » Il faut purger d'abord dans les maladies aigües (*eodem die*) fi la matière l'exige ; le moindre délai eft fâcheux « ? Qui ignore que dans les maladies inflammatoires principalement, tout remède irritant après les premiers jours & pendant le travail de l'inflammation, eft mortel ?

C'eft encore, nous le faifons remarquer avec douleur, dans le Journal de Médecine que des paradoxes auffi dangereux font confignés ; que la réputation du plus favant Médecin de l'antiquité, eft compromife pour les autorifer, & que les Médecins contemporains font invités à prefcrire des *expectorans énergiques* & des émétiques à la fin des

péripneumonies graves ; c'eſt le Rédacteur de cet ouvrage qui donne la ſanction a des ſophiſmes de cette eſpèce. Que peut-il en réſulter, ſi ce n'eſt des erreurs funeſtes de la part de ceux qui régleroient leur pratique, par les conſeils du Journal, ſur les obſervations qui y ſont recueillies ?

5.

Sur les maladies des enfans nouveaux-nés : Journal de Médecine, Avril, Mai, Juin.

Maladie vénérienne.

A Vaugirard, Hoſpice deſtiné au traitement des Enfans-Trouvés malades, on a eſſayé de traiter des nouveaux-nés pauvres & infectés du mal vénérien ; on les a traités » par le moyen de leurs nourrices ; on leur a donné pour cela des nourrices auſſi pauvres, attaquées de la même maladie, auxquelles on a adminiſtré le même traitement, & la nourrice & le nourriſſon ont été guéris en même-temps. — C'eſt le mercure qu'on employe à ce traitement. — On préfére la méthode des frictions, — on l'employe vers le dix ou douzième jour après l'accouche-

ment ; = on commence par les bains, juſqu'à douze, mais on en vient aux frictions dès le ſixième jour. = Chaque friction eſt compoſée d'abord d'un gros d'onguent mercuriel double. = On augmente cette doſe & on y met des intervalles proportionnés aux effets qui en réſultent. = Les enfans périſſent lorſque le mercure agit avec trop d'énergie. Ils ſont alors tourmentés par des coliques, le dévoiement, & ils jettent des cris continuels «.

» Il eſt rare qu'on ſoit obligé d'employer plus de trois onces de pommade mercurielle. On ajoute d'autres préparations mercurielles ſuivant les circonſtances, & des topiques que les ſymptômes exigent (nous parlerons ailleurs du régime). La boiſſon ordinaire eſt de l'eau de riz pour les nourrices & les enfans; lorſque les accidens ſont graves, on leur fait prendre de la décoction de ſalſepareille. = Le traitement dure deux mois, ou deux mois & demi, & très-rarement trois mois. = La propreté, les lotions fréquentes, un topique corroſif compoſé de ſublimé corroſif, à la doſe de ſix grains par pinte, pour les aphtes & les ulcères; le lait de vache aux enfans qui ne prennent

nent pas le mammelon, & d'autres précautions favoriſent, dit-on, ce traitement & en aſſurent le ſuccès.

M. Mittié, (*Ovrage rapporté ci-devant pag.* 196) eſt d'avis que » le mercure en frictions, ou ſous forme ſaline, eſt nuiſible aux femmes enceintes, à leur fruit, aux nourrices ; il eſt preſque toujours mortel aux nouveaux-nés «. Cet Auteur blâme auſſi l'uſage de la ſalſepareille dans la bouillie des enfans. On pourra croire en effet que ce traitement a été décidé un peu légérement, dans une occaſion qui intéreſſe mille individus.

» Les ſymptômes vénériens chez les enfans, peuvent ſe diviſer en écoulemens, ulcères, puſtules & tumeurs, = ils affectent particuliérement la bouche, les yeux, & les parties de la génération ; = il n'eſt aucune partie du corps où ils ne portent leurs ravages «.

On ne ſera peut-être pas plus content de voir que les réſultats des obſervations faites à l'Hoſpice de Vaugirard ne s'accordent pas avec celles que M. *Svédia'r* a recueillies à Londres dans un grand Hopital ;

(*Voyez ci-devant pag.* 192) l'Auteur Anglois doute que les enfans ayent la vérole dans le ſein des mères ; il paroît d'avis que ceux qui viennent à la contracter, l'acquièrent pendant l'accouchement, par le contact de la ſurface de leur corps avec les parties de la génération des mères affectées d'un vice local. Nous ne prononcerons pas dans cette diſcuſſion.

Les ſymptômes reconnus dans l'Hoſpice pour des ſymptômes vénériens, ſont très-nombreux ; mais la plupart ne paroiſſent pas appartenir excluſivement à la maladie vénérienne ; quelques-uns ſont évidemment ceux d'une maladie récemment communiquée, ſoit par le contact auquel M. Svédia'r les attribue, ſoit par l'attouchement du mammelon dans la ſuccion ; car le même Auteur prétend que le lait n'eſt pas une ſource de contagion pour la vérole. Le Rédacteur du Journal de Médecine croit » avoir pallié le mal de quelques enfans dans le ſein de leurs mères «, tandis que nous doutons ſi le traitement qu'on leur a fait ſubir, ne le leur a pas plutôt communiqué.

Quoiqu'il en ſoit, des maladies étrangères à la maladie vénérienne, en font périr,

de l'aveu des Auteurs, un très-grand nombre. Le muguet eſt la plus commune & la plus dangereuſe.

Millet, *Muguet* ou *Blanchet.*

Cette maladie » étrangère à la maladie vénérienne, eſt caractériſée principalement par de petites puſtules, ou de petits points blanchâtres qui ont leur ſiége dans la bouche, plus ou moins gros, plus ou moins multipliés. = Elles s'étendent à la langue, au goſier, dans l'eſtomac; il ſurvient un cours de ventre.

Le muguet eſt, diſent les Auteurs du Journal, une maladie funeſte & contagieuſe; funeſte, nous le croyons; mais elle ne paroît peut-être contagieuſe, que parce que les cauſes qui la produiſent, agiſſent dans le même temps ſur pluſieurs enfans qui en ſont attaqués.

» Il paroît démontré, ajoutent-ils, que cette maladie n'eſt due qu'à la corruption de l'air de ces Hopitaux, ſoit par des cauſes particulières, ſoit plutôt par la réunion de ces enfans dans un même lieu; réunion

qui peut encore devenir plus fatale par le rapprochement des berceaux, placés tous dans la même direction «.

Mais nous ne croyons pas que le muguet soit contagieux, ni qu'il procède de l'air des Hopitaux. L'expérience nous à convaincu que c'est la nourriture végétale des nourrices qui y donne lieu, & cette nourriture est précisément & presque exclusivement celle des nourrices vénériennes de l'Hospice de Vaugirard. Les observations sur lesquelles nous avons fondé depuis long-temps notre opinion sur la cause du muguet des enfans, sont autorisées par les recherches d'un savant Médecin Suédois, M. Pergius : il résulte de ces recherches lumineuses, que » le lait d'une femme accoutumée à vivre de substances animales mêlées d'un peu de végétaux, ne se coagule pas lors même qu'on y verse des acides ; tandis que celui d'une femme qui vit presqu'entièrement de végétaux, se coagule par sa propre chaleur, qu'il contracte de l'acidité ; qu'il donnne aux enfans des coliques, des dévoiemens caséeux, verdâtres, des rougeurs vives à l'anus ; = les yeux sont languissans, la physionnomie tirée. = L'enfant ne peut plus prendre le téton ;

il pouſſe une cri foible, il eſt aſſoupi ; = il tombe dans le maraſme qui précède la mort de peu de jours. = On trouve dans les cadavres une éruption de puſtules miliaires ſemblables, depuis l'œſophage juſqu'à l'anus, formant dans l'eſtomac comme une farine blanchâtre ; les inteſtins flétris & gangrénés, jaunes tirant ſur le verd & d'autres ſignes de maux funeſtes, ſuites de l'aceſcence du lait dans les organes. (*Mémoires de l'Académie de Stockolm*, *vol.* 33).

Quand donc les Auteurs du *Journal de Médecine* demandent quel ſeroit » le traitement prophylactique du muguet qu'il faudroit employer « ? M. Pergius leur répond » qu'il conſiſte à mettre les nourrices à la nourriture animale «. Eclairés par ce conſeil, nous avons ſauvé quelques enfans de la cruelle maladie « qui en a fait périr un très-grand nombre à Vaugirard «.

Les émanations du corps des enfans, n'ont donc pas beſoin de former autour d'eux une *atmoſphère pernicieuſe* ; on n'a donc pas beſoin d'avoir recours à *l'air*, aux *humeurs*, au *froid* pour rendre raiſon du muguet, puiſque le lait des nourrices en peut être la cauſe. Ne diſons donc pas : » c'eſt ainſi

qu'on voit naître dans les armées, dans les camps, dans les Hopitaux, dans les dépôts de mendicité, dans les prisons, des maladies qu'on distingue par différens attributs; mais qui se ressemblent toutes, en ce qu'elles sont contagieuses, fort dangereuses & souvent mortelles «. Elles viennent le plus souvent, de ce que les hommes qui les essuient, ont été & sont quelquefois tous également mal nourris.

La suite des observations communiquées dans le même Ouvrage périodique sur la coqueluche des enfans au téton, le vomissement, la diarrhée & les tranchées, ajoutent plusieurs choses à nos connoissances; ce qui concerne les vers & les convulsions est imparfait; le dernier sujet, erroné.

N'aurat-on pas trouvé, comme nous, assez remarquable que de 800 enfans dont le Rédacteur du Journal de Médecine a exposé l'état, & qui ont été traités à l'Hospice de Vaugirard, aucun n'a eu besoin d'évacuation du sang, pas même dans la dentition, maladie dans laquelle on a justement recommandé en dernier lieu l'application des sang-sues, (*Voyez* 1785, *p.* 145) tandis qu'ils ont presque tous fait usage de purgatifs?

6.

Obſervations ſur les préceptes publiés touchant les fièvres malignes, dans le Journal de Médecine, Juillet 1785, pag. 410. — 413.

Il n'eſt pas poſſible de laiſſer ſubſiſter l'opinion de M. NAUDOT ſur la cauſe de ces maladies, elle induiroit en erreur les Médecins, qui n'obſervent pas eux-mêmes, ſi l'on n'y faiſoit aucune objection. Il s'agit de la *fièvre maligne des Hôpitaux ou des priſons*, modifiée ſelon M. Naudot ſous le caractère de *fièvre intermittente ou rémittente ſoporeuſe*, » En établiſſant, dit-il, entre les fièvres compliquées la même gradation qu'entre les fièvres ſimplement aigües, on trouveroit que cette fièvre eſt très-près de la *fièvre peſtilentielle* «.

Nous ſommes de cet avis ; mais il importe d'oppoſer aux idées ſuivantes de l'Auteur ſur la maladie en queſtion, celles de feu CHÌRAC qui a le mieux approfondi cette matière, & dont l'Ouvrage méritoit d'être conſulté. On y auroit trouvé des préceptes

précisément contraires à ceux de M. Naudot & de l'Auteur du Journal ; & l'on auroit prévenu une erreur dangereuse. Nous allons la faire connoître dans un parallèle, dans lequel il sera dailleurs aisé de distinguer la touche d'un habile observateur de celle d'un *observationiste*.

Observations de M. Naudot.

» A Argenteuil & à Provins il a regné une de ces *fièvres* (malignes), == on l'a attribuée, à juste titre, au desséchement d'un canal, & à l'évaporation lente de matières à moitié putréfiées répandues dans ce canal & dans toute la ville. De tous les gaz qui font naître des maladies fébriles, le plus redoutable, & le plus meurtrier, est celui qui

Des fièvres malignes, &c. par M. Chirac.

» Le sang de ceux qui moururent de cette espèce de fièvre, avant le quatrième jour, se trouva caillé dans la veine-cave, & dans les ventricules du cœur; le *cerveau* fut toujours engorgé de sang d'un rouge foncé ou livide dans toute sa substance; le foie fut pareillement engorgé de sang..... La cause de la mort d'un si grand nombre de fébricitans,

cauſe la fièvre intermittente ou rémittente ſoporeuſe. Ce *gaz* doit être regardé comme un *poiſon ſubtil*, qui a la plus grande tendance à ſe porter au *cerveau*, & qui par-là même, dès l'invaſion de la maladie, ôte à la nature ſes reſſources & ſon énergie; ſans contredit; il ſeroit beau de découvrir, par la *Chymie*, le moyen de *neutraliſer* ces *miaſmes deſtructeurs*; mais en attendant une découverte auſſi ſublime...... les ſaignées ſont *rarement indiquées*..... les émétiques produiſent des ſecouſſes propres à déplacer la *matière morbifique*..... les veſſicatoires *la détournent* en

me parut manifeſte par le rapport que je fis de l'état du ſang, de ſon épaiſſiſſement avec l'engorgement des vaiſſeaux des principaux organes: ... j'en vis ſi diſtinctement la cauſe, que je fus étonné que tant d'habiles Médecins euſſent pris le change dans une matière ſur laquelle il étoit ſi aiſé d'avoir des éclairciſſemens, & qui n'étoient pas hors de la portée des ſens. Je fus ſurpris qu'ils euſſent eu recours à des cauſes occultes, (des gaz) vénimeuſes & délétères, ou a des *poiſons*.... Fondé ſur des indications claires & diſtinctes que je tirai de la connoiſſance de l'état du ſang & des

l'appellant aux extrémités.... le quinquina *l'enchaîne*, &c. Quant aux inductions que l'on pourroit tirer de l'ouverture des cadavres, il faut être circonspect.... «.

L'Auteur dans la crainte sans doute de manquer à la circonspection à l'égard de ces ouvertures, n'en a fait aucune. Il lui a paru plus aisé de supposer au dehors des gaz, un poison subtil, des miasmes destructeurs; & au dedans, une humeur morbifique très-obéissante : il a conclu de ces suppositions que *la saignée* étoit *rarement indiquée*. Voyons les conséquences que *Chirac*

organes dans ces sortes de maladies, j'ouvris les yeux sur toutes les fautes que j'avois faites dans leurs cures, & je vis la route..... Ces maladies viennent de l'épaississement du sang & de la disposition inflammatoire des organes..... *la saignée est indispensable*.... on ne sauroit trop précipiter l'évacuation & la diminution du volume du sang par la saignée..... elle devra même être réitérée plusieurs fois, aussi souvent que la pléthore des vaisseaux pourra le permettre.... Ce qu'il y a de plus embarrassant, par rapport à la saignée qu'on regarde comme une des précautions abso-

a tirées d'un autre genre d'obſervations, & ſur-tout de l'ouverture des cadavres.

lument néceſſaire, avant que de donner l'émétique, c'eſt la qualité du pouls; car ſouvent il eſt tellement affoibli & éminçé dans les malades de fièvres malignes, & les malades ſont quelquefois dans un ſi grand abattement, que le Médecin a toujours beaucoup de peine à juger ſur cette qualité du pouls foible & languiſſant, que les vaiſſeaux ſont plutôt vuides de ſang, qu'ils n'en ont une trop grande quantité, & ſe détermine rarement à la ſaignée crainte de faire tomber les malades en foibleſſe & de les épuiſer «. Chirac donne les moyens de déterminer » ſi l'épuiſement des forces marqué par la foibleſſe du pouls & l'affaiſſement général de tout le corps, eſt véritable ou réel, ou ſi ce n'eſt qu'une fauſſe apparence d'épuiſement, ou plutôt un état d'oppreſſion, & pour ainſi dire un étouffement des forces «.

Il paroît donc que c'eſt à la prévention que les fièvres malignes ſeroient cauſées par les émanations putrides & à la difficulté de connoître l'état du pouls qui indiquoit la ſaignée, qu'il faut attribuer les *ravages*

considérables de la fièvre maligne, obſervée par M. Naudot.

L'habile Chirac avoit fait ſes obſervations dans diverſes Provinces, & particuliérement à Rochefort, en 1694 & années ſuivantes, puis à Paris en 1709, 1711 & 1714, & il faiſoit ouvrir tous les cadavres des malades qui avoient ſuccombé quand il le pouvoit. SYDENHAN, (*de Febrib.*). PRINGLE, (*maladies d'armées*) DE MEYSEREY (*Médecine d'armée*), LIND, (*maladies des pays chauds*), DAIGNAN, (*maladies de Gravelines*), RETZ, (*maladies de Rochefort*), &c. ont adopté le traitement des fièvres malignes preſcrit par Chirac, d'après leur propre pratique & conformément aux connoiſſances tirées de l'ouverture des cadavres.

A la vérité M. COLOMBIER (*Médecine d'armée*) prétend que la cauſe des fièvres malignes agit ſpécialement ſur le *principe des nerfs*, & que les *eſprits animaux* étant conſidérablement dérangés dans leur cours, &c. Il conclud » que la ſaignée paroît être abſolument contraire dans cette maladie «. M. Naudot ajoute que » le concours des *forces organiques* ne peut produire une criſe ſalutaire «; lequel ſera plus propre à nous perſuader, ou des ſubtilités

tilités physiologiques de la dernière *Médecine d'armée* & du *Journal de Médecine*, ou des faits démontrés jusqu'à l'évidence, & rapportés par des observateurs ?

» Il est des Médecins, dit ailleurs Chirac, qui dans la difficulté de rapporter les accidens (des fièvres malignes) à leurs causes naturelles, commencent par en établir une d'un ordre supérieur à toutes les causes ordinaires évidentes & connues; = ils prêtent à cette cause un corps sensible; = ils en tirent leurs indications curatives; = la Médecine n'est plus un Art sur lequel le Public puisse compter; & la guérison des maladies n'est l'effet que d'un pur hasard & du caprice de l'imagination du Médecin «.

L'état des choses a encore empiré depuis Chirac : aux Médecins conduits par le caprice, ont succédé des Médecins qui ont donné ces caprices pour des préceptes, & d'autres qui les ont adoptés. Aussi la Médecine est-elle devenue généralement mauvaise depuis qu'on l'a apprise dans certains livres.

7.

Maladies des Carriers, par M. WILL, Médecin à Fontainebleau; (*Voyez* 1785, *pag.* 12.). Journal de Médecine, Septembre pag. 1.

» Ces ouvriers obſervent, lorſqu'ils travaillent dans le grès à découvert & peu ſolide, qu'il s'élève à chaque coup de couperet, non-ſeulement des molécules très-fines, mais encore une vapeur volatile qui a une odeur particulière; & malgré l'attention qu'ils ont de tourner la tête, ils reſſentent tôt ou tard l'effet de ces deux cauſes. D'abord les malades ſe plaignent d'une toux sèche, profonde qui prend par intervalles, d'une eſpèce de laſſitude univerſelle, qu'ils caractèriſent de forte courbature; bien-tôt la toux devient continue & plus fatiguante, le crachement de ſang a lieu enſuite, la phtiſie parcourt les deux derniers périodes; quelquefois il y a de l'ardeur dans les entrailles & des piſſemens de ſang; mais la ſurdité eſt un ſigne aſſez général que la maladie eſt avancée; & l'expérience a appris à le regarder comme l'avant-coureur d'une mort prochaine «.

» Lorſqu'on fait l'ouverture des cadavres, on rencontre la ſubſtance pulmonaire conſtamment tuberculeuſe, & même ſquirreuſe en pluſieurs parties ; il y a adhérence du poumon à la plèvre, & de la plèvre aux côtes, & ſouvent un des poumons eſt détruit par la ſuppuration. On a trouvé le cœur plus volumineux, de l'eau dans le péricarde en quantité aſſez conſidérable, le foie & la rate beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire ; & il eſt bon d'obſerver que, dans tous les cas, les poumons tombent au fond de l'eau «.

» La Médecine a peu de reſſources pour la guériſon de ces ouvriers, qui meurent preſque tous avant quinze ou 20 ans d'emploi ; mais la prophylactique pourroit être employée avec plus de ſuccès, s'il étoit poſſible d'arracher ces pauvres gens au ſeul métier qui puiſſe les faire vivre & ſoutenir leur famille «.



8.

Le traitement local suffit-il seul pour guérir la rage, ou bien est-il nécessaire d'y unir un traitement intérieur? Journal de Médecine, Octobre pag. 200.

Celui qui s'en seroit rapporté à ce qu'on a publié jusqu'à présent sur le traitement de la *rage*, & qui auroit assis un jugement sur les pièces authentiques que les recherches les plus précises ont procurées, devroit revenir sur ses pas, à en croire l'Auteur de cet article. » L'excellence & la multiplicité des observations n'ont pas encore conduit au point désiré & recherché depuis si long-temps : parmi les observateurs distingués par la Société Royale (*ci-dev. pag.* 341), les uns adoptent une méthode de traitement que les autres proscrivent, ou dont ils font peu de cas. = La conclusion variant d'un Mémoire à l'autre, l'indécision subsiste après les avoir lu ; & le but pour lequel ce travail avoit été entrepris, ne paroît pas encore rempli. = En rendant la plus grande justice à l'intention & aux talens des partisans de ce systême (que le traitement

local ſuffit), on s'eſt permis d'analyſer les *argumens* ſur leſquels il eſt fondé, & on a cru qu'il étoit néceſſaire de faire voir qu'ils ſont moins vrais que ſéduiſans «.

N'y auroit-il pas eu d'abord lieu de croire que des obſervations préférables à celles des Auteurs *diſtingués* par la Société Royale, alloient être propoſées dans la vue de *concilier* les opinions, de faire *ceſſer l'indéciſion*, & de *remplir le but* pour lequel ce travail avoit été entrepris; & n'eſt-il pas ſurprenant qu'on ſe contente, au lieu de cela, d'analyſer des argumens, ſans y ajouter un ſeul fait nouveau plus déciſif?

Nous n'occuperons pas nos Lecteurs de la lecture des objections faites dans le Journal aux partiſans du traitement local; ils n'y trouveroient que des diſcours peu ſatisfaiſans, ſouvent étrangers à l'objet de la diſcuſſion & préciſément propres à » engager des eſprits peu clair-voyans, à chercher encore la guériſon de la rage dans des remèdes ſpécifiques & haſardeux «, bien que l'Auteur de cet article prétende n'avoir écrit que pour en empêcher.

Il paroît avoir eu principalement pour but de faire accorder au traitement *imaginé &*

publié en 1781, par M. COLOMBIER, Médecin à Paris, la préférence sur celui que M. ROUX, Chirurgien à Dijon, a tiré de sa propre expérience, & que la Société Royale a adopté en couronnant l'ouvrage de M. Roux. On a vu quel est ce dernier traitement (*ci-devant pag.* 336.). On est, dans le Journal de Médecine, pour l'union du traitement interne au traitement extérieur, & on l'appelle cure méthodique, voici en quoi on la fait consister : » 1°. L'incision des plaies, la cautérisation, les vessicatoires & la suppuration ; 2°. la saignée, les purgatifs, l'alkali-volatil-fluor, les bains, le vinaigre dans les lavemens, les frictions mercurielles, les alimens légers & doux, la tranquillité de l'esprit, le musc, le camphre & l'opium (comme dans le traitement de la manie, *ci-devant pag.* 295.), le cautère actuel ou le moxa aux extrémités inférieures, & des ventouses sur les épaules.

9.

Conſtitution épidémique qui a régné au village d'Auſauvillé, pendant les mois de Février, Mars, Avril, Mai de cette année 1785 *;* par M. HATTÉ, Médecin à Clermont en Beauvoiſis. Article communiqué, & imprimé dans le cahier de Décembre du Journal de Médecine, pag. 566.

Pluſieurs raiſons nous ont fait diſtinguer ce manuſcrit parmi ceux qui nous ont été communiqués. Le ſecond paragraphe eſt conçu en ces termes : » Il eſt en général aſſez difficile de déterminer la manière dont les conſtitutions de l'air, ſe lient avec les conſtitutions épidémiques, autrement que par des explications vagues ; & qu'on pourroit aiſément voir contredites par l'expérience. Cependant il eſt vrai de dire que durant le cours de cette année & de la précédente 1784, la température de l'air a été uniforme dans une très-grande étendue de pays ; qu'il a exiſté entre elles une conformité remarquable par la longueur de l'hyver, par l'abondance de la neige, par la rareté

des pluies ; que dans l'année présente 1785, il y a eu de plus une sécheresse extraordinaire, occasionnée par un vent qui s'est tenu entre le Nord & l'Est avec une constance dont on a peu d'exemples dans la saison du printemps ; de-là cette grande mortalité répondant à l'excès de sécheresse & à cette continuité des vents du Nord & d'Est qui ont soufflé au printemps pendant quatre mois consécutifs «.

Ceux qui connoissent les *réflexions sur la nature & le traitement des épidémies qui ont régné en diverses Provinces de la France pendant le printemps de cette année, lues* (par M. CAILLE) *à une séance publique de la Société Royale de Médecine & extraites des registres de cette Compagnie*, & qui auront réfléchi sur cet Ouvrage dont nous avons rendu compte (*ci-devant pag.* 54.), seront-ils moins surpris que nous ne l'avons été, d'y trouver (*pag.* 3 & 4.) précisément le même paragraphe que dans le manuscrit de M. *Hatté* ? trouveront-ils satisfaisant que les remarques, justes à la vérité, d'un Médecin sur une maladie régnante dans un petit endroit d'une seule Province, se trouvent appliquées à toutes les maladies qui ont

régné dans le même-temps en d'autres pays ; & qu'elles ſoient copiées preſque mot à mot dans un Ouvrage deſtiné à fournir des lumières à tous les Médecins ? Enfin, auront-ils deviné mieux que nous, pourquoi de 10 ou 12 Mémoires qui ont ſervi de canevas aux *réfléxions* lues par M. *Caille*, & dont les Auteurs ſont cités, le ſeul M. Hatté, dont on a parfaitement adopté les idées & copié 26 lignes in-4°., eſt reſté dans l'oubli ?

Ce trait fera d'ailleurs ſentir de quelle manière l'opinion de l'exiſtence des cauſes de maladies populaires dans l'air, a pris naiſſance, comment cette hypothèſe dangereuſe (*ci-devant pag.* 17.) s'eſt accréditée, & comment une telle erreur ſe perpétue ſur l'autorité du premier qui l'a miſe au jour. Juſqu'où l'habitude pernicieuſe de l'*imitation* n'étend-elle pas ſon empire !



10.

Journal de Médecine militaire; par M. Dehorne, Médecin à Paris.

Topographie médicale de la ville de Lille; par M. Molin, Médecin en cette Ville. Cahier de Janvier, *pag.* 1.

On nous ſaura gré de nos réflexions ſur cet Ouvrage périodique; il eſt ſuſceptible, quoiqu'il paroiſſe iſolé, de contribuer aux progrès de l'Art de guérir. S'il contient quelque trait neuf & utile, pourquoi en fruſtrerions-nous les Médecins qui ne ſont pas au ſervice des gens de guerre, & qui ont beaucoup de peine à ſe procurer cette production; s'il s'y gliſſe des erreurs, ces derniers malades nous intéreſſent trop pour que nous négligions de les en garantir.

A l'erreur commune qui fait attribuer les maladies populaires aux viciſſitudes de l'air, *M. Molin* ajoute quelques obſervations exactes dans la forme, mais erronnés dans les conſéquences qu'il en tire; & les réflexions de

M. Dehorne, Rédacteur du Journal, y applaudissent, ce nous semble, peu à propos.
» Une diathèse scorbutique très-familière au Peuple (de Lille), tire son origine de l'air humide du pays, qui ne circule pas librement ; on ne voit point de montagnes pour diriger les vents & former des courans «, (ailleurs d'autres Médecins ont prétendu que les montagnes produisoient la même diathèse, en interceptant les vents & les courans) » à une cause aussi puissante de dissolution, viennent se joindre des coutumes pernicieuses qui en augmentent encore l'énergie : les Lillois esclaves de la propreté de leurs maisons, les submergent plusieurs fois la semaine, = y concentrent l'humidité dont leurs foyers les eussent mis à l'abri, = se rangent dans la *classe des amphibies*, & s'exposent à l'action du principe le plus destructeur «.....

Nous avons été à portée de juger de cette pratique sous un tout autre point de vue que les Auteur & Rédacteur précédens Ce n'est pas seulement par propreté qu'on lave les maisons à Lille, c'est principalement pour cause de salubrité ; l'expérience est à ce sujet plus forte que les raisonnemens. Les

vapeurs ſaines de l'eau enlèvent en s'évaporant les vapeurs malſaines que l'air dépoſe ſur les murs, ſur les planchers, ſur les meubles; on voit celles-ci ſous la figure de moiſiſſure dans les maiſons mal-propres qu'on ne lave point, & l'on ſait à Lille, comme dans toute la Flandre & la Hollande, que les maiſons les plus rarement lavées, ſont les plus malſaines.

Il en eſt d'ailleurs de ces maiſons comme de nos vaiſſeaux; c'eſt parce que l'humidité y eſt conſidérable, & la *diathèſè ſcorbutique très-familière*, que les Commandans attentifs au bon ordre & *eſclaves de la propreté*, font laver & *ſubmerger* les entreponts pluſieurs fois la ſemaine, (voyez là-deſſus le dernier voyage de *Coock*); en rangeant ainſi l'équipage *dans la claſſe des amphibies*, les marins ne s'expoſent à aucun *principe deſtructeur*; au contraire, ils détruiſent celui qu'ils ont à craindre.



11.

Sur la génération des vers. Ibidem *pag.* 47.

» Ce *n'*eſt pourtant pas que nous *ne* ſoyons perſuadés que les légumes & les fruits ſur leſquels les mouches avoient dépoſé leurs œufs, *n'*ayent pu être alors la cauſe occaſionnelle de ces vers. (*Il s'agit d'une maladie épidémique putride vermineuſe à Briançon*), comme ils le ſont en effet quelquefois quand on mange ces fruits & légumes ſans précaution. » Nous croyons au contraire que les œufs de mouche dépoſés ſur les légumes & les fruits, ne peuvent engendrer des vers dans le corps humain ; que l'incubation de ces œufs noyés dans nos humeurs, ne peut avoir lieu; que les vers dans les maladies, ſont produits par l'alkaleſcence du chyle, comme ils ſe forment dans toutes les ſubſtances laiteuſes, dans le fromage, par une fermentation qui a outre-paſſé la fermentation acide ; ils ne peuvent, ſelon nous, être produits autrement.

12.

Sur le régime végétal. Cahier d'Avril *pag.* 148.

» On connoît enfin tout l'avantage du régime légumineux. On l'adopte presque par-tout aujourd'hui, même dans les Hôpitaux, & on le préfère, avec raison, dans les maladies inflammatoires & putrides surtout, à tout cet appareil de bouillons gras faits avec tant de soin, mais toujours trop chargés de substances animales quand la maladie est grave & dans toute sa force, & souvent trop foibles quand la convalescence exige une nourriture plus succulente & une réparation prompte & exacte «.

» Il seroit bien à desirer, sans doute, que les terrains qui appartiennent aux Hôpitaux, fussent tous cultivés = & décorés de plantes médicinales, & d'herbes potagères que rien ne remplace dans les affections scorbutiques & putrides «. Excellentes vues.



13.

Des veſſicatoires dans la phtiſie. Ibidem. *pag.* 166 *& ſuiv.*

Il réſulte des obſervations de M. LÉPECQ DE LA CLOTURE & des réflexions de M. Dehorne, que les veſſicatoires entretenus long-temps en ſuppuration ſont d'un grand ſecours dans la phtiſie.

14.

Sur des vers ſtrongles, trouvés dans la poitrine. Ibidem. *pag.* 180.

» M. *Lépecq* fournit une obſervation très-rare, ſur la mort produite par des vers ſtrongles qui avoient percé l'œſophage pour s'introduire dans la capacité de la poitrine, d'où il avoit réſulté un épanchement de ſéroſité qui étoit dans une fermentation acide très piquante : on n'imagine pas aiſément quelle a été la cauſe qui a déterminé ces inſectes à ſe frayer une route qui ne leur eſt pas ordinaire ; mais plus les faits ſont rares

& plus leurs cauſes ſont cachées, plus on doit s'en occuper, & c'eſt le ſeul moyen de parvenir un jour à les éclaircir, & peut-être à les prévenir «.

Quelques obſervations analogues que nous avions faites ſur le même ſujet dans les cadavres, nous avoient donné une autre idée du même phénomène. Il nous avoit paru que cette eſpèce de vers n'a ni dard, ni dents, ni aiguillon, ni aucune arme propre à percer les membranes, & ſur-tout les quatre membranes ou tuniques de l'eſtomac; mais comme nous avons vu pluſieurs fois l'eſtomac & l'œſophage enflammés, marqués de points gangréneux, percés de petits trous ronds & contenant des vers ſtrongles, nous avions imaginé que ces inſectes incapables de faire ces trous, en auroient cependant pu profiter pour s'inſinuer dans la poitrine.



15.

Topographie médicale de Vitri-le-François ; par M. MANGIN, Chirurgien en cette ville. *Ibidem.* Cahier de Juillet, *pag.* 257.

Nous rapprocherons les deux paſſages ſuivans l'un de l'autre, & nous nous permettrons quelques réflexions ſur chaque ſujet :

» Pour faire de Vitri un quartier *excellent* & *ſalubre* pour les troupes, il faudroit donc y conſtruire un corps de caſernes ; = c'eſt ſans doute dans l'air que reſpirent ces Habitans, & dans la nature du ſol qu'ils habitent, qu'il faut chercher les cauſes de cette maladie (le *charbon*, maladie endémique à Vitri) ; tout, en effet, concourt à rendre l'*habitation de ce pays mal-ſaine* «.

Eſt-il vrai qu'il ne faille à Vitri qu'un corps de caſernes pour faire de cette ville un quartier excellent & ſalubre ; & comment y réuſſira-t-on ſi tout concourt à rendre l'habitation de ce pays mal-ſaine ?

Comment ſur-tout ſaura-t-on rendre ce pays ſalubre ? » L'air dans l'été (continue M. Mangin), y eſt très-chargé de vapeurs

aqueuſes & putrides : les exhalaiſons groſſières que produiſent les végétaux & les animaux détruits dans les eaux ſtagnantes, ſe mêlent aux brouillards que les bois arrêtent & que les vents ne peuvent diſperſer ou abattre : ces brouillards ſont pour l'ordinaire d'une odeur infecte ; = les bois, les étangs, le ſol lui-même eſt tel en effet qu'il ſe refuſe à l'infiltration des eaux pluviales ; elles ſéjournent ſur la terre ; = ſi à ces pluies il ſuccède un temps ſec qui ait quelque durée, la terre ſe crevaſſe, & de ces fentes, ſouvent aſſez larges pour que le pied s'y engage, ſort un air chargé de *miaſmes* groſſiers qui contribuent encore à augmenter l'*inſalubrité* de l'air atmoſphérique «.

Il réſulte de cette conſtitution, ſelon le Chirurgien de Vitri, des *rhumes catarrheux*. Nous avons vu ici pour la première fois ce dernier mot, tout-à-fait ſynonyme du premier, lui ſervir d'épithète, comme ſi l'on diſoit une *apoplexie apoplectique*.

Il réſulte auſſi de la conſtitution de l'atmoſphère à Vitri, ſelon M. Mangin, des dyſſenteries ; » on ne peut trop applaudir, pour nous ſervir des termes de M. Dehorne, aux vues ſages & ſuivies de ce Mémoire, ni

rendre trop de justice au zèle & aux talens de M. Mangin : un Chirurgien *aussi instruit* a nécessairement des droits à la confiance & à la reconnoissance de ses concitoyens, & il doit singulièrement fixer l'attention de l'Administration «.

» C'est sans doute le devoir des Officiers de Santé, a dit plus haut le Rédacteur du Journal, d'éclairer le Gouvernement sur tout ce qui concerne la salubrité; rien ne doit ralentir leur zèle à ce sujet; & c'est un des plus importans services qu'ils puissent rendre au militaire dont la santé leur est confiée «. Qu'il nous soit donc permis, en cette qualité, de faire remarquer que si la constitution du climat de Vitri est telle qu'on vient d'en citer un trait, qu'elle expose au *charbon*, à la *dyssenterie* & à toutes les maladies qui procèdent des *miasmes*, il est de l'intérêt du Gouvernement d'en écarter les troupes & qu'on doit désespérer d'en faire jamais un quartier *excellent* & *salubre*.

16.

Mémoires sur les fièvres quartes ; par M. BERNARD LORENTZ, Médecin à l'île de Corse. *Ibidem pag.* 319. — 223.

L'abus des purgatifs dans les fièvres quartes & dans toutes les fièvres intermittentes, est assez général & très-déplorable ; M. Lorentz ne craint pas de l'autoriser quand il dit : » Si un long usage préliminaire des remèdes apéritifs, me paroît souvent inadmissible, il n'en est pas tout-à-fait de même des purgatifs ; il *faut* s'en servir & les répéter tant que le goût putride & le dégoût des alimens subsistent. = Il ne *faut* pas insister trop long-temps sur les potions purgatives : il *faut* bien s'en garder, sur-tout = si la fièvre est accompagnée de symptômes de malignité «. Au contraire, l'usage des purgatifs fera naître très-promptement ces symptômes. » Une observation constante, dit *Sydenham*, m'a convaincu qu'on ne sauroit commencer le traitement des fièvres intermittentes, par les purgatifs, sans jetter les malades dans le plus grand danger. = L'usage

des purgatifs donne lieu aux ſymptômes graves qui ſuccédoient aux fièvres intermittentes de Londres & ſe terminoient par = la difficulté d'avaler, la voix rauque, les yeux caves, la face hypocratique, & tous les avant-coureurs d'une mort prochaine. = Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des Praticiens peu expérimentés, après avoir mal traité les malades, & rendu les maladies incurables, rejetter les fautes qu'ils ont commiſes ſur la *malignité* des maladies, &c. «.

M. Lorentz donne immédiatement après un exemple de cette conduite : Une malade venoit d'éprouver » trois accès de fièvre quarte : je preſcrivis ſur le champ une médecine qui me paroiſſoit *bien indiquée* ; mais quoiqu'elle opérât complettement, la fièvre revint pour la quatrième fois le troiſième jour ; = elle fut accompagnée de ſyncopes, d'affaiſement ; = la peau devint cadavéreuſe, la voix éteinte, la face hypocratique, l'agitation & le froid de tout le corps, les ſoubreſaults dans les tendons, la ſéchereſſe de la langue, le hoquet, la fréquence & la petiteſſe du pouls, des ſelles involontaires «. Tous ces ſignes d'une mort prochaine n'ont pas réuſſi à perſuader à M. Lorentz qu'ils

étoient l'effet de ſon purgatif ; il eſt convaincu que » l'exiſtence des fièvres quartes *malignes* ou pernicieuſes, ne peut être révoquée en doute «. O que l'expérience eſt difficile à acquérir !

17.

Obſervations ſur la dyſſenterie qui régnoit en Bretagne en 1779. Ibidem. Cahier d'Octobre, *pag.* 423. — 474.

Nous ne ferons pas ici le rapport des neuf Mémoires relatifs à cette épidémie, de chacun deſquels le Journal de Médecine militaire offre une courte notice ; nous ſaiſirons une autre occaſion de traiter cette matière plus au long comme elle le mérite, de communiquer à nos Lecteurs les lumières qui doivent en réſulter, & de concilier, s'il eſt poſſible, leurs opinions néceſſairement flottantes au milieu des divers traitemens contradictoires en apparence les uns aux autres, & tous également recommandés par le Rédacteur du Journal. Pour nous guider plus ſolidement dans ce travail, nous aurons recours aux obſervations de quelques autres Médecins, dont les écrits ſur le même ſujet

nous ont paru aussi intéressans, aussi instructifs & plus clairs que ceux qui ont fixé l'attention de M. Dehorne.

On nous sauroit sur-tout très-mauvais gré sans doute d'omettre du parallèle que nous ferons des divers traitemens de la dyssenterie de 1779, le petit écrit de M. DAIGNAN de quatre pages in-4°., intitulé : *Précautions générales dans le traitement de la dyssenterie qui règne.* Elle régnoit dans l'armée cantonnée aux environs de Saint-Malo, commandée par le Comte de Vaux.

L'Auteur étoit premier Médecin de cette armée; il a servi ailleurs en qualité de Médecin d'hôpitaux militaires pendant une trentaine d'années; il est connu par d'excellentes observations sur d'autres maladies épidémiques & endémiques; son Précis communiqué à la Cour, a été accueilli du public comme le fruit de l'expérience d'un homme de l'art consommé; d'ailleurs M. d'Aignan a écrit le premier sur la dyssenterie de Bretagne; le succès du traitement qu'il a indiqué a été reconnu; les neufs observateurs cités dans le Journal de Médecine militaire, ou l'ont copié, ou se sont rencontrés avec lui dans quelques choses; ou, si leur opinion

diffère de celle du premier Médecin, l'avantage est du côté de celui-ci; comment se fait-il que le petit ouvrage de M. d'Aignan, pièce importante au rapport d'une maladie aussi grave, ait été omise de la notice insérée dans le Journal de Médecine militaire?

Nous réparerons donc cette omission préjudiciable, & nous aurons d'autant plus d'empressement à le faire, que le Précis de M. d'Aignan mérite plus la confiance des vrais observateurs; on y trouvera en effet ce qu'il peut y avoir de plus propre à concilier les traitemens contradictoires de huit Médecins & un Chirurgien cités par M. Dehorne, indiqués dans une seule & même maladie, qui a regné dans le même temps & dans le même pays. Quelques-uns, par exemple, ont prononcé que *la saignée* étoit *indispensable* dans cette maladie, tandis que le premier Médecin avoit dit: *dans tous les cas, il faut se tenir en garde contre la saignée.*



18.

Extrait d'une Lettre sur la prétendue colique métallique des Habitans de Ville-Dieu, affirmée par M. Mazars de Cazeles (Nouvelles de Médecine 1785.), article communiqué par M. d'Aignan, Médecin à Paris.

Nouvel avis à Messieurs les *Observationistes* : == » J'ai traité un grand nombre de coliques de toute espèce, mais je n'en ai jamais vu d'aussi terrible que celle qui régna à Calais & qui y fut comme épidémique en 1764, 1765, 1766, parmi les habitans seulement. Cette colique avoit quelque ressemblance avec la colique métallique ; mais c'étoit une colique *nerveuse*, (la cinquième décrite par *Tronchin*) ; le traitement de la colique métallique ne convenoit nullement. Je lus alors beaucoup de dissertations, beaucoup de mémoires beaucoup d'observations, dont quelques-uns faisoient des habitans de Villedieu a peu près le même portrait que M. Mazars de Cazelles. Ce portrait me fit imaginer que ce Bourg n'étoit

habité que par des ſpectres & des ſquelettes ambulans ; comme ma maxime eſt de ne croire & de ne juger, ſur-tout en Médecine, que ſur des faits bien avérés & bien concluans ; je ſaiſis l'occaſion d'aller ſur les lieux voir ce qui en étoit, qui ſe préſenta en 1779, en allant joindre l'armée de Bretagne, dans le mois de Juin ; je me détournai de ma route, pour paſſer à Villedieu, où j'arrivai par le plus beau temps du monde. Je fus fort ſurpris de voir que ce Bourg, qui eſt très-conſidérable & très-peuplé, n'eſt habité à la lettre que par des gens qui travaillent le cuivre ; que ce peuple, que je croyois languiſſant & mourant, & qui, ſous la barbe & les cheveux verds, vus de loin, a, en effet, l'air malade, examiné de près, eſt très-bien portant, très-actif & très-laborieux ; ce qui augmenta ma curioſité pour viſiter les atteliers. Je paſſai la journée, allant de porte en porte ; je vis par-tout que tout, juſqu'aux toiles d'araignées, étoit couvert d'une pouſſière d'un verd ſale. Je m'arrêtai aſſez long temps dans pluſieurs de ces atteliers, mais plus particuliérement dans un des plus conſidérables, dont le maître me parut fort intelligent, & qui m'engagea

à lui dire le motif de ma viſite. Cet honnête homme me répondit qu'il étoit né dans cet attelier; qu'il ne l'avoit quitté que pendant très-peu de temps, pour paſſer dans d'autres; qu'il avoit 37 ans; qu'il s'étoit marié à 27; qu'il avoit ſix enfans; qu'il n'avoit jamais eu la colique; que ſon père, qu'il avoit perdu l'année précédente, âgé de 85 ans, ne l'avoit eue qu'une fois dans ſa vie, huit ou neuf ans auparavant, & qu'il l'avoit attribuée à de mauvaiſe eau-de-vie, dont on fait un grand uſage dans ce métier; que cette colique avoit été très-commune dans ces temps-là, qu'elle avoit fait du ravage parmi les habitans, mais que depuis il n'en avoit vu que par-ci par-là, comme par-tout ailleurs. Sur ces entrefaites, voyant approcher une femme avec pluſieurs enfans: tenez, me dit-il, Monſieur, voilà ma femme & mes enfans que j'ai faits dans ce coin, (il me montroit une claie ou ſorte de corbeille, à-peu-près de la même forme, mais plus longue que celles dont on ſe ſert pour vaner les grains, ſur laquelle il y avoit une paillaſſe de balle d'avoine.) voyez ſi cela n'a pas bonne mine. Je vis en effet une femme fraîche & appétiſſante, portant dans ſes

bras un petit enfant d'un an, avec cinq autres autour d'elle, tous en chemiſe, tous très-gras, très-dodus & ayant les chairs très-fermes. Je remarquai cependant que les hommes ſont en général élancés, qu'ils ont les muſcles grêles mais nerveux & très-vigoureux, l'œil très-vif, mais le teint pâle. Je deſirai de m'entretenir avec les Médecins & les Chirurgiens du lieu, & de voir quelques malades. On me dit qu'ils étoient abſents, & on me fit voir quatre ou cinq valétudinaires âgés qui ne ſouffroient point de colique. Voilà, mon cher Confrère, tout ce que je puis vous dire des habitans de Villedieu.

J'ai parcouru depuis ce temps-là, la plupart des Provinces du royaume, toujours avec l'attention d'examiner l'état de la ſanté de différens ouvriers, & particuliérement de ceux qui travaillent le plomb & le cuivre; j'ai remarqué par-tout, que ces derniers étoient très-forts & très-vigoureux, mais en général d'un mauvais teint & peu ou point ſujets à la colique, tandis qu'elle eſt fort commune parmi les plombiers, & ſur-tout parmi les peintres & les verniſſeurs; ce qui me feroit croire que le

plomb & le cuivre ne produisent les funestes effets qu'on leur attribue, que lorsqu'ils sont en dissolution ou réduits en chaux, & qu'ils se combinent avec l'acide des graisses & des huiles, ce qui leur donne une tenacité emplastique qui les fait adhérer aux parois des intestins; *Signé*, *d'Aignan*.

L'opinion renversée par M. d'Aignan avec l'arme victorieuse de ses propres observations est consignée en ces termes dans le Dictionaire Encyclopédique :

» On n'y voit, (à Villedieu, diocèse de Coutances) que des corps hideux & en consomption. La surdité, l'aveuglement, l'engourdissement des sens, le tremblement attaquent tous les âges. Le principe de ces désordres est la nature métallique de l'air qu'on y respire & des alimens. Le lieu est habité par mille chaudronniers qui ne cessent d'infecter l'air, le pain, la boisson, du venin qu'ils forgent eux-mêmes. Des fourneaux allumés vomissent continuellement des flammes; des ruisseaux d'airain en découlent; on plonge de tous côtés dans l'eau, le métal enflammé; une vapeur épaisse s'élève de toutes parts, & répand au loin les maux & la désolation, &c. « Cet extrait

eſt copié de DUBOIS, *de colicis figulinis ;* M. Mazars de Cazeles, *troiſième Mémoire ſur l'électricité*, a copié l'Encyclopédie. L'impulſion étoit donnée, & l'erreur admiſe ſans le ſecours de l'obſervateur impartial.

19.

Hiſtoire de la fièvre Jaune d'Amérique (en France, *le mal de Siam*) ; par le Docteur BRUCE, Médecin à la Barbarde, dans l'*Eſſai* du Docteur LIND, *ci-devant pag.* 106. en latin.

Cette maladie n'eſt pas tout-à-fait étrangère en Europe ; on en a obſervé pluſieurs fois quelques eſpèces dans les ports & dans des Villes de garniſon.

» Nous appelons cette fièvre putride, fièvre jaune, parce qu'à la fin de la maladie, la ſurface du corps prend cette couleur. = Elle attaque les étrangers qui ont paſſé d'un climat tempéré dans les Indes, ceux qui après avoir été expoſés le jour à l'ardeur du ſoleil, ſe repoſent la nuit dans des lieux où il y a beaucoup de roſée, ſur-tout s'ils joignent à ces erreurs l'uſage des li-

queurs, &c. On obſerve cette maladie dans toutes les ſaiſons; elle eſt plus grave dans les températures chaudes & humides «.

» La fièvre jaune débute par l'abattement, des nauſées, des vertiges; peu après la courbature & le froid ſuccèdent, rarement le friſſon. Ceux qui ſont vivement attaqués, éprouvent de grandes douleurs de la tête & des reins, ils ont le viſage fort rouge, les yeux étincelans, ils ſouffrent des anxiétés; ils ſont oppreſſés. Le pouls eſt précipité, élevé, quelquefois ſautillant, mais mou; ou bien très-précipité & plein avec difficulté de reſpirer. Tantôt la peau eſt sèche ſurtout dans les premiers jours de la maladie, tantôt elle eſt couverte de ſueur. Le ſang tiré de la veine eſt vif, vermeil, comme raréfié, à peine garde-t-il ſa conſiſtance, la ſéroſité eſt jaune comme le ſaffran, l'urine devient toute jaune. Les malades dorment peu & ne ſont pas ſoulagés par le ſommeil; ils ſont ſouvent agités. Les uns ont une ſoif ardente; d'autres en ſont moins tourmentés. La langue couverte d'abord d'une mucoſité blanchâtre, devient écailleuſe vers la fin de la maladie, rabotteuſe, puis jaune, enfin noire & horrible. Ces acci-

dens ſe maintiennent juſqu'au troiſième & quelquefois au quatrième jour, & même plus avant. Quand la mala ie eſt très-violente, le malade perd ſes forces & meurt dans l'eſpace de 24 heures & même plutôt «.

» Vers le troiſième ou le quatrième jour, il arrive une eſpèce de létargie, avec des délires imprévus, un vomiſſement poracé, une ſueur froide & des défaillances; les yeux de rouges qu'ils étoient, jauniſſent, & la couleur jaune ſe répand autour de la bouche, ſur les tempes, le cou, & enfin ſur tout le corps; le pouls eſt vermiculaire & intermittent; il y a hémorragie par le nez, la bouche, les yeux, le fondement, les pores de la peau, urine jaune ou noire, grande difficulté de reſpirer, accablement continuel, ſoubreſault dans les tendons, froid des extrémités, convulſions; il paroît des taches gangréneuſes ſur le corps; la mort n'eſt pas loin. Le cadavre devient livide & ſe corrompt très-promptement «.

» La première indication à remplir dans cette maladie, eſt de diminuer la violence de la fièvre & le mouvement trop rapide des liqueurs; comme le pouls eſt ſouvent fré-

quent & plein au commencement, il faut ouvrir la veine, & proportionner l'évacuation du ſang à l'âge, aux forces, &c; il convient rarement de répéter la ſaignée, ſi le pouls étoit foible au commencement de la maladie, il faudroit s'abſtenir totalement de cette évacuation «.

» On doit en ſecond lieu employer les moyens de déraciner du corps une matière putride, & de préſerver par-là les humeurs des ſuites de leur diſpoſition à la putridité; mais l'uſage de ces moyens exige bien des précautions. L'eſtomac eſt ordinairement enflammé & ſi irritable, qu'il ſupporte difficilement les remèdes les plus doux ; c'eſt pourquoi il faut s'abſtenir des émétiques ſi on ne veut pas occaſionner un vomiſſement perpétuel & la gangrène. D'ailleurs le foyer de la maladie qui eſt dans les inteſtins ou dans le foie ou dans les conduits biliaires, eſt plus heureuſement emporté par les purgatifs doux « = Nous ne nions pas les ſuccès des purgatifs doux dans le commencement de la fièvre jaune; mais nous avons peine à concevoir que ces médicamens puiſſent évacuer les liqueurs contenues dans le foie & dans les conduits biliaires.

» Dans la constipation opiniâtre, les malades se trouvent bien de la décoction de tamarins & des crystaux de tartre, des lavemens émolliens; si les nausées & les efforts du vomissement continuent, on doit avoir recours aux préparations d'opium. Quand aux environs du troisième jour le pouls se déprime, &c. les cordiaux & la nourriture légère & fortifiante, sont indiqués pour soutenir les forces. Le quinquina conviendroit, s'il n'existoit point des nausées; il a cependant supérieurement réussi dans les cas d'hémorragies & d'autres signes d'une gtande putridité, lorsqu'il n'y avoit qu'une légère disposition au vomissement. Le camphre qui réussit dans les fièvres putrides lentes, n'est pas d'un grand secours dans celle-ci; on en a cependant vu de bons effets «.

» Le traitement de la fièvre jaune par M. *Bruce*, consiste dans l'usage d'une infusion légère de racine de serpentaire de Virginie, acidulée avec l'acide vitriolique, à la dose de quelques cuillerées, très-souvent, quelquefois avec autant de vin de Madère; = une teinture stomachique dans l'eau de menthe simple, = l'extrait thébaïque ou la teinture thébaïque, qui sont des prépara-

tions de l'opium ; celle-ci eſt à l'inſtar du laudanum liquide de Sydenham : = des lavemens & purgatifs doux pour nettoyer le canal inteſtinal, = la diète végétale, = les boiſſons acidules, l'eau panée avec le jus de citron ou la pulpe de tamarins, & le vin dans les cas de foibleſſe : = différentes compoſitions cordiales & ſtomachiques dans ceux où la maladie tourne abſolument mal ; & quand le vomiſſement ou la diarrhée ſurviennent vers la fin, M. Bruce conſeille un lavement anti-ſeptique & anodyn, dans lequel le quinquina & la teinture thébaïque jouent les principaux rôles, & des pillules faites avec l'extrait de quinquina, l'extrait thébaïque & le camphre«.

20.

Bains en uſage en Egypte, décrits par M. SAVARY.

» Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain, eſt une grande ſalle ouverte au ſommet ; = c'eſt-là que l'on dépoſe ſes vêtemens. = Un jet d'eau récrée agréablement la vue «.

» Quand on eſt déshabillé, on ſe ceint les reins d'une ſerviette, on prend des ſandales, & l'on entre dans une allée étroite, où la chaleur commence à ſe faire ſentir. La porte ſe ferme ; à vingt pas on en ouvre une ſeconde, & l'on ſuit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente. Ceux qui craignent de s'expoſer ſubitement à une plus forte doſe, s'arrêtent dans une ſalle de marbre qui précède le bain promprement dit. Ce bain eſt un appartement ſpacieux & voûté. Il eſt pavé & revêtu de marbre, quatre cabinets l'environnent : la vapeur ſans ceſſe renaiſſante d'une fontaine & d'un baſſin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums qu'on y brûle. Couché ſur un drap étendu, la tête appuyée ſur un petit couſſin, on prend librement toutes les poſtures qui conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes enveloppe le corps, & pénètre dans tous les pores «.

» Lorſque l'on a repoſé quelque temps, qu'une douce moiteur s'eſt répandue ſur toutes les parties, un ſerviteur vient, vous preſſe mollement, vous retourne ; & quand les membres ſont devenus ſouples & flexibles, il fait craquer les jointures ſans effort, il

il masse (touche d'une manière délicate) & semble pêtrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère douleur «.

» Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, & vous frotte long-temps. Pendant ce travail, il détache du corps du patient tout en nage, des espèces d'écailles, & enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores ; la peau devient douce & unie comme le satin ; il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous verse sur la tête de l'écume du savon parfumé, & se retire «.

» Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin avec deux robinets, l'un pour l'eau froide, & l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même ; bientôt le serviteur revient avec une pommade épilatoire qui, dans un instant, fait tomber le poil aux endroits où on l'applique. Les hommes & les femmes en font un usage général en Egypte «.

» Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, & l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce passage insensible du chaud au froid empêche qu'on ne soit incommodé. Arrivé sur l'estrade, on

trouve un lit préparé : à peine y eſt-on couché, qu'un enfant vient preſſer de ſes doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les faire ſécher parfaitement. On change un ſeconde fois de linge, & l'enfant rape légèrement avec la pierre-ponce le calus des pieds. Il apporte la pipe & le café de Moka «.

» Sorti d'une étuve où l'on étoit environné d'un brouillard chaud & humide, & où la ſueur ruiſſeloit de tous les membres, tranſporté dans un appartement ſpacieux & ouvert à l'air extérieur, la poitrine ſe dilate, & on reſpire avec volupté. Parfaitement maſſé & comme régénéré, on ſent un bien-aiſe univerſel ; le ſang circule avec facilité, & l'on ſe trouve dégagé d'un poids énorme ; on éprouve une ſoupleſſe, une légéreté juſqu'alors inconnues. Il ſemble que l'on vient de naître, & que l'on vit pour la première fois. Un ſentiment vif de l'exiſtence ſe répand juſqu'aux extrémités du corps....... Si la vie n'eſt que la ſucceſſion de nos idées, la rapidité avec laquelle la mémoire les retrace alors, la vigueur avec laquelle l'eſprit en parcourt la chaîne étendue, feroient croire que dans les deux heures de

calme heureux qui ſuit ces bains, on vit un grand nombre d'années «.

» Tels ſont ces bains, dont les anciens recommandoient ſi fort l'uſage, & dont les Egyptièns font encore leurs délices. C'eſt-là qu'ils préviennent ou font diſparoître les rhumatiſmes, les cathares & les maladies de la peau, qui ont pour principe le défaut de tranſpiration. C'eſt-là qu'ils guériſſent radicalement ce mal funeſte qui attaque les ſources de la génération, & dont le remède eſt ſi dangereux en Europe «. Ces ſortes de bains ont beaucoup d'efficacité; mais ils ne guériſſent point la vérole comme on a pu le faire croire à M. Savary; & le mercure bien adminiſtré en Europe n'eſt pas un remède dangereux.

» C'eſt-là qu'ils ſe défont du mal-aiſe ſi ordinaire aux autres nations, qui n'ont pas autant de ſoin d'entretenir la propreté du corps. M. Tournefort, qui avoit pris des bains de vapeurs à Conſtantinople, où l'on eſt moins recherché qu'au Grand-Caire, penſe qu'ils nuiſent à la poitrine; mais, ſelon M. Savary, il n'eſt point de peuple qui en faſſe un plus fréquent uſage que les

Egyptiens, & il n'en eſt point où les poſtrinaires ſoient plus rares «.

» L'attention de paſſer par degré dans des lieux où la chaleur va en croiſſant, évite tous les inconvéniens d'un changement d'air bruſque ; enſuite l'expoſition à un atmoſphère de vapeurs doit communiquer à la peau un relâchement & une perméabilité propre à la débarraſſer de toutes ſes impuretés : combien les frictions molles qu'on exerce avec un gant, & les doux attouchemens du maſſer, doivent agir profondément ſur le tiſſu cellulaire & les fibres des muſcles, les électriſer pour ainſi dire, & y rendre plus vive l'action des vaiſſeaux ! S'il ſe trouve encore des exſudations graſſes, le ſavon parfumé & les lotions qui ſuccèdent doivent tout entraîner, & communiquer à la peau le plus haut degré de propreté & de ſoupleſſe ; les vapeurs odorantes dont le corps a été imbibé, doivent réveiller toute l'activité de la tranſpiration, pénétrer même juſques dans le cours de la circulation, la ranimer, & faire éprouver ce calme & cette douceur d'exiſtence qui paroît une fiction à ceux qui ne l'ont point éprouvée ; combien encore cette ſituation délicieuſe doit être augmentée,

lorſque mollement étendu entre des draps chauds, on ranime avec le café de Moka l'action tonique de l'eſtomac & de tous les viſcères «!

» Les femmes aiment paſſionnément ces bains; elles y vont au moins une fois par ſemaine, & mènent avec elles des eſclaves accoutumées à les y ſervir. Plus ſenſuelles que les hommes, après avoir ſubi les préparations ordinaires, elles ſe lavent le corps, & ſur-tout la tête, avec l'eau roſe. C'eſt-là que des coëffeuſes treſſent leurs longs cheveux noirs, où au lieu de poudre & de pommade, elles y mêlent des eſſences précieuſes. Le linge & les habits qui ſervent à les vêtir ſont paſſés à la vapeur ſuave du bois d'aloès.... «. *Lettres ſur l'Egypte.*

21.

Sur les purgatifs de précaution. Gaz. de Santé.

» La conduite que tiennent certaines perſonnes pour ſe bien porter, eſt un vrai modèle de tout ce qu'il ne faudroit pas faire. A la moindre indiſpoſition *que la diète &*

l'exercice guériroient, elles ont recours à des purgatifs. Ces remèdes affoibliſſent l'eſtomac & le canal inteſtinal; ils déterminent dans ceux-ci une ſurabondance d'humeurs ſéreuſes qui en dépouillent le ſang, deſſéchent ce fluide, & précipitent dans la fièvre hectique & dans une infinité d'autres affections meurtrières, ſoit par elles-mêmes, ſoit par la diſpoſition où elles mettent le corps de ſuccomber aux moindres des maladies ordinaires «.

Nous nous empreſſons de faire remarquer que l'Auteur de cet article, ne peut avoir eu deſſein de dire que la diète & l'exercice guériroient toutes les indiſpoſitions qui déterminent à abuſer des purgatifs; il ſait auſſi bien que nous, qu'il y a beaucoup d'indiſpoſitions que la diète & l'exercice feroient empirer & convertiroient en des maladies très-graves: ces indiſpoſitions les plus communes ſont, par exemple, l'état avant-coureur des fièvres intermittentes; il exige au contraire les meilleurs alimens, les toniques, les cordiaux, le repos.

22.

Sur les vomitifs, Gaz. Salut. n°. 33.

» Les vomitifs ont un grand avantage sur les cathartiques : ceux-ci au lieu d'évacuer les âcretés dans les parties éloignées, les augmentent, parce qu'ils diminuent la transpiration & affoiblissent le canal intestinal. Les vomitifs au contraire évacuent les impuretés de toutes espèces, qu'elles soient éloignées ou non, résolvent les obstructions dans les petits vaisseaux, atténuent & évacuent les humeurs tenaces, augmentent la transpiration, n'épuisent pas les forces, rendent même plus considérables, celles des organes de la digestion, dissipent les spasmes, &c. Ils agissent facilement & sans faire de mal, sur-tout si l'on a préparé les malades avec le sel de glauber «.



23.

Signe des affections de l'estomac que l'on peut prendre pour celles de la poitrine. Ibid. n°. 44.

» Des inspirations longues & tranquilles avec des expirations courtes & sonores, peuvent être assez généralement considérées comme des marques distinctives de la foiblesse provenant d'un estomac dérangé. Dans pareil cas, un cordial pourra procurer un soulagement passager, mais pour opérer un mieux permanent, il faut expulser le fardeau qui opprime.

24.

Douze bains gratuits pour les Pauvres, dans un bateau construit exprès & placé près du Pont-Royal.

Que le bien se fait difficilement ! Les Pauvres qui auront besoin de ce secours, & qui voudroient en profiter, doivent être munis d'un certificat de Médecin ou Chirurgien, visé par M. le Curé de sa Paroisse,

accompagné d'un billet de M. le Prévôt des Marchands ; le tout doit être présenté au concessionnaire du privilége des bains, pour être enregistré ; & là, le pauvre malade doit attendre son tour pour avoir un ordre avant de se présenter au bateau du Pont-Royal. Si le malheureux n'a personne pour faire ces quatre ou cinq démarches successives, que sa santé ne lui permette pas de les réitérer dans les cas très-ordinaires où il n'aura pas trouvé son monde ; si les courses qu'une telle cascade exige, sont au-dessus de ses forces ; il sera privé des bains établis pour lui ; les personnes plus aisées, qui auront des commissionnaires, ou qui, mieux portantes, pourront aller elles-mêmes, auront les places ; les vrais Pauvres malades, en faveur desquels on prend toutes ces précautions, *pour qu'il n'y ait point d'abus à leur préjudice*, ne les obtiendront pas. Mais comment faire mieux ? Nous souhaitons qu'on en trouve les moyens.

25.

De la méthode d'appliquer l'eau froide sur le ventre des femmes nouvellement accouchées. Gaz. Salut. 9 Juin.

» Messieurs il importe de faire connoître le danger d'une méthode qui a, dit-on, des partisans ; c'est celle d'appliquer de l'eau froide sur le ventre des femmes nouvellement accouchées, dans la vue de faire cesser la perte qui suit l'accouchement. J'espère que le fait suivant rendra plus circonspect sur l'usage de ce secours «.

» Hier, 22 Mai, une femme de vingt ans, grosse & à terme, arrive à neuf heures du soir de Neuilly; les douleurs l'avoient prise en chemin; à 10 heures elle met au monde un enfant très-bien portant; peu de temps après elle est délivrée; les lochies coulent, une foiblesse survient, l'Accoucheur s'effraie, craint la perte, bassine le ventre de l'accouchée avec de l'eau froide, la couvre de linge trempés à diverses reprises dans la même eau; à 10 heures & demie elle n'étoit plus. Appellés à 11 heures

M. *Leger*, Chirurgien de la Prévôté, & moi, pour la tirer de sa prétendue syncope, nous n'avons trouvé qu'un cadavre, un mari, une famille désolés, & beaucoup d'assistans stupéfaits.« *Signé* RETZ.

Nous ne nous permettrons pas toutes les réflexions qui naissent de cette observation. Nous remarquerons seulement que la plupart des Accoucheurs, médiocrement instruits de l'application de la main dans les accouchemens, s'arrogent encore le droit de traiter les maladies des femmes en couche qui exigent les plus parfaites connoissances de la Médecine.

26.

Sur la doctrine du pouls, extrait des Lettres écrites par des Savans à HALLER, en latin. *Vol. VI. pag.* 127.

Cette anecdote sera trouvée très-singulière, si elle est vraie : MILMAN, Médecin anglois, devoit employer cinq années à visiter les Universités les plus célèbres de l'Europe, à y faire connoissance avec tous les plus savans Médecins, & il avoit destiné une de

ces années à ſuivre BORDEU, pour s'inſtruire de ſa doctrine du pouls; mais Bordeu, trop occupé par ſa pratique, avoit envoyé l'étranger à M. THIERRY, en lui diſant que ce Médecin étoit auſſi verſé que lui-même dans la connoiſſance des pouls. Milmam ſe préſenta à M. Thierry qui ſe mit à rire & qui lui dit: Bordeu eſt un de mes amis que je conſidère; il a eu raiſon de vous dire que j'en ſavois autant que lui ſur le pouls, quoique ni lui ni moi n'en ſachions pas plus que tout autre. Il n'ignore pas qu'il ſe moque lui-même de la ſimplicité, de la crédulité & de l'imagination ridicule des Médecins tant François qu'Etrangers, puiſqu'il n'a imaginé ſon ſyſtême que pour ſe faire une réputation chez les grands & chez les femmes aimables du premier rang; il a ſi bien réuſſi, que les jours ne lui ſuffiſent pas pour voir ſes malades. Les François, ajoute l'Auteur, appellent ce procédé: *Le moyen de parvenir.* La Gazette Salutaire qui a rapporté le texte latin de cette anecdote, l'attribue à l'école de M. *de Haën*, & la donne comme apocryphe. Elle peut être fauſſe ſans ceſſer d'être très-vraiſemblable.

27.

Sur les obſervations de Médecine, par M. ANSIAUX, Médecin à Liége. *Eſprit des Journaux, Octobre.*

La plupart ſont moins des obſervations qu'un aſſemblage confus de matières informes & mal digérées, colligées au haſard, ſans ordre, ſans ſuite, ſans choix & ſans liaiſon, où les cauſes & les effets des maladies, les efforts de la nature, l'action des remèdes & les effets qui réſultent de ces deux différentes cauſes, ſont tellement confondus qu'on ne peut les différencier, ni en déduire aucune conſéquence utile à l'art de guérir; ou bien ce n'eſt qu'un pompeux, mais vain étalage de prétendues guériſons opérées par de prétendus ſpécifiques, que le charlataniſme & la mauvaiſe foi ont intérêt d'accréditer; ou enfin ce n'eſt qu'un recueil de brillantes deſcriptions enfantées dans le délire de l'hypothèſe, où la vérité eſt ſi défigurée qu'elle devient méconnoiſſable, & ſe perd dans un cahos d'erreurs ſyſtématiques; où au lieu de ſuivre la nature, & de l'obſerver dans ſa marche, on ſemble vouloir l'aſſervir à des

loix qui lui ſont inconnues & qu'elle déſapprouve ; on manque de fidélité, on altère les faits, on retranche, on ſupprime, on rejette tout ce qui eſt contraire au ſyſtême qu'on a adopté, on ſubſtitue, on arrange, on ajoute ce qui lui paroît avantageux; au lieu de monter le ſyſtême ſur la nature, on voudroit forcer la nature à ſe mouler ſur le ſyſtême, & à ſe conformer aux rêveries d'une imagination égarée, d'où il réſulte une foule d'obſervations tronquées & infidèles que l'expérience dément, & que la vraie Médecine condamne.

28.

Sur les Couvens; par le même. *Ibid.*

C'eſt une pratique condamnable, mais malheureuſement trop commune d'enfermer les filles dans des couvens vers l'âge de puberté, époque critique d'où dépend la bonne ou mauvaiſe conſtitution des perſonnes du ſexe, & par conſéquent le bonheur ou le malheur de toute leur vie : le prétexte ordinaire eſt de perfectionner leur éducation, comme s'il étoit impoſſible de les former à

la vertu, & de leur inſpirer des ſentimens ſans les confiner dans des priſons d'autant plus affreuſes pour elles, qu'elles y ſont toujours ſurveillées & contrariées par des duegnes ſévères, qui leur permettent à peine de reſpirer l'air, qui leur font un crime de ſe livrer aux plaiſirs innocens de leur âge, qui les tiennent ſans ceſſe ſous la clef, & les forcent à une inaction qui leur devient bientôt pernicieuſe; auſſi ne tarde-t-on guères à s'appercevoir des funeſtes effets de cette conduite ridicule, leur tempérament ſe ruine bientôt, on les voit dépérir à vue d'œil, la gaîté naturelle de cet âge ſe change en une profonde mélancolie, les digeſtions ne ſe font plus ou ſe font mal, le teint ſe fane, une pâleur univerſelle ſe répand par-tout le corps, &c. On avoit envoyé des enfans ſains & vigoureux au couvent, on les en retire languiſſans & accablés de maladies, dont l'impreſſion ſe fera ſentir toute la vie. La voix de la vérité ne ſe fera-t-elle jamais entendre, & ne renoncera-t-on jamais à ce funeſte préjugé? Non, il eſt trop invétéré pour pouvoir eſpérer de le déraciner; mais puiſque les choſes ſont ainſi, & qu'une demoiſelle ne peut abſolument paroître bien née, ſi

elle n'a eu du couvent, qu'on lui en donne, j'y consens, mais qu'on mette plus de discernement dans son choix : au lieu de reléguer les jeunes personnes dans ces antres ténébreux, où les rayons de la lumière ont peine à pénétrer, qu'on choisisse un endroit champêtre & bien ouvert, où elles puissent respirer un air pur, que de grands jardins, de vastes vergers, de belles promenades les invitent sans cesse à courir & à folâtrer; que les maitresses préposées à leur éducation changent de méthode, qu'elles apprennent à dérider leur front sourcilleux, qu'elles soient moins leurs surveillantes que leurs compagnes, qu'elles les animent aux jeux & aux plaisirs innocens, en un mot, qu'elles se souviennent que la première leçon qu'elles doivent donner à leurs élèves, c'est de leur apprendre à se bien porter; qu'elles renoncent sur-tout à la funeste manie de les tenir continuellement enfermées pour leur enseigner des jolis petits-riens, dont l'apprentissage leur coûte souvent bien cher, puisqu'il les jette dans un état de langueur ou d'irritabilité contre nature, qui empoisonne le reste de leurs jours : je crois qu'il n'est pas d'homme sensé qui ne préfère la santé de sa

fille au futile avantage de ſavoir broder un mouchoir, ou évaniller une manchette.

29.

Journal de Paris n°. 172.

Cet endroit porte, à l'occaſion des traitemens électriques adminiſtrés par MM. Ledru : » Il eſt eſſentiel que l'état du malade ſoit conſtaté par un Médecin, & s'il eſt poſſible par un *Docteur de la Faculté de Paris* «.

Nous n'avons pu découvrir le motif de la préférence énoncée dans cette dernière ligne. Elle auroit pu paroître fondée s'il n'y avoit pas eu d'autres Médecins auſſi occupés *d'électricité*, que MM. les Docteurs de la Faculté de Paris & par conſéquent auſſi capables qu'eux, de conſtater l'état des malades qui auroient beſoin de l'électriſation. Il faudroit d'ailleurs que les Médecins s'occupaſſent non-ſeulement de l'état des malades, mais encore des effets poſitifs du remède, ſi c'en eſt un.

30.

Ibidem , n°. 209. == *Affiches de Paris* ; n°. 239. *Affiches de Province*, n°. 104. == *Gaz. de Santé*, n°. 35. *Gaz. Salut.* &c.

Deux Médecins de la Faculté & de la Société Royale de Médecine, MM. ANDRY & THOURET s'annoncent au Public & font circuler leurs adresses à-propos des *aimans artificiels*, autre invention moderne qu'on veut forcer aussi à être un remède, & qui au lieu de l'autorité des faits, a en sa faveur celle de deux Médecins qui s'y dévouent.

Quand on remarque à Paris de grosses lettres grandes comme la main, formant les noms de quelques Médecins de la Faculté, imprimés sur les portes de leurs maisons, dans des affiches qu'on nomme des thèses, & qu'on lit dans les Ouvrages périodiques, les petites annonces d'un talent particulier de quelques autres & leurs *adresses* ; on cesse en quelque sorte d'être étonné de ce que la considération publique diminue pour la profession de Médecin dans cette Capitale : le vulgaire esclave des apparences, peut-il se

dispenser de confondre cette profession avec les Arts méchaniques dans lesquels on a besoin pour être connu, de la recommandation des écritaux, & d'annonces dans les Journaux & Affiches ?

31.

Journal général de France, 23 Août 1785.

» On sait que la Médecine occupe en Angleterre & en Allemagne un rang distingué parmi les autres sciences naturelles. Il paroît en être autrement en France. La partie éclairée de la nation ne la regarde guère que comme le partage de l'homme crédule, ou tout au plus, comme une profession purement civile. La cause de cette différence est sensible Le goût naturel des François pour la plaisanterie s'est sur-tout exercé sur la Médecine depuis *Molière* ; & telle est à cet égard, l'impression qu'a produite notre premier Poète comique, qu'elle se manifeste sans cesse dans nos conversations & dans nos écrits «.

» Les Ouvrages de Médecine portent d'ailleurs très-rarement le caractère qui distingue les autres productions du génie des Fran-

çois. La ſaine critique y eſt peu commune, ainſi que l'eſprit de recherche & d'obſervation : il s'eſt même introduit dans le langage des Médecins une foule d'expreſſions vagues & trivales, comme *acrimonie*, *fougue des humeurs*, *ébullition de ſang*, *trouble des eſprits*, *racorniſſement*, *criſpation des nerfs*, *tenſions des fibres*, *engorgemens*, *obſtructions des vaiſſeaux*, *ſaburre*, & cent autres rapſodies que répètent également la garde-malade, l'homme ſans étude & ſouvent même le Médecin, homme d'eſprit à d'autres égards, & fait pour s'élever au-deſſus de ce miſérable langage «.

» Le défaut du mal eſt aiſé à reconnoître dans l'eſpèce d'anéantiſſement où eſt tombé l'enſeignement public de la Médecine. On entend chaque jour les Profeſſeurs même, qui joignent les lumières à l'élévation du caractère, gémir de ces abus & élever des vœux impuiſſans pour les réformer. Nul plan dans le cours d'études, nul choix d'Auteurs, nul ſecours pour une jeuneſſe avide de s'inſtruire. Quelques idées découſues, priſes au haſard, quelque foible lecture d'une vaine compilation ou d'un commentaire fade & inſipide, ſont les ſeules reſſources avec leſ-

quelles un Médecin est lancé dans la pratique. Doit-on s'étonner de lui voir prodiguer sans discernement les remèdes de toute espèce, les purgatifs, les saignées, les vésicatoires, les émétiques, & substituer une aveugle routine à un pratique éclairée « ?

Ces réflexions, toutes justes, très-justes, ne sont pas, selon nous, un motif de conclure que les Anglois portent dans l'Art de guérir un esprit d'observation, qui les caractérise plus que les François, comme on paroît vouloir l'insinuer. Sans prétendre déprimer CULLEN en faveur de l'Ouvrage duquel on fait une comparaison désavantageuse pour les François, nous lisons beaucoup d'écrits Anglois qui ne valent pas mieux que le commun des nôtres.

32.

Affiches de Paris, n°. 240.

LE MÉDECIN DES HOMMES depuis l'âge de puberté jusqu'à l'extrême vieillesse; avec cette épigraphe :

Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.

= LE MÉDEÇIN DES DAMES, ou l'Art de

les conſerver en ſanté. Ces deux Ouvrages ſont approuvés par M. MISSA, Médecin de la Faculté de Paris. » Le but du premier tend, dit-il, à préſerver les hommes des maladies familières à leur âge, ou à leur ménager le temps & l'avantage de recourir avec ſuccès aux lumières & aux conſeils des Médecins, lorſqu'ils n'ont pu s'en garantir «. Son jugement ſur le ſecond eſt encore plus favorable ; le voici littéralement : » Cet Ouvrage contient une énumération détaillée des maladies familières au ſexe, conſidéré dans ſes différens âges, & indique les moyens faciles & propres à les prévenir & à les guérir. L'impreſſion en plaira au Public, & lui deviendra d'autant plus utile, que l'Auteur a l'attention & la prudence de lui recommander de recourir, dans tous les cas douteux & ſuſceptibles d'évènemens funeſtes, aux conſeils éclairés & ſalutaires d'un *Médecin expérimenté* «.

A la fin de celui-ci, eſt un ſupplément en faveur des jeunes Dames, intitulé : *Extrait de la Toilette de Vénus* ; avec une introduction; dont nous tranſcrirons le commencement : » Les maladies, ou plutôt les déſagrémens que la beauté ne peut ouverte-

ment tolérer, ne laiſſent pas d'influer quelquefois ſur le tempérament des femmes délicates. Je ferai d'abord obſerver qu'il y en a dont on peut aſſez ſouvent ſe débarraſſer, & d'autres qu'on ne peut effacer complettement. Ainſi, dans le dernier cas, il faut avoir recours à l'Art, pour tromper l'œil ſurveillant, & lui faire eſtimer & chérir la nature dans ſa propre illuſion. C'eſt ici que le rouge, le fard, les mouches, les colliers, les bouquets, les aigrettes, les bagues, les bracelets & les ceintures remplacent ſouvent ce que la nature n'a pas été maîtreſſe d'accorder ou de conſerver ». L'Auteur montre quelque regret d'avoir été obligé d'ajouter cette partie à ſon livre : mais en traitant, par déférence pour le ſexe, des ſoins de la toilette, il aſſure n'avoir du moins expoſé ou conſeillé *que ce qui peut être réellement utile & nullement dangereux.*



33.

Journal de Paris, n°. 193.

» MM. Delassonne & Cornette ſubſtituent aux préparations connues de l'opium, une autre préparation qui réunit les qualités que la Médecine & la Chymie exigent de ce remède pour l'admettre. = Le procédé pour l'obtenir eſt fort ſimple. On diſſout dans l'eau l'opium du commerce, on filtre la diſſolution & on l'évapore en conſiſtence d'extrait. L'opium ne laiſſe ſur le filtre qu'une portion de ſa réſine; mais en réitérant cinq ou ſix fois la même préparation, c'eſt-à-dire, en diſſolvant l'extrait obtenu, le filtrant & l'évaporant pour le diſſoudte de nouveau, on finit par enlever, en quarante-huit heures, à l'opium, la totalité de ſa réſine, auſſi ſûrement qu'après une année de digeſtion «.

Le Journal ajoute » l'homme, accablé d'un coup inattendu, de ces chagrins violens qui altèrent ou font naître le déſeſpoir, & que le temps cependant adoucit, trouve dans l'extrait d'opium un conſolateur ſûr & prompt, mais dont il ne faut pas abuſer;

ce

ce n'eſt pas le ſommeil, c'eſt un *ſomnanbu-liſme*, c'eſt une eſpèce d'yvreſſe; la ſeule que n'accompagne pas la douleur. On entend & on ne répond point, on ſemble nager dans un fluide, on jouit de l'énergie de tous ſes ſens, l'imagination n'offre plus que des idées agréables, enfin on oublie ſes maux «.

Que faudroit-il de plus qu'un tel avis pour exciter des enthouſiaſtes à abuſer d'un remède? La préparation très-bonne en elle-même, ne garantira pas des dangers auxquels elle expoſeroit les perſonnes qui en feroient un uſage trop fréquent, trop long-temps continué, ou celles qui en prendroient à contre-temps, ou dont le tempérament y répugneroit.

Quelque flatteur que ſoit ce tableau de l'influence de l'opium préparé à la manière de M Delaſſonne; il eſt donc de la prudence de prévenir que, dans la plupart des cas, ce remède eſt un des plus dangereux de ceux qu'offre la Pharmacie. » Un homme eſt mort ſur-le-champ pour en avoir pris un grain à contre-temps; bien que ce remède fût pour lui un ſecours habituel qu'il employoit pour ſe donner du calme «.

Obſervations d'Edimbourg, tom. IV, p. 41.

» Dans certaines circonſtances où il eſt dangereux & téméraire de calmer une douleur, de procurer un ſommeil, de ſupprimer des évacuations, de prévenir une hémorragie ſalutaire, ou autres effets de cette nature, il faut que celui qui ordonne inconſidérément l'*opium* en pareil cas, ſoit ou bien ignorant dans la pratique de la Médecine, ou peu inſtruit de la nature de ce remède. *Ibidem tom. V, pag.* 217.

34.

Eſprit des Journaux, Juillet.

On lit le paſſage ſuivant, communiqué aux Auteurs de ce Recueil : » Ceux qui ont ſuivi M. DUBREUIL, (Médecin à Saint-Germain-en-Laye, qui vient de mourir) dans l'exercice de ſon Art, racontent qu'il obſerve chaque maladie comme s'il n'en avoit jamais lu la deſcription dans les Ouvrages, comme ſi lui-même n'en avoit jamais traité *de la même claſſe*. Chaque maladie eſt pour lui un problême inconnu, dont il cherche la ſolution dans les circonſtances de la

maladie même, dans la conſtitution du malade & dans l'hiſtoire des maladies qui lui ont préſenté des phénomènes *identiques* «. Nous ne ferons point attention à la contradiction qu'il y auroit entre les procédés de M. Dubreuil qui obſervoit les maladies *comme s'il n'en eût jamais traité de la même claſſe* & cherchoit la ſolution du problême des maladies dans l'*hiſtoire des problêmes identiques* de chacune; mais nous dirons qu'une homme qui ſeroit auprès des malades comme s'il n'avoit jamais vu d'autres maladies ſemblables, ne ſeroit pas plus Médecin que le faiſeur de fagots, traduit ſur la ſcène par l'Auteur du *Médecin malgré lui*.

Il falloit faire cette remarque pour ôter à de jeunes Médecins, comme l'Auteur du *ſerment* en vers, (*Voyez pag.* 304.) l'envie de copier un prétendu modèle auſſi ſingulier.

Si la comparaiſon baroque du *Médecin de Saint-Germain avec le Médecin de Cos*, faite au même endroit, étoit propoſable, ce ne pourroit être à cauſe de la Médecine originale du premier. HYPPOCRATE avoit au contraire puiſé ſes connoiſſances ſur les

maladies, dans les descriptions qu'il en avoit lues sur les tables gravées & conservées avant lui dans les temples ; sa réputation est le fruit de la juste application qu'il a faite des moyens de guérir tirés de ses traitemens réitérés des mêmes classes de maladies ; il avoit multiplié ses observations, & ses moyens par une pratique très-étendue de plus de 50 ans Cela peut-il ressembler à une pratique restreinte de 8 ans, formée, dit-on, *sans le secours des Ouvrages ?*

La louange fondée sur un motif invraisemblable, devient une dérision.

35.

Réclamations au sujet de l'erreur du Magnétisme animal ; article communiqué.

MM., je viens de lire le passage suivant dans le cinquième tome des *Mémoires de la Société Royale de Médecine* années 1780 & 1781, pag. 243, partie de l'histoire.

» Maintenant, presque tous les yeux sont ouverts ; le prestige est détruit ; & la Société Royale se félicite d'avoir porté le premier coup à cette grande erreur, en pu-

bliant & en répandant son *rapport sur l'Ouvrage de M. Thouret*, avant que ceux des Commissaires nommés par le Roi pour faire l'examen du Magnétisme animal, eussent été rendus publics «.

Si vos lecteurs, MM., trouvent cette réclamation juste, celle-ci ne le leur paroîtra pas moins.

» Maintenant, &c. & M. Retz se félicite d'avoir porté le premier coup à cette grande erreur, en publiant à Rochefort *sa lettre sur le secret de M. Mesmer*, (10 Mai 1782) imprimée deux ans avant que les *recherches & doutes de M. Thouret* & que le rapport des Commissaires nommés par le Roi pour l'examen du Magnétisme animal, eussent été rendus publics «.

Quand bien même la *lettre* de M. Retz (omise de la liste des Ouvrages, publiée par la Société Royale de Médecine), n'auroit pas été publiée en 1782, un Ouvrage écrit en 1783, auroit *porté coup* à la grande erreur du Magnétisme animal, avant *le rapport sur les recherches & doutes*, & avant les *recherches* elles mêmes. Voici la conclusion d'une dissertation de M. Vanswinden, écrite en 1783, & imprimée sous ce titre :

Recueil de Mémoires, &c. (*Voyez ci-devant pag.* 70).

» Toutes les parties théoriques du syſtême de M. Meſmer ſont indépendantes des faits : elles ne ſont pas prouvées ; elles ſont hypothétiques & peu admiſſibles , ſoit par leur nature , ſoit par les contradictions qu'on y remarque : ce ne ſont que des idées vagues , enveloppées dans des termes métaphoriques , qu'on prend enſuite au ſens propre , & qui perdent leur valeur dès qu'on vient à les analyſer. Je n'héſite donc pas à avancer , continue l'Auteur , que la théorie du *Magnétiſme animal* n'eſt que la production d'une imagination vive ; qu'elle eſt dénuée de réalité , & qu'elle ne mérite guères d'occuper davantage l'attention des Médecins & des Phyſiciens «.

36.

Extrait des programes de la Société Royale de Médecine ; Article communiqué.

Le dernier paragraphe de ces programmes publié depuis deux ans & copié dans tous les Ouvrages périodiques, eſt conçu en ces ter-

mes : » Il eſt eſſentiel de détruire ici l'*erreur* où ſont quelques Médecins, Phyſiciens & Chirurgiens, qui ne correſpondent point avec la Société, parce qu'elle a déja des Aſſociés & Correſpondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie eſt éloignée d'avoir adopté ce *principe* «......

Quel eſt-ce principe ? on n'a parlé que d'une erreur ; & quelle eſt cette erreur ?

37.

Remèdes divers, propoſés ſous l'autorité de quelques obſervations, ou rejettés par des motifs contraires.

Le Docteur HOFFMAN, Médecin à Munſter, propoſe le *calamus aromaticus* en poudre ou en opiat, à la doſe d'un ſcrupule, 7 à 8 fois par jour, contre le ſcorbut. *Du ſcorbut*, en flamand.

Ce Médecin s'eſt bien trouvé de la cire mêlée avec le ſyrop commun, ou avec la gomme arabique, acidulée avec l'eſprit de vitriol dans la dyſſenterie. *Ibidem.*

38.

Un demi-gros de racine de *brionne* réduite en poudre fine, & délayée dans un verre d'eau froide, prise le matin à jeun, & reitérée jusqu'à la guérison, a réussi contre la même maladie, dans les mains de M. HARMAND, Médecin. *Ouvrage périodique.*

39.

La meilleure méthode curative, dans le cas où l'on a avalé une forte dose d'opium, seroit de donner d'abord une dose considérable d'ipécacuanha, comme deux scrupules, & de faire prendre ensuite une solution de vitriol blanc dans l'eau. *Extrait d'une Lettre du Docteur* WITHERING, en anglois.

40.

M. MUNCK, Médecin à Zell, fait l'éloge de la *belladona*, & rapporte des observations pratiques qui tendent à prouver son efficacité dans la mélancolie, la manie & l'épilepsie. *Mélanges de Médecine*, en allemand.

41.

La ſemence de la *cevadille* eſt le meilleur de tous les vermifuges, ſelon SCHMUCKER, Chirurgien Pruſſien. Elle convient ſur-tout dans les dyſſenteries entretenues par la préſence des vers; le ver ſolitaire, dit l'Auteur, ne réſiſte pas à ce remède. Il fait réduire cette ſemence en poudre & il la preſcrit à la doſe d'un demi-gros mêlée avec autant de ſucre, un peu d'huile eſſentielle de fenouil & délayée dans une infuſion théiforme de fleurs de ſureau ou de camomille : ce remède doit être ſecondé par un purgatif tous les 5 jours. Les enfans de deux à quatre ans ne prennent que deux grains de cevadille dans un peu de ſyrop de rhubarbe & doivent être également purgés tous les cinq jours. *Ouvrage périodique.*

42.

M. Robert HAMILTON, Médecin Ecoſſois, confirme l'efficacité de l'*opium* dans les mortifications. Ce remède avoit été propoſé & conſeillé par POTT. On devroit, pour ſuivre la méthode propoſée par Hamilton, donner ce remède à fortes doſes en les augmentant

jusqu'à ce qu'il eût procuré du sommeil. Il commence ordinairement par un grain toutes les trois heures. *Ouvrag. périod.*

43.

L'*opium* a opéré d'autres effets admirables dans les mains du Docteur GRANDT, lorsqu'il lui a fallu remédier aux symptômes d'une irritabilité morbifique. Ce Médecin commençoit par faire prendre l'opium à la dose d'environ un grain & demi la première nuit; il l'augmentoit ensuite par degré; il le donnoit même le matin sans que les malades fussent plus enclins au sommeil pendant le jour; il portoit la dose de ce remède jusqu'à 5, 6 & 8 grains insensiblement & suivant les circonstances; de doux purgatifs étoient nécessaires de temps en temps. *Ibidem.*

44.

On a vanté l'*opium* dans la cure de la maladie vénérienne; mais malgré les apparences flatteuses du premier usage de ce remède, le Docteur MICHAELIS prétend que son crédit ne s'est point soutenu. *Communications médicales*, en anglois.

45.

On propoſe pour guérir la rage & préſerver de cette maladie, la *ſaignée* des deux veines ranines. On les coupe en travers, on en exprime entièrement le ſang avec une ſpatule de bois, on répète cette preſſion une fois par ſemaine juſqu'à ce que la plaie ſoit guérie. On aſſure que dans cette maladie ces veines ſont fort gonflées, & qu'après les avoir coupées, on en fait ſortir de petits vers courts, plongés dans un ſang infecté dont la ſortie enleve la maladie. Enfin on cite des ſuccès nombreux de ce traitement ſingulier. *Ibidem.*

46.

Le *mercure* uni au *quinquina* eſt recommandé dans les fièvres quartes opiniâtres dont la ſource eſt dans les viſcères abdominaux obſtrués. On ajoute 10 grains de mercure doux à une priſe de quinquina une fois par jour. *Mélanges de Médecine*, en allemand.

47.

Le Docteur Metzger, Médecin à Konisberg, recommande (dans le même ouvrage) de se défier de l'*arsenic* proposé depuis peu pour la guérison du cancer.

48.

M. Chevillard, Médecin confirme l'avis (*Voyez* 1785, *pag.* 131.), que c'est une erreur de la vieille chymie d'avoir donné au *sel de duobus*, la vertu de résoudre les dépôts laiteux, & d'employer ce sel dans toutes les maladies de ce genre. *Ouvrag. périod.*

49.

Le succès de *l'alkali-volatil-fluor* employé à l'extérieur sur les cancers ulcérés, par M. Martinet, Curé de Soulaines, ne s'est pas confirmé. *Ibid.*

50.

M. Mursinna est d'avis que si l'étroitesse du bassin est reconnue à temps, on doit faire accoucher

accoucher la femme au huitième mois, & que si ce temps est passé, il faut recourir à l'*opération césarienne*, & non pas à la symphisotonie. *Maladies des femmes enceintes*, en allemand.

51.

L'*arnica* est vanté par CULLEN dans les fièvres intermittentes opiniâtres. On fait bouillir une once de fleurs de cette plante, dans suffisante quantité d'eau pendant une demi-heure, pour en retirer deux livres de décoction; on édulcore avec le syrop des cinq racines; la dose est d'un verre quatre fois par jour. *Médecine-pratique, tom.* 1.

52.

On croit que l'*æther vitriolique* donné aux malades à la dose d'une cuillerée à thé dans une once de julep camphré, & une demi-once d'eau de Menthe poivrée, auroit la propriété de déplacer la goutte de l'estomac; le Docteur HINT, Anglois, a cité cinq exemples favorables à cette conjecture. *Ouvrages périod.*

53.

Des injections d'*eau froide* dans le vagin, en lavemens, & des fomentations de même nature, ont réussi contre la fureur utérine, dans les mains de M. Herz, Médecin Allemand. *Ouvrag. périod.*

54.

Pour faire un *caustique* sur le champ dans le cas où l'on n'aura pas les moyens de s'en procurer assez promptement, comme quand il s'agit de cautériser la morsure d'un chien enragé pour prévenir la rage, on prend une once de chaux vive récente, on la met en poudre, on la mêle avec autant de savon tendre, on en fait une sorte de pâte à laquelle il ne faut point ajouter d'eau. On en applique une couche d'une ou deux lignes d'épaisseur, & on la maintient en place au moyen d'un bandage pendant quelques heures. *De la rage*, par MM. Enaux & Chaussier, Chirurgiens à Dijon.

55.

M. BOSQUILLON, Médecin à Paris, prétend qu'on devroit rejetter le *vin émétique* de toutes les pharmacopées, parce que la dofe du crocus ou du verre d'antimoine qui s'y diffout ne peut s'apprécier, & qu'elle dépend de la quantité du tartre du vin qui varie d'une année à l'autre. *Trad. de Cullen.*

56.

De vingt malades attaqués de la galle, un Médecin allemand qui a gardé l'anonyme, en a vu à peine un qui ait retiré quelqu'utilité de l'*eau de Goulard* dans l'efpace de trois femaines. Une anafarque univerfelle, des toux violentes, des vertiges, la cécité, &c. ont été la fuite du traitement recommandé par M. Goulard : ces accidens ont difparu auffitôt qu'on a difcontinué ce remède. *Obfervations fur l'extrait de faturne*, en allemand.

57.

Onguent pour les engelures. Six gros d'axonge de lièvre, & douze ou feize gouttes

de pétrole ; s'il y a ouverture, on ſubſtituera l'huile d'œuf au pétrole. *Ibid.*

58.

Gargariſme dans l'eſquinancie. Eau roſe, une chopine ; eau de la reine d'Hongrie, demi-ſetier ; ſucre de ſaturne, deux gros ; camphre trituré avec du ſucre, demi-gros ; miel roſat, trois onces. *Ibid.*

59.

Eau ophtalmique. Eau de chaux récente, une livre ; ſel ammoniac, un gros ; gardés pendant une nuit dans un vaſe de cuivre. On peut la rendre meilleure en y ajoutant trois gros de tutie préparée, & un gros & demi de ſucre de ſaturne. *Ibid.*

60.

Il faut faire attention dans les *rétentions d'urine*, à celles qui pourroient être cauſées par une humeur ſébacée, accumulée dans le canal de l'urèthre. *Remarque* de M. HORN, Chirurgien allemand, *Mélanges de Chirurgie*, en allemand, *tom.* 3.

61.

La *morſure de la vipère* propoſée par M. de MATTHIIS, pour guérir la rage, n'a pas ſauvé deux hydrophobes ſur qui on a tenté ce hardi ſpécifique. *Ouvrag. périod.*

62.

M. SAMOILOWITZ propoſe les *frictions glaciales* pour préſerver de la peſte; il appelle ce remède *antipeſtilentiale caterinæ II.* Il le dit autoriſé par l'expérience. *De la peſte.*

63.

Deux grains d'*opium*, ſeize grains *d'ipécacuanha* en poudre, & quinze grains de *tartre-vitriolé*, mêlés enſemble, & incorporés avec du ſyrop d'écorce d'orange, ſont recommandés dans le rhumatiſme aigu. On diviſe le mélange en trois doſes, que l'on prend le matin à une heure de diſtance l'une de l'autre. On continue ce remède pendant quelques jours; on en aide l'action en le faiſant précéder d'un bain tiède. Ce remède eſt du Docteur DOWER, Anglois. *Ouvrag. périod.*

64.

Les dangers des *fards métalliques* & des *corps balenés* contre lesquels on s'est élevé plusieurs fois avec quelques succès, sont représentés de nouveau, mais avec exagération, par M. BACHER, Médecin à Paris. *Journal de Médecine.*

65.

M. SENNEBIER, ministre à Genève, autorisé par un Chirurgien de son pays & par un autre de Turin, propose le *suc gastrique des animaux* ruminans en topique pour guérir les ulcères ; il prétend même parvenir à faire de ce suc un remède interne. *Gazette de Santé.*

66.

La *matière arthritique* transportée sur les parties de la génération paroît à M. MURRAY, Médecin Allemand, un métastase propre à occasionner les mêmes symptômes que l'infection vénérienne.

67.

Il n'y a peut-être pas deux maladies contre lesquelles on ait vanté autant de remèdes que

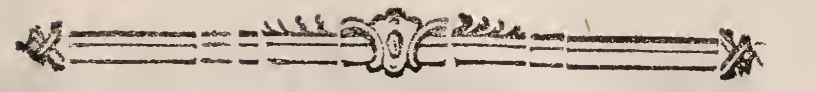
contre l'*hydropiſie* Celui-ci eſt une plante diurétique dont l'uſage a été négligé depuis long-temps à cauſe des inconvéniens qui en réſultoient. Elle purge violemment, dit *Ray*, & elle excite des vomiſſemens. Cependant un Médecin Anglois, M. WITHERING, eſpère, en modérant la doſe de ce remède, lui enlever totalement ſes mauvaiſes qualités, & guérir par ſon moyen l'hydropiſie. Ce ſont les feuilles de la *digitale*, que l'Auteur Anglois recommande pour cette guériſon; on les fait cueillir au moment que l'épi des fleurs commence à s'ouvrir; on rejette toutes les côtes, & après les avoir fait ſécher, on les réduit en poudre, la doſe pour les adultes eſt depuis un grain juſqu'à trois en ſubſtance. Sous forme liquide. On infuſe un gros de ces feuilles dans une livre d'eau bouillante, & après avoir filtré, on y ajoute une once de quelque eau ſpiritueuſe. On donne de cette infuſion une once par doſe à un adulte.

68.

Il réſulte des obſervations du Docteur CIRILLO, Médecin Italien, qu'il guérit la maladie vénérienne plus ſûrement, plus agréablement, & avec moins de danger que par

aucune autre méthode connue. Il y employe avec un ſuccès conſtant, dit-il, le ſublimé corroſif en friction ; il mêle un gros de ſublimé à une once d'axonge de porc, & il incorpore ces ſubſtances au moyen d'une trituration pendant douze heures ; il y ajoute un peu de ſel amoniac ; il partage la pommade en plus ou moins de doſes ſelon les cas ; & il fait faire les frictions aux plantes des pieds après y avoir diſpoſé le malade par des bains, & d'autres préparatifs indiqués par les circonſtanccs. *Obſervations, &c.* en ital.





NOUVELLES DE MÉDECINE, 1786.

ARTICLE IV.

REMÈDES secrets que l'humanité fait désirer de voir proscrits.

AVANT-PROPOS.

UN trait principal & bien remarquable caractérisera le temps où nous vivons, & le génie de cette partie du siècle sera aisé à saisir par la postérité. Ci-devant la sagacité, la précision, la bonne foi présidoient généralement aux recherches ; les progrès étoient lents, mais les travaux étoient solides, les résultats certains, & les découvertes utiles ; aujourd'hui la lé-

gèreté, le désordre & l'infidélité caractérisent la plupart des nouveautés; la vérité, l'utilité des choses intéressent peu; on ne travaille souvent que pour faire croire les choses vraies & utiles; on appelle un succès de ce genre, une découverte, & les circonstances font que les cris enthousiastes des ignorans couvrant les jugemens sensés, elle est adoptée.

En marchant lentement, on avançoit au moins un peu dans la carrière des sciences, & on restoit à l'endroit où l'on étoit parvenu; de nos jours on s'élance à pas précipités sans se douter qu'on sera obligé de revenir au point d'où l'on étoit parti. En un mot, les Philosophes s'occupoient autrefois de faire des découvertes, au-

jourd'hui ils ſuffiſent à peine à éclairer le Public ſur la futilité, l'erreur, le danger des chimères qu'on oſe appeller ainſi.

On ne nous taxera point d'être les détracteurs des ſciences, puiſqu'au contraire nous n'avons d'autre objet que d'en faire reſſortir le mérite; mais nous dénonçons la charlatanerie ſcientifique, qui s'eſt emparée d'une claſſe nombreuſe des hommes, & qui gouverne ou ſéduit la ſociété preſqu'entière.



N°. 1.

Traitemens électriques.

Ce n'eſt pas l'électricité médicale en elle-même que nous mettons *à l'index* ; mais l'abus, ou plutôt la proſtitution de ce ſecours.

Fragment d'un petit dialogue entre le Public & un Médecin philoſophe.

Le Public. = Si nos maladies ſont plus nombreuſes & plus graves, nous avons auſſi des remèdes plus commodes & plus efficaces.

Le Médecin. Comment donc ?

L. P. Sans doute. Il eſt très-malheureux que les eſpérances dont la *Médecine univerſelle* de M. MESMER nous avoit flatté, ayent été trompées ; elle n'a été rejettée que parce qu'on ne la voyoit point ; mais l'électricité qui eſt ſenſible, remplace le meſmériſme ; elle guérit des maladies jugées juſqu'à préſent incurables.

L. M. Vous m'étonnez !

L. P. C'eſt un fait : De 196 perſonnes attaquées de maladies réputées incurables, 96 ont été guéries par l'électricité.

L. M. Quelles ſont ces maladies s'il vous plaît ?

L. P. 42 épilepſies, 4 hyſtéricies, 10 affections nerveuſes, 8 aſthmes, 3 tetanos, 3 gouttes, 3 folies, 3 étiſies, 4 paralyſies, 1 apoplexie, &c.

L. M. En redoublant mon étonnement, vous augmentez mon admiration pour M. Mauduit dont l'honnêteté, la probité ne permettent pas de doutet de ſes expoſés.

L. P. Mais, ne vous y trompez pas ; ce n'eſt pas ce Médecin qui a fait ces cures. Celles qu'il a faites ſont peu de choſes ; MM. le Dru ſont des hommes bien plus merveilleux puiſqu'ils guériſſent, ſans comparaiſon, bien plus de malades.

L. M. MM. le Dru ? Je ne connoiſſois pas ces Médecins.

L. P. Ils ne ſont pas non plus Médecins ; ils tenoient ci-devant un ſpectacle d'électricité à la foire, ils appliquent aujourd'hui cet agent à l'économie animale avec le plus grand ſuccès ; ils guériſſent enfin vous dis-je. Ils l'atteſtent, les malades l'atteſtent, MM. les Commiſſaires de la Faculté de Paris reçoivent les atteſtations, &.....

L. M. Ah ! j'entrevois : mon étonnement

n'eſt plus le même : deux hommes *qui ne ſont pas Médecins* ont atteſté que les malades qu'ils ont traités étoient épileptiques, goutteux, paralytiques, étiques, fous, &c.; les malades qui ne ſe connoiſſent pas plus qu'eux en maladies, ont atteſté ce que ces MM. leur ont fait croire, & la Faculté auroit accueilli ces atteſtations ? Marche ordinaire de la charlatanerie qu'un tel propos; il y a mille ans qu'elle ſuit la même route par divers ſentiers; rapportez-vous-en aux ſeuls faits que le temps éclaircira, du ſoin d'apprécier ce que vous adoptez d'avance comme une merveille ou bien attendez-vous à revenir ſur vos pas.

2.

Traitement de la colique des Navigateurs, par M. DE GARDANNE, Médecin à Paris.

Cette maladie ne vient point de l'émanation des peintures des vaiſſeaux ; les ſecours recommandés dans la colique des Peintres, ſeroient préjudiciables aux malades. *Voyez ci-devant Article* 11. *pag.* 90.

M. *de Gardanne*, ayant voulu autoriſer poſtérieurement ſon opinion du témoignage

de M. Bruslé, Médecin à Breſt, dans le *Journal de Paris* du 17 Octobre, celui-ci l'a réfutée dans un Mémoire dont on a publié l'extrait dans le même Journal du 13 Décembre, en ces termes :

» L'Auteur ſuit de point en point la Lettre de M. de G. & paroît fixer irrévocablement la différence admiſe par les bons obſervateurs entre *la colique de Peintre* qui a lieu très-rarement à bord d'un vaiſſeau, & la vraie *colique bilieuſe des gens de mer* ; deux maladies dont M. de G. prétend ne faire qu'un ſeul & même objet «.

» Aux preuves rationnelles expoſées par M. B. ſe joint le témoignage de l'expérience la plus impoſante. Des tentatives conformes à la doctrine de M. de G. n'ont fait que des victimes malheureuſes d'une opinion ſyſtématique. Parmi pluſieurs exemples, M. B. choiſit une obſervation très-circonſtanciée, où l'on voit que le traitement de la colique de plomb appliqué à la vraie colique des Marins, a été funeſte.

3.

L'irroë ou purgatif rafraîchissant.

Cette poudre approuvée en 1777, par une délibération de la Commission Royale de Médecine, continue de se vendre sous le nom du Prêtre qui a obtenu cette approbation. » Elle ne purge pas toujours dit-on, mais elle ne manque jamais de soulager & de guérir ; ce qui prouve évidemment que la vertu purgative n'est pas la seule de ce remède «. Quel que soit cet ingrédient le moindre mal qui puisse en résulter, seroit de ne l'administrer qu'à des malades à qui tout autre purgatif seroit nécessaire : Précaution incompatible avec la cupidité des bureaux où il se débite.

4.

Farine pectorale du sieur GOUJAUD, Pharmacien à la Rochelle.

» On emploie, dit-on, cette farine avec le plus grand succès contre les maladies chroniques de la poitrine & celles qui occasionnent

une longue & pénible convaleſcence, dans les maladies de langueur & d'épuiſement, dans les crachemens de ſang, dans les toux opiniâtres & invétérées, les fièvres lentes, les diarrhées colliquatives, dans les pertes blanches, en un mot dans tous les cas où l'acrimonie domine & où le baume du ſang eſt comme fondu & preſqu'éteint «.

Combien de malades vont encore être les victimes de cette nouveauté préſentée avec l'emphaſe de la charlatanerie, comme le ſpécifique des maladies les plus rebelles.

Ce n'eſt pas que cette farine ſoit un remède dangereux ; elle n'eſt vraiſemblablement même pas un remède. C'eſt peut-être du gruau ou de la pomme de terre ou quelque mêlange de pluſieurs farines de cette nature ; nous le ſouhaitons pour l'humanité, crainte de pire. Mais on va y avoir recours comme au ſeul remède qu'exigent les maladies mentionnées, elle n'y remédiera point ; le temps d'adminiſtrer d'autres ſecours, ſera perdu, & les maux deviendront incurables ; voilà le moindre des malheurs attachés au débit de ces ſortes d'ingrédiens.

Nous remarquerons auſſi que la plupart des maladies contre leſquelles on ſuppoſe

des propriétés à l'invention de M. Goujaud, ſont du nombre de celles que BOERHAVE & VANS-WIETEN ont déſignées ſous le nom de *morbi à glutinoſo ſpontaneo*, dans un chapitre qui commence par ces mots : *Glutinoſum pingue ex vegetabilibus habet cauſas antecedentes*, *primò* FARINOSA, &c. Les farineux ſont donc au contraire une des cauſes reconnues des maladies contre leſquelles on propoſe un farineux, à peu-près comme un *ſpécifique.*

5.

Eeau médicale de HUSSON.

Nous avons rapporté (*année* 1785) pluſieurs expériences funeſtes de cette eau communiquées par des perſonnes impartiales, & nous avons cherché à éclairer ſur le danger de ſon uſage. Nous le devions. M. GASTELIER, Médecin à Montargis, s'inſcrit en faux contre une guériſon citée dans une brochure intitulée : *Quatrième ſuite d'expériences faites avec l'eau médicale.*

» Non-ſeulement, dit M. G., je n'ai point été témoin de cette cure extraordinaire, comme on a l'audace de l'avancer ; mais encore l'hy-

dropifie prétendue guérie, eft toujours la même, malgré l'ufage habituel de l'eau médicinale. = Un procédé fi contraire à la bonne-foi & à la décence, exige de ma part une réclamation authentique. = Ma caufe particulière me guide encore moins dans cette circonftance que l'intérêt du public ; il eft important qu'il fache comment les Empiriques abufent du nom des perfonnes de l'Art pour mieux lui impofer. = L'Auteur de l'eau médicinale ne fait que fuivre la marche familière à tous les gens de fa claffe ; ils nous inondent de certificats extorqués de manière ou d'autre, & fe préparent ainfi des victimes parmi les Citoyens de tous les ordres. = Il y a un Tribunal pour les Contrebandiers ; & pourquoi n'y en auroit-il point pour les Charlatans ? La vie du Citoyen, eft-elle moins précieufe à l'Etat que les intérêts des Traitans. On punit févérement les faux Monnoyeurs ; mais les certificats donnés aux Charlatans, ne peuvent-ils pas être confidérés comme un fauffe monnoie, qui porte le plus grand préjudice à la fociété ? Il feroit donc bien à defirer qu'on employât la févérité, pour en interrompre la circulation «. *Journal général de France.*

6.

*Sur la poudre d'*AILHAUD. (*Voyez* 1785, *pag.* 147).

» Les certificats ſont la reſſource ordinaire de tous ceux qui trouvent leur intérêt à tromper la crédulité publique : il n'y a point de Charlatan qui n'en produiſe un très-grand nombre, où l'on voit quelques noms reſpectables nullement faits pour figurer dans leurs liſtes «. Ceux des gens de l'Art qui s'y trouvent, ſont ſur-tout bien ſurprenans, puiſqu'ils autoriſent divers ſyſtêmes abſolument contraires aux principes de Médecine & au jugement de la ſaine raiſon.

Selon M. *Ailhaud*, » le ſang eſt inaltérable, il ne ſauroit y avoir excès dans ſa maſſe. = Cependant les vaiſſeaux reconnus très-élaſtiques, peuvent ſe diſtendre ou ſe reſſerrer en proportion du volume des fluides qui y circulent. Il y a excès dans la maſſe du ſang, lorſque le chyle qui y parvient, ſurpaſſe les pertes que le corps fait, & cet excès peut devenir énorme : auſſi la nature ſe débarraſſe-t-elle de cette trop

grande quantité de ſang, en expulſant une partie de ce dernier par les évacuations périodiques, qui conſervent la vie, la ſanté à tant de riches inactifs. Mais peut-il y avoir excès de volume ſans excès de maſſe ? Si l'on convient que la chaleur eſt capable de raréfier tous les fluides, on ne ſauroit douter qu'elle ne puiſſe produire le même effet ſur le ſang. = Les hémorragies périodiques, celles qui ſont critiques, & les obſervations des ſuccès de la ſaignée, prouvent donc que le ſang s'altére, & que ce ſecours eſt néceſſaire dans certains cas «.

Quoi qu'il en ſoit, M. Ailhaud prétend que toutes les maladies viennent des humeurs, & ſon purgatif eſt, à ſon vis, la Médecine univerſelle. Mais » ſi les vaiſſeaux ne peuvent pas admettre trop de ſang, comment peuvent-ils ſe diſtendre pour admettre une quantité immenſe d'humeurs ? = Si on irrite le canal inteſtinal par un purgatif fort, & qu'on diminue conſidérablement la ſomme des humeurs en répétant le purgatif, comme le recommande M. Ailhaud, il en réſulte des maladies plus dangereuſes que celles qu'on cherchoit à détruire. = Si les évacuations glaireuſes que

procure la poudre d'Ailhaud ſont avantageuſes; on ne doit pas douter que la diſſenterie ne ſoit une maladie bien ſalutaire «. Signé RECHOU, Chirurgien. *Eſprit des Journaux, Janvier* 1785.

7.

Thé de ſanté ou *poudre de longue vie.*

Ce prétendu remède eſt composé de ſemences de pourpier, (une des quatre ſemences froides) de celles d'anis, (une des quatre ſemences chaudes) de ſené, (purgatif) du bois de bouleau, (qui n'a preſqu'aucune propriété) & des ſantaux blanc & rouge qu'on a banni depuis long-temps des diſpenſaires comme des ſubſtances inutiles dans les préparations. On réduit ces ingrédiens en poudre; la doſe eſt d'une cuillerée a café pour une taſſe, ſur laquelle on verſe l'eau bouillante; on prend la liqueur comme le thé le matin à jeun avec un peu de ſucre. On lui attribue la propriété de préſerver des maladies, & de faire vivre juſqu'à une vieilleſſe éloignée. L'Auteur de cette nouveauté eſt M. le Comte DE SAINT-GERMAIN, demeurant à

Hambourg, âgé, dit-il, de deux mille ans, qui a beaucoup connu J. C., & qui a bu avec lui, (& vraiſemblablement Caglioſtro), aux noces de Cana, de l'eau qu'il avoit changée en vin. *Gazette de Santé. Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire de la Jonglerie.*

8.

Caffé de ſanté par le ſieur FRENEHARD, à Paris.

Juſqu'où ne pouſſe-t-on pas aujourd'hui l'abus des termes ! tandis qu'on vend en Allemagne un thé qui n'eſt pas du thé, on propoſe en France un café dans lequel il n'entre aucune partie de la graine de ce nom, dont nous faiſons uſage.

C'eſt à une préparation qu'on donne le nom de cette graine : le ris, l'orge, les aman- & le ſucre mêlés enſemble & torréfiés, ſont les ingrédiens qui la compoſent ; on appelle cela café de ſanté, parce qu'on prétend que le vrai café, eſt le café de maladie ; bien des perſonnes n'en conviendront pas. L'uſage du café porté à l'excès & devenu univerſel, comme il eſt aujourd'hui,

a ſans doute des inconvéniens, mais le mélange de M. Frenehard, s'il étoit adopté auſſi généralement, ne ſeroit pas plus ſalutaire. Le café d'ailleurs eſt un remède efficace dans bien des cas; il eſt malheureux qu'on en uſe ſans diſcernement; les gens de l'Art qui le preſcrivent en tirent de bons ſecours; la préparation qu'on veut lui ſubſtituer, n'eſt pas non plus ſans quelque mérite; mais elle n'a pas celui de la nouveauté.

Les anciens Médecins grecs & latins employoient les ſemences farineuſes, travaillées à la manière de M. Frenehard, ils appelloient cela *polenta*, en grec *alphiton*, Hyppocrate en parle (*De diæt. Lib.* 2. *VIII.* 24. *De affect. XXV.* 37.), Paul d'Egine recommande le polenta mêlé avec l'eau pour appaiſer la ſoif (*Lib.* 1. *Cap.* 78.), Pline dit que ce remède étoit ſpécialement en uſage de ſon temps contre la diarrhée (*Lib* 12. *Cap.* 25 & *Lib.* 25. *Cap.* 3.).

Les Médecins Arabes qui étudièrent leur Art dans les livres des Médecins grecs & latins, eurent connoiſſance par conſéquent du polenta; mais les Arabes habitoient un pays ſec & ſtérile qui ne produiſoit que peu de graines farineuſes; il y croiſſoit en

récompenſe

récompenſe beaucoup de café, & ils firent le polenta avec la ſemence de cet arbre.

Si nous oſions étendre nos conjectures, nous ne ſerions pas éloignés de croire que telle eſt l'origine de l'uſage du café qui fait aujourd'hui les délices de pluſieurs parties du monde; mais malgré la facilité qu'on a en Europe d'uſer du polenta des anciens, & les efforts de M. Frenehard, pour l'accréditer, il n'eſt pas vraiſemblable que ſa production mérite jamais la préférence.

9.

Secret d'un topique pour la guériſon des hernies, à vendre.

Il n'y a pas un de ces remèdes ſecrets qui n'ait été découvert, mis en vogue & ſouvent publié & imprimé par un homme de l'Art qui en a fait l'expérience; nous le croyons pour l'avantage de ces ſubſtances; autrement quel ſeroit le motif de la confiance qu'elles inſpirent? Le propriétaire du ſecret mis à l'encan, ſe propoſe donc de céder moyennant une ſomme d'environ dix

mille livres, un topique découvert par M. BROGNIARD, ancien Chirurgien herniaire à Paris ; il prétend qu'avec ce médicament on guérira radicalemrnt les hernies ſans cauſer d'écorchure, ni même d'irritation. Nous prévenons les amateurs de cette découverte que bien qu'on ait vanté pluſieurs topiques contre les hernies ; 1°., de 50 ou 60 ſortes de hernies diſtinguées par les gens de l'Art, à peine deux ou trois ſont elles ſuſceptibles d'être guéries par des topiques ; 2°., les topiques n'ont aucune priſe ſur celles-ci ſans l'aide de la ſituation horiſontale ; 3°., ces mêmes hernies ſuſceptibles de guériſon, ſe diſſipent par la ſeule ſituation horiſontale, ſans le ſecours d'aucun topique.

Les topiques ſont donc non-ſeulement inutiles contre les hernies ; ils excitent encore une ſécurité dangereuſe : un homme atteint d'une hernie avec étranglement, ſeroit, malgré le topique de M. Brogniard, ou tout autre, victime de ſa ſécurité en moins de trois jours.

10.

Pilules de BELLOSTE.

Quoiqu'on ait peut-être moins de raiſon de douter de la bonté de ce remède, que de pluſieurs autres, il eſt très-dangereux par le ſecret ſeul. Les Apothicaires le compoſent chacun à ſa guiſe. Nous avons vu des ſuper-purgations horribles produites par ce remède, ou par tout autre de ce nom, dans quelques quartiers de Paris; dans d'autres elles n'ont pas purgé du tout; cela vient-il de la nature du remède ou de la falſification? Nous avons auſſi trouvé que des pillules qui ſe débitent ſous le nom de Belloſte avoient différentes figures chez divers malades qui les font prendre chez les Pharmaciens.

11.

Paſtilles d'ipécacuanha.

Ce monſtre Pharmaceutique a uſurpé la confiance du Public, avant même que la vogue de l'écorce d'*orme pyramidale* qui a eu du crédit pendant un an ou deux, ſoit

entièrement paſſée. C'eſt une drogue compoſée d'un émétique & d'un adouciſſant, & qui n'eſt cependant ni vomitive ni adouciſſante ; elle fatigue l'eſtomac, altère les ſucs gaſtriques, & la bile à laquelle elle ſe mêle dans le duodenum, & dérange la digeſtion pendant pluſieurs jours. Nous avons oſé nous convaincre de ces mauvais effets par nous-mêmes, & nous avons obſervé que la plupart des perſonnes qui en ont pris n'en ont pu continuer l'uſage pendant long-temps. Mais nous conſeillons d'y ſuppléer par les alimens ſains, pas la boiſſon de l'eau pure, qui eſt ſans contredit le meilleur digeſtif, & par l'exercice après le repas. Toutes les fois qu'on voudra remplacer ces trois puiſſans ſecours par des ingrédiens tirés de la Pharmacie, on s'expoſera à mille maux, ſans remédier à rien.

12.

Traitement de la dame VICAIRE, *dans la courbure de l'épine.*

Quel que ſoit le poids des atteſtations favorables à ce traitement, il y auroit de

l'abſurdité à l'admettre indiſtinctement dans tous les cas ſemblables. Nous renvoyons ſur ce ſujet au rapport de l'Ouvrage de M. Pott (*ci-dev. pag.* 343.), on y trouvera de juſtes motifs d'apprécier l'uſage d'un certain corps, que la Dame Vicaire fabrique, qui eſt un de ſes moyens & que des gens de l'Art n'ont pas craint d'approuver.

13.

Extrait digeſtif du Docteur de Frenne.

C'eſt un cauſtique mordant qui a pour baſe un alkali végétal phlogiſtiqué, ſuivant l'analyſe qui en a été faite par M. de Roover, Apothicaire à Bruxelles.

14.

Pommade générale, du même.

Quoique le ſieur *du Frenne* l'annonce comme un ſpécifique de ſon invention, elle eſt connue depuis long-temps ſous un autre nom : c'eſt une compoſition de ſain doux, de cire, de ſaturation de plomb avec de l'acide végétal, aſſez bien combi-

nés & caractérisés pour être regardés comme un sucre de saturne ; c'est-à-dire une saturation parfaite de litarge avec le vinaigre, que nous appellons communément *extrait de saturne* ou de *Goulard.*

15.

Tisane du Comte de CAGLYOSTRO.

L'Auteur de ce spécifique merveilleux en prescrivoit trois bouteilles, la première à prendre dans l'espace de huit jours, la seconde dans quinze, la troisième dans un mois, elle étoit, disoit-il, infaillible. Il se vantoit hautement d'être né dans le temps de la bonne Médecine (il y a 300 ans); mais il se félicitoit en secret d'exister dans un temps & dans un pays aussi favorable à ses talens. Pour que l'âge de M. le Comte fût moins surprenant, il avoit fait son laquais âgé de 200 ans, & son jockey de 70; il a trouvé des personnes qui l'ont cru.

16.

Antimoine doré ſuperfin, de M. S....

Telle eſt l'étiquette d'une petite poudre péſante environ dix grains, de couleur rouſſâtre, inodore & ſans ſaveur qu'un autre Médecin ordonne dans toutes les maladies. Un Apothicaire affidé, ſucceſſeur d'un Apothicaire diſtingué par ſa probité & ſes connoiſſances, débite excluſivement ce remède; & quelques autres familiers à l'étranger. Les doſes coûtent douze francs. Il y a des malades riches qui en prennent cinq à ſix par jour. Quand il s'agit de purger, c'eſt auſſi en poudre; la Médecine ne coûte que 50 francs : ſi elle n'a pas opéré au bout d'un temps donné, on y ſupplée par une demi-priſe de 27 livres. Une malade, de notre connoiſſance, a pris pour 50 louis de drogues pareilles en moins de ſix ſemaines, ſans ſuccès.

Nous avons connoiſſance d'un ſoufre doré liquide d'antimoine, publié par GUERICKES, Médecin Saxon; on le prépare en diſſolvant le ſoufre d'antimoine dans une leſſive alka-

line, qu'il faut enſuite incorporer dans de l'huile d'amandes douces ou de pavot, cette préparation vient originairement de M. Jacobi, Médecin du Duc de Weimar. C'eſt un petit remède qui ne peut pas coûter plus de ſix ſols l'once.

M. S. eſt auſſi homme à miracles, il a fait rendre dernièrement *en ſa préſence* à un malade, un corps charnu, qu'on a dit être un ver extraordinaire, & qui, au témoignage de pluſieurs connoiſſeurs, avoit déja paſſé, pour le moins, deux ans dans l'eſprit-de-vin.

17.

Préparation antimoniale du ſieur Jacquet.

Les intéreſſés au débit lui attribuent la vertu de combattre ſans retour, les maladies occaſionnées par l'épaiſſiſſement de la lymphe, *tout vice dartreux*, ſcrophuleux, vénérien, toutes les maladies de la peau & même la galle la plus opiniâtre. Voilà le ſecond remède dont nous avons occaſion de parler, reconnu pour *ſpécifique* contre les dartres, même par la Société Royale de Médecine; quoique cette Compagnie ait reconnu

ailleurs qu'il n'y a point de *ſpécifiques* (*Voyez année* 1785, *pag.* 23).

En d'autres temps la vérification de ce remède auroit exigé que l'expérience en fût faite ſur les ſujets attaqués des maladies qu'il combat, dit-on, ſans retour. Mais aujourd'hui toutes ces difficultés ſont applanies ; les connoiſſances ſont telles que l'examen *des plus ſévéres* de la compoſition du remède fait par des Commiſſaires & le rapport fait par le Propriétaire des *atteſtations nombreuſes* des guériſons opérées par ſon moyen, ſuppléent à tout : on publie là-deſſus avec connoiſſance de cauſe, » qu'il eſt un des meilleurs fondans qu'on puiſſe employer en Médecine «.

Nous connoiſſons à Paris une autre préparation qui nous a paru antimoniale comme celle du ſieur *Jacquet*, ou qui eſt peut-être la même ; elle a paſſé des mains d'un Médecin de Paris dans les organes de quelques malades qui nous ont été confiés ; on doit accorder d'autant plus de confiance à ce remede, que l'Auteur le preſcrit, le prépare & le livre lui-même, & qu'il y ajoute la petite cuillere de fayance, dans laquelle il le fait délayer tous les jours aux

malades, parce que la drogue imprime une tache ineffacable aux métaux. Il en fait continuer l'uſage pendant des années entières ; & il a de nombreuſes atteſtations en ſa faveur.

18.

Le grain de vie.

L'aloës déguiſé. Que ceux qui ſont du tempérament ſec, qui ont la fibre tendue, le genre nerveux délicat, ſe défient de cette préparation ; elle ſeroit pour eux le grain de mort ; elle ne convient pas plus à d'autres perſonnes, ſuivant les proprietés qu'on lui attibue, quoi qu'elle ſont moins dangereuſe pour elles.

19.

Sur la poudre unique de M. de GODERNAUX.

Trois nouveaux faits qui nous ont été communiqués, prouvent déciſivement l'inefficacité de cet ingrédient, pour la guériſon des maladies vénériénnes (*Voyez nouvelles* 1785, *pag.* 168, *& ſuiv.*). N'étoit-ce donc que lorſque onze Médecins, & ſix

Chirurgiens diſtingués atteſtoient les guériſons opérées par M. *de Godernaux*, ou bien lorſque M. le Chevalier donnoit à leurs atteſtations une extenſion qu'ils n'avoient pas préſumée; étoit-ce alors que la poudre unique réuſſiſſoit?

Un Médecin fit, dit-on, à une dame qui le conſultoit ſur un nouveau remède d'une eſpèce ſemblable, cette réponſe pleine d'eſprit : » Excellent, Madame, mais dépêchez-vous d'en uſer; ces ſortes de remèdes ne ſont bons que pendant ſix mois «. Un peu plus ou un peu moins de temps, les détruit en effet toujours; il n'en reſte que les effets pernicieux, & le repentir de ceux qui les ont autoriſés par des atteſtations.

Nouveaux Remèdes antivénériens.

Ils ſont toujours la reſſource des ignorans avides & l'appas de la multitude. Le métier de les vendre eſt plus doux & plus lucratif que celui de faire des ſouliers ou de travailler à la terre. La commodité de les prendre ſéduira toujours les acquéreurs. On ignore que les bons remèdes ne ſont pas plus difficiles à employer que les mauvais;

l'importance rebutante que la plupart des gens de l'Art mettent à traiter les maladies vénériennes, eſt peut-être au fond la principale cauſe de la préférence, que les malades accordent aux Charlatans.

20.

Une carte imprimée qui ſe diſtribue dans les cafés, ſous le nom de M. MALLET DE PRÉMÊQUE, Médecin.

21.

Un nouveau remède anti-ſiphilitique du ſieur CARRÉ, Maître Chirurgien.

22.

Une *eau anti-vénérienne* du ſieur de SAINT-ROMAIN; c'eſt, dit-on, la même que celle du ſieur MARIE-DUCLOS ſon gendre. (*Nouvelles* 1785, *pag.* 167).

23.

Des *gâteaux-toniques-mercuriels* pour l'uſage des hopitaux & chambres de la marine, par M. BRU. Cette nouveauté n'a pas encore percé juſqu'à la Capitale.

24.

L'eau de ſalubrité du ſieur MARBECK, Médecin. Cette préparation jugée autrefois inſuffiſante, reparoît aujourd'hui ſans d'autres nouveaux titres, ſi ce n'eſt l'habitude de voir les effets les plus ſurprenans de l'inſtabilité des opinions.

25.

Le *rob anti-ſyphillique* du ſieur L'AFFECTEUR. Des malades de notre connoiſſance en ont pris énormément ſans ſuccès. Quelques-uns ont péri peu de temps après l'uſage de cet ingrédient, comme s'ils avoient uſé d'un remède très-incendiaire.

26.

L'eau anti-vénérienne du ſieur QUERTAN, toujours appellée *nouvelle*, quoique depuis 1778 le public ſoit inondé d'imprimés qui l'annoncent, & vexé par les mauvais ſuccès qui la rendent odieuſe aux gens de l'Art.

27.

Nouveau remède par la veuve Pitara.

Pour celui-ci, il n'eſt ni dangereux, ni cher; moyennant ſix francs, on peut s'appliquer ſur le ventre un emplâtre qui guérit l'imagination des femmes qui croyent avoir des *vapeurs*. Ce topique conſerve auſſi le *fruit* des femmes qui n'éprouvent aucun accident pendant la groſſeſſe; & il eſt ſouverain pour le *temps critique* de celles qui n'eſſuyent aucun danger à cette époque.

Nouvelles Jongleries Médicales.

28.

Reſtant ſur le magnétiſme animal.

Cette chimère mépriſée en Allemagne, accueillie en France où elle a diviſé les eſprits, accréditée d'un côté par la prévention, l'ignorance & la mauvaiſe-foi, rejettée de l'autre par le bon-ſens, & enfin atterrée par le jugement des Savans choiſis par le Gouvernement pour l'examiner, cette

chimère, diſons-nous, on voudroit la reſſuſciter de ſes cendres; la cupidité de l'Auteur, l'amour-propre de ſes partiſans font à ce ſujet des efforts, dont une très-petite partie ſeroit aſſez perſuaſive pour peu que l'objet eût d'apparence en ſa faveur; mais n'offrant aucun trait reſſemblant à la vérité, la prétention eſt de toute abſurdité, l'objet tout-à-fait ridicule.

On attaque de mille manière les rapports de MM. les Commiſſaires de l'Académie, de la Faculté & de la Société Royale de Médecine qui ont proſcrit cette Jonglerie; peut-être la teneur de quelques-uns de ces écrits y auroit-elle un peu donné lieu; peut-être auroit-elle prêté quelque côté foible à la critique intéreſſée des perſonnes que tout autre moyen n'auroit pas mieux convaincu; peut-être les Auteurs perſuadés par ce qu'ils ont vu, ont-ils négligé de diſcuter ce que les Jongleurs ont cherché à leur faire voir; peut-être ont-ils dédaigné de rendre compte de la plupart des petiteſſes par leſquelles on a voulu les éblouir, pour n'expoſer que le réſultat impartial de leurs obſervations ſur l'objet important.

Peut-être auſſi, car il faut être juſte,

quelqu'un des rapports a-t-il autoriſé les réclamations, par des procédés dans la forme, quoique l'affaire au fond ſoit bien jugée. En effet, on paroît fondé, à certains égards, dans des reproches qu'on fait à l'un de ces rapports; il faut convenir qu'il s'y trouve des choſes ſingulières qui, dans la bouche de ceux qui ont intérêt d'atténuer les moyens que cette pièce préſente, ont dû prendre les noms d'inconſéquences, de contradictions, de faux énoncés, &c. Nous aurions voulu voir cette affaire traitée partout avec une impartialité, une nobleſſe, une clarté propres non-ſeulement à convaincre les perſonnes indifférentes pour le magnétiſme, mais encore à diſſuader les partiſans de cette Jonglerie, ou à couvrir les obſtinés de ridicule.

Pour cela nous aurions, 1°. évité des ménagemens, ſinon pour la choſe, du moins pour ſes partiſans, & ſes Prôneurs. En reconnoiſſant les Meſmériens pour des hommes eſtimables par leur *mérite*, par leurs *connoiſſances* & même *par* leur *génie*, les Auteurs du rapport dont nous parlons qui n'ont apporté à leurs fonctions que du mérite, des connoiſſances & du génie, n'ont-

ils pas pu paroître les émules, ou peut-être les envieux des premièrs; & la confiance qu'ils avoient inſpirée pour leurs rivaux, n'a-t-elle pas dû s'établir au préjudice de celle qu'ils méritoient de préférence? Ce conflit d'autorités recommandables d'un côté par tous les moyens, ſans en excepter le témoignage des Adverſaires, & fortement combattues de l'autre par des Adverſaires qui n'uſoient d'aucun ménagement, étoit bien fait pour laiſſer le Public indécis ſur le fait du magnétiſme, ſi la déciſion avoit dû ſortir du poids des autorités.

2°. Si nous avions cru pouvoir convenir des cures attribuées au Magnétiſme, & devoir en faire honneur plutôt à *la nature* qu'à cet Agent, nous aurions fait en ſorte de prévenir l'application naturelle & pour ainſi dire néceſſaire de la même objection aux vrais ſecours de la Médecine; nous aurions apporté des exemples de l'efficacité évidente de ceux-ci. M. HELVETIUS, Médecin Hollandois, annonça l'*ipécacuanha* comme un remède pour guérir la dyſſenterie; on lui confia des dyſſentériques reconnus pour tels par les Médecins; il les traita, les guérit, en préſence de tous; quand on

auroit voulu le nier, attribuer les cutes à la nature, il n'auroit pas été poſſible; les plus incrédules furent convaincus; les Médecins applaudirent, & s'empreſsèrent d'accueillir une nouvelle ſource de guériſon; les épreuves que l'ipécacuanha a ſubi depuis la découverte d'Helvetius, n'ont fait que confirmer l'efficacité de ce remède, & le pouvoir de la Médecine.

Si le Magnétiſme eût été préſentable, comme la racine du Bréſil, comme le quinquina pour la fièvre intermittente, comme le ſoufre pour la galle, le mercure pour la vérole, &c. S'il eût eu les mêmes motifs de recommandation en ſa faveur, M. Meſmer auroit ſuivi la même marche, & obtenu de la part des Commiſſaires, la même juſtice & le même empreſſement, que les Protecteurs des autres remèdes adoptés. Il y a mille preuves de la certitude des ſecours que les Médecins employent, lorſqu'ils jugent la nature incapable de guérir: il n'y en a aucune pour le *magnétiſme animal.*

3°. Nous n'avions pas inſéré les phraſes ſuivantes dans le rapport, ſans en prévoir une autre application encore plus grave que celle qui précéde: » La cure des maladies

ne fournit que des résultats toujours incertains & souvent trompeurs. = Cette incertitude ne peut-être dissipée que par une infinité de cures, & peut-être par l'expérience de plusieures siècles «. (*Rapport de la Soc. R. de Méd.*). Par un tel aveu n'a-t-on pas censuré, dans ces deux phrases, la conduite de ceux qui ont approuvé d'une manière authentique l'électricité, l'aimant, le rob antisyphilitique, la préparation antimoniale de *Jacquet*, la farine pectorale de *Goujaud*, &c. sans avoir vu l'incertitude de ces remèdes dissipée par une *infinité de cures*, ni par *l'expérience de plusieurs siècles*. » Ou les cures, disent spécieusement les Mesmériens, sont propres à faire juger de l'efficacité d'un moyen, ou elles ne le sont pas ; dans le premier cas ; le Magnétisme doit passer pour efficace ; dans le second, l'électricité, l'aimant, &c., dont les Membres de la Société Royale de Médecine prônent les cures, ne méritent aucune confiance «. Le dilemme est pressant, adressé sur-tout à une Compagnie savante, par les Membres de l'*Ordre de l'Harmonie*.

» La doctrine visionnaire du magnétisme tombée dans l'oubli qu'elle méritoit, & aban-

donnée, s'eſt reproduite avec cet enthouſiaſme qui eſt toujours l'aveugle panégyriſte de l'erreur & de la plus groſſière ignorance: mais où? dans une capitale dont le moindre individu perdroit la tête pour ſoutenir qu'il a du bon ſens; dans une capitale où l'on croit être à la ſource des lumières, où l'on n'ignore de rien, où l'on ſe rit de toutes les opinions, en adoptant les erreurs; parce qu'il faut plutôt croire un menſonge que de paſſer pour un être non penſant «. *Journal général de France.*

29.

Nouvelle méthode de magnétiſer.

Cette autre jonglerie n'eſt peut-être pas tout-à-fait auſſi curieuſe que celle par laquelle on veut faire *dormir debout*, & dont nous allons parler; mais elle ne laiſſe pas d'avoir du piquant pour les amateurs.

Elle conſiſte » à placer ſur la partie malade un corps denſe, de manière que cette partie, ſituée horizontalement, ſe trouve preſſée par la gravitation naturelle du corps le plus denſe & le plus lourd que le malade puiſſe ſupporter. Par exemple, ſi un homme a un en-

gorgement au foie & au méſentère, il s'agit de le coucher horizontalement, comme dans un lit, & de lui appliquer ſur la région du foie & de la ligne blanche, une ou pluſieurs pierres, morceaux de fer, de plomb, &c. d'une peſanteur déterminée, ſuivant que le malade a plus ou moins de force pour le ſupporter, ſans étouffer. On laiſſe le malade ainſi en preſſe autant qu'il peut le ſouffrir, & on répète le plus ſouvent qu'il eſt poſſible..... «.

» Il eſt aiſé de conclure que cette façon de magnétiſer par l'application d'un corps lourd ſur les parties malades, eſt fondée ſur la ſuppoſition d'un fluide univerſel qui fait graviter les corps vers le centre de la terre, & dont on détermine l'action par l'application d'un corps denſe ſur la partie malade. D'après cette opinion, des Magnétiſans zélés ont voulu prétendre que tous ceux qui avoient recouvré la vie qu'ils avoient effectivement perdue, de l'avis des Médecins, ne la redevoient, après leurs inhumations, qu'à ce fluide univerſel qui la leur avoit rendue, à l'occaſion de ſa gravitation déterminée par les quantités de pierre ou de terre dont ces prétendus morts avoient été cou-

verts après leurs enterremens. Le Public pourra apprécier la vérité d'un pareil ſyſtême; & *l'enterrement devenant peut-être un remède pour les malades, ſera pour eux un objet de conſolation*, d'autant plus qu'ils pourront avoir encore l'eſpérance, après leur mort, de revenir de leur maladie par ce *moyen étrange*, d'échapper au Médecin & à la Médecine, pourvu toutefois qu'on leur ménage un ſoupirail pour les laiſſer reprendre leur reſpiration abolie, & qu'on ménage, comme le fait le dernier Magnétiſant, le poids dont on doit charger leur corps. Ce moyen fera auſſi déſirer d'être enterré avant les vingt-quatre heures, dans la crainte que cet eſpace de temps ne devienne un peu trop long pour ne pas laiſſer d'eſpérance de profiter de ce magnétiſme conſolant «.

30.

Somnambuliſme.

C'eſt un rejetton du Magnétiſme animal. Le père a paru très-étonnant; mais le fils eſt bien plus merveilleux. On n'auroit jamais deviné avant les ingénieux *Magnéti-*

ſeurs, ce que c'eſt que ce phénomène; il étoit réſervé à une ſecte auſſi éclairée & auſſi vivement animée par l'amour du bien, de mettre au jour cette nouvelle découverte, auſſi intéreſſante par ſes circonſtances phyſiques, que ſalutaire par ſes effets.

Que les Médecins ont été bons juſqu'ici, de paſſer leur vie à étudier dans les malades & dans les cadavres, ce qui pouvoit leur indiquer, la cauſe, le ſiége des maladies, & les moyens de les guérir! Qu'ils ſe faſſent initier au *Magnétiſme animal*, qu'ils appliquent cet Agent de la manière qui jette les malades dans le *ſomnambuliſme* & ils ſauront tout. Le voile dont la nature couvre les opérations inteſtines de l'économie animale ſe levera à leur approche; ils n'auront pas préciſément une petite fenêtre pour voir dans le corps humain; ils n'y liront par tout-à-fait comme dans un petit livre, mais ce qui les inſtruira ſera auſſi admirable, &, ce ſemble, plus certain.

Les faits relatifs à cette doctrine ultérieure ſont conſignés dans un Ouvrage in-8°. de 232 pages, intitulé: *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire & à l'établiſſement du Magnétiſme animal*, & portant le nom du

Marquis DE PUYSÉGUR : Choiſiſſons les plus remarquables, les plus propres à donner l'idée de ce qu'il faut entendre par *ſomnambuliſme*, ou criſe Magnétique.

Premier *fait*. JOLY, jeune homme de 19 ans, rhétoricien & ſourd, a été entiérement guéri en huit jours, & voici comment.

» Dès la ſeconde fois que j'ai *touché* ce malade, (*Voyez* ce que c'eſt que toucher un malade : *Nouvelles* 1785, *pag.* 172) il s'eſt endormi, ou, pour mieux dire, il eſt tombé dans l'état de *ſomnambuliſme*. = Sa ſurpriſe étoit très-grande en revenant à lui, de voir qu'il s'étoit endormi. = C'étoit le jeudi, même ſcène le vendredi ; le ſamedi, je le trouvai, en arrivant au traitement, entortillé de cordes & lié à ſa chaiſe d'une manière incroyable : il me dit qu'il l'avoit fait ainſi, afin de voir ſi véritablement il s'endormiroit, & que ſi cela lui arrivoit, il eſpéroit du moins, que je ne le ferois pas changer de place ſans ſa participation, & qu'il ſe réveilleroit ſûrement en ſe détachant. Quand ce vint ſon tour d'être touché, je lui conſeillai de tenir ferme, & de faire tous ſes efforts pour s'em-

pêcher d'être ſurpris comme les autres fois ; = je le vois dans l'état de *ſomnambuliſme.* Il n'y fut pas plutôt que je lui fis détacher toutes ſes cordes lui même. Il n'y employa que cinq à ſix minutes, tant il ſe dépêchoit ; je ſuis sûr que tout autre y eût employé le double de temps. = Je le fis aſſeoir enſuite ſur une autre chaiſe, où je le laiſſai ainſi l'eſpace de deux heures. Quand au bout de ce temps, je l'eus remis dans ſon état naturel, ſon premier mot fut de dire : on a sûrement coupé les cordes : oh ! c'eſt incompréhenſible ! & de courir tout de ſuite à ſa première place & d'examiner toutes ſes cordes «.

Plus fort. » Dans la même criſe du ſamedi ſoir, je lui fis écrire un billet ſous ma dictée, les yeux bandés, = un autre ſans avoir les yeux bandés ; = la vue de ſon écriture à ſon réveil, lui cauſa une ſurpriſe extrême. = Le dimanche matin, il imagina un expédient fort original, pour s'empêcher de dormir ; c'étoit de ſe piquer la main avec une épingle pendant que je le touchois ; = un moment après, j'entendis l'épingle tomber, & le voilà de nouveau dans la criſe accoutumée «.

Encore plus fort. » Le mardi j'eus encore une ſcène fort plaiſante : Joly s'étoit fait attacher les deux jambes aux pieds de ſa chaiſe, par le maréchal du village avec deux cercle de fer, des clous enfoncés dans le bois & bien rivés. = Il ne doutoit plus, alors, que je puſſe l'endormir ; mais il eſpéroit d'être réveillé par le bruit qu'on feroit pour limer les bandes de fer qu'il avoit aux pieds. = Beaucoup de perſonnes venues ce jour-là à *Buſancy*, furent témoins du bruit que l'on fit & de la gêne qu'on lui occaſionna pour limer ſes attaches, ſans que pour cela, il donnât le moindre ſigne de réveil «.

Très-fort. » Il m'eſt arrivé un jour de renvoyer *la Montenecourt* chez ſa maîtreſſe dans l'état de *ſomnambuliſme ;* elle fit une lieue & demie ſur ſon âne, le mit à l'écurie, s'acquitta de la commiſſion dont je l'avois chargée, & après s'être aſſiſe, elle ſe frotta les yeux & ſe réveilla. Je lui avois *dicté ſa conduite* en partant, elle fut bien étonnée de ſe trouver ainſi tranſportée, ſans avoir l'idée du chemin qu'elle avoit fait «.

En voilà plus qu'on n'en attendoit, ſans doute, pour prouver l'empire du Magné-

tiſme animal ſur les malades, & pour démontrer le ſomnambuliſme ; c'eſt durant cet état que ſe paſſe le merveilleux de la guériſon ; alors le malade animé par le Magnétiſme, & interrogé par le Magnétiſeur, déclare tout ſon mal, en indique le ſiége & prédit ſa guériſon à l'heure, à la minute «.

Autre fait. » VIÉLET, garde-chaſſe & maître d'école, de 36 ans, avoit depuis quatre ans un mal de poitrine, & complication de maux. = Il ſembloit n'entrer en criſe de *ſomnambuliſme*, que comme forcé de prendre un repos néceſſaire. = Il commença dans ſes criſes à me faire des détails de ſa maladie ; il me dit, qu'il ſentoit s'opérer en lui un travail bien ſalutaire, que ſon oppreſſion à l'eſtomac étoit cauſée par un dépôt d'humeurs au *pilore* & aux *hypochondres* : (car les ſomnambules magnétiques connoiſſenr tous les termes d'anatomie). Que ſes *nerfs* étoient fortement *agacés*. = Qu'il avoit outre cela un dépôt dans la poitrine. = Que la cauſe de ces deux maux ſe diſſiperoit ; ſavoir celle des hypocondres par des ſelles, & celle de la poitrine par un *vomique* qu'il cracheroit «,

& il évacua & il cracha ; mais auparavant il dreſſa, (étant en criſe magnétique) un rapport de ſa maladie, dans lequel il décrit ce qu'il a eu, ce qu'il a, ce qu'on auroit dû lui faire, & ce qu'il convient de ſubſtituer aux remèdes qui ont aigri ſes maux. » c'eſt, dit-il, dans ce *ſommeil ambuliſte* que je connois, que je vois, que je diſtingue les cauſes de mes maux plus ſûrement qu'aucun Médecin ne le pourroit faire «. Ce ſomnambule au fait des mots techniques d'anatomie, appelle pluſieurs fois dans le rapport, ſon état, *ſommeil ambuliſte.*

Mais ce qui a achevé de guérir *Viélet*, c'eſt ſa conſultation avec la *Montenecourt*, autre malade contemporaine au traitement, » Rien n'étoit plus intéreſſant que cette converſation ; tous les deux (dans l'état de *ſomnambuliſme*) ſe queſtionnant, ſe montrant les parties intérieures de leurs corps, & s'indiquant les effets qui s'opéroient en eux, puis paſſant de-là aux ordonnances des moyens propes à les ſoulager & avancer leur guériſon «.

» Une choſe infiniment ſatisfaiſante dans l'emploi du magnétiſme animal, c'eſt de pouvoir, à l'aide d'un malade en *criſe*

magnétique, avoir un *indicateur ſûr*, non-ſeulement du ſiége de la maladie, mais auſſi des maladies des différens individus qui lui ſeront préſentés. = Enfin il n'y a pas de jour où je ne pourrois prédire à mes malades tout ce qui leur arrivera, ſouvent à plus de huit ou quinze jours de diſtance, & leur faire croire que je lis dans l'avenir. Je ne ſais cependant rien que ce qu'ils m'ont appris eux-mêmes en racontant les ſenſations qu'ils éprouvoient «.

Il n'eſt pas moins ſatisfaiſant, de voir que ces malades en criſe ou en *ſomnambuliſme*, doués de la *divination* des maladies, ont avec cela la *preſſentation* des remèdes qui les guériſſent. Viélet l'Anatomiſte a trouvé la Montenecourt, habile en matière médicale, & elle a guéri ſon dépôt à la poitrine avec l'ipécacuanha, les cataplaſmes de mauve, de guimauve, de pariétaire & de poireau ſur le ventre, &c.; elle preſcrivoit ces remèdes en ſomnambuliſme au malade, tandis qu'il étoit auſſi ſomnambule.

Au reſte, le Magnétiſeur met les malades en criſe & les retire à ſa volonté : pendant ces criſes dont quelques unes durent 24 heures, & tandis qu'on voit, qu'on opere tant de

chosés surnaturelles, la nature ne perd rien ; on mange, on boit comme des personnes éveillées. Ce qui est aussi doux pour les malades, que récréatif pour le Médecin.

» C'est par un léger frottement sur les yeux que j'acheve le *chargement magnétique*, d'où résulte le *somnambulisme* ; & c'est de même par un très-léger frottement sur ce même organe que j'opère le déchargement subit d'où s'en suit le réveil & l'état naturel «.

» La Médecine, cette science arbitraire, en compromis évident avec le *magnétisme animal*, se trouve nécessairement rabaissée par l'admission de ce dernier ; = la nature manifestée par l'*état magnétique*, s'exprime avec trop d'autorité & de clarté pour ne pas l'emporter sur l'art *incertain* des Médecins «.

Qu'on nous demande pourquoi la ville où il y a le plus de gens éclairés, est aussi celle où il y a le plus de personnes ignorantes au point d'être duppes de charlataneries aussi grossières que le *magnétisme* & le *somnambulisme* ? C'est parce que cette ville est aussi celle ou l'éducation relative au jugement, est en général le plus négligée. » L'expérience prouve que jamais les jeunes

gens n'ont eu moins d'inſtruction & moins de principes qu'aujourd'hui «.

» A qui faut-il s'en prendre ? Aux mercenaires à qui l'on confie l'éducation. = A la négligence, au caprice & à la crédulité des parens qui mettent en vogue ces académies où l'éducation eſt réduite en opération de finance, où l'inſtruction eſt confiée à des eſpèces de forçats ; tandis que le maître uniquement occupé à faire ſes comptes, à recevoir ſes viſites, à montrer ſa maiſon & ſon jardin, eſtime les progrès de ſes penſionnaires par ceux de ſa bourſe. Comment la jeuneſſe pourroit-elle prendre le goût du travail & des études ſolides, quand elle trouve dans la maiſon paternelle une école de molleſſe & de frivolité ? Comment pourroit ſe former le jugement de jeunes étourdis, qui font leurs cours dans la loge de leur mère à la comédie italienne « ?

Et dans les femmes, dont l'influence eſt déciſive en matière d'opinions, parmi les hommes ainſi élevés ; quels ſont les motifs de cette ſupériorité ? » abandonnées dès leur naiſſance, à des eſprits bas, timides & ſuperſtitieux, elles en contractent tous les vices. Il eſt pour ainſi dire de l'eſſence de

leur inftitution, de leur infpirer une lâche timidité qui les rend incapables de fe défendre d'aucun danger, une molle oifiveté qui s'oppofe au développement & à l'accroiffement de leurs forces, une aveugle fuperftition, qui, des chofes les plus fimples ou les plus naturelles, leur fait des fantômes ou des monftres; un fol amour-propre qui porte en elles jufqu'à l'excès, le defir de plaire, le goût de vaines parures, une averfion décidée pour tout ce qui leur paroît gêner l'efprit, affujettir à des devoirs.... «.

Ces morceaux, tirés d'un ouvrage nouveau *fur l'éducation*, & de l'*Efprit des Journaux*, d'Août dernier, fervent à prouver que la bonne éducation utile à tout, l'eft principalement à la fanté, lorfqu'elle éloigne des charlatans.

31.

Sur les Médecins du temps de PLINE, morceau traduit de cet Auteur, par M. GUEROULT.

» Nul doute que ces intriguans, cherchant la célébrité dans l'innovation, ne fe font aucun fcrupule de trafiquer de nos jours.

De là ces malheureuſes conſultations autour des malades : aucun des conſultans n'opine de la même manière pour ne point paroître penſer d'après un autre ; de-là cette triſte épitaphe gravée ſur un tombeau : *J'ai ſuccombé ſous le nombre des Médecins.* Après tant de variations, l'art change encore tous les jours, & ſouples aux impreſſions des Grecs, nous ſommes le jouet de cette ſucceſſion de ſyſtêmes. Le Grec qui ſait le mieux diſcourir, devient à l'inſtant l'arbitre ſuprême de notre vie & de notre mort.... A moins qu'un médecin ne parle grec, il eſt ſans crédit, même auprès de ceux qui n'entendent pas cette langue. Ils ont moins de confiance aux choſes qui intéreſſent leur ſanté lorſqu'elles ſont intelligibles pour eux. Auſſi dès qu'un homme ſe dit Médecin, on le croit ſur ſa parole. Nulle loi qui ſéviſſe contre l'ignorance. Ils s'inſtruiſent aux dépens de nos jours. Leurs expériences nous coûte la vie, & le ſeul Médecin tue avec impunité. Les reproches même ne tombent pas ſur eux ; on accuſe l'intempérance du malade, & les morts ont toujours tort. Je ne dénoncerai pas cette avarice inſatiable, cette cupidité qui marchande avec le malade expi-

rant, ce tarif fixé pour chaque douleur, ces avances priſes ſur la mort. Graces à ces abus, le ſeul remède contre l'excès du brigandage a été le nombre même des brigands. La concurrence & non la pudeur, les rend moins chers «.

32.

Sur le choix d'un Médecin, par M. ANSIAUX, Médecin à Liége.

» Il faut beaucoup de prudence & de diſcernement pour bien choiſir un Médecin; ce n'eſt pas toujours celui qui a le plus de vogue, & qui eſt le plus couru qui mérite la préférence; il faut examiner, avant de fixer ſon choix, ſi cette célébrité eſt légitimement acquiſe; il n'arrive que trop ſouvent qu'un élégant perſifflage, un peu de figure, l'honneur d'être attaché à quelque Grand ou de le ſervir, la ſingularité, la miſantropie, la ſuffiſance, l'effronterie même, tiennent lieu de ſcience & de mérite, & ſuffiſent pour établir la réputation d'un bavard impertinent, d'un ignorant préſomptueux, d'un demi-ſavant, plein de ſoi-même, ou d'un imprudent & téméraire empirique «. *Eſprit des Journaux*, Octobre.

TABLE.

Des matières contenues dans ce volume.

Auteurs modernes dont la plupart sont vivans.

*Ailhaud,	pages 524
Alphonse-le-Roy,	277
Andry,	201, 296, 329, 486
Ansiaux,	481, 564
Archier,	414
Aufauvre,	259
Aunbrugger,	303
Bacher,	406, 413, 510
Banau,	282, 283
* Belloste,	531
Berckman,	355
Berkenhout,	182
Berrholon,	325
Bosquillon,	215, 231, 507
Brogniard,	530
Bruce,	462
Brunyer,	122

Bruflé, 519
Buc'hoz, 314
Buffon, 235

* Caglyoftro, 534
Caille, 440
Camper, 341, 354
Camphell, 285
* Carré, 540
Carrère, 264, 267
Chambon de Montaux, 140 — 152
Chauffier, 336, 506
Chevillard, 504
Cirillo, 511
Clerc, 378
Colombier, 432, 438
Cook, 103
Cornette, 492
Cullen, 215, 231, 505

Daignan, 122, 455, 457
D'Aubenton, 72
Dazille, 91, 118, 131
De Fourcroy, 373, 406
* De Frenne, 533
De Gardanne, 90, 96, 282, 518
De Horne, 349, 442
De Lamarck, 380
De

De Lassonne, pages 492
De Matthiis, 509
De Puységur, 552
* De Saint-Germain, 526
De Saint-Martin, 43
* De Saint-Romain, 540
Deshayes, 206
Dolst, 269
Dover, 509
Dubreuil, 494
Duchanoy, 116, 343
Dumonchan, 292
Durand, 260
Durande, 118

Enaux, 336, 506

Fabre, 362
Fearis, 184
Fearon, 335
Flores, 312
Fontana, 314
Fouquet, 303
Fowler, 273
Franck, 186
* Frenehard, 527

Gachet, pages 211
Garden, 273
Gardiner, 88
Garſthore, 310
Gibelin, 189
Glaſſ, 250
* Goderneaux, 538
Goguelin, 262
Goubelly, 160
* Gougaud, 520
Grandt, 502
Graſſet, 312
Gueroult, 558

Hallé, 270
Hamilton, 166, 541
Harmand, 500
Hatté, 439
Haygarth, 315
Henderſon, 101, 110
Herz, 506
Hévin, 330
Hint, 505
Hoffman, 499
Horn, 508
Hübner, 80

* Husson, 522

Jacobs, 354
* Jacquet, 536
Imbert de Lonnes, 346
* Irroë, 520

Keck, 181

* Laffecteur, 199, 541
Lafont de Fressinet, 333
Lange, 268
Laugier, 390
Le Camus, 295
Le Dru, 483, 517
Lefebvre de Villebrune, 359
Lépecq de la Clôture, 447
Lind, 106

Mallet, 540
Mangin, 449
Marat, 329
* Marbeck, 541
Maret, 322
Marigues, 351
Martinet, 504

Mauduit, pages 517
Mazars de Caſeles, 457
Merlin, 292
Meſmer, 204, 207, 329, 497, 516, 542
Metzger, 178, 504
Michaelis, 502
Milmann, 479
Miſſa, 490
Mittié, 196, 421
Molin, 442
Moore, 353
Munck, 500
Murray, 510
Murſinna, 157

Naudot, 427

Oſwald, 287

Percival Pott, 343
Percy, 349
Petit, 296
Place. 290
Pichler. 390
* Pitara, 542
Portal, 316, 319
Poyet, 171

* Quertan, pages 541

Ravennes, 183
Raulin, 318, 410
Raymond, 257
Razoux, 310
Reid, 317
Reil, 58
Retz, 62, 79, 81, 95, 133, 403, 497
Rouppe, 105
Roux, 438

Sabbatier, 349
Samoïlowitz, 265, 509
Sanchez, 201, 296
Savary, 467
Schæfer, 214
Schmucker, 501
Sennebier, 510
Séruzier, 91
Smellie, 355
Spence, 162
Starck, 306
Steiglenher, 80
Stoll, 187
Storck, 310

Sue, pages 293
Swediar, 189
Szombathi, 341

Tenon, 364
Testard, 351
Thierry, 480
Thion de la Chaume, 106
Thouret, 329, 486, 497
Tissot, 176
Titzing, 355
Toscanelli, 312

Vachier, 238
Vanden-Sande, 380
Vans-Winden, 79, 497
* Vicaire, 532
Underwood, 307, 359
Voullonne, 311
Walther, 320
Watin, 90
Will, 404
Withe, 311
Withering, 500, 511
Wurtz, 169

MALADIES.

Abſcès laiteux, 360, 504
Accouchemens, 354
Apoplexie, 160, 319, 320
Apoſtêmes, 351
— Arthritique, *voyez* Goutte.
Aſthme, 262

Barbiers, 112
Bec de lièvre, 350
— bilieuſes, 89, 186, 188, 260
Blanchet, 423

Cachexie bilieuſe, 60
Cancer, 60, 312, 335, 504
Catarrhe, 102, 161, 163, 165
— atrabiliaire, 60
== Cauſées par la bonne chère, 22, 73
— la foudre. 86
— l'air des Hôpitaux, 424
— la lymphe, 206
— la maſturbation, 144
— la peinture des vaiſſeaux, 90
— la tranſpiration ſupprimée, 10, 48
— le célibat, 144
— le déſordre dans les Hôpitaux, 122

= — le fard, page 510
— le froid, 90
— le méphitisme, 270
— l'état du foie, 58-72
— l'opium, 498, 500
— les alimens, 41
— les animaux exposés à la voirie, 121
— les Charlatans, 32
— les corps baleinés, 500
— les couvens, 482
— les mauvais sucs, 241
— les passions, 28
— les vices de l'Hôtel-Dieu de Paris, 171
Charbon, 449
= Chirurgicales, 122, 138
Chlorose, 148
Clitoris prolongé, 147
Colique, 38, 276
— des Navigateurs, 90, 518
— métallique, 457
— nerveuses, 92
— saturnine, 91
Consomption, 113
= Contagieuses, 14, 264, 425
Convulsion. 426
Coqueluche, 426
Courbure de l'épine, 532

— des os, 362
Cordon ſpermatique flétri, 351
Corps étrangers dans l'urèthre, 187
Crêtes, 350
Crevaſſes du ſein, 360

Dartres, 64, 67
== de l'âge mûr, 24
de la groſſeſſe, 152-157
de la peau, 62
de l'eſtomac, 476
de l'urèthre 194, 333
Démangeaiſon, 64
== de Paris, 1-48
de 40 ou 45 ans, 72
de Rochefort, 111, 404-408
des Carriers, 434
des Créoles, 96
des climats chauds, 106, 118
des Dames, 489
des Européens dans les climats chauds, 106
des Enfans, 307, 419
des Femmes, 22, 157, 160
groſſes, 39, 152, 157, 160
en couches, 57, 157, 505
des Filles, 140-152
des Forçats, 126

= des Gens de la campagne, 177
des Gens de mer, 96, 101
des Marins, 101
des Matelots, 125
des prisons, 89
des Soldats, 122-130
des solides, 214, 221
Diabète, 290
Diarrhée, 61, 166, 426
= d'imagination, 88
Douleurs dans les opérations, 353
— de cuisse, 256
— du canal torachique, 77
— du printemps 1785, 54
Dyssenterie, 260, 263, 273, 451, 454, 500, 501
Dysurie, 274

Ecrouelles, 64, 311, 359
Elephantiasis, 69
Engelures, 64, 507
Epidémiques, 88, 108, 257, 258, 260, 264
- du printemps 1785, 54, 439
Epilepsie, 61, 500
Éréspèle, 64, 308, 330
Esquinancie, 13, 61, 508

Fièvre, 102, 110, 122, 250
— bilieuſe, 89, 260
— catarrheuſe, 255
— des priſons, 89
— Exanthématiques, 14, 259, 262
— jaune d'Amérique, 462
— intermittentes, 83, 89, 106, 226, 260
262, 505
— int-atrabiliaire, 60
— int ſoporeuſe, 427
— intercurrentes, 257
— lentes, 255, 285, 287
— malignes, 261, 262, 285, 427, 432,
453
— miliaire, 258
— nerveuſe, 253
— puerpérale, 228
— putrides, 14, 83, 185, 230, 242,
260, 262, 269, 283, 462
— quartes, 452
— rémittentes, 108
Filet de la langue, 350
Fleurs blanches, 64
Fluxions de poitrine, 11, 13, 251, 322, 415
Folie, 144
Fongus, 350

Fractures, 352

Galle, 507
Gangrène, 64, 350, 501, 502
Ganglions, 352
Gonorrhée, 193
Goutte, 211, 230, 505, 510
Gravelle, 276

Hémophtiſie, 160
Hémorragie, 158
Hémorroïdes, 64, 350
Hernies, 352, 529
Hydrocèle, 346, 349, 351
Hydropiſie, 83, 262, 274, 413, 510
Hypochondriacie, 60
Hyſtérie, 150

Jauniſſe, Ictère, 59, 249
Indigeſtion, 72
Indiſpoſition, 45, 152, 158, 473
Inflammation de la matrice, 165, 229
— du bas ventre, 160
— du ſein, 360
— éréſypélateuſe, 308
Influenza, 60
Inſomnie, 35

Laſſitudes, 35
— laiteuſes, 160
Lèpre, 69, 312
Loupes, 352
Luette ſuperflue, 350
Luxations, 352

Maladie noire, 60
Mal de mâchoire, 111
Mal rouge, 69
= Maltraitées dans le début, 124
— dans les campagnes, 178
— par l'abus de la Météorologie, 15-17
— de la Chymie, 37, 78
— de la Topographie, 18
— des jongleries, 557
— des raiſonnemens, 6, 94, 99, 232, 281, 433
— des remèdes, 177, 183, 244, 378
— par le déſordre des Hôpitaux, 124, 132, 138, 172
— par l'embarras des indications, 183, 375
— par les Accoucheurs, 358, 479
— par les Apothicaires, 183, 384, 389
— par les Bonnes-femmes, 181
— par les Botaniſtes, 381

= — par les Charlatans, 32, 516-542
— par les Chirurgiens, 94, 99, 121, 176, 393
— par les Gardes-Malades, 139, 181
— par les jeunes Médecins, 170, 494
— par les Jongleurs, 548-558
— par les malverſations dans l'Adminiſtration des Hôpitaux, 127
— par les Médecins théoriciens, 118, 229, 280, 487
— mal choiſis, 560, 563
— par les médicamens falſifiés, 372
— par les Obſervationiſtes, 129, 397-403 481
— par ceux qui ignorent l'Anatomie, 364
— par les partiſans de la doctrine du pouls, 479
— par les vexations envers les Médecins, 131-139
Mal vertébral, 343
Manie, 294, 500
Maux de cœur, 158
— d'oreille, 45
— de tête, 35, 45
— d'yeux, 45
Mélancholie, 39, 296
Millet, 423
Monſtres, 154

Muguet, 423

Obstructions, 60, 259
Œdème, 161, 332, 353
Opérations de chirurgie, 121

Paralysies, 61
Paraphimosis, 351
Péripneumonies bilieuses, 14
Pertes utérines, 158
Peste, 231, 265, 268, 269, 509
Petite vérole, 256, 263, 315
Phimosis, 351
Phlegmon, 64, 330
Phtisie, 60, 66, 114, 243, 262, 316, 410, 435, 447
Pierres dans la vessie, 341
Playes, 352
Pléthore bilieuse, 63
Pleurésie, 10, 61
Plomb, 271
Polycholie, 58
Polypes du nez, 350
== Populaires, 1-48
Pustule maligne, 358
== Putrides, 83

Rage, 336, 341, 436, 502, 509
Règles bilieuses, 147

Règles pituiteuſes, 148
— ſéreuſes, 148
— ſupprimées, 149
Rétention d'urine, 333, 508
Rhumatiſme, 211, 509
Rhumes, 450

Scorbut, 104, 105, 109, 262, 442, 499
Scrophule. *Voyez* Ecrouelles.
Spaſmes, 370
Spléen, 300
Squirrhe, 60, 332
Stérilité, 153
Surdité, 34

Taches de lait, 64
— hépatiques, *Ibid.*
— ſcorbutiques, *Ibid.*
Temps critique des femmes, 166
Tétanos, 111, 122
Tumeurs, 352
— ſcrophuleuſes, 277, 359

Vagin imperforé, 107
Vapeurs, 30
Varices, 160, 352
= Vénériennes, 103, 189, 205, 312, 419, 510, 511
Verrues, 352

Vers, 426, 445, 447, 465, 501
Ulcères, 64, 332, 352, 261, 510
— vénériens. 195
Vomiſſement, 158, 161, 162, 426

Remèdes.

Acides, 71, 226, 228, 288, 289, 263, 284, 466
Aconit, 310, 379
Aimans artificiels, 486
Air, 17, 65, 261, 269, 288
— chaud, 103
— de mer, 109, 110, 120
— de Paris, 9-15, 21
— de terre, 106
— froid, 84, 225, 272, 284, 425
— fixe, 284
== * A la mode, 48, 539
Alkali-volatil-fluor, 504
Aloës, 502
Amers, 66, 148
== Anti-émétique, 158
* Antimoine doré, 535
— * de Jacquet, 536
== Antimoniaux, 318
— antivénériens, 189-205, 420, 511

== * à l'index, 539-541
Antiſcorbutiques, 66, 282
Antiſpaſmodiques, 150, 225, 337
Arnica, 505
Aromatiques, 84
Arſenic, 504
Aſtringens, 113, 261

Bains 47, 65, 72, 84, 112, 148, 204, 294, 319, 390, 438, 476
— d'Egypte, 467
— de ſable; 113
— de vapeurs, 204
— froids, 84
Belladona, 500
Beurre, 104
— d'antimoine, 339
Biere, 104
Boiſſons, 43, 44, 45, 65, 66, 84, 161, 185, 226, 244, 417, 420
Bougies, 334
Bouillons, 161, 226

Café, 528
— * de ſanté, 527
Calamus aromaticus, 499
Camphre, 57, 89, 100, 158, 229, 261, 286, 289, 295, 438, 466

Cantharides. *Voyez* Veſſicatoires.
Canule pour l'urèthre, 334
Cauſtique, 337, 339, 438, 505
Cautères, 67, 113, 264-267, 270, 294, 318, 337, 345,
Cerfeuil, 161
Cevadille, 501
Chaleur, 84, 148
= Chicoracées, 318
Chiendent, 65
Chocolat, 84
= Chymiques, 376, 378
Ciguë, 310
Ciſeaux à inciſions, 349
Compreſſion, 351, 353
Comptoirs flottans, 109
Cordiaux, 26, 309, 338, 466
Crême de tartre, 105, 158, 466
Creſſon, 318

= Dangereux. *Voyez* Maladies maltraitées.
Danſe, 149
= De précaution, 48
Digitale, 511
Douche, 294

Eau, 44, 65, 161, 204, 225, 227, 269, 284, 287, 288, 289, 478

Eau de Goulard, 507
—* de *Quertan*, 541
—* de *Saint-Romain*, 540
—* de ſalubrité, 541
—* médicinale, 522
— minérales, 205, 267, 318
— ophtalmique. 508
— végéto-minérale, 361

Echauffans, 66
Electricité, 79, 82, 84, 149, 279, 295, 325, 390, 483, 516
* Elexir antigoutteux, 212
Ellébore, 295, 413
Emétique, 36, 38, 39, 57, 65, 71, 101, 111, 115, 158, 187, 224, 227, 269, 272, 289, 301, 319, 321, 389, 414, 418, 465, 475
Epithème maturatif, 359
Equitation, 61, 67, 149, 288, 318
Eſprit de mindererus, 117
Ether vineux, 287
Exercice, 46, 62, 65, 84, 113, 288
Expectation, 183
Expectorans, 425
Extrait de ſaturne, 360
—* digeſtif, 533

* Farine pectorale, 520
Fiel des animaux, 303
Fomentations chaudes, 416
Fortifians, 62
Frictions d'huile, 338
— glaciales, 509
— mercurielles, 112, 170, 195, 204, 419, 438, 511
— séches, 84, 148, 149, 302
Fruits, 65, 71, 105, 148

* Gateaux mercuriels, 540
Gilets de laine, 46
* Grain de vie, 538
Grassette, 379

Herbes potagères, 65
Huile d'anis, 295
— de *Palma-christi*, 302

Jalap, 286, 302
Jeûne, 42, 43
Injections, 148, 158, 194
* Jongleries, 542-564
Ipecacuanha, 74, 78, 162, 261, 387, 500, 509, 531
* Irroë, 520

Jus d'herbes 66, 72, 318
Jusquiame, 310
Lait, 60, 71, 84, 161, 184, 191, 361, 412
Lavemens, 47, 149, 185, 276, 438, 466
Laudanum, 162, 466
Lezards, 314,
Ligature, 337
Limaçon, 413
Liqueurs min. d'Hoffmann, 162, 270, 387
Lotion des maisons, 443
— des vaisseaux, 444

Magnésie, 158
Magnétisme, 79
— animal, 329, 390, 496, 542, 548
— minéral, 329
Manne, 384
= Martiaux, 84, 148, 289, 303
Mauve, 150
Mécoacan, 302, 386
Mélisse, 104
Menthe, 104
Mercure, 65, 196, 318, 420
— doux, 311, 288, 503
= Minéraux, 302.

Moxa, 438
Musique, 302, 303, 390
Narcotiques, 66, 113, 116, 295
Navigation, 318
Nausées, 61
Nitre, 227

Œther vitriolique, 505
Onguent nerval, 302
Opération Césarienne, 505
Opium, 72, 111, 112, 116, 158, 194, 225, 229, 287, 387, 438, 466, 492, 500, 501, 509
Oreilles percées, 45
* Orme pyramidal, 282, 531

Pain, 104, 325
* Pastilles d'ipécacuanha, 531
Pessaire, 148
Petit lait, 288
* Pillules de *Keyser*, 196
— * de *Belloste*, 531
Plantes savonneuses, 148
Polygale, 318
* Pommade générale, 533
* Poudre d'*Ailhaud*, 524

Poudres minérales, 66
— unique, 538
Précipité, 359
Préſervatifs des maladies de Paris, 35-48
— de la foudre, 87
— des fièvres putrides, 283
— de la peſte, 265, 268
Purgatifs, 37-41, 72, 100, 111, 115, 148, 162, 163, 164, 225, 227, 243, 246, 251, 261, 269, 289, 294, 302, 438, 462, 465, 467, 473

Quinquina, 57, 84, 89, 111, 114, 116, 117, 149, 225, 226, 227, 261, 270, 284, 289, 309, 384, 386, 466, 503

Rhubarbe, 386
* Rob antiſyphilitique, 199, 541

Sabine, 150
Saignée, 33, 57, 65, 84, 116, 148, 150, 160, 224, 226, 261, 363, 269, 270, 284, 294, 319, 320, 321, 339, 360, 408, 417, 426, 430, 438, 456, 465, 503
Salſepareille, 420, 421

Sangſues, 100, 129, 320. 321
Saponaire, 65, 199
Sauge, 104
Savon, 302
Scammonée, 386
Scarifications, 337, 338
Sel ammoniac, 116, 150
— de duobus, 504
— de *Glauber*, 158
— de tartre, 116
Semences farineuſes, 416
Serpentaire de Virginie, 387, 466
Seton, 294
* Somnambuliſme, 550
Souckrout, 104
Soupe, 43
* Spécifiques, 64, 312, 536
Spiritueux, 66, 71, 105, 289, 310
Stramonium, 310
Sublimé corroſif, 195, 204, 288, 421, 511
Subſtances animales, 43, 65, 226, 288, 302, 424, 425
Suc gaſtrique, 510
Sucre 105, 263, 288
Sudorifiques, 72
Symphiſotonie, 505
Synapiſmes, 225, 255

Syrop diacode, 158

Tabac, 45, 115, 273
Tamarins, 389, 466
Tartre vitriolé, 117
Teinture thébaïque, 111, 286, 466
Terre feuilletée mercurielle, 195
— foliée de tartre, 117, 318
Thé, 104
— * de ſanté, 526
Thériaque, 104, 188
* Tiſanne de *Caglyoſtro*, 534
Toniques, 66
Topiques froids, 158, 478
= * pour les hernies, 529
Tourniquet, 148

Vareck, 379
Végétaux, 65, 105, 262, 414
= antivénériens, 196
Ventouſes, 319, 438
Vérole, 189-206
Veſſicatoires, 57, 84, 100, 115, 225, 226, 227, 252, 256, 319, 414, 417, 438, 447
Vomitifs. *Voyez* Emétique.
Viandes, 62, 65, 71, 104, 105

Vin, 44, 161, 225, 288, 339
— émétique, 507
Vinaigre, 115, 269, 360, 438
Violette, 150
Vitriol verd, 360
Voyages, 302
Yeux d'écreviſſes, 115

F I N.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, Imprimeur du ROI, rue de Sorbonne.

